Le culte de la bienheureuse Vierge Marie mère de Dieu (tome 2)

Nouvelles conférences prêchées à Paris, à Lyon, en Belgique, etc. depuis le décret dogmatique de l'Immaculée Conception

Abbé Théodore Combalot

Librairie catholique de Perisse frères, 1865

LE CULTE

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

MÈRE DE DIEU

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

LA DÉVOTION ENVERS LA TRÈS-SAINTE VIERGE

EST LA DÉVOTION

DE TOUS LES AGES ET DE TOUTES LES CONDITIONS

Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. (PROV. VIII, 34).

Heureux l'homme qui m'écoute, et qui veille aux avenues de mon sanctuaire et aux portes de ma demeure.

Les courtisans des rois veillent aux avenues et aux portes de leur palais. Esclaves des caprices de ces maîtres du monde, on les voit épier un regard, un signe, un geste ; et les humiliations imposées à la bassesse, n'ont rien qui étonne et qui décourage les flatteurs de ceux qui dispensent les biens et les hon-

neurs d'ici-bas. Ces dominateurs superbes pourront traiter leurs courtisans en valets, pourvu qu'ils les dédommagent en les élevant dans les régions du pouvoir et de la fortune.

Heureux, mes très-chers frères, ceux qui veillent aux portes du sanctuaire de la Reine des Anges! Heureux ceux qui se font les courtisans et les serviteurs de cette divine Mère de la grâce!

Les adorateurs du monde usent leur vie à la poursuite des brillants fantômes de leur ambition trompée. La fièvre de la cupidité et des jouissances ne leur laisse point de repos.

Les serviteurs de la Bienheureuse Mère de Dieu trouvent au pied de ses autels la joie, la paix, le bonheur et la vertu. Les biens de la grâce, qui sont les seuls durables, germent à l'ombre des bénédictions de cette puissante médiatrice, qui nous dit, par la bouche du sage : « Celui qui me trouvera trouvera la vie, et il puisera le salut aux fontaines du Seigneur (1). »

Mais quelle est cette vie? Est-ce la vie de la nature, la vie du temps, la vie présente?

(1) Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. *Prov. VIII, 35.*

La vie de la nature n'est que l'ombre de la vie. « La grâce, dit saint Paul, est la vie éternelle en Jésus-Christ (1). » Et notre divin Sauveur disait aussi la veille de sa passion et de sa mort : « La vie éternelle c'est de vous connaître, vous, qui êtes seul, le Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé (2). »

Connaître Dieu et Jésus-Christ, les connaître par la foi, par la grâce et par l'Eglise, en attendant de les connaître dans les splendeurs de la vision béatifique, là est la vraie vie, là est la vie éternelle, là est la vie surnaturelle de la gloire. *Hœc est vita œterna.*

Or, quand la bienheureuse Mère du Christ nous dit : « Celui qui me trouvera, trouvera la vie, et il puisera le salut aux fontaines du Seigneur ; » c'est comme si elle nous disait : « O vous qui cherchez la vie, qui voulez être heureux, qui voulez vivre, mais qui demandez la vie aux ténèbres, à des rêves : qui la demandez à la mort et au néant, venez à moi, et je vous mènerai à mon Fils, à celui qui, par moi, est

(1) Gratia Dei vita æterna in Christo Jesu. *Rom. VI*, 23.

(2) Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum De um verum et quem misisti, Jesum Christum. *Joan. XVII*, 13.

devenu votre frère. Venez à moi, et je vous mènerai à celui qui, seul, est la *voie*, la *vérité* et la *vie* (1). »

« Mon Fils est la *voie* qui a mené les Anges, et qui mène tous les élus à Dieu le Père (2), puisqu'il est le *Médiateur* de Dieu, des Anges et des hommes. Mon Fils est la *vérité*, puisqu'étant le Verbe fait chair, il est à la fois la lumière de Dieu (3) et la lumière du monde (4). Mon Fils et la *vie*, puisque lui seul est la source de la grâce, laquelle mène à la vie éternelle de la gloire. Venez à moi, par qui seule, l'amour personnel du Père et du Verbe, a donné au monde le Verbe fait chair. (5). »

Allons donc tous, mes très-chers frères, à cette bienheureuse Mère de Dieu et des hommes ; allons à cette Médiatrice, que la miséricorde infinie a placée entre Jésus-Christ et la race humaine, afin que nous trouvions par elle un accès facile, un accès certain auprès de son Fils, qui peut seul, nous ouvrir, par

(1) Ego sum via, et veritas, et vita. *Joan. XIV, 6.*

(2) Nemo venit ad Patrem, nisi per me. *Joan. XIV, 6.*

(3) In principio erat Verbum. *Joan. I.*

(4) Ego sum lux mundi. *Joan. VIII, 12.*

(5) Et virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum Dominum nostrum. *Præfat. Miss. Rom.*

sa grâce, le sanctuaire inaccessible de la gloire éternelle.

Nous avons établi, dans les entretiens précédents, la nécessité de la dévotion envers la très-sainte Mère de Dieu. Nous avons vu que le culte de la Bienheureuse Vierge tient à l'essence même du christianisme. Nous avons compris, qu'en nous appelant à la vie de la grâce, la divine bonté nous a appelés, par là-même, à devenir les fils d'adoption de l'auguste Reine de tous les prédestinés. L'objet de cette conférence est de vous faire voir que la dévotion envers la Bienheureuse Mère de Dieu est la dévotion de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les états et de tous les hommes.

Je dis, en premier lieu, que le culte de la Glorieuse Mère de l'Homme-Dieu est le culte le plus attrayant, le plus compréhensible, le plus subjugant pour l'enfance.

Le mystère des grandeurs de Dieu, ses perfections infinies, son éternelle vie, sa nature, son unité, son essence, ce sont là des notions et des vérités sur lesquelles, la pensée des enfants ne s'arrête et ne se fixe pas. Plongés dans le monde des images et des sensations, comment s'élèveraient-ils à la méditation des

perfections invisibles et infinies du Dieu trois fois saint? Comment fixeraient-ils le regard de leur âme sur les propriétés internes de cet être éternel, qui s'est défini lui-même par ces paroles sublimes : « Je suis celui qui suis (1). »

Voulez-vous éveiller dans l'âme des enfants les divines semences, les germes surnaturels que la grâce du saint Baptême y a déposés, faites leur éducation religieuse au pied des autels et à l'ombre des bénédictions de la Virginale Mère de l'Enfant-Dieu. Initiez-les aux vérités révélées, à la connaissance des mystères de notre foi, des prodigieuses merveilles de la grâce et des adorables inventions de l'éternel amour, par l'histoire évangélique de la sainte Enfance de Jésus. Dites-leur que Dieu les a tant aimés, qu'il a daigné se faire enfant comme eux.

L'homme, tombé presqu'au niveau de la bête, ne pouvait s'élever, avec son intelligence obscurcie, dans les régions de la vérité pure. Il ne pouvait prendre son vol vers ce sanctuaire introuvable que Dieu habite, par de-là tous les Cieux. Mais ce grand Dieu, dont la miséricorde surpasse la puissance, ou plutôt qui

(1) Ego sum qui sum. *Exod. III, 14*

n'a fait éclater, que par sa miséricorde, toutes les merveilles de sa puissance, a eu pitié de notre misère et de notre indigence. Il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres. Il est descendu de son trône inaccessible pour venir fixer sa demeure au milieu de nous. « Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous (1). »

Ce Verbe éternel, né du Père, avant tous les siècles, par qui toutes choses ont été faites, s'est abaissé, s'est amoindri (2), s'est anéanti (3) jusqu'à prendre la forme d'un esclave et la mesure d'un petit enfant (4).

Pour ne pas éblouir de son éclatante lumière nos yeux chargés de la poussière et des ombres du péché, il s'est caché dans le sein d'une Vierge devenue sa mère. Il est né de la Vierge chantée par Isaie (5), de cette Vierge attendue pendant quarante siècles, promise à la gentilité, invoquée par les druides (6).

(1 Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. *Joan. I.*

(2) Quia Verbum breviatum faciet Dominus super terram. *Rom. IX, 28.*

(3) Exinanivit semetipsum formam servi accipiens. *Phil II, 7.*

(4) Quia parvulus natus est nobis. *Isaie. VI, 9.*

(5) Ecce Virgo concipiet et pariet *Isai. VII, 14.*

(6) Et erit expectatio gentium. *Gen. LXIX, 30.*

Il a été nourri d'un lait miraculeux; il fut bercé sur les genoux, et il eut pour oreiller, pour lit de repos, le sein et les bras de sa divine Mère. Parlez aux petits enfants de ces ravissantes merveilles.

Mères chrétiennes, voulez-vous faire éclore les éléments et les germes de vie surnaturelle cachés dans l'âme de vos enfants, faites-leur le récit évangélique de l'annonciation de l'Ange; peignez à leurs regards avides, soit par la parole, soit par la gravure, ce céleste messager, déployant ses ailes brillantes à travers les régions du Ciel, et venant saluer de la part de Dieu, dans son humble demeure de Nazareth, la plus modeste et la plus pure des Vierges. Mettez dans leur mémoire, dans leur imagination, et surtout dans leur âme, cette scène toute parfumée de la poésie des Cieux, ce drame évangélique, ce colloque unique dans les annales de la bonté de Dieu, qui a pour objet les grandeurs de la plus humble des femmes, et les gloires infinies de la nature humaine.

Suivez, avec ces chers enfants, l'auguste Vierge sortant de sa première extase, pour aller porter la grande nouvelle des anéantissements du Verbe divin à sainte Elisabeth, sa parente, et arracher de la nuit de la déchéance et du péché, l'âme de Jean-Baptiste.

Transportez la pensée, la foi, le regard, le cœur et l'amour de vos enfants dans l'étable de Béthléem, devenu le palais du Roi des rois, la demeure de l'Enfant-Dieu, le premier temple où sa divine Mère, où saint Joseph et les Anges lui offrent leurs adorations; faites leur contempler et adorer avec vous, ce Dieu fait enfant, à qui sa bienheureuse Mère ne peut donner pour manteau royal que de pauvres langes, qu'une étable en ruine pour demeure, pour trône, qu'une poignée de paille; pour berceau, que la crèche des animaux domestiques; faites-leur admirer, au moyen du dessin et des couleurs, les bergers de Béthléem, conviés par les Anges au berceau du Sauveur; de ce désiré des collines éternelles que leurs pères ont attendu pendant tant de siècles, et qu'eux-mêmes ont le bonheur de contempler. Apprenez-leur que celui que les Anges adorent en tremblant, a tant aimé les petits, les humbles et les pauvres, qu'il daigna les appeler les premiers au pied de sa crèche, pour en faire ses premiers courtisans, ses amis les plus chers, ses compagnons bien-aimés, ses enfants et ses frères.

A la vue de ces éblouissantes merveilles vos enfants ne tarderont pas à comprendre combien Dieu a aimé les hommes; combien les plus pauvres et les plus dé-

laissés sont grands à ses yeux, puisqu'il daigna descendre jusqu'à eux, pour les élever jusqu'à lui.

L'histoire évangélique de l'adoration des rois Mages, l'étoile miraculeuse qui les guide et qui les conduit à Jérusalem, puis au berceau du divin enfant; l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils offrent au divin Roi des pauvres, ouvriront leur cœur à l'amour de ceux qui, en passant sur la terre, portent comme Jésus enfant, les glorieuses livrées de l'indigence, des humiliations, des délaissements, des douleurs et des larmes. Ils comprendront, en voyant les Rois de l'Orient agenouillés au pied de la crêche, quelle est la dignité des pauvres dans l'église, et combien les riches sont heureux, de pouvoir consoler, soulager et servir l'Homme-Dieu, dans ceux dont il a voulu glorifier les souffrances, les humiliations et la pauvreté.

L'histoire ravissante de la présentation de l'Enfant Jésus au temple du Seigneur, les transports du vieillard Siméon, ceux d'Anne la prophétesse, la modeste offrande que Marie et Joseph font à Dieu pour racheter le Sauveur du monde, la fuite en Egypte, le massacre des saints Innocents par le cruel Hérode, l'exil de la Sainte Famille, sa pauvreté et ses privations, son obscurité profonde, laborieuse à Nazareth,

pendant trente années, tous ces récits dignes de l'étonnement du Ciel et de la terre, initieront vos enfants aux miracles trop peu compris de la vie cachée du Verbe incarné, de sa divine Mère et du glorieux patriarche, qui eut, seul, sur la terre, l'incompréhensible honneur, d'être appelé et d'être cru, le Père même de Dieu (1).

La Bienheureuse Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras; voilà la théologie de l'enfance, voilà sa religion, son culte, sa science et sa vie. Ah! si les jeunes générations épouvantent la terre par une corruption intellectuelle, morale et même physique, inconnue dans les siècles de foi, c'est qu'aux traditions évangéliques de la Sainte Famille, c'est qu'au culte civilisateur de la douce Marie, ont succédé les idolatries maternelles d'un sensualisme énervant, et la funeste influence de cet enseignement païen qui, depuis quatre siècles, empoisonne le monde.

La jeunesse de toute l'Europe est élevée dans une atmosphère d'idées, de souvenirs et de mensonges empruntés aux siècles les plus corrompus de la Grèce et de Rome païenne. On la passionne pour des fa-

(1) Dictus et creditus Pater Christi. *S. Bernard. Sup. Miss.*

bles poétiquement stupides, et on lui fait prendre à dégoût les divines réalités de l'Evangile.

Mères chrétiennes, relevez l'autel de Marie et de Jésus enfant, au sein de vos familles; nourrissez l'intelligence, la mémoire et le cœur de vos enfants des doctrines descendues du Ciel, des récits merveilleux dictés par le Saint-Esprit aux écrivains sacrés ; faites leur aimer les chastes beautés du monde de la grâce; dégoûtez-les de tous ces rêves du paganisme, et vous verrez disparaître, du sein de la famille, ce naturalisme antichrétien, qui mène les générations élevées avec de brillants mensonges, et des fables corruptrices, à l'égoïsme de l'état sauvage, ou à la barbarie policée des sociétés païennes.

Le culte de la Très-Sainte Vierge, si accessible à l'âme des enfants, si attrayant pour des générations baptisées dans la grâce de Jésus-Christ, et qui n'ont pas foulé aux pieds les richesses divines que le Fils de Dieu fait Homme a apportées aux nations chrétiennes, est un culte rempli de charmes pour la jeune-fille. La dévotion envers la Reine des Anges, s'empare de toutes les puissances de son âme, avec une force pour ainsi dire irrésistible. Connaissez-vous une jeune vierge, riche de modestie, de piété, de candide inno-

cence, soyez sûr qu'elle fréquente les autels de Marie; tenez pour certain, qu'elle a mis son cœur et sa vie sous la protection de la Reine des Vierges. N'est-ce pas le culte de la très-chaste Mère de Dieu qui a fait germer, sur cette terre, ces légions innombrables de vierges, que le Roi-prophète contemplait dans le lointain des siècles, quand il s'écrie : « Un monde de vierges marcheront à sa suite, et seront amenées au Roi de gloire (1). » « Celles qui l'approcheront de plus près, vous seront présentées dans les transports de la joie (2) ? »

La virginité était regardée comme une chose impossible, avant que le culte régénérateur de la Vierge Immaculée se fut levé sur le monde. La plaie du vice de notre origine est si profonde, si désespérée, qu'il a fallu le sang, la grâce de Jésus-Christ, et la miraculeuse influence du culte sanctificateur de la Très-Sainte-Vierge pour la guérir.

Mais si notre dégradation était extrême, si notre ruine semblait irréparable, le remède qui nous a été donné par Marie, a été éblouissant de puissance et d'efficacité.

(1) Adducentur regi Virgines post eam. *Psal. XLIV, 25.*

(2) Proximæ ejus afferentur tibi in lætitia et exultatione *Psalm. XLIV, 26.*

A l'ombre des autels de la Bienheureuse Mère du Divin Sauveur, vous trouverez des milliers de jeunes personnes, que les bénédictions, l'amour et les exemples de la Reine de toute vertu, ont élevées si haut, dans les régions de la modestie, de la pureté, de l'innocence et de la sainteté, qu'on les croirait affranchies des suites lamentables et terribles de la plaie héréditaire qui nous empoisonne et qui nous tue, dans le sein de nos mères.

Le culte de piété, de confiance et d'amour, rendu à la divine Mère de la grâce, irrite et confond le prince des ténèbres. Cette dévotion, par sa miraculeuse puissance, arrache, tous les jours, des multitudes de jeunes filles à la séduction du vice, aux perfides attraits du monde, aux cruelles embûches du démon. L'être le plus faible s'élève, sous la victorieuse influence des bénédictions de la Reine des Anges, à toutes les magnificences et à tout l'héroïsme de la sainteté !

L'enfer précipiterait toutes les jeunes générations dans une corruption désespérée, si elles n'allaient chercher, au pied des autels de la Vierge puissante, une force invincible contre la tyrannie des sens. Le progrès ou l'affaiblissement de la piété et de la modes-

tie, se mesurent toujours, dans la vie d'une jeune personne, à la ferveur de son âme ou à sa tiédeur pour le culte de la Bienheureuse Mère de Dieu. C'est pourquoi, cette tendre Mère des enfants de la grâce nous dit, par le Sage : « Celui qui me trouvera, trou-trouvera la vie et puisera le salut aux fontaines du Sauveur (1) ; mais, celui qui pèche contre moi, blessera son âme ; tous ceux qui me haïssent, aiment la mort (2). »

L'éducation mondaine, sensuelle, ridiculement scientifique, donnée dans les pensionnats en vogue, aux jeunes filles des classes riches et opulentes, est l'un des fléaux de notre temps. Le culte de la vanité, les arts frivoles, la faim et la soif des louanges, les idolâtries maternelles, un amour effréné du monde et de tout ce que le monde promet, voilà ce qui remplace aujourd'hui, dans toute l'Europe, une éducation solide, riche de bon sens et profondément chrétienne. L'éducation donnée, à grands frais, aux jeunes filles de la bourgeoisie moderne, a pour résultat,

(1) Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. *Prov. VIII. 35.*

(2) Qui autem in me peccaverit, lædet animam suam. Omnes qui me oderunt diligunt mortem. *Prov. VIII, 36.*

sinon pour but, de faire des artistes, des femmes pédantes, rongées d'égoïsme, folles de vanité et de luxe, au lieu de former des femmes chrétiennes, laborieuses, dignes de la haute mission que la femme forte, que la mère de famille est appelée à remplir pour le salut des sociétés.

Les livres païens, devenus, depuis quatre siècles, les maîtres de la jeunesse élevée dans les colléges, infectent de mensonges et d'erreurs, de fables impures et d'idées anti-chrétiennes, les millions d'adolescents, qui doivent remplir, tour-à-tour, toutes les carrières de la vie publique. Et les jeunes filles perdent le sens chrétien, l'amour du devoir, la modestie et l'innocence, dans ces pensionnats mondains, que la sève des vérités révélées et que les habitudes de la vertu ne pénètrent et ne vivifient plus.

Nécessaire à la jeune fille, la dévotion envers la Bienheureuse Mère de Dieu, l'est aussi au jeune homme qui veut vivre d'une vie vraiment chrétienne.

Le temps de l'adolescence est l'âge des illusions, des enivrements, des orages et des tempêtes. En traversant cette période si périlleuse de leur existence, les jeunes gens qui n'ont pas mis leur âme sous la protection tutélaire de la divine Mère de la grâce,

n'échapperont jamais aux dangers qui les environnent et aux piéges qui leur sont tendus.

Jeune homme qui naviguez sur la mer orageuse du monde, voulez-vous éviter les écueils qui menacent votre barque fragile et atteindre le port des biens éternels, mettez dans votre cœur les conseils de l'angélique Abbé de Clairvaux ; construisez, avec les paroles de ce grand maître de la sainteté, un fondement inébranlable de vertu ; méditez les leçons de ce panégyriste par excellence du nom mille fois béni de la Mère de Dieu.

Marie, dit saint Bernard, est appelée, avec raison, « l'Etoile de la mer (1). »

Ce monde est une mer, que nous traversons, en allant vers notre patrie éternelle. Cette mer est chargée de tempêtes. Elle porte, dans son sein agité, des abîmes toujours prêts à nous engloutir.

« Si donc, ajoute le saint Abbé de Clairvaux, vous ne voulez pas être submergé par les flots de la tempête, ne détachez jamais vos yeux de l'éclatante lumière de cette Etoile (2).

(1) Stella maris B. Virgo Maria. *Serm. SS. Nom. B. M. V.*

(2) Si non vis obrui procellis, ne avertas oculos a fulgore hujus sideris. *Eod. Serm.*

» Si les orages des tentations s'élèvent dans votre âme, regardez l'Etoile, invoquez Marie (1).

» Si les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance ou de l'envie, vous emportent, regardez l'Etoile, invoquez Marie (2).

» Si la colère ou les attraits des sens secouent la nacelle de votre âme, levez les yeux vers Marie (3).

» Si l'énormité de vos crimes, continue saint Bernard, vous glace d'horreur; si les souillures d'une conscience criminelle vous couvrent de confusion; si les terreurs de la justice divine vous accablent, si elles vous menaient dans le barathre de la tristesse et dans l'abîme du désespoir, pensez à Marie (4).

» Au milieu des périls, au sein des angoisses, dans l'incertitude des événements, parmi les revers, pensez à Marie (5).

(1) Si insurgant venti tentationum, respice stellam, voca Mariam. *Ib.*

(2) Si jactaris superbiæ undis, si ambitionis, si detractionis, si æmulationis, respice stellam, voca Mariam. *Bern. Ib.*

(3) Si iracundia aut carnis illecebra naviculam concusserit mentis, respice ad Mariam. *Bern. Ib.*

(4) Si criminum immanitate turbatus, conscientiæ fœditate confusus, judicis horrore perterritus, barathro incipias absorberi tristitiæ, desperationis abysso, Mariam cogita. *Bern. Ib.*

(5) In periculis, in augustiis in rebus dubiis, Mariam cogita. *Bern. Ib.*

» Que le nom de Marie soit toujours dans votre bouche, qu'il ne s'éloigne jamais de votre cœur. En la suivant, vous ne déviez jamais. En pensant à elle, vous n'errez jamais. Si elle vous tient de sa main maternelle, vous ne tombez jamais. Si elle vous protége, vous n'avez rien à craindre. Si elle vous conduit, vous ne vous fatiguez jamais. Si elle vous est propice, vous parvenez infailliblement au port du salut (1). »

Comment des milliers de jeunes gens, dont la vie est la plus forte censure d'un siècle corrompu peut-être, sans espoir de guérison, échappent-ils aux enivrantes séductions de nos cités redevenues païennes? Le secret de leur force est dans leur confiance en Marie. Jamais un jour ne s'écoule sans qu'ils aient élevé plusieurs fois, vers le trône de ses miséricordes, leurs mains suppliantes et leurs cœurs dévoués. Vous les trouvez armés des signes protecteurs de sa dévotion. Vous les rencontrez dans les sanctuaires qui lui sont consacrés, et qui sont pour les vrais serviteurs de la Reine des Anges, des fontaines jaillissantes et in-

(1) Beatæ Virginis nomen, non recedat ab ore, non recedat a corde. Ipsam sequens non devias, ipsam cogitans non erras, ipsa tenente non corruis; ipsa protegente non metuis; ipsa duce non fatigaris; ipsa propitia pervenis... *Bern. Serm. nom. B. M. V.*

tarissables de bénédictions et de salut. Les moments les plus doux pour les enfants de la meilleure de toutes les mères, sont ceux qu'ils passent au pied de ses autels. C'est là qu'ils vont chercher cette persévérante énergie qui les rend victorieux de tous les artifices du monde, de toutes les tentations de la chair, de toute la haine des démons.

Le siècle où nous vivons présente un double phénomène, dont la vue frappe par le contraste le plus saisissant. Nous rencontrons, à l'heure qu'il est, au sein de nos villes les plus sensuelles et les plus babyloniennes, une multitude de jeunes gens chastes comme des anges, modestes et pieux comme des vierges, forts comme des confesseurs et sages comme des vieillards. Ce spectacle étonne le monde. Près d'eux, et sur le même théâtre, vous trouvez des fourmillières d'adolescents dont la vie s'use, se détériore, et trop souvent s'éteint dans le vice et dans l'abrutissement le plus désespéré, à cette période de l'existence, où ils devraient jouir de toute l'énergie et de toute la plénitude de la vigueur de l'esprit et du corps. Pourquoi des tendances si opposées? Pourquoi les uns s'élèvent-ils jusqu'à l'héroïsme de la vertu, et pourquoi les autres descendent-ils jusqu'au niveau de la

bête? Ces deux classes de jeunes gens, appelés aux mêmes carrières, respirant le même air, vivant dans la même cité, appartiennent-ils à des races diverses? ont-ils des natures fondamentalement distinctes? Non, mes chers frères; voici le mot de cette énigme. Les jeunes gens, dont la piété et la vertu brillent d'un si vif éclat et font l'admiration des Anges et des hommes, sont les serviteurs dévoués de la Très-Sainte Mère de Dieu. Ils ont mis leur vie entière sous la protection de celle qui est terrible aux puissances du mal, « comme une armée rangée en ordre de bataille (1). » Les malheureux adolescents dont les désordres si précoces consternent l'âme, ne connaissent que le culte hideux des passions. Les premiers, cherchent au pied des autels de Marie, la grâce qui leur assure la victoire; et les seconds, se sont enrôlés sous la bannière du démon de la luxure. Les uns, sont les enfants dévoués de Marie, et les autres, sont les esclaves de l'intempérance. Il n'y a pas une mère chrétienne qui ne demande à Dieu, pour sa fille, un époux marqué, comme les premiers, aux chastes livrées de la Reine des Anges. Il n'y a qu'une mère

(1) Terribilis ut acies castrorum ordinata. *Cant. Cant. VI, 9.*

maudite de Dieu et des hommes, qui puisse rêver pour sa fille un époux chargé, comme les seconds, des stygmates du vice et vendu à toutes les ignominies de la débauche.

Je dis en quatrième lieu que la dévotion envers la Très-Sainte Vierge convient excellemment à la femme chrétienne.

Depuis que la lumière de l'Evangile a brillé sur le monde, depuis que le culte de la Femme divine a versé sur la race humaine sa guérissante vertu, la femme chrétienne est devenue le miracle de la civilisation.

Quand les premiers semeurs de l'Evangile eurent fait germer, parmi les nations, le culte de la Bienheureuse Mère de Dieu, on vit des nuées de femmes éprises des chastes attraits de la vertu. La terre avait offert jusques-là le spectacle dégradant de l'ignominie de la femme païenne. Le sanctuaire domestique était devenu un bagne; les cités des repaires de vice, le monde entier une immense orgie. L'esclavage, le divorce, la polygamie, les pratiques les plus infâmes étaient consacrées par les mœurs et même par les lois. Le paganisme tant vanté de la Grèce et de Rome avait effacé de l'esprit et du cœur de l'homme le sen-

timent et presque la notion de la vertu. Les divinités du paganisme avaient mis l'immolation de la pudeur au rang des cérémonies religieuses. Le culte rendu aux démons n'était autre chose que l'abdication publique de toute vertu. Les temples ruisselaient de sang et regorgeaient de débauche. La virginité, la fidélité conjugale, la dignité du sanctuaire domestique, la hasteté des veuves, la vertu des épouses et des mères, avaient passé à l'état de fables et de vieilles chroniques. Les abominations , les plus révoltantes, étaient devenues les ornements nécessaires des temples païens; et les exemples des divinités de l'Olympe, ôtaient aux crimes les plus monstrueux jusqu'à l'ombre même du remords.

La femme était devenue, au sein des nations idolâtres, le plus vil instrument des plus viles passions.

Le culte de la Très-Sainte Vierge a créé un monde nouveau. La femme s'est vue transformée par ce culte réparateur. L'humilité, la virginité, la charité de la Femme divine, ont formé des générations innombrables de femmes pures comme des anges. Dès les premiers jours du christianisme, le monde étonné contempla des prodiges de vertu et d'héroïsme, dont il ne soupçonnait même pas la possibilité! On vit des

essaims de vierges, d'épouses, de mères de famille, de veuves, courir après les supplices, avec plus d'ardeur que les femmes idolâtres n'en mirent jamais à la poursuite des jouissances et des vices auxquels elles étaient asservies. De pauvres esclaves, des servantes méprisées, parvinrent, à l'ombre des exemples et des bénédictions de la Reine des Martyrs, aux dernières magnificences de l'héroïsme et de la sainteté !

La glorieuse Mère de la grâce était venue réhabiliter la femme déchue. L'Eve nouvelle venait enfanter une race sainte, une postérité chaste et riche de lumière, qui surpasserait en nombre les étoiles du firmament.

Concentrant dans sa personne auguste tous les miracles de la sainteté, la Bienheureuse Mère de Dieu versait sur la femme régénérée une gloire et des richesses dont il est impossible de mesurer la grandeur et de connaître le prix.

Vierge, Epouse, Mère et Veuve, la douce Mère de la grâce avait sanctifié tous les états sous lesquels la Femme de l'Evangile peut être envisagée. Ces grands attributs, ces sublimes ministères de la femme régénérée, qui constituent l'élément civilisateur de la

société chrétienne, n'ont pas cessé de briller sur le monde, depuis l'accomplissement du grand mystère de la Maternité divine. Il y a donc deux mille ans, que le progrès surnaturel et divin des nations catholiques se mesure, à l'action réparatrice et aux vertus de la femme chrétienne. Pour arracher l'humanité à l'orgueil, à l'égoïsme, à l'abrutissante dégradation du sensualisme païen, il fallut faire de la femme idolâtre un miracle vivant d'humilité, de modestie, d'oubli d'elle-même, de chasteté, de charité et de vertu. Cette création de la grâce du Saint-Esprit, ne fut que l'épanouissement surnaturel de l'humilité incomparable, de la charité héroïque, de la pureté virginale, des vertus toutes divines de la Reine des Anges.

L'étendard sacré, planté, par la Bienheureuse Mère du Divin Rédempteur, au milieu de la race humaine, n'a pas cessé de protéger de son ombre sanctifiante et civilisatrice toutes les femmes qui, depuis le sacrifice consommé sur le Calvaire, ont aimé la piété et la vertu.

Si nos sociétés modernes, si nos villes surtout, se dépravent avec une rapidité qui consterne; si nous voyons reparaître, au XIXe siècle, les mœurs dissolues du vieux paganisme, il faut en chercher la cause

la plus active, la plus profonde, la plus universelle, peut-être, dans le sensualisme toujours croissant et dans le luxe babylonien de la femme mondaine.

Pour civiliser un peuple, il faut l'arracher au culte de la sensation, au culte de la matière, au culte de l'or, au culte de la raison, au culte de Satan, et le faire vivre de pureté, de charité, de piété et de vertu. Or, la femme chrétienne, seule, verse ces divines semences aux entrailles de la famille. C'est elle qui pétrit les jeunes générations avec le ferment divin de sa foi, de sa piété et de sa vertu.

On ne civilisera jamais une nation avec des nudités sauvages, avec des danses lubriques et incendiaires, avec des romans corrupteurs, avec des orgies élégantes et plébéiennes, avec des théâtres et des légions d'actrices, de danseuses et de cantatrices. Or, toutes ces choses n'envahissent-elles pas la société moderne? N'est-ce pas au développement, au perfectionnement scandaleux de ce sensualisme idolâtre, que tendent toutes les sollicitudes de nos parleurs de civilisation et de progrès? Ne sommes-nous pas fiers de nos inventions, de nos découvertes, de notre prépondérance, en matière de luxure. N'appelons-nous pas toute la terre à venir contempler les merveilles et

les transfigurations incessantes de notre luxe babylonien? n'est-ce point par là que nous nous donnons pour modèles à toutes les capitales?

Un pareil état de choses atteste que le sens moral et que le sens chrétien baissent, s'éteignent et disparaissent parmi nous. En voyant les femmes soi-disant chrétiennes de nos grandes villes céder, avec une sorte de fureur, aux entraînements de toutes ces luxures, de tous ces perfectionnements, de tous ces progrès dépravateurs, nous pouvons être sûrs que le culte de la Reine de toute pureté, de toute humilité, de toute modestie et de toute sainteté, a perdu son influence réparatrice, dans ces centres populeux, que le culte des jouissances purement physiques, écrase de sa tyrannie.

Les communautés religieuses, les paroisses demeurées chrétiennes, renferment encore, et même en grand nombre, des vierges, des épouses, des mères et des veuves qui n'ont pas déserté les autels de Marie. Mais l'œil épouvanté rencontre, au sein de la bourgeoisie corrompue de ce temps, des multitudes de femmes sensuelles et mondaines, sur le front desquelles ne brille plus le signe de la piété et de la modestie. La Bienheureuse Mère de la grâce n'est plus

l'Etoile sur laquelle ces femmes dégénérées attachent leurs yeux et leur cœur. Le silence, la vie cachée, les sollicitudes maternelles, la pratique des devoirs obscurs de la mère de famille, la piété et les bonnes œuvres sont devenues insipides à ces femmes que la fièvre du monde consume ; que le torrent des plaisirs entraîne, qui s'adorent elles-mêmes et qui veulent être adorées. Comment s'étonner ensuite si la barque de leur fragile vertu est venue se briser contre l'écueil du scandale et du vice ? Comment s'étonner si le joug sacré des devoirs les plus saints pèse d'un poids accablant sur ces femmes énervées par le monde ?

La femme dont la vie se passe à reproduire quelques traits des vertus de celle qui les a toutes pratiquées, dans leur dernière et suprême magnificence, embaume tout ce qui vit autour d'elle. Elle amasse, dans le silence de sa demeure, des trésors de bénédictions, et elle prépare à ses enfants un héritage de vertus et de bons exemples, près duquel tous les trésors de la terre ne sont que fumée et que poussière.

Mais la femme étrangère au culte de la Très-Sainte Vierge, la femme qui ne connait pas, qui n'aime et n'invoque pas cette divine Reine de toute pureté, de toute sainteté et de toute vertu, ne peut être qu'une

femme sensuelle ou mondaine, hérétique ou païenne, juive ou mahométane. Voyez les provinces de notre France que le jansénisme des deux derniers siècles, et que l'impiété voltairienne ont dépouillées du culte si attractif, si réparateur et si doux, de la Bienheureuse Mère de Dieu. Arrêtez vos regards attristés sur cette large ceinture de ténèbres qui couvrent les populations répandues dans un vaste rayon autour de la capitale; qu'y apercevez-vous? des essaims de jeunes filles, dont le front ne reflète plus un seul rayon de candeur, de modestie, de pureté et d'innocence; mais que le sensualisme et le luxe ont marqué de leur honteuse empreinte. La fièvre des danses, la soif des plaisirs, l'enivrement des fêtes balladoires, les tiennent éloignées des autels de Marie. Les mères de ces jeunes filles, loin de mettre un frein à des penchants qui finissent presque toujours par des désordres scandaleux, ont autorisé et patronné, par leurs exemples, la conduite déplorable qu'elles mènent. Les unes et les autres, mortes aux aspirations saintes, qui devraient les entraîner vers les autels de Notre-Dame, ont revêtu un caractère de dureté, qui a quelque chose de sauvage et de repoussant. L'indifférence pour tout ce qui tient aux devoirs de la religion, le

dégoût et l'oubli de la prière, le mépris des lois de l'Eglise, la violation permanente du jour du Seigneur, leur ont imprimé les stygmates d'une sorte d'abrutissement moral, qui ne laisse plus de prise aux choses divines, ni d'espoir pour une résurrection spirituelle et chrétienne.

La dévotion envers la Bienheureuse Mère de la grâce divine est donc le plus magnifique attribut de l'enfant et de la jeune fille, du jeune homme et de la femme chrétienne. Cette dévotion convient à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions.

Quand elle s'empare du chef de la famille, du vieillard, de l'homme, en un mot, envisagé dans les professions, dans les divers emplois de la vie privée ou de la vie publique, elle élève son intelligence, son âme et son cœur, au-dessus, bien au-dessus des préoccupations et des misérables intérêts de cette vie fugitive. Un homme qui se distingue par une dévotion sincère et fervente envers l'auguste Mère de Dieu, sera toujours un modèle de vertu et un excellent chrétien.

Il y a peu de spectacles aussi consolants pour la foi, que celui de deux époux, dont l'union, formée à l'ombre des autels de Marie, s'affermit et se perfec-

tionne sous ses bénédictions maternelles; et qui travaillent de concert, par l'accomplissement exact de tous les devoirs de la vie chrétienne, à reproduire quelques rayons des vertus, de la paix et du bonheur de la Sainte Famille.

Jésus et Marie furent invités aux Noces de Cana. Ils allaient y poser les fondements du merveilleux édifice de la famille chrétienne. Et depuis le jour où le Verbe fait chair et sa divine Mère daignèrent honorer de leur présence la demeure, et couvrir de leurs bénédictions, l'union de ces deux époux, il n'y a point de vertu dont le sanctuaire domestique ne soit devenu le théâtre.

Les familles qui font régner, dans leur sein, les lois de l'Evangile, et qui rendent à Marie un culte de piété, de tendre confiance et d'amour filial, goûtent dans ce lieu de l'exil, toute la somme de bonheur et de paix compatible avec l'état de l'homme déchu. Le culte de la douce Mère de Jésus, à mesure qu'il les pénètre, les vivifie et les transforme. Ce culte régénérateur les affranchit des misères morales et matérielles sorties du péché de notre premier père. Il les en affranchit dans une mesure qui donne quelque idée de l'état d'innocence, perdue par le péché de

notre origine. Le genre humain remonterait presque à la hauteur de l'état primitif, si toutes les familles subissaient l'influence rénovatrice de la grâce du Divin Sauveur, et si le culte de la Vierge Immaculée les imbibait de sa sève vivifiante.

Vous ne verrez jamais un père de famille tendrement attaché au culte de la Très-Sainte Vierge, rongé par cette fièvre de l'égoïsme et de la cupidité qui précipite tant d'hommes de ce temps, dans les filets de l'injustice et dans les serres du dragon infernal. L'homme sage, qui a mis sa vie, sa famille, ses intérêts présents et éternels, sous la protection puissante de la Reine du Ciel, s'est établi dans une région sereine. Il est à l'abri de ces orages, de ces secousses, de ces tourbillons impétueux, qui déracinent et qui emportent si fréquemment ces familles opulentes, dont la fortune et les espérances n'avaient pour fondement que les calculs de la sagesse humaine.

Les enfants d'un père, observateur fidèle des pratiques d'une dévotion solide et tendrement filiale envers la Bienheureuse Mère de Dieu, seront bénis du Ciel. Ils hériteront de la foi et de la ferveur de leurs parents, et si des jours d'épreuve se levaient pour des familles qui se font gloire d'honorer l'auguste Marie

d'un culte particulier, elles trouveraient dans la maternelle bonté de leur puissante protectrice des consolations et des espérances qui les dédommageraient, avec usure, de ces épreuves et de ces tribulations d'un jour.

Quand les princes chrétiens et les rois de l'Europe mettaient leurs peuples et leurs sceptres, leurs couronnes et leurs dynasties, sous la protection tutélaire de la Reine de l'univers, ils faisaient preuve de cette sagesse surnaturelle qui perpétue les races royales, qui civilise les nations, qui affermit les empires. Quand les monarchies chrétiennes étaient étayées aux autels de Marie, elles ne connaissaient pas ces révolutions devenues si fréquentes, depuis que les chefs des Etats demandent la sanction de leur autorité, le principe et la source de leur puissance, au droit de la force et aux calculs d'une politique égoïste.

Des princes sincèrement et publiquement voués au culte de l'auguste Mère de celui par qui règnent les rois, ne bâtiront jamais sur l'iniquité et l'injustice. On ne les verra pas cimenter leur fortune avec les sueurs et le sang des peuples. Les larmes de la veuve et de l'orphelin ne monteront pas vers le trône de la justice divine, pour demander vengeance contre eux.

Les prières et la reconnaissance de ceux qu'ils gouvernent dans l'équité, appelleront sur eux une pluie abondante de bénédictions célestes et de prospérités temporelles.

Des hommes d'Etat qui craignent le Seigneur, qui pratiquent sa loi et qui ont à cœur d'être aimés de la douce Mère du Christ, ne mettront jamais leurs talents, leur zèle, leur expérience et leur vie, au service de ces princes qui écrasent par la force ceux qu'ils devaient gouverner dans la justice, et qui ne connaissent d'autre grandeur que celle dont ils cherchent les leçons et les exemples, dans ces héros que le paganisme décora fastueusement du nom de grands, et qui ne furent aux yeux de Dieu, et même aux yeux de l'histoire, que de grands misérables et de grands fléaux. Des magistrats qui vont demander à la Vierge prudente, à l'Epouse du Dieu de sagesse et de vérité, les lumières qui doivent éclairer leurs conseils, et présider aux arrêts de leur justice, ne serviront jamais les passions des ouvriers de l'iniquité: ils ne feront jamais pencher la balance du côté des heureux de la terre et des oppresseurs des pauvres.

Des armées athées, quelques formidables qu'on les suppose, et quelques terribles qu'elles soient en

face de l'ennemi, seront toujours des agrégations de brigands et des instruments de despotisme; mais des soldats qui vont au combat, le chapelet à la ceinture et le scapulaire sur la poitrine, feront toujours du champ de bataille un champ d'honneur, un champ de victoire ou un champ de martyrs.

J'ai connu un jeune officier d'artillerie, petit neveu de saint François de Sales, qui, la veille de la bataille de Novare, écrivait à sa pieuse mère les lignes qui suivent:

« Ne craignez rien pour moi, mon excellente mère; hier matin je me suis préparé par la confession, à l'affaire qui va avoir lieu aujourd'hui. A la pointe du jour j'ai communié dans une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, et j'ai mis mon âme dans la situation où je désire qu'elle soit, si j'avais l'honneur d'être emporté par un boulet ennemi. »

Le vice dégrade et abrutit l'âme, et trop souvent il ne lui laisse d'autre énergie que celle des bêtes fau ves. Mais le culte de la Reine des Anges l'ennoblit, l'élève et la familiarise avec tout ce qu'il y a de plus beau et de plus heroïque dans la vertu.

Un jour, mes chers frères, dans l'enceinte d'une école de l'Etat, un élève trouva un chapelet, tombé par

mégarde, de la poche d'un autre étudiant. Le jeune esprit fort, s'imaginant que l'occasion était bonne pour égayer ses camarades et les faire rire aux dépens de la dévotion dont ce chapelet était l'emblème, le suspendit à un arbre planté dans la cour, où avaient lieu les récréations.

Convoquant ensuite les élèves de l'école, il s'écria : que le dévot à qui ce chapelet appartient, vienne le prendre ? Au même instant, un des élèves, aussi remarquable par ses succès dans les sciences, que par sa bonne conduite et sa piété, alla détacher le chapelet, de la branche à laquelle il était suspendu ; et avec l'accent d'une conscience calme et invincible, il dit à haute voix : « Ce chapelet m'appartient. Je l'ai reçu des mains de ma mère quand je la quittai, pour venir m'asseoir sur les bancs de l'école polytechnique. Celui qui a cru pouvoir user de sa liberté pour censurer et pour flétrir une dévotion qui m'est chère, ne doit pas trouver mauvais, que j'use de ma liberté pour ne pas rougir d'un culte qui m'honore, et auquel je veux rester fidèle. »

Cette profession de foi, de piété et d'amour envers la Vierge Immaculée, fut payée, soudain, par des applaudissements unanimes. Les paroles du coura-

geux serviteur de Marie avaient réveillé dans tous les cœurs, quelques fibres, vivantes encore, pour le culte de la bienheureuse Mère du Dieu des sciences (1) et du Dieu des armées (2).

Un soldat qui comptait plus de vingt années de service, étant venu faire sa confession générale à un missionnaire, celui-ci, saisi d'admiration, en voyant à ses pieds un simple soldat, dont la conscience était demeurée pure comme celle d'une jeune vierge, lui dit : Vous n'avez donc jamais blessé la chasteté dans vos paroles et dans vos actions. Jamais, mon père, grâce à la protection de la Sainte Vierge. — Vous vivez cependant dans des casernes et avec des camarades qui ne sont pas très-scrupuleux là-dessus. — Cela est vrai, mon père, reprit ce brave militaire, mais je n'ai jamais pris, sous ce rapport, aucune part à ce qu'on dit, et à ce qu'on fait autour de moi ; d'ailleurs, je n'ai aucun mérite en cela. Je dois même ajouter qu'il ne me serait pas possible de me rendre coupable en cette matière. Comment donc, mon cher enfant? ajouta le confesseur. C'est, mon père, parce qu'il y

(1) Deus scientiarum Dominus... *I. Reg*, *II*, *3*.

(2) Deus exercituum faciet, *Isaie*. *X*, *24*.

a vingt ans que j'ai fait vœu de chasteté. Ma consigne est de garder mon vœu, et j'espère ne jamais violer cette consigne. Cette parole sublime, mes chers frères, prouve, à quelle hauteur la grâce de Jésus-Christ et la protection de sa divine Mère peuvent élever notre faible nature. Ce simple soldat sera grand dans le royaume des Cieux ; et les rois et les empereurs qu'il a servis s'estimeraient heureux d'obtenir, dans l'autre vie, la dixième partie de sa gloire.

« En cette heure même, Jésus tressaillit de joie par l'Esprit-Saint, et dit : « Je vous rends grâce, Père,
» Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous
» avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et
» les avez révélées aux petits: oui, Père, car il vous a
» plu ainsi (1).

Les exemples que nous venons de citer et dont nous garantissons l'exacte vérité, doivent nous faire comprendre ce que deviendraient les jeunes générations, si elles ne puisaient au sein de la famille et dans les écoles, que des doctrines et des sentiments inspirés

(1) In ipsa hora exultavit (Jesus) Spiritu Sancto et dixit : Confiteor tibi Pater Domiue cœli et terræ, quod absondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Etiam Pater : Quoniam sic placuit ante te. *Luc. X, 21.*

par la lumière de l'Evangile, et par la grâce du Saint-Esprit.

Ils auront un compte terrible à rendre à Dieu les pères et mères qui, au lieu de féconder, par leurs leçons et par leurs exemples, les germes de vie divine, déposés dans l'âme de leurs enfants, par la grâce du saint Baptême, ne donnent d'autre but à la première éducation qu'un développement précoce, artificiel, exagéré et vain des facultés de l'intelligence. Ils répondront à Dieu de l'âme de leurs enfants, ces parents homicides qui, dans l'espoir coupable d'ouvrir plus sûrement une carrière militaire, civile ou professionnelle à leurs enfants, les confient à des mains indignes, ou les jettent dans des colléges que le souffle des mauvaises doctrines et l'épidémie des mauvaises mœurs ont empoisonnés.

C'est donc un fait éclatant comme la lumière, que la dévotion envers la très-sainte Mère de Dieu, sanctifie tous les âges. Au pied des autels de Marie, l'enfant chrétien ouvre son cœur à l'amour et à l'imitation de Jésus enfant. Il grandit en âge et en sagesse (1), sous les bénédictions de la sainte famille. La jeune vierge

(1) Puer autem crescebat in sapientia et ætate, *Luc*..,

sent son âme transfigurée par la piété, par l'humilité et la modestie, dont le culte de Marie est pour elle une source intarissable. Le jeune homme trouve, à l'ombre des autels de la plus tendre des mères, la force dont il a besoin pour résister à la tyrannie des sens, aux fascinations du vice et aux implacables ennemis du salut. La femme chrétienne y puise les inspirations de la sagesse, de l'amour du devoir ; l'esprit de sacrifice, les suaves parfums de la piété et des bonnes œuvres. La famille enfin , s'imbibe des éléments surnaturels qui seuls, peuvent lui donner quelque ressemblance avec cette famille unique, incomparable, digne de l'étonnement éternel du ciel et de la terre, au sein de laquelle, nous apercevons le Fils même de Dieu, la Vierge devenue sa Mère, et le bienheureux mortel jugé digne, par le Très-Haut, de tenir sa place, d'être *cru* et d'être *appelé* le Père de Jésus-Christ (1).

(1) Ut Putabatur, filius Joseph .. *Luc. III, 13.*

QUINZIÈME CONFÉRENCE

NOUS DEVONS UN CULTE INTÉRIEUR

A L'AUGUSTE MÈRE DE DIEU

Surrexerunt filii ejus, et Beatissimam prædicaverunt. (CANT. VI, 8.)

Ses fils se sont levés, et ils l'ont appelée Bienheureuse.

Cet oracle de Salomon s'est accompli littéralement depuis dix-huit siècles. L'univers catholique rend un culte solennel et public à la Très-Sainte Mère de Dieu. La terre consolée, s'est levée pour proclamer Marie la plus pure, la plus sainte, la plus heureuse de toutes les filles d'Adam. *Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt.*

Quelle autre femme, en effet, que la Très-Sainte Vierge a conquis l'admiration, les hommages, l'amour et les louanges de tout l'univers? Quand Salomon jetait cette grave et prophétique parole sur le monde, la femme était partout opprimée, partout avilie, partout méprisée. Sous la loi figurative elle-même, la polygamie et la répudiation faisaient de la condition des femmes d'Israël, une honte et un supplice. La femme antique ne connut jamais ces joies intimes de l'âme, cette paix intérieure, ces félicités surnaturelles, qui sont le fruit du sang de Jésus-Christ, des mérites infinis de l'Homme-Dieu, et qui se concentrent dans le culte de la Reines des vierges.

Depuis que le mystère consolateur de la Virginité et de la Maternité divine de Marie a été révélé à la terre, les siècles ont tressailli, et les générations humaines, s'unissant aux esprits angéliques, redisent avec un saint enthousiasme : « Ses fils se sont levés et ils l'ont appelée Bienheureuse. » *Surrexerunt filii ejus et Beatissimam prædicaverunt.*

Remarquons, que les paroles de Salomon n'étaient qu'un écho prophétique et lointain de l'oracle sorti, dix siècles plus tard, de la bouche immaculée de la Très-Sainte Vierge, quand elle célébrait, elle-même,

dans son cantique immortel, la grandeur de son Dieu et ses destinées. « Toutes les générations m'appelleront Bienheureuse (1). »

Depuis l'ouverture de ces entretiens, nous avons étudié le culte de la Très-Sainte Vierge dans ses bases. Nous en avons trouvé le fondement dans le mystère de ses grandeurs, dans sa Maternité divine et dans la médiation dont elle est investie auprès de son Divin Fils. Envisageant ensuite le culte de l'auguste Marie dans ses motifs inspirateurs, nous l'avons présenté comme un arsenal mystérieux, où sont renfermées des armes invincibles contre les implacables ennemis de notre salut, qui sont la chair, le monde et les démons.

Le fait de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception et les desseins providentiels de la divine miséricorde, dans cette proclamation solennelle, ont mis ces vérités pratiques et consolantes dans tout leur jour.

Signe éclatant de prédestination et de salut, le culte de la Bienheureuse Vierge s'est offert à nous comme la cité de refuge des plus grands pécheurs et comme

(1) Beatam me dicent omnes generationes. *Luc. I, LXVIII.*

le dernier asile des nations que leurs crimes avaient rendues dignes des solennelles et dernières justices du Dieu vivant.

Nous avons vu que ce culte de piété et d'amour convient à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions, à tous les états.

Le moment est venu, mes très-chers frères, d'envisager le culte de notre douce Patronne, dans ses manifestations liturgiques, dans son influence sociale et régénératrice ; dans les merveilles de magnificence et de sainteté qui en sont le fruit. Ces points de vue seront l'objet des entretiens qui vont se succéder jusqu'à la clôture de ces pieux exercices.

Quel culte devons-nous à la Très-Sainte Vierge ? En quoi consiste le culte *intérieur* que nous lui rendons ? Tel est l'objet de l'entretien de ce jour.

L'Eglise ne rend point à la Très-Sainte Vierge un culte d'adoration proprement dit. Le culte d'adoration ou de *latrie* n'est dû qu'à Dieu. « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul (1). » Les sectes hérétiques, schismatiques et incrédules, à qui Satan fait partager sa haine sacrilége et jalouse contre l'auguste Vierge, Mère de Dieu, s'irritent, se

(1) Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. *Matt. IV, 2.*

scandalisent du culte par lequel l'univers catholique exprime ses sentiments de foi, de respect, de vénération, de confiance, de piété et d'amour envers la Bienheureuse Mère de l'Homme-Dieu. Nous sommes des idolâtres, disent les sectaires, nous faisons une divinité de la Mère du Christ. Ces mensonges et ces blasphèmes ne sont que l'écume de la haine épileptique des ennemis de la plus pure des Vierges (1). C'est pourquoi « ce labeur infernal de leurs lèvres impies retombe, d'un poids vengeur, sur ceux qui en sont les artisans (2). » « L'iniquité se ment à elle-même (3). » Les enfants savent, parmi nous, que nous n'adorons qu'un seul Dieu, qu'un seul souverain, qu'un seul Seigneur.

Nous rendons un culte de *latrie*, un culte d'adoration, à l'adorable humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pourquoi ? Parce qu'en vertu de l'incarnation, le Verbe divin, l'âme et la chair, ne forment qu'une seule et même personne en Jésus-Christ. L'âme et la chair sont hypostatiquement ou personnellement unies dans le Christ, au Verbe éternel, au Fils propre et

(1) Despumantes suas confusiones *Jud. XIII.*
(2) Labor labiorum ipsorum operiet eos. *Psalm. CXXX, 10.*
(3) Mentita est iniquitas sibi.*Psalm. XXVI, 12.*

unique du Père. Nous adorons la chair, le sang, l'âme de Jésus-Christ, parce que la chair, le sang et l'âme de Jésus-Christ, sont la chair, le sang et l'âme d'un Dieu. Nous disons à Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec l'Eglise infaillible : « Nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous bénissons (1). » Nous chantons, avec l'Epouse de Jésus-Christ, sous les voûtes de nos temples : « Vous êtes seul Grand, seul Saint, seul Seigneur, seul Très-Haut, ô Seigneur Jésus (2). »

Nous adorons Dieu, dit saint Thomas-d'Aquin, de *l'adoration de latrie*, parce qu'il est le principe de toutes choses, le créateur de toutes choses, parce qu'il gouverne toutes choses. Nous adorons d'une même adoration, d'un même culte de *latrie* toute la Sainte-Trinité ; nous adorons chacune des trois personnes de la Sainte-Trinité. Nous adorons, ajoute le Docteur angélique, la Croix sur laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort, parce qu'elle a touché le corps de Jésus-Christ et qu'elle a été arrosée de

(1) Adoramus te, glorificamus te, benedimus te. *Cant. Liturg. Missal. Rom.*

(2) Tu solus magnus, tu solus sanctns, tu solus Dominus, tu solus Altissimus Jesu Christe. *Ibid.*

son sang... L'âme, le cœur, les plaies, la chair et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont l'objet de nos adorations, non que l'âme et la chair du Christ possèdent intrinsèquement la nature ou l'essence de Dieu ; mais parce que l'âme et la chair de Jésus-Christ sont unies au Verbe divin, par le nœud de l'union personnelle ; parce qu'elles ne forment qu'une seule et même personne avec le Verbe divin. *Adoramus te, Christe.*

La Bienheureuse et Immaculée Mère de Jésus-Christ a conçu, a engendré un fils qui est Dieu et homme tout ensemble : un fils, Dieu parfait et homme parfait, sous deux natures distinctes, la nature divine et la nature humaine. Marie est mère du Fils de Dieu fait homme. Elle engendre, dans le temps, le même Fils que Dieu le Père engendre de toute éternité ! La Bienheureuse Marie, est Mère de Dieu, au même titre que nos mères sont mères de l'homme. Marie est unie à son fils, dit saint Pierre Damien, par le lien d'*une identité de nature. Habitat Deus in Virgine, cum quâ habet identitatem naturæ.* La chair et le sang de la Mère Immaculée du Christ, sont devenus la chair et le sang d'un Dieu. « *Dieu a envoyé son Fils, fait de la femme.* » *Misit Deus Filium suum, factum ex mu-*

livre (1). « Il est né de la Vierge Marie. » *Natus ex Mariâ Virgine* (2). La Maternité divine réalise, d'après saint Thomas-d'Aquin, entre la Bienheureuse Marie et son Divin Fils, *une union suprême. Suprema unio cum persona infinita.*

Mais cette union de la Maternité divine, fait-elle contracter à la Très-Sainte-Vierge une union hypostatique ou personnelle avec une personne divine? Non, mes chers frères. Et pourquoi? Parce ce que, si la Maternité divine de la Très-Sainte Vierge impliquait une union hypostatique ou personnelle avec la personne divine du Verbe, la Bienheureuse Vierge devrait être adorée d'une adoration de latrie : elle devrait partager, avec le Verbe incarné, les adorations de l'univers.

L'Eglise, qui croit à la Maternité divine de la Très-Sainte Vierge et qui a foudroyé toutes les hérésies qui ont attaqué ce dogme fondamental de la foi, croit aussi, que cette dignité suprême de la Maternité divine, ne fait pas contracter à la Très-Sainte Mère de Dieu une union personnelle ou hypostatique avec Dieu.

(1) Gal. IV, 4.
(2) Symb. Apost.

L'union de la Maternité divine est, après l'union de l'incarnation, l'union la plus haute, la plus excellente, la plus parfaite que Dieu même puisse réaliser. En sorte que, si le culte de latrie n'est pas dû à Marie, elle a droit, comme Mère de Dieu, au culte le plus élevé, le plus excellent, le plus parfait, après le culte que nous rendons à Dieu.

« Après être Dieu, dit Albert-le-Grand, rien n'est si grand que d'être Mère de Dieu. » *Post esse Deum, est esse Matrem Dei.*

La Bienheureuse Vierge a donc droit à un culte supérieur à celui que nous rendons aux Anges et aux Saints. Elle a droit à un *culte d'hyperdulie*, c'est-à-dire au culte qui se rapproche le plus du culte de latrie qui n'est dû qu'à Dieu. Nous devons à la Très-Sainte Vierge un culte à part, un culte qui n'est rendu qu'à elle seule, entre tous les Saints, parce que, comme Mère de Dieu, elle a été élevée, dit saint Bernardin de Sienne, à une sorte d'égalité avec Dieu, par une infinité de grâces et de vertus (1).

La dignité de Mère de Dieu, comme nous l'avons

(1) Ut esset Mater Dei debuit elevari adquamdam æqualitatem divinam, per infinitatem gratiarum et perfectionum. *Bernardin Senen. Serm. B. M.*

fait remarquer si souvent, touche par le nœud le plus fort, le plus intime, le plus *un*, à l'union de l'incarnation. Cette dignité *infinie en son genre*, selon le docte Suarez, s'identifie à l'union de l'incarnation, dans une mesure qui semble appeler sur la glorieuse Mère de l'Homme-Dieu, des hommages presque identiques à ceux que l'Eglise rend à l'adorable humanité du Verbe incarné.

L'Eglise honore la Très-Sainte Vierge d'un culte *intérieur* et d'un culte *extérieur*.

Faisons-nous d'abord une juste idée du culte *intérieur*, dont nous honorons l'auguste Mère de Dieu.

Nous rendons à la Très-Sainte Vierge un culte intérieur ; et quoi de plus juste? Si nous n'honorions pas la Bienheureuse Mère de Dieu d'un culte intérieur, notre pensée, notre âme, notre cœur, nos vœux, ne s'élèveraient pas vers le trône de sa gloire et de sa miséricorde. Si les puissances de notre âme demeuraient étrangères aux hommages dont nous environnons les autels de Marie, nous ne lui rendrions qu'un culte vain, qu'un culte hypocrite, qu'un culte mutilé, qui ne serait qu'une sorte de mensonge et de dérision. Nous n'honorerions pas la Mère de Dieu *en esprit et en vérité*. La très-pieuse Mère de Jésus-

Christ repousserait nos menteuses supplications ; elle nous dirait, par la bouche du prophète Isaïe : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi (1). »

C'est l'âme qui doit être le temple, le sanctuaire, l'oratoire pieux d'où s'élèvent nos gémissements, nos louanges et nos prières. Notre cœur, voilà le vrai temple au milieu duquel nous devons dresser l'autel des parfums ; c'est dans ce pieux sanctuaire que doit être placée l'image de notre douce Reine. C'est du fond de nos cœurs que doivent partir nos cris, nos vœux et notre amour.

Ce culte intérieur doit consacrer à la Bienheureuse et Immaculée Mère de Dieu, notre imagination et notre mémoire.

La mémoire nous rappelle les mystères de puissance et d'amour auxquels la Très-Sainte Vierge a eu part, dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de la gloire. « Ma mémoire, dit l'Epouse bien-aimée, remplira toutes les générations (2). »

L'imagination a le mystérieux pouvoir de faire re-

(1) Populus hic labiis me honorat cor autem eorum longè est a me. *Matt. XV, 8.*

(2) Memoria mea in generationes sæculorum. *Eccl. XXIV, 18.*

vivre les divins mystères, d'en reproduire les circonstances, de nous transporter aux temps, aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Or, mes chers frères, existe-t-il des merveilles comparables à celles qui se sont produites et manifestées à Nazareth, à Bethléem, à Jérusalem, sur la Montagne des bénédictions, au bord du lac de Tibériade, au Thabor, à Béthanie, sur le mont des Oliviers, au Cénacle, dans la Voie douloureuse, sur le Calvaire et au Saint-Sépulcre?

Cherchez des prodiges d'amour, de sainteté et de miséricorde, plus riches de poésie et d'inspiration, que la vie entière de l'auguste Mère de la grâce, que les mystères de ses grandeurs, de son saint trépas, de son assomption triomphante, de son couronnement glorieux dans le Ciel: Que sont, je le demande, au point de vue de l'art, ces mythes poétiquement ridicules, ces brillants mensonges, ces fables impures et éloquemment absurdes, avec lesquelles on a corrompu toute l'Europe, depuis plus de trois siècles?

Le Moyen-Age, tant décrié par les idolâtres lettrés de la Renaissance, a inondé le monde d'un océan de richesses divines. Ces créations du génie chrétien dépassent les productions sensuelles du paganisme, de

toute la distance qui sépare la foi du doute, la révélation divine des investigations d'une raison déchue, la grâce de la nature, la lumière des ténèbres, la vertu du vice, la vie de la mort, et Dieu de Satan.

L'art chrétien a son foyer illuminateur dans les mystères sacrés, dont le dogme de la Maternité divine est le point central. Le dogme de la Maternité divine de la Très-Sainte Vierge, ouvre à l'artiste catholique, deux mondes, qui sont pleinement inconnus à l'art dégénéré sorti des entrailles du naturalisme païen de la Renaissance. Ces deux mondes sont : le monde surnaturel de la grâce, et celui de la gloire. Le paganisme d'Athènes, et de Rome païenne n'a jamais franchi les limites de la nature, mais de la nature dégradée, viciée, avilie par la concupiscence. Et c'est dans cette source immonde, toutefois, que, depuis quatre siècles, les artistes soi-disant chrétiens, cherchent leurs inspirations, quand ils essaient de reproduire sur la toile, sur le verre, sur le bois, le marbre, la pierre, le bronze, l'or ou l'argent, quelques-unes des scènes divines de l'Evangile de Jésus-Christ. Ce sont ces hérésies d'un art *adultère* que le Prophète flétrit par ces paroles vengeresses : « Ils m'ont délaissé, moi, qui suis la fontaine de l'eau vive, et ils se sont

creusé des citernes rompues, qui ne tiennent point d'eau (1). »

Les artistes païens des temps de Périclès et d'Auguste, si fidèlement imités par nos artistes de la Renaissance, ont célébré des dieux, des héros, des demi-dieux, dont pas un, n'eut été capable de s'élever aux vertus, et par conséquent, à la beauté sans tache d'une pieuse fille de village, qui cultive, au pied des autels de Marie, la fleur odorante de la virginité! Ces dieux, ces héros, ces déesses, ces nymphes, n'étaient que d'infâmes démons, ou de misérables êtres humains vendus à tous les vices et à toutes les infamies. Tous les chefs-d'œuvre dont l'imagination des artistes chrétiens avaient enrichi nos siècles de foi, ont été méconnus, insultés, vilipendés, flétris, déshonorés, par les adorateurs du naturalisme païen de la Renaissance.

Les idées du beau, du vrai, du saint, du sublime, enfantées par le culte de l'Homme-Dieu et de la Mère de Dieu, ont été perverties par la Renaissance. Le sensualisme gréco-romain a tout infecté! Le culte de la

(1) Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ : et foderunt sibi cisternas dissipatas quæ continere non valent aquas. *Jerem. II, 13.*

chair, mais de la chair, telle que le péché et la concupiscence l'ont faite ; et non de la chair rachetée, purifiée, sanctifiée, régénérée, par la grâce; tel a été l'élément créateur des œuvres d'art de la Renaissance.

L'art chrétien jaillit tout entier des mystères de la grâce. Il a pour foyer producteur les dogmes sublimes auxquels la Bienheureuse et Immaculée Mère du Christ a eu tant de part. Le culte que l'Eglise rend à la divine Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a été la source du beau, dans toutes ses chastes et pures, et surnaturelles manifestations.

Quand l'imagination et la mémoire des artistes seront sanctifiées par des cœurs chastes, par des cœurs riches de piété et d'amour envers la Très-Sainte Mère de la grâce, ces artistes pourrront explorer, avec succès, avec utilité, avec gloire, la mine saintement inépuisable, d'où est sorti l'art qui enfanta les pures et sublimes productions des siècles chrétiens; jusque-là, qu'ils n'essaient pas de reproduire les scènes de l'Evangile!... Ils ne feraient que des œuvres d'un christianisme paganisé, ou d'un paganisme christianisé. Ils perpétueraient, parmi nous, ce long et sacrilége *adultère* de l'art, qui a été, avec la littérature, la poésie, l'éloquence et l'enseignement moderne,

« la plus redoutable épreuve que l'Eglise de Jésus-Christ ait traversée. »

Le culte *intérieur*, dont nous honorons la Bienheureuse Mère de Dieu, ne lui soumet pas seulement notre imagination et notre mémoire, il lui consacre aussi notre intelligence.

Le dogme de la Maternité divine de Marie, et tous les mystères qui s'y rattachent, élèvent par la foi, par la grâce et par l'Eglise, l'intelligence et la raison du chrétien, à tous les secrets et à toutes les splendeurs de la vérité. Le chrétien, dont l'intelligence s'illumine aux sublimes contemplations de ces mystères divins, se familiarise bientôt avec cette philosophie *suréminente*, que saint Paul prêchait aux Colossiens, quand il leur disait :

« Prenez garde qu'aucun ne vous déçoive par la philosophie et des discours fallacieux et vains, selon la tradition des hommes, selon les éléments du monde, et non selon le Christ ;

« Car en lui habite corporellement toute plénitude de la divinité ; et vous en êtes remplis en lui, qui est le chef de toute principauté et de toute puissance (1).

(1) Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanemfal-

« J'estime, disait aux Philippiens, le même Apôtre, j'estime que tout est perte, près de la science suréminente de Jésus-Christ Notre-Seigneur, pour qui je me suis dépouillé de toutes choses, et les regarde comme du fumier, afin de gagner le Christ (1). »

Celui qui ne possède pas la notion théologique de l'incarnation et de la Maternité divine de la Très-Sainte Vierge, celui qui n'a aucune connaissance du symbole, des préceptes, des sacrements, du culte, de la constitution divine de l'Eglise, de son histoire, avant comme après Jésus-Christ, celui-là est plongé dans les plus profondes ténèbres. La nature, les causes finales et suprêmes des choses créées, les destinées de l'homme, l'histoire de l'humanité, la philosophie, la politique, la science elle-même, sont pour lui des énigmes indéchiffrables. « Le Christ est la lumière du

laciam, secundum traditionem hominum secundum elementa mundi, et non secundum Christum. *Coloss. II, 8.*

Quia in ipso inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter. *Ib. 9.*

Et estis in illo repleti, qui est caput omnis principatus et potestatis.

(1) Verum tamen existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. *Philip. III, 8.*

monde. » Sans la notion révélée de Jésus-Christ, du dogme de l'Incarnation, de la Rédemption, de la grâce, le plan divin demeure un mystère pleinement voilé aux yeux de l'intelligence et de la raison de l'homme. Il ne connaît ni son origine, ni sa dégradation originelle, ni ses espérances reconquises, ni ses hautes et sublimes destinées. Il ignore d'où il vient, ce qu'il est, pourquoi il a été mis sur cette terre, ce qu'il doit y faire, à quel terme doit aboutir son épreuve. Une nuit funèbre l'enveloppe de toute part. *Tenebris habentes intellectum obscuratum.* « Je suis la lumière du monde, a dit Jésus-Christ. » *Ego sum lux mundi.* « Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. » *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris.*

« Pour moi, disait le grand Apôtre, je ne suis point venu dans la sublimité du discours et de la sagesse;

» Car je n'ai pas jugé que je susse, parmi vous, autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié (1). »

Mais la science du mystère du Christ est une science

(1) Veni non in sublimitate sermonis aut sapientiæ.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. *I. Cor. II, 13.*

impossible à acquérir, sans la révélation du dogme des grandeurs ineffables de la Vierge Immaculée, « de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ (1). »

Celui qui ne sait pas que la Bienheureuse Vierge a versé sur le monde la lumière éternelle, en enfantant Jésus-Christ, ne possédera jamais la notion surnaturelle du dogme du Verbe incarné.

« Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle, Jésus-Christ Notre-Seigneur, par lequel les Anges louent Votre Majesté, par lequel les dominations vous adorent, par lequel les puissances tremblent, etc... (2). »

Que saurions-nous des secrets de Dieu et de l'univers, des causes finales de la création, des mystères de la vie éternelle, sans la lumière que le dogme de la Maternité divine de l'auguste Marie a versée sur l'humanité?

Le dogme des grandeurs de la Très-Sainte Vierge est donc, pour l'intelligence, le foyer de la plus

(1) Maria de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. *Matt.*

(2) Et virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit J. Chr. Dominum nostrum. Per quem majestatem tuam laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates. *Præf. Eccl.*

éclatante lumière, comme il est, pour l'artiste chrétien, le foyer des splendeurs du beau, le principe des créations surnaturelles du génie catholique. L'intelligence de l'homme, sa pensée, ses contemplations, toutes les puissances de son entendement, sont enfermées dans le cercle infranchissable de la nature déchue, souillée, détériorée; aussi longtemps, qu'elles n'ont pas été transportées dans l'horizon du monde surnaturel, dont la Bienheureuse Vierge est le chef-d'œuvre, la reine, le point central, par sa Maternité divine.

Un jour viendra, mes très-chers frères, et ce jour est moins éloigné qu'on ne le pense, où les enfants mêmes, comprendront, que le dogme des gloires de Marie, que son culte, éclairent d'une immense clarté, les horizons du monde des arts et du monde de la philosophie, dont s'énorgueillissait saint Paul.

L'Europe, ramenée dans les régions de la vérité divine, par les châtiments miséricordieux qui doivent la guérir, prendra en pitié ces siècles, si stupidement glorifiés du paganisme moderne, qui l'ont replongée dans le sensualisme de l'art et dans le rationalisme d'une philosophie sceptique. Elle n'aura que des malédictions pour ces corrupteurs des peuples, pour ces

missionnaires de l'idée païenne, de l'art païen, de la littérature païenne, de la politique païenne, qui ont « appelé bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien; qui ont donné à la lumière le nom de ténèbres, et aux ténèbres le nom de la lumière. »

Foyer illuminateur de l'imagination, de l'intelligence et de la pensée, le culte de la Très-Sainte Mère de Dieu est aussi le culte qui s'harmonise le mieux, avec toutes les nobles et pures effusions de l'âme et du cœur. La Bienheureuse Mère de la grâce est, après Dieu, l'objet le plus digne de notre amour. Dieu, d'après le sentiment des plus profonds mystiques, a plus d'amour pour sa Très-Sainte Mère qu'il n'en a pour la création entière et pour toute l'Eglise. Et c'est, parce que la reine de l'univers possède, à elle seule, plus de dons surnaturels de grâce et de gloire, que n'en possèdent et n'en possèderont jamais tous les Anges et tous les Saints ensemble. Si la première grâce accordée à l'auguste Mère de l'Homme-Dieu efface la somme de grâce distribuée aux légions angéliques et aux enfants de la régénération, qui se fera jamais une idée des trésors surnaturels de sainteté, de mérites, de splendeur et de gloire, dont l'âme immaculée de la Très-Sainte Vierge est enrichie?

La Bienheureuse Vierge est donc, de la part de Dieu, l'objet d'un amour que Dieu seul comprend. L'esprit-Saint l'appelle son Epouse, sa colombe, son unique (1).

Aveugles et insensés que nous sommes! nous cherchons la beauté dans des formes physiques. Nous nous arrêtons éblouis, fascinés, devant les traits, devant la fraîcheur, devant l'éclat d'une belle tête, et ce n'est-là, qu'un peu de poussière que la nature éclaire de ses pâles rayons! Et la beauté d'une âme transfigurée; cette beauté surnaturelle, intime, profonde, que la grâce et la gloire versent sur elle, n'a rien qui nous étonne et qui nous saisisse! « L'homme animal, dit avec raison le grand Apôtre, ne conçoit rien aux choses surnaturelles: Elles sont pour lui comme si elles n'étaient pas. Elles provoquent ses mépris, ses sarcasmes et ses dédains (2). »

La très-pure Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, objet des plus douces complaisances de son Seigneur et de son Dieu, doit être placée, la première, après

(1) Sponsa mea, formosa mea, columba mea. *Cant. Cant.*

(2) Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei; stultitia enim est illi, et non potest intelligere; quia spiritualiter examinatur. *I. Cor. II, 14.*

Dieu, dans les épanchements de notre amour. « Marie est la mère du pur amour (1). »

Marie est le chef-d'œuvre de l'amour éternel du Père et du Verbe. Marie épuise, en tant que Mère de Dieu, en tant qu'Epouse de Dieu, en tant que Tabernacle et Paradis de Dieu, tout l'amour communicable des trois personnes divines. Si Dieu avait trouvé dans son cœur des titres plus beaux, plus excellents, plus riches de magnificence, de splendeur et de perfection surnaturelles que ceux de Mère, d'Epouse, de Fille unique, il les eut donnés à Marie. Le Dieu trois fois saint a mis dans l'âme de sa Divine Mère, de son Epouse unique, de sa Fille bien-aimée, l'image la plus parfaite de toutes ses perfections. Si le dernier des élus doit avoir des traits de ressemblance avec le Dieu qu'il est appelé à contempler dans la gloire (2), que penser, que dire des traits de ressemblance de la Bienheureuse Mère de la grâce, avec son Fils et son Dieu? Si nous pouvions nous former une idée d'un seul rayon de la beauté surnaturelle et suprême dont l'auguste Reine de l'univers brille, au plus haut des

(1) Ego Mater pulchræ dilectionis. *Eccl. XXII, XXIV.*

(2) Similes ei erimus; quoniam videbimus eum sicuti est. *I. Joan. III, 2.*

Cieux, nous tomberions dans un ravissement ineffable !...

Mais quels sont les caractères de l'amour que nous devons à notre douce Reine? par quelle effusion de tendresse et de piété filiale devons-nous nous efforcer de répondre aux bontés maternelles et à la dilection que la Très-Sainte Vierge porte dans son cœur, pour tous ceux qui lui sont dévoués, pour tous ceux à qui son culte est plus cher que la vie?

Avant de parler des caractères distinctifs de l'amour que nous devons à la Très-Sainte Mère de notre Dieu, faisons-nous une idée claire et théologique de l'amour parfait, ou de l'amour de charité !

Il y a un amour purement naturel, qui est l'attribut nécessaire de toute créature douée d'intelligence et de volonté !

L'ange et l'homme, envisagés dans l'état purement naturel et en dehors de l'état surnaturel de la justice originelle ou de la grâce, pouvaient aimer le Dieu créateur d'un amour naturel, c'est-à-dire, que l'ange et l'homme pouvaient aimer Dieu par les seules forces de leur nature. Ils pouvaient l'aimer plus qu'eux-mêmes. Ils pouvaient l'aimer plus qu'ils n'aimaient l'univers. Ils pouvaient l'aimer pleinement, parfaite-

ment, de cet amour purement naturel. Mais en aimant Dieu par-dessus toutes choses, en l'aimant naturellement, plus qu'ils ne s'aimaient eux-mêmes, l'ange et l'homme s'élevaient-ils, pouvaient-ils s'élever, par les seules forces de la nature, à l'amour de charité? L'ange et l'homme, et toute créature intelligente, quelle qu'elle soit, quelle qu'elle puisse être, sont éternellement impuissants à aimer Dieu et le prochain d'*un amour de charité.*

Qu'est-ce donc que l'amour de charité? L'amour de charité, dit le Docteur angélique, est une participation à l'éternelle charité de Dieu même (1). L'amour de charité est une participation à l'amour par lequel Dieu s'aime lui-même. Cet amour de charité surpasse l'amour purement naturel, de toute la hauteur qui sépare Dieu lui-même de la créature.

Dieu, dit saint Thomas-d'Aquin, s'aime dans le Saint-Esprit. Le Père et le Fils s'aiment dans le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit est l'amour subsistant du Père et du Verbe. Il est l'éternelle charité du Père et du Verbe... *Deus caritas est.*

(1) Amor charitatis participatio quædam æternæ charitatis. *D. Thom. II, II*ᵉ.

Or, l'amour de charité nous fait participer à l'amour par lequel le Père et le Fils s'aiment éternellement. « La charité de Dieu, dit saint Paul, a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (1). »

La grâce fait habiter le Saint-Esprit dans nos cœurs. Et le Saint-Esprit en venant habiter en nous, verse sa divine charité dans nos âmes. Pour aimer Dieu d'un amour de charité, il faut donc que Dieu lui-même nous aime le premier, dans sa charité, ou de son amour de charité. « Il nous a aimés le premier » dit saint Jean. (2).

Or, en versant en nous la charité divine, l'Esprit-Saint élève l'âme fidèle à un amour de charité, ou à un amour d'amitié avec son Dieu. Quoi! un amour d'amitié, entre Dieu et sa créature, serait possible? Rien de plus certain. Et qu'y a-t-il d'impossible à l'amour infini?

Mais qu'est-ce que l'amour d'amitié? L'amour d'amitié fait que deux amis s'aiment, non à cause du bien qu'ils tirent de leur mutuelle amitié, mais par-

(1) Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis. *Rom. V*, 5.

2) Prior dilexit nos. *Joan.*

ce qu'ils se veulent mutuellement du bien. Aimer quelqu'un pour soi, à cause de soi, c'est s'aimer soi-même dans son ami. Cette amitié n'est pas une amitié réelle. Cette amitié est un sentiment d'égoïsme, un amour d'intérêt personnel, c'est un amour de concupiscence et non un amour d'amitié ou de charité.

Aimer d'un amour d'amitié, de charité, c'est vouloir du bien à celui qu'on aime. Dieu nous aime en Jésus-Christ, dans sa charité infinie, parce qu'il veut nous communiquer sa béatitude, sa vie glorieuse, sa vie éternelle ; et par la grâce du Saint-Esprit qui habite dans un cœur chrétien, le chrétien peut aimer Dieu d'un amour d'amitié ou de charité. Mais quel bien pouvons-nous vouloir à Dieu, en l'aimant d'un amour d'amitié ou de charité ?

Nous voulons du bien à Dieu, nous aimons Dieu d'un amour d'amitié ou de charité, en l'aimant pour lui-même ; en l'aimant parce qu'il est la bonté infinie, la beauté, la perfection suprême, infinie. Aimer Dieu, par ce qu'il est Dieu, l'aimer comme l'unique objet de notre béatitude ; se réjouir des perfections infinies de Dieu, désirer que son nom soit glorifié, connu, adoré, aimé, sanctifié dans tout l'univers et par toutes les créatures, c'est aimer Dieu d'un amour de

charité, d'amitié; c'est lui vouloir du bien, c'est l'aimer pour lui-même.

Le Docteur angélique ajoute, que l'amour surnaturel du prochain consiste à aimer nos frères d'un amour de charité, pour Dieu, à cause de Dieu. L'amour de Dieu étant, en effet, le principe et la fin de toute dilection, de toute amitié, nous ne devons aimer le prochain, nous ne devons nous aimer nous-même qu'en Dieu, pour Dieu, à cause de Dieu. Aimer le prochain d'un amour de charité, c'est lui vouloir le bien divin, le bien surnaturel, la béatitude et la gloire que nous nous voulons à nous-même, dans la charité de Jésus-Christ, par la grâce de l'Esprit-Saint. *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.*

L'amour de charité ou l'amour d'amitié est donc, entre Dieu et l'âme fidèle, un amour de mutuelle bienveillance, fondé sur la communication de la béatitude de Dieu-même. L'amour du prochain, dit le Docteur angélique, est renfermé dans l'amour de Dieu comme l'effet est renfermé dans la cause, et l'amour de Dieu est renfermé dans l'amour du prochain, comme la cause est renfermée dans l'effet.

Ainsi, point d'amour de charité pour Dieu sans que

l'amour du prochain n'en dérive, et point d'amour pour le prochain sans que cet amour n'implique l'amour de Dieu dont il descend. Ces deux amours sont donc inséparables. Ils n'existent donc pas l'un sans l'autre. « Celui qui n'aime pas le prochain qu'il voit, dit l'Apôtre, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas? »

Or, Dieu, devenu notre ami, par la charité que l'Esprit-Saint répand en nous, veut premièrement, que nous vivions de sa vie; secondement, il nous veut tout le bien que lui-même peut nous donner; troisièmement, il nous donne sa grâce pour nous mener à sa gloire; quatrièmement, il se plaît à converser familièrement avec nous; cinquièmement, il nous unit à lui par le nœud d'une incessante charité, qui n'est que la charité même des trois personnes divines dans le Saint-Esprit (1).

L'amitié de Dieu pour l'homme, et l'amitié de l'homme pour son Dieu impliquent, d'après la doctrine de saint Thomas-d'Aquin, cinq caractères: Le chrétien qui aime son Dieu d'un amour de charité, d'un amour d'amitié, se rejouit, 1° de ce que *Dieu*

(1) *Ut sint unum, sicut nos unum sumus. Joan.*

est, de ce qu'il vit d'une vie éternelle, infinie, souveraine, parfaite ; 2° il lui veut non-seulement les biens infinis qu'il possède, mais toute la gloire accidentelle que Notre Seigneur Jésus-Christ, que sa très-sainte Mère, que les Anges et les Saints peuvent lui procurer ; 3° il travaille de toutes ses forces à l'extension du règne de Dieu, à procurer la gloire de Dieu ; 4° il n'a pas de plus grand bonheur sur la terre, que de s'épancher dans le sein de Dieu, que de converser familièrement avec cet ami par excellence ; 5° celui qui aime Dieu d'un amour d'amitié, de charité, goûte ici-bas le charme d'une union inaltérable. Il dit avec saint Paul : « Qui me séparera de la charité de Dieu qui est dans le Christ Jésus ? (1)

Après avoir rappelé ces grands principes de la charité, si clairement enseignés par le Docteur angélique, il est facile de nous former une idée de la nature, des caractères et des motifs inspirateurs de l'amour que nous devons à la bienheureuse Mère de Dieu, devenue la Mère des hommes.

« Plus une chose, dit saint Thomas-d'Aquin, est rapprochée de son principe, plus elle participe

(1) Quis nos separabit a charitate Dei, quæ est in Christo Jesu? *Rom. VIII, 35.*

à la nature du principe auquel elle est unie (1) »

Or, la très-sainte Vierge est unie à son Dieu, comme Fille de Dieu, comme Epouse de Dieu, comme Mère de Dieu, comme étant le temple, le sanctuaire, le Paradis même de Dieu. Mais si telle est l'union de la divine Mère de la grâce avec son Dieu, elle participe donc à toutes les perfections de Dieu, dans le degré le plus parfait, le plus excellent qu'il soit au pouvoir de Dieu de réaliser à l'égard de sa créature. La Bienheureuse Vierge, Fille, Epouse et Mère de Dieu, est donc le chef-d'œuvre de Dieu, elle est donc l'objet des plus douces complaisances de son Dieu. Elle est donc devenue avec son divin Fils, le paradis même de Dieu; c'est donc pour Jésus-Christ et pour elle, que ces paroles brûlantes s'accomplissent pleinement: « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. (2). »

Dieu aime Jésus-Christ et la divine Mère de Jésus-Christ, d'un amour de charité, supérieur à celui qu'il a pour les Anges, pour les hommes et pour tout l'univers. Dieu aime la bienheureuse Mère de son Fils, il

(1) Quo plus res suo jungitur principio, eo plus de natura principii participat. *Thom. Pass.*

(2) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Prov. VIII, 31.*

aime son épouse, son unique, de toute la charité, de toute la dilection qu'il peut verser sur une créature. Dieu aime sa Mère, son Epouse, sa Fille, autant qu'il puisse et qu'il doive l'aimer sous ces titres divers, lesquels, impliquent, au plus haut degré, les communications suprêmes des perfections divines et de la charité de l'Esprit-Saint. « Dieu a tant aimé le monde, dit saint Jean, qu'il a donné son Fils au monde pour le salut du monde (1). » Mais comment Dieu a-t-il donné ce Fils unique, ce Fils consubstantiel au Père, Dieu comme le Père ? Il l'a donné par la bienheureuse Marie ; il a fait ce présent à l'univers, par la Vierge immaculée, « de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. » Le don fait au monde, par le ministère sacré de la maternité divine, est un don qui épuise Dieu lui-même. Dieu se donne au monde, par le ministère de la Bienheureuse Vierge devenue sa Mère. Mesurons l'amour de Dieu pour la Très-Sainte Vierge, au don qu'il fait, par elle, à l'univers. Ah ! s'écriait le prêtre Zacharie, père de saint Jean-Baptiste : « C'est par les entrailles de sa miséricorde qu'il nous a visi-

(1) Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret ut salvetur mundus per ipsum. *Joan.*

tés, en descendant des hauteurs inaccessibles de son trône (1). »

Dieu nous a visités par les *entrailles de sa miséricorde*, en faisant de la Très-Sainte Vierge, sa Mère, son Epouse, son unique, sa bien-aimée. L'amour de Dieu pour la très-douce Mère du pur amour, voilà le modèle, l'archétype, la mesure de l'amour que nous lui devons. Dieu a aimé la Bienheureuse Vierge d'un amour de charité, d'amitié, de mutuelle bienveillance que lui seul comprend, dont lui seul peut mesurer la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur. Dieu a aimé la très-sainte et très-immaculée Mère de Jésus-Christ son Fils, autant qu'il puisse aimer une créature, dans la charité du Saint-Esprit.

Et nous n'aimerions pas cette divine Mère du pur amour ! Et nous n'aurions pas pour l'incomparable Mère de Dieu un amour de charité, d'amitié, de bienveillance ! Ah ! si saint Paul mourait d'amour pour la nation infidèle qu'il voulait enfanter à la connaissance et à la charité de Jésus-Christ; si saint Paul souhaitait de devenir anathème pour procurer à ses frères le

(1) Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto. *Luc. I. 78.*

bonheur d'aimer Jésus-Christ; de quelle tendre charité, de quelle tendre dilection, de quelle amitié, pensons-nous, que la Bienheureuse Vierge nous a aimés et qu'elle nous aime? « J'aime ceux qui m'aiment » nous dit cette douce Mère, par la bouche du sage : *Ego diligentes me diligo.*

Mais, que sont les témoignages d'amour donnés à la Bienheureuse Vierge par ses serviteurs les plus embrasés d'amour, si on les compare à l'amour que la Mère du pur amour porte à ceux qui l'aiment? Tous les élans d'amour, partis du cœur de tous les Anges et de tous les saints, pour monter vers le trône glorieux sur lequel la divine Mère du pur amour est assise, ne sont que des étincelles comparées à un volcan ; que des gouttes d'eau comparées à un immense océan. *Ego diligentes me diligo.*

L'amour que la Très-Sainte Vierge porte à ceux qui l'aiment, n'est autre chose que l'amour qu'elle porte à son Divin Fils. Nous sommes les frères, les membres de ce Fils unique et bien-aimé. Nous sommes les fils d'adoption de cette tendre Mère. Elle nous a enfantés sur le Calvaire. Nous sommes les enfants de ses douleurs, le fruit de ses tortures maternelles, l'amour de ses entrailles. Aimons-la, s'il est possible,

de l'amour dont elle nous aime. Aimons-la de l'amour que lui porte notre Frère Divin. Sainte Thérèse disait, dans un élan d'amour, qu'elle serait désolée, si elle apprenait, qu'il y eût sur la terre, un cœur plus embrasé que le sien de l'amour de son Dieu.

Aimons notre divine Mère selon la grâce, d'un amour qui puisse défier tout amour. Aimons-la, par l'amour même dont elle est aimée de l'Esprit-Saint. Soyons saintement jaloux de l'amour que lui portent les Anges et les Saints, dans la gloire.

Aimer d'un amour d'amitié, c'est vouloir du bien à celui qu'on aime, c'est l'aimer pour lui-même et non pour soi. Quel bien pouvons-nous vouloir à notre divine Mère ? Quel bien pouvons-nous désirer pour elle, qu'elle ne possède au-delà de toute abondance et de toute plénitude ?

Quand nous disons à notre Père, qui est dans le Ciel : « Que votre nom soit sanctifié. » *Sanctificetur nomen tuum*. Nous produisons, dit saint Thomas, un acte d'amour parfait, un acte de charité pure, un acte d'amitié toute divine. Nous souhaitons que le nom de Dieu soit glorifié au Ciel, par tous les élus : sur la terre, par tous ceux qui l'ignorent, qui ne le connaissent pas, qui ne le prient pas, qui ne l'aiment pas.

Nous demandons que tous les méchants, que tous les impies, tous les damnés de la terre, rentrent en eux-mêmes, ouvrent leur cœur au pur amour. *Sanctificetur nomen tuum.* Aimer Dieu de cet amour, c'est lui vouloir du bien, c'est l'aimer purement, parfaitement, pour lui-même.

Aimons, de ce même amour, la douce Mère de Dieu. Ambitionnons pour elle tout ce que la cité des méchants lui refuse, ou lui enlève d'hommages, de vœux, de supplications, de tendresse et d'amour. Désirons que le nom de Marie, le plus beau de tous les noms, après celui de Jésus, soit invoqué par tous ceux qui ont besoin d'être protégés par la douce Reine de l'univers. Aimons la Bienheureuse Mère du pur amour, de l'amour le plus désintéressé. Aimons-la comme l'objet le plus digne d'amour après Dieu.

Si on venait nous apprendre qu'il existe une créature sur laquelle, le Très-Haut a répandu toutes les perfections communicables de sa puissance et de sa bonté; une créature si parfaite, si excellente, si riche de tous les dons de la nature, de la grâce et de la gloire, que Dieu lui-même ne saurait augmenter et accroître ses grandeurs, qui de nous ne se sentirait attiré, entraîné, subjugué par le désir de connaître

cette bienheureuse créature? Or, cette créature, élevée au comble de toutes les grandeurs et de toutes les gloires communicables du Père, du Verbe et du Saint-Esprit, c'est la Bienheureuse Vierge, devenue la Mère, l'Epouse et la Fille unique et bien-aimée de son Dieu.

Aimons la Très-Sainte Vierge, parce qu'elle est la créature la plus aimée de Dieu, et disons à cette Bienheureuse Mère du pur amour : O glorieuse Vierge, que je suis heureux de penser et de savoir, que vous et vous seule, avez fixé les pensées éternelles et les éternelles complaisances du Très-Haut! Que j'aime à me reposer, à me plonger, à me perdre, dans l'amour infini dont vous êtes aimée par celui qui est la charité même! Il vous a préférée à toutes les créatures cachées dans les trésors du possible. Vous êtes seule, ô Marie, l'Epouse, la Mère, la Fille unique de votre Dieu! Ah! que je voudrais pouvoir vous aimer autant que vous méritez d'être aimée. Vivre sans vous connaître, ô douce Mère de Dieu et des hommes, est un malheur dont il est impossible de mesurer l'étendue. Mais vous connaître sans vous aimer, c'est là un mystère qui épouvante, c'est là un signe de malédiction, de colère, j'ai presque dit de réprobation!

Amour d'admiration. Les merveilles du monde de la nature nous jetteraient dans une sorte de stupéfaction, si notre raison, développée pleinement, les contemplait pour la première fois. Les chefs-d'œuvre du génie de l'homme nous confondent, quand ils nous apparaissent dans toute leur magnificence. Mais que sont les chefs-d'œuvre de la nature et de l'art, si nous les rapprochons des splendeurs qui environnent le trône de l'auguste Reine des Anges ? Un seul rayon, descendu du diadème glorieux que la main de Dieu a posé sur la tête de la Bienheureuse Marie, éblouirait la terre, et la jetterait dans un ravissement d'inexprimable bonheur!...

L'œil n'a rien vu qui puisse donner une idée de la beauté surnaturelle de notre douce Reine. *Nec oculus vidit.* L'oreille n'a rien entendu qui puisse donner quelque idée de l'accent maternel de Marie, demandant à son Dieu le salut du monde. *Nec auris audivit.* Le cœur n'a rien senti qui puisse faire soupçonner l'ineffable béatitude que la vue de la puissante Reine de l'univers répand dans le cœur des élus. *Nec in cor ascendit.*

Quand le Disciple bien-aimé nous apprend, que l'auguste Mère de Jésus-Christ a pour vêtement le so-

leil qui éclaire les élus de Dieu dans les royaumes célestes, *mulier amicta sole*, c'est comme s'il nous disait, que la Bienheureuse Vierge réfléchit aux regards des Anges et des Saints, toute la beauté de Dieu même, autant que cela est possible, par la miraculeuse puissance du Dieu trois fois saint. *Et apparuit signum magnum in Cœlo. Mulier amicta sole.*

Quand, pendant des myriades de siècles (si toutefois il y a des siècles dans la béatitude éternelle), les élus auront contemplé la beauté surnaturelle, ineffable de la Mère, de l'Epouse, de la Fille bien-aimée de Dieu, ils s'imagineront ne l'avoir contemplée encore qu'un seul instant. Plus on regarde un chef-d'œuvre, plus on découvre de merveilles cachées, soit dans l'unité et l'harmonie de l'ensemble, soit dans ses détails. La Bienheureuse Vierge est le chef-d'œuvre de Dieu, le miracle de la Toute-puissance, la perle du ciel, le trésor le plus précieux du monde de la gloire. Où donc, les Anges et les Saints prendront-ils des transports, des élans d'admiration et d'amour, qui soient à la hauteur des gloires et de la beauté toute divine de leur auguste Reine?

Amour d'admiration, mais aussi amour *de béné-*

dictions et de louange. Quand nous pourrions louer la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ avec la langue de tous les Anges et de tous les Saints ; quand nous donnerions une voix et des accents sublimes à toutes les créatures, pour célébrer les grandeurs et les gloires de la Reine des Cieux, nous ne ferions entendre que des louanges, pareilles au bégayement d'un petit enfant, essayant de louer et de bénir sa mère.

Les Prophètes et les Apôtres, les Pontifes romains et les saints Conciles, les Docteurs et les Pères de l'Eglise, les Prédicateurs et les écrivains, ont rempli la terre des louanges de la Bienheureuse Marie. Or, ces panégyriques de soixante siècles, ces bénédictions universelles, ces hymnes sacrés de la liturgie catholique, redisant, d'un pôle à l'autre, sur tous les points du globe, le long de tous les âges et de tous les temps, le nom, les louanges, les bontés, les vertus et les grandeurs de Marie, ne nous donneront jamais qu'une idée imparfaite et décolorée des bénédictions et des louanges qui sont dues à la Mère Immaculée de notre adorable Sauveur.

« Toutes les générations me proclameront Bienheureuse, » s'écriait la douce Mère de la grâce, *Beatam me dicent omnes generationes.* Voilà deux

mille ans que cet oracle virginal s'accomplit. L'Eglise du Ciel et l'Eglise de la terre rententissent à jamais des bénédictions de la plus humble des créatures, et ce concert universel, cette louange incessante, éternelle, ne rassasie ni l'Eglise du temps, ni l'Eglise du Ciel.

Amour de louange. Amour aussi *de reconnaissance.* La théologie sacrée enseigne, que la Très-Sainte Vierge s'est rendue digne, sinon, d'un mérite de *justice*, au moins, d'un mérite de *convenance*, de devenir Mère de Dieu. Dans le plan surnaturel de l'incarnation du Verbe divin, il fallait que la Femme, bénie entre toutes les femmes, qui devait avoir l'immense honneur de devenir Mère de Dieu, remplit toutes les conditions du problème de l'éternelle charité, de l'éternelle miséricorde.

Il fallait que par sa foi, par son humilité, par sa charité et par sa sainteté, la Bienheureuse Vierge s'élevât aux dernières magnificences de la vertu.

Or, la glorieuse Vierge est parvenue au sommet de la plus haute, de la plus parfaite sainteté. Seule, elle a atteint le niveau d'une perfection, sans laquelle elle n'eut jamais été digne de devenir Mère de Dieu.

La Très-Sainte Vierge a reçu, sans aucun doute,

des grâces proportionnées à sa vocation suprême ; mais elle y fut pleinement, parfaitement fidèle. Par sa coopération libre à toutes les grâces répandues dans son âme immaculée, elle est devenue « digne d'être l'habitation, la demeure de son Dieu (1). »

Jésus est le fruit des entrailles de la Bienheureuse Vierge. *Benedictus fructus ventris tui* (2). Cette divine Mère nous a donné Dieu pour frère, pour Rédempteur, pour Sauveur. Elle a fait de Dieu, le fils et le frère de l'homme, afin que l'homme devînt le fils et le frère de Dieu. Marie a fait de Jésus, notre frère; et elle a fait de nous, les frères de Jésus. Elle a revêtu le Verbe divin de notre chair, afin d'élever notre chair jusqu'à l'union hypostatique du Verbe divin.

Ainsi, la Très-Sainte Vierge, en nous donnant Jésus-Christ, nous a donné celui dans le sein duquel sont renfermés tous les trésors de la science, de la sagesse et de l'amour infini. En nous donnant Jésus, elle nous a donné Dieu, mais Dieu s'épuisant d'amour pour nous, mais Dieu s'épanchant pleinement, infini-

(1) Dignum habitaculum Dei effici meruit. *Orat. Liturg.*
(2) Luc, I, 75.

ment, pour nous ; mais Dieu déployant toutes les magnificences de sa miséricorde et de sa charité (1).

Que rendrons-nous à notre divine Mère pour un tel bienfait? où chercherons-nous des actions de grâces, des louanges et des bénédictions qui soient dignes d'un pareil bienfait? « Que rendrai-je au Seigneur, pour tous les biens dont il m'a comblé? » s'écriait un berger devenu roi. Et nous, ingrats! que rendrons-nous à Marie, pour avoir fait de nous les fils et les frères d'un Dieu; d'enfants de colère, d'enfants de Satan que nous étions?

Nous devons à Marie *un amour de reconnaissance.* Nous lui devons aussi *un amour d'imitation.* « Soyez mes imitateurs, disait saint Paul, aux chrétiens qu'il avait enfantés à la foi de l'Evangile, soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ (2). »

La vie de saint Paul était une copie fidèle de la vie de son divin maître. Ce sublime Apôtre, cet amant passionné du Christ s'était, pour ainsi dire, transfor-

(1) Per viscera misericordiæ, in quibus visitavit nos, oriens ex alto. *Luc. I, 75.*

(2) Imitatores mei estote, sicut et go Christi. *I, C. I.*

mé. Il était devenu un nouveau Christ. Et voilà pourquoi saint Jean-Chrysostôme disait « que le cœur de Paul était le cœur du Christ (1). »

Il n'y eut jamais sur la terre de serviteur plus semblable à son divin maître, que ce sublime prédicateur. « Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi (2). »

L'amour de Jésus-Christ ne peut entrer dans un chrétien, sans lui donner quelque ressemblance avec Jésus-Christ. L'amour de Jésus-Christ est un amour qui échauffe, qui pénètre, qui transfigure, qui s'assimile l'âme dans laquelle il est descendu. Plus cet amour est intense, plus l'assimilation divine, plus la transfiguration surnaturelle est parfaite Or, s'il en est ainsi, où prendre des paroles qui puissent nous donner quelque idée de la ressemblance, de l'identité, de la transformation pleine et parfaite, accomplie dans l'auguste Mère de Dieu, par la charité qui l'unissait à son divin Fils ?

Le divin Sauveur en venant apporter sur la terre le feu brûlant de la charité, se renferme pendant

(1) Cor Pauli, cor Christi. *S. Chrys. Hom.*

(2) Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. *Gal. I, 20.*

neuf mois, dans le sein virginal qui l'avait conçu. Il met un volcan d'amour dans les entrailles de sa divine Mère. « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, s'écrie l'Epouse des saints Cantiques (1). « Celui qui m'a créée, ajoute cette bienheureuse Mère, a reposé dans mon sein, comme dans son sanctuaire (2). »

C'est dans les entrailles de la Vierge immaculée, que le Verbe fait chair alla mettre la fontaine intarissable de sa charité. « Dieu habite au milieu de son chaste sein (3). »

La Bienheureuse Vierge n'a pas porté seulement, pendant neuf mois, dans ses chastes entrailles, celui qui est l'objet des éternelles complaisances du Père céleste, mais elle s'est attachée si étroitement, si parfaitement au bien-aimé de son âme, qu'elle ne l'a jamais quitté pendant les jours de sa vie mortelle.

Depuis le jour, d'éternelle mémoire, où le Verbe divin se revêtit de la robe de notre chair dans le sein de sa Mère immaculée, jusqu'au jour d'éternelle douleur, ou elle l'enveloppa des langes du trépas, la

(1) Dilectus meus mihi et ego illi. *Caut. Caut.*

(2) Qui creavit merequievit in tabernaculo meo. *Eccli. XXIV, 12.*

(3) Deus in medio ejus. *Psalm. XLV, 6.*

glorieuse Vierge n'eut, avec Jésus-Christ, qu'une même pensée, qu'une même âme, qu'un même cœur, qu'une même destinée, qu'une même vie.

Dieu seul connaît la profondeur de l'union que la charité de l'Esprit-Saint a formée entre le cœur de Jésus et le cœur de Marie. La flamme qui met en fusion le métal qu'on a jeté dans une fournaise; qui le pénètre, qui le transfigure, qui se l'assimile, qui en fait une même chose avec elle, ne nous donnera jamais qu'une idée imparfaite de la transformation surnaturelle et suprême que l'âme virginale de Marie subit, sous les intarissables épanchements, sous la brûlante action de la charité de Jésus-Christ.

Quand saint Paul s'écrie : « Qui nous séparera de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ ? Quand il ajoute : « Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi. » Il nous donne la formule divine qui peut seule exprimer cette parfaite similitude, ou plutôt cette parfaite *unité*, qui ne fit de la vie du Fils et de la vie de sa bienheureuse Mère, qu'une seule et même vie.

Pendant trente-trois ans, la très-douce Mère du Sauveur a recueilli, avec un respectueux amour et une avidité plus que maternelle, toutes les paroles tombées de la bouche divine de Jésus-Christ. Eclairée

aux plus purs rayons de la sagesse et de l'intelligence du Saint-Esprit, Marie en a exploré toutes les richesses, elle en a savouré toute la douceur. « Marie conservait toutes ces paroles, les méditant dans son cœur (1). »

Pendant trente-trois ans, l'admirable Vierge a contemplé toutes les actions du Dieu de toute sainteté et de toute vertu. Seule, elle a compris la grandeur des œuvres de l'Homme-Dieu; seule elle a embrassé de son sublime regard, toutes les dimensions du plan surnaturel du monde de la grâce ; seule, elle a imité, dans une perfection qui dépasse l'étonnement des Anges et des Saints, tous les exemples de Celui qui a dit : « Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, vous fassiez aussi (2). »

Etudions Jésus Christ dans celle qui en a reproduit la plus parfaite image.

« Une lune pleine, dit le Prophète, est dans le Ciel, le témoin permanent et fidèle de l'astre du jour (3). »

(1) Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. *Luc. II, XVIII.*

(2) Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. *Joan. XIII, 15.*

(3) Sicut luna perfecta in æternum, et testis in cœlo fidelis. *Psalm. LXLVIII, 30.*

Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est le type, le moule, le plus parfait modèle de tous les saints, s'est plu à imprimer dans l'âme, dans le cœur dans les paroles, dans les œuvres, dans les sentiments, dans la vie entière de sa bienheureuse Mère, le tableau le plus parfait, le plus achevé de sa sainteté et de toutes ses perfections. Pas un trait de la vie de son divin Fils, que cette divine Mère ne se fit un devoir de reproduire. Ah ! si le culte de la bienheureuse Mère de Dieu nous était cher, si nous étions saintement épris des chastes attraits de ses vertus, nous n'estimerions rien tant, après l'amour de Dieu, que la piété filiale qui nous enchaîne aux autels de Marie !

Qu'y a-t-il de plus habituel, de plus dominant, de plus doux dans le cœur d'un enfant bien né, que la pensée, que le souvenir, que l'amour de sa Mère ? Les enfants pensent à leur mère autant de fois qu'ils respirent ; leur mère est le centre où vont aboutir tous les mouvements de leur âme.

Moïse reproduisit, trait pour trait, le type miraculeux par lequel le Seigneur lui avait fait connaître la forme, les dimensions, les mesures, l'ensemble et les détails de l'arche figurative. Il obéit pleinement au Dieu de ses pères qui lui avait dit : « Regarde, et

imite parfaitement l'exemplaire qui t'a été montré sur la montagne (1). »

Aimons la Bienheureuse Vierge d'un amour d'imitation. Traçons, sur la toile de notre âme, quelques traits de ressemblance avec sa vie d'humilité, de chasteté, de charité.

Aimons la Très-Sainte Vierge d'un amour compatissant.

La Bienheureuse Mère de notre divin Rédempteur a passé sa vie dans les larmes, dans la douleur, dans les gémissements. « Ma vie se passe dans la douleur,» nous dit cette Vierge inconsolée (2). « Ma vie s'écoule dans les gémissements (3). »

« Il m'a remplie d'amertume, il m'a enivrée d'absynthe (4). »

Le saint vieillard Siméon donna à la douce Mère de Jésus le secret de son long martyre, par ces deux paroles si douloureusement prophétiques :

« Celui-ci est venu pour la ruine et pour la résur-

(1) Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. *Exod. XX, 40.*

(2) In dolore vita mea. *Thren.*

(3) Vita mea in gemitibus. *Thren.*

(4) Replevit me amaritudinibus, inebriavit me absinthio. *Thren. III, 15.*

rection de plusieurs en Israël, et pour être un signe auquel on contredira. »

« Et le glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées (1). »

Ces deux paroles retentissaient dans l'âme immaculée de l'Eve divine, comme un écho vivant de tous les supplices qui devaient accabler l'Homme-Dieu dans sa passion

L'histoire des inexprimables souffrances auxquelles la grande victime devait être en proie sur le Calvaire et pendant toute la passion, était écrite dans les livres saints, avec une prophétique fidélité. Or, la douce Mère de la grâce méditait, nuit et jour, le livre de la loi. Elle trouvait Jésus-Christ sous chaque syllabe de ce livre inspiré. Elle connaissait tous les détails, toutes les circonstances de la douloureuse passion de Jésus-Christ.Qui donc, se fera une juste idée du martyre de la Mère de toutes les douleurs ?

La Passion du Sauveur était écrite, pour cette tendre Mère, sur le corps même de Jésus enfant. Sa tête

(1) Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.

Et tuam ipsius animam gladius pertransibit, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. *Luc. II, 34, 35.*

adorable, son visage divin, ses mains et ses pieds, la chair sacrée de l'auguste victime, lui redisaient, à l'avance, les affreux supplices auxquels serait livré l'unique objet de son amour et la vie de son âme.

Le culte intérieur que nous rendons à la Très-Sainte Vierge, trouve un aliment perpétuel dans les mystères de sa vie douloureuse.

Les joies mêmes que les mystères de la sainte enfance de Jésus-Christ répandirent dans son âme, ne furent pas exemptes des flots d'amertume qui vinrent en affaiblir et presque en tarir le sentiment.

La résurrection du divin Sauveur, sa triomphante ascension, les gloires dont son adorable humanité était allé prendre possession, ne purent jamais effacer de l'âme de sa bienheureuse Mère, les scènes de l'agonie, les opprobres dont il fut rassasié dans les tribunaux de Jérusalem, ni les tortures du Golgotha. Aimons donc la douce Mère de toutes les douleurs d'un amour compatissant. Aimons-la d'un amour de zèle, d'un amour inventif, d'un amour créateur pour agrandir, pour dilater, pour propager son culte.

Celui qui aime d'un amour parfait, veut du bien à son ami. Nous sommes aimés par la divine Mère de la grâce, d'nn amour qui se confond et qui se perd

dans l'amour même qu'elle a pour Jésus-Christ, notre frère divin.

Usons donc notre vie à rendre à notre immortelle Rédemptrice, amour pour amour. Cherchons dans les inventions d'un zèle inextinguible, par quoi et comment nous pourrons prouver à notre tendre Mère qu'elle est, après son adorable Fils, le plus tendre objet de notre dilection et de notre amour. L'amour de charité, dit saint Thomas, transporte, hors de lui-même, celui qui porte un pareil amour dans son cœur. L'amour de charité que Dieu a eu pour nous, lui fit « donner son Fils au monde, pour le salut du monde.» La Bienheureuse Vierge eut immolé son Fils pour sauver le monde, si le monde n'avait pu être sauvé qu'à ce prix: et nous ne demanderions pas à notre zèle des inspirations brûlantes pour prouver à Marie qu'elle a ravi nos cœurs ! pour lui prouver que son amour est la divine passion qui consume notre vie ! Aimons donc, mes frères bien-aimés, aimons cette Reine du pur amour ; aimons-la, par les entrailles de la charité de Jésus-Christ devenu notre frère. Après Dieu n'aimons rien, à l'égal de la Mère de Dieu ; aimons-la sur la terre d'un amour sans borne, afin de pouvoir l'aimer éternellement, dans l'enivrante extase d'un amour rassasié. Amen, amen.

SEIZIÈME CONFÉRENCE

LE CULTE PUBLIC

QUE L'EGLISE REND A LA BIENHEUREUSE MÈRE DE DIEU

PAR LES SOLENNITÉS LITURGIQUES

Dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum. (PSALM. LXXII, 8.)

Elle étendra son empire d'une mer à l'autre mer, et des bords du fleuve jusqu'aux confins de l'univers.

Ces paroles du Roi-Prophète expriment, avec une majestueuse éloquence, la dilatation incessante et universelle du culte public que l'Eglise romaine rend à la très-sainte Mère de Dieu. Parcourez toute la terre, partout vous trouverez un culte liturgique rendu à la plus humble des vierges; partout vous verrez des temples et des autels élevés à sa gloire ; vous entendrez retentir, d'un pôle à l'autre, le nom, les louanges, les

vertus et les grandeurs de la Mère immaculée de l'Homme-Dieu. *Dominabitur a mari usque ad mare et a flumine usque ad terminos orbis terrarum.*

En méditant le saint Evangile, ne vous êtes-vous jamais surpris à regretter, que les écrivains sacrés se soient montrés si avares des paroles et des actions de l'Immaculée Vierge, que ses hautes destinées avaient appelée à devenir Mère de Dieu, et qui devait porter dans le Ciel, le diadème de toutes les gloires? Pourquoi ce silence, pourquoi cette réserve des saints Evangélistes? C'est que l'Eglise devait écrire, elle-même, sous la dictée de l'Esprit-Saint, l'Evangile des grandeurs de Marie. Elle devait écrire cet Evangile dans les monuments de sa liturgie. Elle devait immortaliser les mystères sacrés auxquels la Très-Sainte Vierge a eu tant de part, en enrichissant le cycle liturgique d'une magnifique couronne de solennités saintes, qui auraient pour but, de populariser, au sein des générations, les merveilles de grâce dont la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ à été l'instrument.

A mesure que les siècles s'écoulent et que la piété des peuples envers la Vierge Immaculée grandit; à mesure que le dogme de la maternité divine, plus profondément médité, répand sur la terre des clartés

plus vives, le diadème des solennités virginales s'embellit et se pare de splendeurs nouvelles.

Essayons de reproduire par une parole froide et décolorée, le spectacle ravissant que présente à l'admiration des Anges et des hommes le culte solennel et public de la Mère de Dieu. Faisons passer sous les yeux de ceux qui aiment Marie, les nombreuses et douces solennités par lesquelles l'Eglise s'efforce d'élever le culte qu'elle rend à la Bienheureuse Vierge, à la hauteur des bénédictions qu'elle en reçoit.

Le dogme de la Maternité divine, dont l'intarissable parfum remplit toutes les fêtes célébrées en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, est le point central, le foyer illuminateur de cet orbe mystérieux que décrivent les pompes liturgiques du culte offert par l'Eglise à la Mère de Dieu. Le dogme de la Maternité divine est le pivot divin sur lequel l'ordre surnaturel repose. Retranchez ce dogme, et vous verrez crouler aussitôt le monde de la grâce. Vous verrez disparaître l'élément générateur des merveilles du monde de la gloire.

La chaîne des fêtes liturgiques de la Bienheureuse Vierge commence par le grand privilége de sa conception immaculée.

Parcourons l'office consacré dans la liturgie romaine, à la célébration de la solennité de la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge, et nous comprendrons, que si l'Epouse de Jésus-Christ a attendu dix-huit siècles, avant de définir dogmatiquement la Conception Immaculée de la Bienheureuse Marie ; elle faisait éclater, depuis longtemps, son impérissable foi pour un privilége qui est la condition même de la vocation de la plus humble des Vierges à la maternité divine.

« Seigneur, dirons-nous avec l'Eglise, répandez sur » vos serviteurs, nous vous en conjurons, le don de » la grâce céleste, afin que ceux pour qui l'enfante- » ment de la Bienheureuse Vierge a été l'exorde du » salut, trouvent dans la solennité votive de sa Con- » ception, l'accroissement de la paix (1). »

Méditons les sublimes paroles que la sagesse éternelle met elle-même, selon l'interprétation de l'Eglise, dans la bouche de la très-pure Vierge, au moment où son âme immaculée sortant des mains du Dieu

(1) Famulis tuis quæsumus, Domine cœlestis gratiæ munus impertire, ut quibus beatæ Virginis partus extitit salutis exordium, conceptionis ejus votiva solemnitas pacis tribuat incrementum. *Missal. Rom.*

Créateur, est unie à la chair virginale qui doit devenir la chair du Christ et le tabernacle vivant dans lequel sera conçu le Fils de Dieu fait Homme.

« Le Seigneur, s'écrie l'angélique Vierge, m'a pos-
» sédée au commencement de ses voies, avant que
» rien n'eut encore été fait. »

« J'ai été sacrée, dès l'éternité, avant l'existence
» de l'univers. »

« Les abîmes n'étaient pas, et déjà j'étais conçue. »

« Les montagnes n'étaient point assises sur leurs
» pesantes bases : j'étais enfantée avant les col-
» lines. »

« Il n'avait point fait la terre, les fleuves et les
» gonds qui portent le monde. »

« Quand il préparait les cieux j'étais présente :
» quand il environnait les abîmes d'une ceinture
» et leur donnait des lois. »

« Quand il affermissait l'Ether dans les hauteurs
» et équilibrait les fontaines des eaux. »

« Quand il entourait la mer d'une limite et impo-
» sait une loi à ses vagues, de peur qu'elles ne
» franchissent leurs barrières : quand il pesait les
» fondements de la terre. »

« J'étais avec lui arrangeant toutes choses, et je » me réjouissais chaque jour, jouant en tout temps » devant lui. »

« Jouant dans l'orbe de l'univers, parce que mes » délices sont d'être avec les enfants des hom- » mes. »

« Maintenant donc, ô mes fils, écoutez-moi : heu- » reux ceux qui gardent mes voies ! »

« Entendez ma discipline, et soyez sages, et ne la » rejetez pas. »

« Heureux l'homme qui m'écoute et qui veille cha- » que jour à mes portes, et qui se tient attentif aux » avenues de ma demeure. »

« Qui me trouvera, trouvera la vie, et puisera le » salut dans le Seigneur (1). »

L'incarnation du Verbe, la Maternité divine de la Vierge immaculée, l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire, embrassent le plan divin tout entier. Faire un Dieu de l'homme, faire de la plus humble des vierges, la Mère de Dieu, faire des enfants d'une race déchue, les fils et les frères de l'Homme-Dieu ; élever la matière, elle-même, à un ordre surnaturel ;

(1) Prov. VIII, 22.

là, est l'immense objet du monde et de la nature, du monde de la grâce et du monde de la gloire.

Or, en offrant à nos méditations cette page étincelante du livre des proverbes ; en appropriant cette page d'inimitable poésie, à la Conception de la Bienheureuse Vierge dont elle célèbre la fête, l'Eglise, veut nous apprendre, qu'appelée de toute éternité, à devenir Mère de Dieu, la très-pure Vierge a été prédestinée, par là même, à une sainteté supérieure à celle de tous les Anges et de tous les Saints. Et dès lors, nous comprenons pourquoi cette glorieuse Vierge, parlant par la bouche de Salomon son aïeul, nous dit : « Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de » ses voies ; j'ai été sacrée dès l'Eternité... Les abî- » mes n'étaient pas et déjà j'étais conçue..... Quand » il préparait les cieux, j'étais présente à sa pensée... » j'étais avec lui, arrangeant toutes choses... car mes » délices sont d'être avec les enfants des hommes. »

Rappelons quelques-unes des formules liturgiques que le missel et le bréviaire romain mettent dans le cœur et sur les lèvres des Pontifes et des Prêtres, le jour où l'Eglise célèbre la solennité du Mystère de la Conception de la Vierge immaculée.

« Aujourd'hui est la Conception de la Sainte

» Vierge Marie, dont la vie glorieuse illustre toutes » les églises (1). »

« Célébrons la très-digne Conception de la glo- » rieuse Vierge Marie, qui a obtenu la dignité de » mère, sans perdre la pureté virginale (2). »

« Aujourd'hui la Bienheureuse Vierge Marie a été » conçue de la race de David : par elle le salut du » monde se lève pour ceux qui croient. Sa vie glo- » rieuse a donné la vraie lumière à l'univers. Célé- » brons avec joie la Conception de la Bienheureuse » Vierge. »

« Votre Conception, ô Vierge, Mère de Dieu, a an- » noncé la joie à l'univers : car de vous est sorti le » Soleil de justice, le Christ notre Dieu ; qui détrui- » sant la malédiction, a donné la bénédiction ; et » confondant la mort, nous a donné la vie éternelle. » Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos » entrailles et béni (3). »

(1) Conceptio est hodie Sanctæ Mariæ Virginis, cujus vita inclyta cunctas illustrat Ecclesias. *Off. Liturg.*

(2) Gloriosæ Virginis Mariæ Conceptionem dignissimam recolamus, quæ et genitricis dignitatem obtinuit, et virginalem pudicitiam non amisit. *Off. Liturg.*

(3) Conceptio tua Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit

Ces suaves mélodies apportées, sans doute, du Ciel, par les Anges, se chantaient depuis plusieurs siècles, dans nos temples, quand le Vicaire de Jésus-Christ a fait resplendir le privilége de la Conception immaculée de Marie, de son éclat suprême, par une définition dogmatique.

Le docteur angélique prouve par la fête liturgique de la Nativité de la Très-Sainte Vierge, qu'elle était sainte avant sa naissance. L'Eglise, disait ce grand docteur, a canonisé, par une fête solennelle, la Nativité de Notre-Dame, donc, la Bienheureuse Vierge était sainte avant de naître. Ce raisonnement s'applique, avec la même force, à la Conception de la très-pure Mère de Dieu.

Les liturgies gallicanes introduites anti-canoniquement, dans nos diocèses, pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, avaient attaqué le culte de l'auguste Marie. Ces liturgies inspirées par l'esprit janséniste, avaient supprimé ou amoindri la plupart des fêtes de la Très-Sainte Vierge.

universo mundo, ex te enim ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster, qui solvens maledictionem dedit benedictionem : et confundens mortem donavit nobis vitam sempiternam.

Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui. *Brev. Rom.*

Les missels et les bréviaires du gallicanisme avaient anéanti, en France, l'office des octaves de la Conception et de la Nativité de la Bienheureuse Mère de Dieu. Quel esprit soufflait hélas! sur nous, en ces jours malheureux? Nos provinces ecclésiastiques espéraient-elles, par de pareilles mutilations, appeler sur la France, les bénédictions de notre auguste Patronne?

Bénissons le Seigneur, dont la bonté infinie daigne nous faire assister à la résurrection des gloires liturgiques de la Reine du Ciel. Bénissons Dieu, de nous rendre témoins d'une grande ère de réparation. Les solennités consacrées par la liturgie Romaine, à l'expansive dilatation du culte de la Très-Sainte Vierge, se relèvent partout en France. Tous nos diocèses rentrent dans l'unité de la liturgie. Paris, Lyon, Orléans, Grenoble, Beley et quelques autres églises, en très-petit nombre, ne tarderont pas à s'engrener dans les rouages sacrés de l'unité liturgique.

Le martyrologe romain annonce, le 10 décembre, à l'univers catholique, qu'on célèbre dans les Eglises des Etats du Saint-Siége, la fête de la commémoraison de la Translation miraculeuse de la sainte maison de Nazareth. Le fait de cette translation a subi l'épreuve de l'examen le plus consciencieux, le plus authentique et le plus digne de foi.

Les Souverains Pontifes ont canonisé cette Translation, par une fête liturgique inscrite au martyrologe romain. Qu'y a-t-il de plus certain dès lors, que ce fait historique, quelque prodigieux qu'il soit? La maison de sainte Anne et de saint Joachim, à Nazareth ; cette immortelle demeure où la Mère de Dieu reçut le jour ; où le Verbe divin fut conçu, et qu'il daigna habiter, pendant près de trente années ; ce sanctuaire unique, sur la terre, devait échapper aux ravages des siècles.

Depuis six cents ans, le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, posé, sans ses fondements, sur l'emplacement qu'il occupe, résiste à l'action du temps, et aux tremblements de terre si fréquents sur les bords de l'Adriatique. Depuis six cents ans, la sainte maison de Nazareth est devenue l'objet d'un culte incessant dans l'Eglise. Des millions de fidèles sont venus contempler ces murailles, à l'ombre desquelles, se sont accomplis les plus grands mystères de notre foi. Depuis six cents ans, une foule de Saints, honorés d'un culte public dans l'Eglise, sont venus prier, pleurer, soupirer, s'enivrer de joie, de confiance et d'amour, dans ce sanctuaire si cher à Dieu, aux Anges et à l'Eglise romaine.

L'*introït* de la messe de cette merveilleuse Translation, s'ouvre par ces paroles de la Genèse: « Ce lieu est terrible. Là est la maison de Dieu et la porte du Ciel. On l'appellera la demeure de Dieu. Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur Dieu des vertus ! »

Récitons en ce jour, avec une piété fervente, l'oraison liturgique, qui exprime avec une si douce éloquence, le but de cette solennité, la pensée de l'Eglise, le fruit que les fidèles doivent retirer de la fête commémorative de la Translation de la sainte maison de Nazareth, dans les Etats de l'Eglise :

« O Dieu qui, dans votre miséricorde, avez consacré » la maison de la Bienheureuse Vierge Marie, par le » mystère du Verbe incarné, et qui l'avez placée mi- « raculeusement dans le sein de votre Eglise, accor- » dez-nous, qu'étant séparés des tabernacles des » pécheurs, nous devenions les dignes habitants de » votre sainte maison (1). »

L'Evangile chanté pendant le Saint-Sacrifice, le jour

(1) Deus, qui Beatæ Mariæ Virginis domum, per incarnati Verbi mysteria misericorditer consecrasti, eam que in sinu Ecclesiæ tuæ mirabiliter collocasti, concede ut segregati a tabernaculis peccatorum, digni efficiamur habitatores domûs sanctæ tuæ. *Missal Rom.*

de la fête de la Translation miraculeuse de la maison de la très-pure Mère de Dieu, ne pouvait être que celui de l'annonciation de l'Ange. Il commence par ces splendides paroles : « L'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu » dans la ville de Galilée appelée Nazareth : à une » Vierge mariée à un homme de la maison de David, » nommé Joseph : et Marie était le nom de la Vierge. » Le même Evangile s'achève par ces mots qui dépassent en sublimité toute parole sortie d'une bouche humaine :

« Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait » selon votre parole (1). »

Pendant l'offertoire le prêtre dit ces paroles : « J'en» trerai dans votre maison : j'adorerai votre saint » temple, et je confesserai votre nom. »

Le prêtre fait cette prière, pendant la secrette : « Recevez, Seigneur, nous vous en supplions, les » dons offerts dans cette maison sacrée, et faites que » par les mérites de la Bienheureuse Vierge Marie, » ils nous aident à faire notre salut. »

Le Saint-Sacrifice s'achève par cette prière : « Nous vous demandons, Seigneur, que ces sacrés mystères que vous nous avez donnés pour être notre force ré-

(1) Luc. I, 26, 38.

paratrice, nous soient, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, un remède pour le présent et pour l'avenir. »

Le bréviaire romain emprunte à saint Bernard, la belle et touchante homélie de l'Evangile de la fête de la Translation du glorieux sanctuaire de Notre-Dame de Lorette.

« Quelle est cette Vierge qu'un Ange vienne la saluer? si humble, qu'elle a pris un charpentier pour époux. Magnifique mélange de la virginité et de l'humilité ! Certes, elle plait infiniment à Dieu, cette âme dans laquelle l'humilité fait resplendir la virginité, et dont la virginité sert de parure à l'humilité ! Mais de quels respects n'est pas digne celle dont la fécondité fait éclater l'humilité, et dont l'enfantement consacre la virginité. Vous entendez une Vierge. Vous entendez l'humilité même. La virginité est une vertu digne de louange ; mais l'humilité est plus nécessaire ; car l'une est de conseil, et l'autre de précepte. »

« L'ange, dit l'Evangile, fut envoyé à une Vierge; Vierge de corps, Vierge d'esprit : Vierge enfin, telle que la décrit l'apôtre, c'est-à-dire Vierge sainte d'esprit et de corps ; qui n'a pas été trouvée nouvellement et par hasard ; mais élue de toute éternité, prédes-

tinée par le Très-Haut et choisie pour lui : gardée par les Anges, figurée par les patriarches, promise par les prophètes. Et pour prendre un oracle entre mille: quelle autre, si ce n'est Marie, a été prédite par le Seigneur quand il disait au serpent : « Je mettrai des haines entre la femme et toi?» Et si vous pouviez douter qu'il ait voulu parler de Marie, entendez ce qui suit : « Elle-même t'écrasera la tête. » A qui a été réservé ce triomphe si ce n'est à Marie?

« Et étant entré où elle était, l'Ange lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Où était donc cette Vierge quand l'Ange entra chez elle? Je pense qu'il la trouva dans le secret de sa chaste demeure, priant le Père céleste, dans le silence d'une méditation sublime. Les Anges ont coutume de se tenir près de ceux qui prient. Ils se réjouissent sur ceux qu'ils voient lever leurs mains pures vers le Seigneur. Ils sont heureux d'offrir à Dieu, en odeur de suavité, l'holocauste d'une sainte dévotion. L'Ange étant entré dans la demeure de Marie, la salua avec un profond respect ; nous pouvons inférer de là, combien les prières de cette Bienheureuse Vierge étaient agréables au Seigneur (1).

(1) Bern. Supr. Miss.

Répétons avec amour, ces douces prières de la liturgie sacrée, qui s'appliquent si pleinement au sanctuaire de Notre-Dame de Lorette :

« Seigneur, la sainteté est l'ornement de votre
» maison, dans la longueur des siècles. »

« Ma maison sera appelée la maison de la prière.
» En elle quiconque demande, reçoit; quiconque
» cherche, trouve; qui frappe, se fait ouvrir »

« Seigneur, mon Dieu, vous avez glorifié ma mai-
» son au sein de l'univers »

« Je glorifierai la maison de ma Majesté et le lieu
» que mes pieds ont foulé. »

« Nous entrerons dans son tabernacle, nous l'ado-
» rerons dans le lieu où ses pieds se sont arrêtés. »

« Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes. Il
» habitera avec eux. Ils seront son peuple et il sera
» leur Dieu. »

Ecoutons le Saint-Siége racontant lui-même l'histoire de cette merveilleuse Translation; et lui donnant un caractère de véracité indubitable.

« La maison dans laquelle naquit la Très-Sainte
» Vierge, et qui fut consacrée par des mystères di-
» vins, fut arrachée aux dévastations des infidèles,
» par le ministère des Anges qui la transportèrent,

» d'abord en Dalmatie, puis, dans le territoire de
» Lorette de la province des Marches, sous le ponti-
» ficat de saint Célestin, cinquième du nom. Que
» cette maison soit celle dans laquelle le Verbe a été
» fait chair et a habité parmi nous, c'est là un fait
» qu'établissent à la fois, les brefs des Souverains
» Pontifes, la piété de tout l'univers, les prodiges
» continuels qui s'y opèrent et les bénédictions cé-
» lestes dont elle est la source. C'est pourquoi, afin
» d'exciter de plus en plus la piété des fidèles envers
» le Culte de la très-douce Mère de Notre-Seigneur
» Jésus-Christ, le pape Innocent XII voulut, que le
» jour anniversaire de la Translation miraculeuse de
» cette sainte maison, qui était déjà en grande véné-
» ration dans la province des Marches, fut célébré
» par un office et par une messe appropriés à ce mi-
» raculeux événement (1). »

C'est à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame de Lorette que reposent les ossements glorieux des martyrs de Castelfidardo, défenseurs invincibles des droits du Pontife-Roi. Ces héros chrétiens, furent massacrés par une horde de barbares, dix fois supérieurs en

(1) Breviar. Rom. in Fest. Translat. Domûs.

nombre, à cette poignée de héros. Cette nouvelle légion Thébaine, commandée par un nouveau Maurice, cueillit, sous l'œil de Notre-Dame de Lorette, les palmes d'un triomphe immortel. Ceux qui les immolèrent, et ceux qui avaient envoyé, encouragé et soudoyé les bourreaux, n'ont recueilli que les malédictions du Ciel ; que les déchirements de la conscience de Juda, que la honte éternelle d'un crime qui a épouvanté la terre.

Dans les Etats de l'Eglise, et dans un grand nombre de diocèses, la fête de « l'expectation de l'enfantement de la Bienheureuse Vierge Marie » se célèbre le 18 du mois de décembre (1).

Quels transports de joie, quels élans d'amour, quels désirs enflammés s'échappent du cœur et des lèvres de l'Epouse de Jésus-Christ, quand elle célèbre la mémoire des jours qui précédèrent de si près, l'enfantement divin de la Mère du Verbe incarné » dans l'étable de Bethléem !

L'*introit* de la messe de cette fête est emprunté aux prophètes David et Isaïe :

« Cieux, versez d'en haut, votre rosée : que les

(1) Fest. Expectat. partûs B. Mariæ Virg. *Brev. Rom.*

» nuées pleuvent le juste, que la terre ouvre son
» sein et qu'elle fasse germer le Sauveur (1). »

« Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firma-
» ment publie les œuvres de ses mains (2). »

Redisons la touchante prière de cette solennité liturgique :

« O Dieu qui, ainsi qu'un Ange l'avait annoncé,
» avez voulu que votre Verbe prit notre chair, du sein
» de la Bienheureuse Vierge Marie, accordez à nos
» supplications, que la croyant véritablement Mère
» de Dieu, nous trouvions dans sa puissante inter-
» cession auprès de vous, le secours dont nous avons
» besoin (3). »

Chantons avec l'église ces antiennes mélodieuses, expression sublime des désirs enflammés avec lesquels, elle attend le jour où le sein virginal de Marie donnera à la terre le Désiré des collines éternelles, le Messie promis à l'univers.

(1) Rorate cœli desuper et nubes pluant justum : aperiatur terra et germinet Salvatorem. *Isai. IV, 5.*

(2) Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manum ejus annuntiat firmamentum. *Psal. XVIII.*

(3) Deus qui de Beatæ Mariæ Virginis utero, Verbum tuum Angelo nuntiante, carnem suscipere voluisti, præsta supplicibus tuis, ut qui verè eam Dei Genitricem credimus, ejus apud te intercessionibus adjuvemur. *Missal. Rom.*

« Enlevez vos portes, ô princes; portes éternelles » ouvrez-vous, et le roi de gloire entrera (1). « Qui » s'élèvera sur la montagne du Seigneur? Qui pourra » habiter dans le lieu de sa demeure? Celui qui a les » mains innocentes et le cœur pur. »

« Voilà que la Vierge concevra et enfantera son Fils » le Christ Jésus (2). »

Ajoutons avec l'Eglise: « Affermissez dans nos âmes, » nous vous en supplions Seigneur, les sacrements de » la vraie foi, afin que nous, qui croyons fermement » que la Bienheureuse Vierge a conçu celui qui est » vrai Dieu et vrai homme, nous méritions de par- » venir, par la puissance de sa résurrection sainte, aux » joies de la bienheureuse éternité! »

« Voici notre Seigneur qui va venir dans sa force. » Il éclairera les yeux de ses serviteurs. »

« Voici le nom du Seigneur qui vient des régions » lointaines. Sa splendeur va remplir toute la terre. »

« C'est de Sion que vient son incomparable beauté: « Notre Seigneur va venir réellement. »

(1) Attollite portas, principes, vestras: et elevamini portæ æternales, et introibit rex gloriæ. *Ps. XXIII, 7, 9.*

(2) Quis ascendet in montem Domini? Aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde. *Ps. XXII, 3.*

« Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni un chef
» de sa lignée, jusqu'à ce que vienne celui qui doit
» être envoyé. » « Et lui, sera l'attente des nations.
» Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents
» plus blanches que le lait. »

« Le Seigneur va descendre comme la pluie sur
» une toison. La justice et une paix intarissable
» vont naître avec lui. Tous les rois l'adoreront,
» toutes les nations vont le servir. »

« De Sion va sortir la loi. Le Verbe du Seigneur
» sortira de Jérusalem. »

« Voici notre Dieu, nous l'avons attendu, il nous
» sauvera. »

« Le Seigneur va venir, allez à sa rencontre et
» dites : Voilà le grand principe ; et son règne n'aura
» point de fin. Il est le Dieu fort, le dominateur, le
» prince de la paix. »

« Une tige va sortir de la racine de Jessé : une
» fleur montera de sa racine. »

« Envoyez, Seigneur, l'agneau dominateur de la
» terre. »

Ecce Virgo concipiet et pariet Filium, Christum Jesum. *Missal. Rom.*

L'homélie de la fête de l'expectation de l'enfantement divin, est empruntée à saint Ildefonse.

« Pour vous, ô Bienheureuse Vierge, dit ce grand » docteur, vous êtes l'élue de Dieu, celle que Dieu » a prise pour épouse ; vous êtes l'appelée de Dieu, » la plus rapprochée de Dieu, la plus unie à Dieu, » la plus chère à Dieu. Visitée par un Ange, saluée » par un Ange, bénie par un Ange, béatifiée par un » Ange, sa parole vous trouble ; votre grandeur vous » étonne ; son salut vous jette dans la stupéfaction, et » vos réponses jettent dans l'admiration le céleste » envoyé.

« Il vous apprend que vous avez trouvé grâce de- » vant Dieu. Il vous commande de ne rien craindre. » Ses discours affermissent votre confiance, vous » donnent le secret des plus grands prodiges, et ils » élèvent votre âme jusqu'aux inaccessibles hauteurs » de votre gloire. L'Ange vous annonce que vous se- » rez mère ; et après avoir conçu vous gardez votre » intégrité et la plénitude de votre pureté! votre per- » pétuelle virginité est l'objet de notre foi, et l'Ange » vous annonce que le Fils de Dieu, ce fruit de » toute sainteté naîtra de vous, et il célèbre devant » vous, la merveilleuse puissance préparée à votre

» Fils. Vous demandez comment s'accompliront ces
» choses : vous désirez en connaître la source, vous
» en scrutez la raison, vous en demandez l'ordre et
» le mode. Entendez l'oracle inouï, considérez le
» prodige nouveau, pénétrez dans les profondeurs du
» mystère, soyez attentive à l'œuvre que nul ne con-
» naît encore. « Le Saint-Esprit surviendra en vous,
» et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son
» ombre. »

« Toute la Trinité, continue l'admirable docteur,
» travaillera invisiblement en vous à cette conception.
» La seule personne du Fils de Dieu qui doit naître
» de votre sein, prendra de vous la chair de l'homme.
» C'est pourquoi le fruit de sainteté qui sera conçu de
» vous, qui naîtra de vous, qui sortira de vous, qui
» germera et qui sera enfanté de vous, sera appelé le
» Fils de Dieu. Celui-là sera grand, il sera le Dieu
» des vertus, le Roi de tous les siècles, le Créateur
» de toutes choses. Vous êtes bénie entre les femmes,
» intacte entre toutes celles qui enfantent ; maîtresse
» entre toutes les servantes, Reine entre toutes les
» sœurs. C'est pourquoi toutes les générations vous
» appelleront bienheureuse, toutes les vertus célestes
» vous savent bienheureuse, tous les prophètes vous

» prédisent bienheureuse, toutes les nations vous
» célèbrent bienheureuse. »

« Le Seigneur donnera sa bénédiction, et notre
» terre donnera son fruit (1). »

« Celui qui est Dieu et homme, viendra de la mai-
» son de David, s'asseoir sur le trône. »

« Annoncez aux peuples et dites : Voici Dieu No-
» tre Sauveur qui vient. Il sortira de sa sainte de-
» meure ; il viendra pour sauver son peuple. »

« O Vierge des vierges ! Comment s'accomplira ce
» prodige? On n'a vu personne avant vous, on ne verra
» personne après vous, qui vous ressemble (2). »
» Filles de Jérusalem, pourquoi m'admirez-vous? Le
» mystère dont vous êtes témoins est une chose toute
» divine. »

La sainte solennité de Noël et son Octave, remplissent, chaque année, l'univers catholique de l'enivrant souvenir de la naissance d'un Dieu dans l'étable de Béthléhem, et de l'enfantement merveilleux de la

(1) Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum. *Psalm. LXXXIV, 13.*

(2) O Virgo Virginum quomodo fiet istud?
Quia nec primam similem visa es, nec habere sequentem. Filiæ Jerusalem quid me admiramini ? Divinum est mysterium hoc quod cernitis. *Breviar. Rom.*

Vierge immaculée devenue sa Mère. Les prières sacrées de la liturgie et les pompes de cette fête ne séparent point l'Enfant-Dieu de sa virginale Mère; ne les séparons jamais dans les cantiques de notre joie, dans les transports de notre admiration et de notre reconnaissance.

L'*introït* de la messe de la nuit de Noël, est emprunté au deuxième psaume de David « Le Seigneur » m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré » aujourd'hui. » Pourquoi les nations ont-elle frémi, et les peuples ont-ils médité de vains complots? Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit...

« O Dieu, ajoute l'Eglise, qui avez éclairé cette » nuit sacrée des splendeurs de la vraie lumière, « faites, nous vous en prions, qu'ayant le bonheur » de connaître sur la terre les mystères de cette lu» mière, nous jouissions dans le Ciel, des joies dont » elle est la source (1). »

Ecoutons saint Luc, faisant l'histoire de l'enfantement divin.

(1) Deus, qui hanc sacratissimam noctem veri luminis fecisti illustratione clarescere ; da, quæsumus, ut cujus lucis mysteria in terra cognovimus, ejus quoque gaudiis in cœlo perfruamur. *Missal. Rom.*

« En ce temps-là, un édit de César-Auguste ordonna
» qu'on fit le dénombrement des habitants de toute
» la terre. »

« Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus,
» gouverneur de Syrie, et tous allaient se faire ins-
» crire, chacun dans sa ville. »

« Joseph aussi parti de Nazareth, ville de Galilée,
» et monta en Judée, dans la ville de David, appelée
» Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la
» famille de David. »

« Pour se faire inscrire avec Marie son épouse qui
» était grosse. »

« Or, il arriva qu'étant là, le temps où elle devait
» accoucher s'accomplit, et elle enfanta son fils pre-
» mier né, et l'enveloppa de langes, et le coucha
» dans une crêche parce qu'il n'y avait point de place
» pour eux dans l'hôtellerie. »

« En ce même lieu étaient des pasteurs qui gar-
» daient leurs troupeaux, se partageant les veilles de
» la nuit.

« Et voilà qu'un Ange du Seigneur apparut près
» d'eux, et une vive clarté les environna, et ils furent
» remplis d'une grande crainte. »

« Mais l'Ange leur dit : ne craignez point, car je

» vous annonce ce qui sera une grande joie pour tout
» le peuple. »

« Il vous est né, aujourd'hui, dans la ville de Da-
» vid, un Sauveur qui est le Christ le Seigneur. »

« Et vous le reconnaîtrez à ce signe : Vous trouve-
» rez un enfant enveloppé de langes et couché dans
» une crêche. »

« Au même instant se joignit à l'Ange une troupe
» de la milice céleste louant Dieu et disant : Gloire à
» Dieu dans les hauteurs : la paix sur la terre aux
» hommes de bonne volonté. »

Cet Evangile chanté à minuit, la nuit de Noël, sur tous les points de l'univers, et chanté depuis dix-neuf siècles, est de tous les évangiles de la liturgie sacrée, celui qui remue plus profondément l'âme des enfants de l'Eglise.

Un Dieu qui naît dans une étable, une Vierge dont l'enfantement divin n'altère en rien la virginité, l'Ange qui annonce aux bergers les merveilles attendues depuis quarante siècles, la troupe de la milice céleste qui chante la gloire du Très-Haut et la paix donnée à la terre, toutes ces merveilles, exprimées dans un langage dont la simplicité le dispute à la magnificence, voilà ce que saint Luc raconte en quelques lignes.

L'*introït* de la messe de l'aurore est d'une éblouissante majesté. Il faut verser des larmes de sang sur le renversement intellectuel qui s'est opéré dans le monde, depuis que l'enseignement classique *des fables païennes* a dégoûté les âmes des ineffables beautés de la liturgie et de la langue de l'Eglise.

« La lumière brillera aujourd'hui sur nous, parce » que le Seigneur vient de naître pour nous. Et il sera » appelé admirable, Dieu, Prince de la paix, Père du » siècle futur, et son règne n'aura point de fin. » « Le Seigneur a régné, il sera revêtu de sa beauté » comme d'un manteau. Le Seigneur a pris le vête- » ment et la ceinture de sa force. »

» Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit... Dieu » Tout-Puissant, ajoute l'Eglise, faites, qu'inondés de » la lumière nouvelle de votre Verbe incarné, nous » fassions resplendir nos œuvres de la lumière, qui, » par la foi, éclaire nos âmes (1). »

Allons, avec les bergers, adorer l'Enfant-Dieu de Bethléhem. Recueillons avec amour le merveilleux récit de cette scène attendrissante.

(1) Da nobis, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui nova incarnati Verbi tui luce perfundimur ; hoc in nostro resplendeat opere, quod per fidem fulget in mente. *Missal. Rom.*

« Et lorsque les Anges, remontant au Ciel, les eu-
» rent quittés, les pasteurs se disaient l'un à l'autre :
» Passons jusqu'à Bethléhem, et voyons ce qui est ar-
» rivé et que le Seigneur nous a fait connaître. »

« Et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et
» Joseph, et l'enfant couché dans une crêche. »

« Et l'ayant vu, il reconnurent ce qui leur avait été
» dit de cet enfant, et tous ceux qui l'entendirent,
« admirèrent ce que leur avaient dit les pasteurs. Or,
« Marie conservait toutes ces choses, les repassant
« dans son cœur. »

« Et les pasteurs s'en retournèrent, glorifiant et
» louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu,
» selon qu'il leur avait été dit. »

L'*introït* de la messe du jour est celui-ci :

« Un enfant nous est né, un fils nous a été donné.
» Il portera son sceptre sur son épaule, et il sera ap-
» pelé l'Ange du grand conseil : « Chantez au Sei-
» gneur un cantique nouveau, parce qu'il a fait des
» merveilles. » « Gloire au Père, au Fils et au Saint-
» Esprit. »

« Méditons l'admirable oraison de la messe du
» jour.

« Accordez-nous, ô Dieu tout-puissant, que votre

» Fils unique, par la naissance nouvelle qu'il prend » dans la chair, nous délivre de l'antique servitude » qui nous tient sous le joug du péché (1). »

Prêtons l'oreille de notre âme aux accens sublimes et saintement passionnés de l'Epouse de Jésus-Christ, exprimant, dans l'Office du bréviaire romain, le mystère glorieux des anéantissements du Verbe incarné, et le mystère non moins glorieux de la maternité de la Vierge Immaculée, qui vient d'enfanter son Créateur, son Seigneur et son Dieu. Jamais la langue de l'Eglise n'a été plus douce, plus suave, plus harmonieuse que dans l'Office de la nuit de Noël.

« Aujourd'hui le Roi des Cieux a daigné naître » d'une Vierge, afin de rappeler dans les royaumes » célestes, l'homme perdu. » « L'armée des Anges » est dans la joie, parce que le salut éternel s'est » montré à la race humaine. Gloire à Dieu dans les » hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne » volonté (2). »

(1) Concede, quæsumus, omnipotens Deus, ut nos ungeniti tui, nova per carnem nativitas liberet, quos sub peccati jugo vetusta servitus tenet. *Missal. Rom.*

(2) Hodie nobis Cœlorum rex de Virgine nasci dignatus est, ut hominem perditum ad cœlestia regna revocaret. Gaudet

« Aujourd'hui la vraie paix descend du Ciel pour » nous ; aujourd'hui les Cieux distillent le miel sur » le monde entier ; aujourd'hui luit pour nous le jour » de la rédemption nouvelle, de l'antique Réparation » de l'éternelle felicité (1). »

« O pasteurs, dites-nous quel est celui que vous avez » vu ; apprenez-nous quel est celui qui vient d'ap- » paraître au monde ? « Nous avons vu le nouveau » né ; nous avons vu le chœur des Anges louant le » Seigneur. » « Gloire au Père, au Fils et au Saint- » Esprit. (2). »

« O mystère prodigieux ! O Sacrement admirable ! » les animaux ont vu le Seigneur à sa naissance. Ils » l'ont vu couché dans la crêche. »

« O Bienheureuse Vierge, dont les entrailles

exercitus Angelorum, quia salus æterna humano generi apparuit. Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. *Breviar. Rom.*

(1) Hodie nobis de Cœlo pax vera descendit; hodie per totum mundum melliflui facti sunt Cœli. Hodie illuxit nobis dies redemptionis novæ, reparationis antiquæ, felicitatis æternæ. *Brev. Rom.*

(2) Quem vidistis pastores dicite, annuntiate nobis, in terris quis apparuit ? Natum vidimus, et choros Angelorum collaudantes Dominum. *Ib.*

» ont mérité de porter le Christ notre Seigneur (1). »

Les susceptibilités du gallicanisme ne lui avaient pas permis de conserver, dans les bréviaires de fabrique nouvelle, ces incomparables beautés de la langue liturgique de l'Eglise romaine. Ces mélodieux accents, ces paroles inspirées, ces splendides formules disparurent des bréviaires gallicans.

Le rationalisme littéraire et cicéronien ne permettait pas au gallicanisme de comprendre tout ce qu'il y a de profondeur, de richesses divines dans cette exclamation sublime de l'Epouse de Jésus-Christ. « O mys-
» tère prodigieux! O Sacrement admirable! Les ani-
» maux ont vu le Seigneur à sa naissance. Ils l'ont
» vu couché dans leur crêche. « *O magnum mysterium et admirabile Sacramentum! Ut animalia viderent Dominum natum, jacentem in præsepio.*

Dieu s'est fait chair. Celui qui, de toute éternité, *est dans la forme de Dieu, qui cum in forma Dei esset* (Philipp.) *Prenant la forme de l'esclave, s'est*

(1) O magnum mysterium, et admirabile sacramentum! ut animalia viderent Dominum natum, jacentem in præsepio: Beata Virgo cujus viscera meruerunt portare Dominum Christum. *Ib.*

anéanti lui-même. Formam servi accipiens, exininavit semetipsum. Ib.

Dieu s'est rapproché de l'homme, par l'*anéantissement* de son incarnation, et il s'en est rapproché de telle sorte, que non seulement l'homme a pu voir son Dieu venant habiter sa demeure, mais que les animaux eux-mêmes, ont pu le voir, à sa naissance dans une étable; qu'ils ont pu le voir couché dans leur crêche.

Le sublime Isaie semble aller encore plus loin :

Reposant son regard prophétique sur l'Enfant-Dieu, couché dans la crèche des animaux domestiques, il s'écrie :

« Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne, la crêche de son maître (1). » Et il ajoute : « Mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple n'a pas compris. »

Les peintres catholiques des plus beaux siècles de l'Eglise, avaient l'intelligence de ce mystère, devenu une sorte de scandale pour l'orgueil raisonneur de la renaissance. Ils peignaient le bœuf et l'âne de l'étable de Béthléhem, agénouillés au pied de la crêche, dans

(1) Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe Domini sui. Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit. *Isaie. I, 4.*

laquelle l'Enfant-Dieu était couché ; ils les représentaient, réchauffant de leur souffle, le Créateur des mondes. « Mais Israël ne m'a connu et mon peuple n'a pas compris. » *Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit.*

Ecoutons encore l'Eglise :

« La Bienheureuse Marie Mère de Dieu, dont les » entrailles demeurent intactes, a enfanté aujourd'hui le Sauveur du monde. Elle est bienheureuse » parce qu'elle a cru, et parce que toutes les choses » qui lui ont été dites par le Seigneur, se sont accomplies (1). »

« O Virginité sainte et immaculée, par quelles » louanges vous célébrerai-je? Je l'ignore. Car, celui » que les Cieux ne peuvent contenir, vous l'avez porté » dans votre sein. Vous êtes bénie entre les femmes, » et béni est le fruit de votre ventre (2). »

(1) Beata Dei genitrix Maria cujus viscera intacta permanent, hodie genuit salvatorem sæculi. Beata quæ credidit, quoniam perfecta sunt omnia, quæ dicta sunt ei a Domino. *Breviar. Rom.*

(2) Sancta et immaculata Virginitas, quibus te laudibus efferam? nescio; quia quem Cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti. Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui. *Breviar. Rom.*

Le premier jour de janvier est la fête de la Circoncision de notre Seigneur Jésus-Christ, et l'Octave de sa Nativité.

Remarquons, mes très-chers frères, que l'Eglise est si profondément émue, si saintement ravie du spectacle des gloires de l'auguste Mère de Dieu, pendant les solennités de Noël, qu'en célébrant le touchant mystère de la Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cette Epouse du Verbe fait chair, semble ne pouvoir détourner ses regards de l'heureuse Vierge qui vient d'enfanter notre Dieu.

Pénétrons, avec le regard de notre amour, dans l'oraison liturgique de la fête de la Circoncision.

« O Dieu qui, par la virginité féconde de la Bien-
« heureuse Marie, avez accordé au genre humain les
« dons du salut éternel, faites, nous vous en sup-
« plions, que nous ayons pour avocate auprès de vous,
« celle par qui nous avons mérité de recevoir l'auteur
« de la vie. (1). »

En achevant le Saint-Sacrifice, le prêtre adresse à Dieu cette prière :

(1) Deus, qui salutis æternæ Beatæ Mariæ Virginitate fecunda humano generi præmia præstitisti; tribue, quæsumus, ut ipsam pro nobis intercedere sentiamus, per quam meruimus auctorem vitæ suscipere. *Miss. Rom.*

« Que cette communion, Seigneur, nous purifie de » tout crime, et qu'à l'aide de l'intercession de la « Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, elle nous « rende participants du remède céleste (1) ».

Recueillons quelques-unes des perles divines, cachées dans l'office liturgique de la fête de la Circoncision, et comprenons, combien la langue des poètes du paganisme est terne, pauvre et vaine, près de la langue dictée par le Saint-Esprit, à l'Epouse de Jésus-Christ.

« Vous tous qui aimez le Seigneur, s'écrie par la » bouche de l'Eglise, la bienheureuse Mère de Dieu, » vous tous qui aimez le Seigneur, félicitez-moi, parce » que n'étant qu'une jeune fille, j'ai plu au Très-» Haut ; et de mes entrailles j'ai engendré l'Homme-» Dieu (2). » « Toutes les générations m'appelleront » Bienheureuse, parce que Dieu a regardé son hum-» ble servante. »

(1) Hæc nos communio, Domine, purget a crimine, et intercedente beata Virgine Dei genitrice Maria, cœlestis remedii faciat esse participes. *Miss. Rom.*

(2) Congratulamini mihi omnes qui diligitis Dominum; quia cum essem parvula, placui altissimo, et de meis visceribus genui Deum et hominem. Beatam me dicent omnes generationes, quia ancillam humilem respexit Deus. *Breviar. Rom.*

« Le cœur de la Vierge a été affermi, afin qu'elle
» conçut les divins mystères que l'Ange lui annon-
» çait. Alors elle reçut dans ses chastes entrailles le
» plus beau des enfants des hommes ; et bénie
» d'une bénédiction éternelle, elle enfanta l'Homme-
» Dieu... » « La maison de son chaste sein devient
» aussitôt le temple de Dieu (1). »

« Vous êtes digne de toute louange, ô Bien-
» heureuse Vierge, parce que sans l'ombre d'une
» souillure, vous êtes devenue Mère du Sauveur : ce
» Sauveur était couché dans une crêche, et il brillait
» dans le Ciel (2).

« Seigneur, j'ai entendu votre voix et j'ai tremblé. »

« J'ai considéré vos œuvres et j'ai été dans la stu-
» péfaction. Un Dieu était couché dans une crêche
» au milieu de deux animaux... (3) »

(1) Confirmatum est cor Virginis, in quo divina mysteria angelo nuntiante concepit. Tunc speciosum forma præ filiis hominum castis suscepit visceribus, et benedicta in æternum Deum nobis protulit et hominem... Domus pudici pectoris templum repente fit Dei. *Brev. Rom.*

(2) Benedicta et venerabilis es Virgo Maria, quæ sine tactu pudoris inventa es Mater Salvatoris. Jacebat in præsepio, et fulgebat in Cœlo.

(3) Domine, audivi auditum tuum et timui : consideravi opera tua et expavi: in medio duorum animalium jacebat... *Brev. Rom.*

« Une Mère Vierge que nul homme n'a connue, a » enfanté sans douleur le Sauveur du monde. Une » Vierge nourrissait seule, de son sein miraculeuse- » ment rempli, le roi même des Anges (1). »

« O commerce admirable! s'écrie l'Eglise, le Créateur » du genre humain prenant un corps animé, a dai- » gné naître d'une Vierge ; et naissant homme sans » concours de l'homme, il nous a fait don de sa divi- » nité (2). »

« Quand vous êtes né d'une Vierge par un pro- » dige ineffable, alors les écritures se sont accom- » plies ; vous êtes descendu comme la pluie sur une » toison , pour sauver le genre humain. Nous vous » louons, ô notre Dieu (3). »

« Dans le buisson incombustible que Moïse avait

(1) Nesciens Mater Virgo virum, peperit sine dolore Salvatorem sæculorum ; ipsum regem Angelorum, sola Virgo lactabat ubere de Cœlo pleno. *Brev. Rom.*

(2) O admirabile commercium ! Creator generis humani, animalium corpus sumens, de Virgine nasci dignatus est, et procedens homo sine semine, largitus est nobis suam Deitatem. *Breviar. Rom.*

(3) Quando natus es ineffabiliter ex Virgine, tunc impletæ sunt scripturæ; sicut pluvia in vellus descendisti, ut salvum facere genus humanum ; te laudamus Deus noster. *Breviar. Rom.*

» vu, nous avons aperçu votre incorruptible et glo-
» rieuse virginité : Mère de Dieu, intercédez pour
» nous (1). »

« La racine de Jessé a germé, une étoile s'est
» levée sur Jacob, une Vierge a enfanté le Sau-
» veur (2). »

La fête de l'Epiphanie et tout l'office de son octave sont pleins de magnificences liturgiques. Cette grande solennité est inséparable du souvenir et de la gloire de cette Bienheureuse Mère qui offre l'Enfant-Dieu, aux adorations des Rois Mages.

« Les Rois de Tharsis, et les îles offriront leurs dons. Les Rois d'Arabie et de Saba viendront chargés de présents (3). »

« Les Mages voyant l'Etoile, se dirent l'un à l'autre : Voilà le signe du grand Roi : allons le chercher, et offrons-lui nos dons : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

(1) Rubum quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem Virginitatem : Dei genitrix intercede pro nobis. *Breviar. Rom.*

(2) Germinavit radix Jesse, orta est stella ex Jacob, Virgo peperit Salvatorem. *Breviar. Rom.*

(3) Reges Tharsis et insulæ munera offerent, Reges Arabum et Saba dona adducent. *Psalm. LXXI, 10.*

« O Dieu, dirons-nous avec l'Eglise, qui avez révélé en ce jour votre Fils unique aux gentils conduits par une étoile ; accordez-nous, dans votre miséricorde, que vous connaissant déjà par la foi, nous puissions parvenir jusqu'à la contemplation de votre gloire dans les hauteurs des cieux (1). »

« En voyant l'Etoile, les Mages se réjouirent d'une » grande joie. Et entrant dans la maison ils trouvè- » l'Enfant avec Marie sa Mère, et se prosternant ils » l'adorèrent ; et ouvrant leurs trésors ils lui offrirent » des dons ; de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Recueillons les enseignements de saint Augustin, sur le grand mystère de l'Epiphanie.

» Les Mages viennent de l'Orient, adorer celui que » la Vierge vient d'enfanter. Nous célébrons aujour- » d'hui cette fête ; nous devons un discours à cette » solennité ! Ce jour a lui premièrement pour les » Mages ; il reparait pour nous quand nous en célé- » brons l'anniversaire. Ils étaient les princes des » gentils, nous sommes le peuple de la gentilité ! La

(1) Deus, qui hodierna die unigenitum tuum gentibus, stella duce, revelasti: concede propitius; ut qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuæ celsitudinis perducamur. *Brev. Rom.*

» langue des apôtres nous a enseigné ces merveilles.
» L'étoile a parlé aux Mages, comme la langue des
» Cieux; et les apôtres comme étant d'autres cieux,
» nous ont raconté la gloire de Dieu. »

« O sacrement admirable! continue saint Augustin, il
» était couché dans la crèche et il conduisait les Mages
» de l'Orient; il était caché dans une étable et les cieux
» le connaissaient; afin que, comme il se révélait dans
» le Ciel, il fut révélé dans l'étable; et que ce jour fut
» appelé *Epiphanie*, c'est-à-dire manifestation. Ma-
» nifestant à la fois sa grandeur et son humilité; afin
» que celui qui, par des signes célestes, manifestait
» sa grandeur, fut trouvé dans un étroit réduit, faible,
» dans la forme d'un enfant qui vient de naître, en-
» veloppé des langes de l'enfance, et cependant,
» adoré des Mages et redouté des méchants. »

« Car le roi Hérode trembla, quand les Mages qui
» cherchaient encore l'Enfant, dont l'astre leur avait
» appris la naissance, lui annoncèrent sa venue. Que
» sera-ce donc, que le tribunal du Juge, quand
» le berceau de l'Enfant, fait trembler les tyrans
» superbes? (1) »

« Dieu, dit saint Fulgence, qui avait ordonné dans

(1) August. Serm. de Epiphan.

» l'Ancien-Testament de lui offrir les prémices de
» *toutes choses*, s'étant fait homme, consacre à son
» culte les prémices des gentils. Les Pasteurs furent
» les prémices des Juifs. Les Mages devinrent les
» prémices des gentils. Ceux-là furent amenés de
» près; ceux-ci furent ramenés de loin. Où est,
» demandent-ils, celui qui est né Roi des Juifs?
» Plusieurs enfants étaient nés d'Hérode, roi des
» Juifs. Archélaüs naquit dans un palais, le Christ
» dans une étable. Archélaüs après sa naissance, fut
» mis dans un berceau d'argent. Le Christ, après sa
» naissance, fut mis dans une crêche étroite. Et ce-
» pendant, celui qui naquit dans un palais est méprisé,
» Celui qui naquit dans une étable est recherché.
» Celui-là n'est pas même nommé par les Mages, et
» celui-ci après avoir été trouvé, est honoré par les
» plus humbles et les plus profondes adorations.

» Quel est ce Roi des Juifs, ajoute saint Fulgence,
» pauvre et riche, humble et sublime? Quel est ce
» Roi des Juifs qu'on porte comme un enfant, qu'on
» adore comme un Dieu? Petit dans une crêche,
» immense dans le Ciel. Abject dans les langes, res-
» plendissant parmi les étoiles. Mais quelle est donc,
» la cause de ce grand trouble, ô Hérode? Ce roi qui

» vient de naître, ne vient pas vaincre les rois par les
» armes ; mais les soumettre miraculeusement en
» mourant pour eux. Il n'est pas né pour être ton
» successeur, mais afin que le monde se soumette à
» lui, par une foi immuable. Il vient, non pour guer-
» royer vivant, mais pour régner, quand on l'aura
» mis à mort. »

» Cet enfant à qui les Mages donnent aujourd'hui
» le nom de Roi, est le Créateur et le Maître des
» Anges. C'est pourquoi, si tu trembles devant son
» enfance, tu auras plus de raison de trembler devant
» sa justice. Ne le crains pas comme devant être ton
» successeur. Crains-le plutôt, comme devant être
» l'inexorable vengeur de ton infidélité. Allez, dit-il,
» et quand vous l'aurez trouvé, venez me l'apprendre,
» afin que moi aussi, je l'aille adorer. O ruse pleine
» d'hypocrisie, ô incrédulité impie, ô malice remplie
» d'artifice ! Le sang des Innocents que tu as versé
» avec tant de barbarie, dit assez ce que tu as pré-
» paré à cet Enfant. »

Que sont, je le demande, les fables, et la littérature malsaine de ces classiques du paganisme, dont on a saturé notre jeunesse, si on les compare à cette poésie divine, à cette littérature sacrée, descendue,

comme un fleuve, des mystères sublimes de cet Enfant-Dieu, que les Bergers et les Mages viennent adorer dans sa crèche?

« Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître; mais mon peuple n'a pas compris (1)...»

Le Saint-Siége voulant accroître, de plus en plus, la dévotion toujours grandissante des enfants de l'Eglise envers saint Joseph, a permis à un grand nombre de diocèses, de célébrer, par un office spécial, la mémoire du mariage de la Très-Sainte Vierge avec ce saint Patriarche.

Cette fête, appelée dans la langue de la liturgie, la fête des Epousailles de la Bienheureuse Vierge Marie avec saint Joseph, se fait le 23 janvier (2).

En attendant que cette touchante solennité prenne place dans le cycle universel de la liturgie, célébrons-la, à l'ombre des bénédictions paternelles du Souverain Pontife.

Méditons l'Evangile de la fête du mariage du plus saint et du plus heureux de tous les hommes, puisqu'il fut appelé à devenir l'époux de la Bienheureuse Vierge Marie Mère Dieu. Ecoutons l'évangéliste sacré:

(1) Et populus meus non intellexit. *Isaie. I, 4.*

(2) Festum desponsationis Beatæ Mariæ Virginis cum sancto Joseph. *Missal. Rom.*

« Et la naissance du Christ arriva ainsi : Marie sa » mère ayant épousé Joseph, il se trouva, qu'avant » qu'ils vinssent ensemble, un fruit fut formé dans » son sein par le Saint-Esprit.

« Or, Joseph son mari, qui était un homme juste, » ne voulant pas la livrer au juge, résolut de s'en » séparer secrètement.

« Comme il était en cette pensée, voilà que l'Ange » du Seigneur lui apparut en son sommeil, disant : » Joseph, fils de David, ne craignez point de recevoir » Marie, votre épouse ; car ce qu'elle porte en elle, est » né du Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils, et vous » lui donnerez le nom de Jésus, car il sauvera son » peuple de ses péchés.

« Or, tout cela advint, pour accomplir ce qu'avait » dit le Seigneur par le Prophète :

« Une Vierge concevra et enfantera un Fils, et on » le nommera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec » nous. »

» Et réveillé de son sommeil, Joseph fit ce que » l'Ange du Seigneur lui avait commandé, et reçut » son épouse.

» Et il ne la connaissait point, jusqu'à ce qu'elle » eut enfanté son Fils premier né ; et il lui donna le » nom de Jésus.

« Pourquoi, demande saint Jérôme, le Christ n'est-il pas conçu d'une simple vierge, mais d'une vierge ayant un époux ? C'est premièrement, répond ce grand docteur, afin que par la généalogie de Joseph, l'origine de Marie fut signalée. C'est, en second lieu, de peur qu'elle ne fut lapidée par les Juifs, comme adultère. Troisièmement, afin que dans l'exil de l'Egypte, elle eut un soutien. Le grand martyr Ignace donne une quatrième raison de la conception du Christ par la Bienheureuse Vierge, après son mariage : c'est, dit-il, afin que cet enfantement fut caché au démon, qui crut l'enfant né d'une femme mariée et non d'une vierge. « Il se trouva, qu'avant d'user de leurs droits d'époux, un fruit fut formé dans son sein par le Saint-Esprit. »

Nul autre que Joseph, ajoute saint Jérôme, ne découvrit l'état où était son épouse; et cela, à raison des droits qu'il avait sur elle. Et quand l'Evangile ajoute : « Avant qu'ils agissent comme époux, » il ne faut pas en induire, reprend le saint Docteur, qu'ils aient usé, dans la suite, de leurs droits; l'Ecriture se borne à nous dire ce qui n'a pas eu lieu. *Sed scriptura quod non factum sit ostendit.*

« Or, Joseph, son mari, qui était un homme juste,

ne voulant pas la livrer au juge, résolut de s'en séparer secrètement. »

« Comment Joseph, demande ici saint Jérôme, peut-il être appelé un homme juste, puisqu'il cache le crime de son épouse, que la loi lui commandait de traduire en justice? Et cet admirable docteur répond: C'est ici un grand témoignage de sainteté rendu à Marie. Car Joseph connaissant la chasteté de son épouse, et étant dans l'admiration sur ce qui était advenu, couvre de son silence une chose dont il ignore le mystère (1). »

Le Saint-Esprit nous découvre, dans cette conduite admirable de saint Joseph à l'égard de la Bienheureuse Vierge, dont la grossesse vient de se révéler aux yeux de son époux, un trait d'héroïque sainteté.

Le chaste époux de Marie sait, de science certaine, premièrement, que Marie a pris l'engagement solennel et sacré de garder, dans le mariage, une perpétuelle virginité. Ce grand patriache s'aperçoit, toutefois, que

(1) Joseph autem vir ejus cum esset justus et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam.

Quomodo Joseph cum crimen celaret uxoris justus scribitur? Sed hoc testimonium Mariæ est, quod Joseph sciens illius castitatem, et admirans quod evenerat. celat silentio cujus mysterium nesciebat. *Hieron. Comm. in Matt.*

son épouse porte dans son sein, un fruit, à l'existence duquel il est totalement étranger. Que va faire saint Joseph ? Convaincu, que son épouse est à jamais incapable d'avoir enfreint l'engagement qui l'enchaîne à une virginité éternelle, la pensée ne lui vient même pas, de la traduire devant le juge, comme étant devenue mère sans la participation de son époux. Que fera-t-il donc? Il couvrira d'un silence absolu, une chose, dont il lui est impossible de pénétrer le mystérieux secret. La prophétie d'Isaie s'offre, peut-être, à sa mémoire : « Une Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel. » Se trouvant donc indigne d'habiter avec celle, qui pouvait être la Vierge annoncée par le Prophète, au lieu de la diffamer, en la livrant au juge, il songe à s'en séparer secrètement.

Joseph autem vir ejus, cum esset justus et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam.

Disons encore, qu'en songeant à se séparer de sa virginale épouse, sans cependant la traduire devant le juge, saint Joseph veut donner à Marie, un témoignage héroïque de la certitude qu'il a de sa chasteté virginale, tout en obéissant à la loi qui lui défend de retenir celle qui est devenue mère, sans le concours de son époux.

Il songe à l'éloigner secrètement, sans la traduire devant le juge, parce que rien au monde ne pourrait lui permettre de soupçonner, que Marie, dont la sainteté est de toute évidence pour lui, ait pu trahir la foi qu'elle a promise à Dieu, et l'engagement solennel qui rive son âme à la pureté des Anges. *Joseph autem cum esset justus et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam.*

Quand saint Joseph s'est élevé, par la grâce du Saint-Esprit, au plus haut degré de sainteté et de vertu ; et qu'il s'est rendu digne de sa sublime vocation d'époux de la Mère de Dieu et de Père putatif du fruit de vie que la Bienheureuse Vierge porte dans son sein, l'Ange du Seigneur lui apparaît pendant son sommeil, disant : « Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir près de vous Marie, votre épouse, car ce qu'elle porte en elle, est né du Saint-Esprit. » *Quod enim in ea natum est, de Spiritu Sancto est.*

« Il fallait, dit le grand saint Bernard, que le sacre-
» ment du conseil divin fut caché pour un temps, au
» prince de ce monde, non que Dieu, s'il eut voulu
» manifester à tous les yeux son œuvre par excel-
» lence, eut quelque chose à craindre de son ennemi;
» mais parce que ce grand Dieu, qui fait tout ce qu'il

» veut, non-seulement avec puissance, mais aussi avec » sagesse, ayant coutume, pour mieux faire resplendir » la beauté de l'ordre universel, de tenir cachées cer- » taines harmonies des temps ou des choses, a voulu » manifester dans son plus magnifique ouvrage, qui » est celui de la rédemption du monde, non-seulement » sa puissance, mais encore sa prudence divine.

» Il était donc convenable de combiner, avec une » merveilleuse suavité, toutes choses, soit les choses » célestes, soit les choses terrestres, afin que pen- » dant qu'il repousserait son ennemi inquiet, il affer- » mit les autres dans la paix ; et que devant com- » battre et terrasser l'ennemi jaloux, il nous laissât » l'exemple si nécessaire de sa mansuétude et de » son humilité; et fit éclater ainsi, une sagesse pleine » de modération, se montrant suave aux siens, et » terrible à ses ennemis. »

« A quoi en effet, eut servi la victoire de Dieu sur » le démon, si nous fussions nous-mêmes demeurés » dans notre orgueil? Il était donc nécessaire que » Marie épousât Joseph, parce que, par ce moyen, » le fruit de sainteté demeure caché pour les chiens; » la virginité de Marie, a Joseph pour témoin; sa pu- » deur virginale est mise à couvert, et sa réputation

» est à l'abri de toute atteinte. Qu'y a-t-il de plus » sage? Qu'y a-t-il de plus digne de la providence » divine? Par ce conseil admirable, les secrets di» vins ont un témoin, l'ennemi est rendu impuissant, » et la réputation de la Vierge Mère demeure en» tière (1). »

» Votre mariage, ô Vierge Mère de Dieu, a apporté » la joie à l'univers, car de vous est sorti le soleil de » justice Jésus-Christ notre Seigneur. Détruisant la » malédiction, il nous a apporté la bénédiction, » et confondant la mort, il nous a donné la vie éter» nelle.

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le » fruit de votre ventre est béni. »

« Célébrons avec joie, le mariage de la Bienheu» reuse Marie, afin qu'elle intercède pour nous, » auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

(1) Quid enim prodesset diabolum a Deo vinci nobis manentibus superbis? Necessario igitur desponsata est Maria Joseph, quando per hoc et a canibus sanctum absconditur, et a sponso virginitas comprobatur, et Virginis tam verecundiæ parcitur, quam famæ providetur. Quid sapientius? Quid dignius divina providentia? Uno tali consilio, secretis cœlestibus et admittitur testis, et excluditur hostis, et integra servatur fama Virginis Matris. *Bernard. Homil. Sup. Miss.*

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

LE CULTE PUBLIC

QUE L'ÉGLISE REND A LA BIENHEUREUSE MÈRE DE DIEU

PAR LES SOLENNITÉS LITURGIQUES

Nous n'avons fait passer devant vous, mes très-chers frères, que quelques-unes des solennités saintes, établies par l'Eglise, en l'honneur de notre Auguste Reine ; et déjà, vous avez pu vous convaincre combien le culte de la bienheureuse Mère de Dieu tient de place, dans le zodiaque sacré des monuments de la liturgie catholique.

Poursuivons notre tache en explorant de nouvelles richesses, dans cette mine si peu connue des mystères de la Vierge Immaculée.

Le mois de février s'ouvre par la fête de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie (1).

(1) Festum Purificationis B. M. Virginis. *Brev. Rom.*

Méditons quelques-unes des prières sacrées que le prêtre récite, du milieu de l'autel, en bénissant les cierges qui doivent être portés à la procession, par le peuple fidèle.

« Dieu saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui avez créé toutes choses de rien, et qui avez voulu que, par le travail des abeilles , cette liqueur arrivât à la perfection d'un flambeau; qui avez exaucé en ce jour a prière du juste Siméon, nous vous supplions humblement, par l'invocation de votre saint nom, par l'intercession de la bienheureuse Marie toujours Vierge, dont nous célébrons aujourd'hui dévotement les fêtes, et par les prières de tous vos saints, de daigner bénir et sanctifier ces cierges pour les usages des hommes, pour la santé des corps et des âmes , soit sur la terre, soit sur les mers. Nous vous supplions d'exaucer, du haut du Ciel et du trône de Votre Majesté, les prières de ce peuple qui est à vous, et de vous montrer propice envers tous ceux qui crient vers vous et que vous avez rachetés par le précieux sang de votre Fils, qui vit et règne, etc. »

O Seigneur Jésus-Christ, continue le prêtre, qui apparaissant en ce jour parmi les hommes, en la substance de notre chair, avez été présenté dans le tem-

ple par vos parents ; vous que le vénérable vieillard Siméon éclairé de la lumière de l'Esprit-Saint, a connu, a pris dans ses bras, qu'il a béni ; accordez-nous, dans votre bonté, qu'éclairés par la grâce du même Esprit-Saint, nous vous connaissions véritablement, et vous aimions fidèlement; qui, Dieu avec le Père, dans l'unité du même Esprit-Saint, vivez et régnez dans les siècles des siècles. »

Unissons-nous aux antiennes que le chœur chante pendant la procession. Allons au-devant de la Sainte Famille, qui s'avance vers le temple. Saluons-la de ces saintes et sublimes acclamations :

« Sion, préparez votre couche et recevez Jésus-Christ votre Roi. Embrassez Marie qui est la porte céleste ; c'est elle qui porte le Roi de gloire, le Créateur de la nouvelle lumière. Voilà la Vierge tenant dans ses bras, son Fils qui a été engendré avant Lucifer ; celui que Siméon reçut dans ses bras, qu'il proclama le Seigneur, le maître de la vie et de la mort, et le Sauveur du monde. »

« Siméon apprit de l'Esprit-Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur, et lorsque ses parents l'introduisaient dans le temple, il le prit dans ses bras, bénit Dieu et dit: « Main-

tenant, laissez aller, Seigneur, votre serviteur en paix. »

Disons avec l'Eglise en commençant le Saint Sacrifice :

« O Dieu! nous avons reçu votre miséricorde dans le milieu de votre temple : selon la grandeur de votre nom, ô Dieu tout-puissant ; ainsi votre louange s'étend jusqu'aux confins de la terre ; votre droite est pleine de justice. Le Seigneur est grand, et au-dessus de toute louange, il est grand dans la cité de notre Dieu, sur sa sainte montagne. » Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Prions avec l'Eglise :

« Dieu tout-puissant et éternel, nous demandons humblement à Votre Majesté, que de même que votre Fils unique a été présenté aujourd'hui dans le temple, en la substance de notre chair, vous nous accordiez, de vous être présentés avec des âmes purifiées. Par le même Jésus-Christ, etc. (1). »

(1) Omnipotens sempiterne Deus, majestatem tuam supplices exoramus, ut sicut unigenitus Filius tuus hodierna die, cum nostræ carnis substantia, in Templo est præsentatus: ita nos facias purificatis tibi mentibus præsentari. Per Dominum nostrum J. C.

Ecoutons la merveilleuse histoire de la présentation du Sauveur dans le temple, racontée, avec un charme tout divin, par saint Luc.

« Après que les jours de la Purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. »

« Selon ce qui est écrit dans la loi du Seigneur : tout premier né sera consacré au Seigneur »

« Et pour offrir l'hostie, selon ce qui est dit, dans la loi du Seigneur, un couple de tourterelles ou deux petits de colombes. »

« Or, il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon, et cet homme juste et craignant Dieu, attendait la consolation d'Israël, et l'Eprit-Saint était en lui. »

« Et l'Esprit-Saint l'avait averti qu'il ne mourrait point, qu'auparavant, il n'eut vu le Christ du Seigneur. »

« Poussé par l'Esprit, il vint dans le temple ; et comme les parents de l'Enfant-Jésus l'y apportaient afin d'accomplir pour lui ce qu'ordonnait la loi, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu et dit : »

« Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix selon votre parole : »

« Puisque mes yeux ont vu le Sauveur promis de

vous, que vous avez préparé pour être devant tous les peuples. »

« La lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël votre peuple. »

Là, s'arrête l'Evangile de la solennité sainte, mais l'Evangéliste inspiré ajoute :

« Et son père et sa mère admiraient ces choses que l'on disait de lui, et Siméon les bénit, et dit à Marie sa Mère : Celui-ci est venu pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être un signe auquel on contredira. »

« Et le glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. »

On le voit : il y a dans cet inimitable récit, un monde de merveilles. Une source inépuisable de méditations s'ouvre pour l'âme fidèle, dans ce grand mystère. Jésus, Marie et Joseph quittent l'étable de Bethléhem devenu le premier séjour habité, sur la terre, par le Fils de Dieu fait Homme.

Quelle scène que celle de ce départ de la Sainte Famille ! Quel pélerinage que celui de Bethléhem au temple de Jérusalem ! Que se passait-il dans le cœur de l'Enfant-Dieu, pendant que sa sainte Mère et saint Joseph le portaient alternativement dans leurs bras ?

Quelle union de l'âme de la Bienheureuse Mère du Verbe incarné avec celle de Jésus, pendant ce silencieux trajet! Des milliers d'Anges invisibles entourent la Sainte Famille. La Bienheureuse Vierge mêle ses transports aux cantiques que chantent ces esprits célestes. Mais arrêtons-nous. Il faudrait méditer chaque parole de cette divine histoire ; il faudrait s'abîmer d'étonnement et d'amour dans les mystères que l'Esprit-Saint a pour ainsi dire accumulés dans ce fait évangélique.

Pleurons, avec des larmes de sang, l'irréparable malheur dont les générations sont victimes, depuis qu'à la place des livres saints, des écrits des saints Docteurs, des actes de nos martyrs, de l'héroïsme surnaturel de la vie des Saints, des poétiques récits de l'histoire de l'Eglise, on a donné pour livres classiques, à tous les enfants élevés dans les écoles de l'Europe, les fables impures et corruptrices des siècles païens ! Le sens des choses surnaturelles une fois perverti, la ruine de la foi et des mœurs a été consommée.

Entendons saint Augustin, épanchant son âme et son cœur sur ce grand mystère.

« Un homme, oui un homme est né en elle, et le

Seigneur lui-même l'a établi sur un fondement inébranlable. O toute puissance de celui qui naît ! O magnificence de celui qui descend du Ciel ! Il était porté encore dans le sein de Marie, et il était salué par Jean-Baptiste caché lui-même dans le sein de sa mère. Il était présenté au temple, et Siméon, vieillard illustre, chargé d'années, couronné de mérites, éprouvé par une longue patience, le reconnaissait. Dès qu'il l'eut connu, il l'adora et dit : Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur promis de vous. »

« Il différait de sortir du siècle, afin de voir celui qui a fait tous les siècles. »

Le vieillard connut l'Enfant. Il devint enfant dans cet Enfant. Celui qui était rempli de piété fut rajeuni dans son existence. Le vieux Siméon portait le Christ enfant. Le Christ guidait la vieillesse de Siméon. Le Seigneur lui avait dit qu'il ne goûterait pas la mort sans avoir vu après sa naissance, le Christ du Seigneur. Le Christ naquit et le désir du saint vieillard fut accompli dans la vieillesse du monde. Jésus vient vers cet homme cassé de vieillesse, lui qui trouva le monde succombant de vétusté.

« Il ne voulait plus demeurer dans le siècle, et avant de sortir du siècle, il brûlait du désir de voir le Christ, chantant et disant avec le prophète : »

« Seigneur faites-nous voir votre miséricorde et donnez-nous notre Sauveur. Et vous savez qu'au moment où ses vœux étaient accomplis, il dit : *Maintenant Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix ; puisque mes yeux ont vu le Sauveur promis de vous.* »

« Les prophètes avaient annoncé que le Créateur du Ciel et de la terre viendrait habiter parmi les hommes. L'Ange annonça que le Créateur de la chair et de l'esprit viendrait, lui-même, dans la chair. Jean, du sein de sa mère, salua le Sauveur dans le sein de Marie ; le vieux Siméon connut l'Enfant-Dieu. »

« Non-seulement, dit saint Ambroise, les Anges, les Prophètes et les Pasteurs, mais les saints vieillards, rendirent témoignage à la naissance du Seigneur.

« Tous les âges, tous les sexes concourent à établir la foi de ce prodigieux événement. Une vierge devient mère, une stérile enfante, un muet parle, Elisabeth prophétise, le mage adore ; celui qui est enclos dans

le sein de sa mère tressaille, la veuve le proclame, le juste l'attend (1). »

« Il était vraiment juste, continue saint Ambroise, celui qui pensait plus au bien de tous, qu'à son propre bien; désirant de voir se dissoudre les liens de sa fragile existence, mais attendant de voir celui qui avait été promis au monde. Car il savait, combien seraient heureux les yeux de ceux qui le contempleraient. Et il le prit dans ses bras ; il bénit Dieu et dit : « Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix. » Voyez le juste. Se voyant enfermé dans la prison d'un corps appesanti par l'âge, il veut le voir se dissoudre, pour être avec Jésus-Christ. Voir son corps se dissoudre et être avec Jésus-Christ, c'est ce qu'il y a de mieux.

« Le vieillard portait l'enfant, et l'enfant guidait le vieillard. Vierge elle le conçut. Vierge elle l'enfanta. Vierge après son enfantement, elle adora celui quelle avait enfanté ! »

(1) Non solum ab Angelis et prophetis et a pastoribus, sed etiam a senioribus et justis generatio Domini accepit testimonium. Omnis ætas et uterque sexus eventorumque miracula fidem adstruunt. Virgo generat, sterilis parit, mutus loquitur, Elisabeth prophetat. Magus adorat, utero clausns exultat, vidua confitetur, justus expectat. *Ambros. Comment. S. Luc.*

« Mais que celui qui veut s'en aller, vienne dans ce temple ; qu'il vienne à Jérusalem, ajoute le saint Docteur; qu'il attende le Christ du Seigneur ; qu'il prenne dans ses mains le Verbe de Dieu ; qu'il l'étreigne par ses œuvres, comme avec les bras de sa foi ; alors on le laissera aller, afin que celui qui aura vu sa vie ne voit pas sa mort. Vous voyez que par la naissance du Seigneur, une grâce abondante s'est épanchée sur tous, et que la prophétie a été refusée aux incrédules et non aux justes. En effet, Siméon prophétise, et annonce que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu, pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs ; et que selon la qualité de nos œuvres, juste juge et vrai juge, il assigne ou des récompenses ou des châtiments. »

La fête de saint Joseph, époux de la Bienheureuse Vierge Marie, et chef de la sainte famille, se célèbre le 19 mars.

« Mais Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ (1). »

(1) Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. *Matt. I. 16.*

L'Esprit Saint a renfermé dans ces paroles d'une concision sublime, toutes les grandeurs et toutes les gloires de saint Joseph.

Dans l'ordre de la nature, Dieu a tout fait « avec mesure, avec nombre, avec poids (1). » Or, l'adorable Trinité a suivi cette loi, dans les manifestations des merveilles del'ordre divin de la grâce. L'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, la maternité divine de la Bienheureuse Vierge Marie, l'union surnaturelle de la grâce dans les enfants de l'Eglise, embrassent le plan divin des créations du monde surnaturel. Mais quelle place saint Joseph occupe-t-il, dans l'exécution ou dans la manifestation du conseil divin ? Saint Joseph a été appelé à devenir le coadjuteur du Saint-Esprit, dans l'œuvre de l'incarnation, dans l'œuvre de la maternité divine, et dans l'œuvre de l'union surnaturelle de la nature humaine, par la grâce de l'adoption.

« Le Verbe divin s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie et il s'est fait homme (2). »

(1) Omnia in numero, in mensura, in pondere. *Sap. XI*, 22.

(2) Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et homo factus est. *Symbol.*

« Il a été conçu du Saint-Esprit ; il est né de la Vierge Marie (1).

« Ce qui est né en elle est du Saint-Esprit (2). »

Mais pour que la Bienheureuse Vierge conçut, du Saint-Esprit, le Verbe incarné, il fallait qu'elle fut unie, par le mariage, à un époux gardien, témoin, confident et imitateur de sa perpétuelle virginité ! Il fallait que cet époux vierge fut digne de cette alliance, par des grâces proportionnées à sa vocation, par une sainteté qui fut au niveau de ce sublime ministère « d'époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. »

Saint Joseph, époux de la Mère de Dieu, de la Reine de l'univers, et voué comme sa virginale épouse, à la chasteté des Anges, a reçu toutes les grâces nécessaires à sa sublime vocation ; et comme il n'y a jamais eu de vocation plus haute que la sienne, après celle de son auguste épouse, il n'y a point eu de saint, sur la terre, qui ait dû recevoir des grâces plus excellentes que celles dont saint Joseph fut enrichi par

(1) Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine. *Symbol. Apost.*

(2) Quod in ea natum est, de Spiritu Sancto est. *Matt. I*, *20*.

le Saint-Esprit. Saint Joseph, époux de la Très-Sainte Vierge, a partagé ce titre avec le Saint-Esprit, dont la glorieuse Vierge est l'épouse et de qui elle a conçu le Verbe divin. *Quod in ea natum est, de Spiritu sancto est.*

Saint Joseph époux de Marie, chef de la sainte famille, a un droit de paternité sur Jésus, Fils de Dieu et Fils de la Vierge Marie. Et voilà pourquoi l'Ange Gabriel dit à Joseph : « Ne craignez pas de retenir votre épouse, car le fruit qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils et vous l'appellerez Jésus (1). »

Le divin Fils de Marie, fruit miraculeux du sein de la virginale épouse de saint Joseph, appartient à ce glorieux époux, par droit de propriété conjugale. Si une moisson, disent les commentateurs des saints Evangiles, germe, croit et mûrit miraculeusement dans mon champ, sans que je l'aie ensemencé moi-même, cette moisson est à moi. Elle m'appartient par droit de propriété.

(1) Noli timere accipere Mariam conjugem tuam : quod enim in ea natum est de Spiritu Sancto est. Pariet autem Filium : et vocabis nomen ejus Jesum. *Matt. I, 20, 21.*

Saint Joseph, époux de la Très-Sainte Vierge, chef de la sainte famille, père civil, père matrimonial, père putatif du divin Fils de Marie, remplit par tous ces titres la mission la plus haute dans l'ordre divin de la grâce.

« Il sera cru, il sera appelé le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et l'Homme-Dieu passera pour le fils de saint Joseph (1). »

Mais ce n'est pas assez dire. La vocation de saint Joseph n'est pas seulement la plus haute vocation dans l'ordre divin de la grâce. Cette vocation tient radicalement à l'ordre même de l'union hypostatique, et à l'ordre de la maternité divine de la Bienheureuse Vierge.

Le conseil divin ayant décrété, de toute éternité, que le Verbe incarné serait conçu de la Bienheureuse Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit, le ministère de saint Joseph, en tant qu'époux virginal de Marie, en tant que chef de la sainte famille et père putatif de l'Homme-Dieu, est un des éléments nécessaire à la manifestation, à la réalisation temporelle du double mystère de l'incarnation et de la maternité divine. D'où il résulte, que les grandeurs et les gloires

(1) Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur filius Joseph. *Luc. III*, 23.

de saint Joseph, se lient à l'ordre même de l'union hypostatique et surpassent, par conséquent, sans mesure, la vocation et les ministères divers, de tous les Anges et de tous les Saints.

Saint Joseph, en un mot, est le coadjuteur de la Très-Sainte Trinité et plus spécialement, ce semble, le coadjuteur du Saint-Esprit, pour réaliser, dans le temps, l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, dans le sein virginal de Marie, épouse de saint Joseph.

Parcourons maintenant l'office liturgique, dans lequel, la sainte Eglise romaine, fait éclater ses sentiments d'admiration, de foi, de piété, de confiance et d'amour pour saint Joseph.

Prions par l'intercession de ce grand patriarche.

« Seigneur nous vous supplions de nous accorder le secours puissant des mérites de l'époux de votre Très-Sainte Mère, afin que ce que notre impuissance ne nous permet pas d'obtenir, nous vienne par son intercession. Qui vivez, etc. (1)

(1) Sanctissimæ genitricis tuæ sponsi, quæsumus, Domine, meritis adjuvemur; ut quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur, qui vivis. *Miss. Orat.*

« Dieu l'a aimé et l'a orné ; il l'a revêtu d'un manteau de gloire. »

« Le juste germera comme un lys, il fleurira éternellement devant le Seigneur. »

« Ma vérité et ma miséricorde demeureront avec lui; et sa puissance sortira de mon nom. »

Ajoutons avec l'Eglise : « Seigneur nous vous payons la dette de notre servitude, en vous suppliant avec humilité, de répandre sur nous, les dons de votre miséricorde, par les suffrages du bienheureux Joseph, époux de la Mère de votre fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est en célébrant la grande solennité de saint Joseph, que nous vous immolons des hosties de louange. »

« O Dieu, dirons-nous encore : ô Dieu, plein de miséricorde, daignez écouter nos prières, et par l'intercession du bienheureux Joseph, confesseur, environnez-nous des dons de votre bonté protectrice (1). »

« L'homme fidèle sera loué sans mesure, et celui qui fut le gardien de son Seigneur, sera couvert de gloire. »

(1) Adesto nobis, quæsumus, misericors Deus, et intercedente beato Joseph confessore, tua circa nos propitiatus dona custodi. *Miss. Rom.*

« Venez, adorons le Christ, Fils de Dieu, qui a daigné passer pour le fils de Joseph. »

« Le Seigneur l'a établi le maître de sa maison, et le prince de toutes ses richesses. »

« Les Pasteurs vinrent avec empressement, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crêche. »

Et voilà que l'Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte. »

« Il l'a établi le maître de sa maison et le prince de toutes ses richesses (1). »

« La terre d'Egypte étant dans la famine, le peuple jeta un cri de détresse et demanda au roi sa nourriture ; et il leur dit : Allez à Joseph et faites tout ce qu'il vous dira. La famine croissait de jour en jour dans toute l'Egypte et Joseph ouvrit tous les greniers. »

« Pharaon dit de nouveau à Joseph : Je vous ai établi sur toute l'Egypte, et il prit l'anneau qu'il portait à sa main, et il le mit à la main de Joseph. Il le revêtit d'un manteau de bysse et il mit un colier d'or

(1) Constituit eum dominum domûs suæ, et principem omnis possessionis suæ. *Psalm. IV*, *21*.

autour de son cou ; puis, il le fit monter sur son char, à la seconde place, et un héraut criait de toutes ses forces : que tous fléchissent le genou devant lui, et sussent qu'il était à la tête de toute l'Egypte ; et le roi dit à Joseph : « Je suis Pharaon, or, personne, dans toute l'Egypte ne remuera le pied ou la main sans votre volonté. »

« Le Seigneur m'a fait, pour ainsi dire, le père du roi et le maître de tout son royaume : n'ayez point de crainte ; c'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé avant vous, en Egypte. Venez à moi et je vous donnerai tous les biens de l'Egypte, et vous mangerez la moëlle de la terre. »

« Sa gloire est grande dans le Sauveur. Vous mettrez sur lui la puissance et une immense splendeur. »

« Faites-vous une idée, dit saint Bernard, du bienheureux Joseph, par le titre dont il mérita d'être honoré. Il fut appelé le père de Dieu; et il passa pour tel. Le nom même qu'il porte, vous indique ses destinées. Ce nom, comme vous le savez, signifie: *accroissements de grandeurs.* Pensez aussi à ce grand patriarche qui fut vendu en Egypte, et sachez, que saint Joseph n'a pas hérité seulement de son nom, mais de de sa chasteté, mais de son innocence et de sa grâce. »

« Le patriarche Joseph, continue saint Bernard, vendu et mené en Egypte, par la haine jalouse de ses frères, préfigura la trahison de Judas qui vendit le Christ. Et saint Joseph, pour échapper à la jalousie d'Hérode, porta le Christ en Egypte. Celui-là demeura fidèle à son maître, ne voulant pas pécher avec la femme de Putiphar; celui-ci, sachant que Marie était vierge, et demeurant vierge lui-même, garda fidèlement son épouse, qui était mère de son Dieu. Le premier, eut l'intelligence des songes ; le second, fut honoré de l'incomparable faveur d'être le confident et l'intermédiaire des plus sublimes mystères. L'ancien Joseph mit en réserve, non pour lui, mais pour le peuple, d'immenses provisions de froment, et saint Joseph fut chargé de garder pour lui et pour le monde entier, le pain vivant descendu du Ciel. Nul doute que ce grand saint n'ait été un serviteur fidèle, puisque la mère du Sauveur lui fut donnée pour épouse: Oui, Joseph, fut ce serviteur fidèle et prudent, car le Seigneur en fit le soutien et le consolateur de sa propre mère, le nourricier de sa chair sacrée; et, pour tout dire en un mot, le seul, sur la terre, qui ait été le *coadjuteur très-fidèle du grand conseil* (1). »

(1) Non est dubium quin bonus et fidelis homo fuerit iste Jo-

« Jésus descendit avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis. »

« Il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

Que les panégyriques et les louanges des hommes sont faibles et décolorés ; qu'ils sont pâles, près de ces paroles de lumière et de feu, avec lesquelles l'épouse de Jésus-Christ célèbre, sur la terre, les gloires de celui qui, seul, entre tous les élus du monde angélique et du monde humain, fut appelé et fut cru le père de Dieu même ! (*Dictus et creditus. Bernard sup. miss.*)

La solennité de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie descend du cycle liturgique le vingt-cinquième jour du mois de mars. Cette date du 25 mars, est la date la plus riche de merveilles divines, la plus profondément mystique du monde surnatnrel.

Quatre grands mystères se sont accomplis ce jour-là. C'est le 25 mars que le Verbe divin s'est incarné et que la glorieuse Vierge est devenue Mère de Dieu.

seph, cui Mater est desponsata Salvatoris. Fidelis, inquam, servus et prudens, quem constituit Dominus suæ matris solatium, suæ carnis nutritium, solum denique in terris, magni consilii coadjutorem fidelissimum. *Bern Sup. Miss. II.*

L'Homme-Dieu est mort sur la croix le vingt-cinquième jour de mars; et l'auguste Marie a enduré, le même jour, l'incompréhensible martyre que le saint vieillard Siméon lui avait prédit. Il y a dans ce nombre quelque chose de profond, de saintement mystérieux, que nous ne comprendrons jamais pleinement ici-bas.

Saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et d'autres saints docteurs, ont aperçu, dans la science mystérieuse des nombres, des secrets qui nous échappent; et qui les jetaient dans un ravissement ineffable.

Certains sanctuaires dédiés à la Très-Sainte Mère de Dieu, ont obtenu, du Saint-Siége, l'insigne faveur d'une indulgence en forme de jubilé, quand la fête de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie tombe le Vendredi Saint. Il est juste, que l'épouse de Jésus-Christ, fasse éclater les transports de sa reconnaissance, quand les grands mystères de l'incarnation du Verbe et de la maternité divine de Marie se rencontrent dans le zodiaque liturgique, avec ceux de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix, et du martyre de sa très-sainte Mère aux cîmes du Calvaire. L'incarnation du Verbe et le sacrifice rédempteur, la maternité divine de la Très-Sainte Vierge et sa trans-

fixion, ont révélé à l'univers, les dernières profondeurs des miséricordes de Dieu pour la nature humaine; la suprême tendresse de la charité de Jésus-Christ et de la charité de sa divine mère pour les enfants des hommes. L'incarnation du Verbe et la maternité divine de la Sainte Vierge viennent « du fond des entrailles de la miséricorde de notre Dieu. » *Per viscera misericordiæ Dei nostri.* Le supplice de Jésus-Christ sur la croix et le supplice de sa bienheureuse Mère au pied de la croix, sont sortis des dernières profondeurs du cœur de Jésus et du cœur de Marie... Ces quatres grands mystères devaient donc s'unir, se tenir, par une date immortelle, dans l'ordre des solennités de la liturgie.

Rien de plus sublime et de plus touchant que les prières du missel et du bréviaire romain, dans l'office de la fête de l'Annonciation.

« Tous les puissants de la terre imploreront votre visage. Les vierges seront présentées au roi et marcheront après elle. Celles qui la suivront de plus près, vous seront amenées dans le transport de la plus vive allégresse. Une bonne parole a jailli de mon cœur : je dis toutes mes œuvres à mon Roi: Gloire au Père.»

« O Dieu, s'écrie l'Eglise, qui avez voulu que votre

Verbe, ainsi que l'Ange l'avait annoncé, prit notre chair dans le sein de la Bienheureuse Vierge, accordez à nos humbles supplications, que la croyant véritablement Mère de Dieu, nous soyons secourus auprès de vous, par ses puissantes intercessions. Par le même Seigneur. »

Méditons la prophétie d'Isaïe sur le mystère des grandeurs et des gloires de la Bienheureuse Vierge devenue Mère de Dieu.

« En ce temps-là, le Seigneur parla à Achaz et lui dit: Demande pour toi un signe au Seigneur, soit dans les profondeurs de l'Enfer, soit dans les hauteurs du Ciel, et Achaz dit : Je ne demanderai rien et je ne tenterai pas le Seigneur. Et le Prophète dit ; Ecoutez donc, maison de David : n'est-ce pas assez que vous soyez fastidieuse aux hommes, faut-il que vous le soyez encore à mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un fils ; et il sera appelé du nom d'Emmanuel. Il mangera le beurre et le miel, afin qu'il sache réprouver le mal et choisir le bien. »

« La grâce est répandue sur vos lèvres ; c'est pourquoi Dieu vous a bénie pour l'éternité. »

« Ecoutez, ô ma fille, et voyez, inclinez votre

oreille : parce que le roi a été épris de votre beauté. Tous les puissants imploreront votre visage. Les filles des rois formeront votre cour ; les vierges seront présentées au roi après elle. »

Recueillons-nous pour entendre l'histoire de l'annonciation de l'Ange, écrite par saint Luc, sous la dictée de l'Esprit Saint.

« En ce temps-là l'Ange Gabriel fut envoyé de » Dieu dans la ville de Galilée, appelée Nazareth, » à une vierge mariée à un homme de la maison » de David, nommé Joseph ; et Marie était le nom de » la vierge.

« Et l'Ange, étant entré où elle était, lui dit : Je » vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec » vous ; vous êtes bénie entre les femmes.

« Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, » et elle pensait en elle-même quelle pouvait être » cette salutation.

« Et l'Ange lui dit : ne craignez point Marie, vous » avez trouvé grâce près de Dieu.

« Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous » enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de » Jésus.

« Il sera grand, et sera appelé le fils du Très-Haut,

» et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David,
» son père ; et il règnera éternellement sur la maison
» de Jacob.

« Et son règne n'aura point de fin.

« Marie dit à l'Ange, comment cela se fera-t-il?
» car je ne connais point d'homme.

« Et l'Ange lui répondit : l'Esprit Saint surviendra
» en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de
» son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra
» de vous sera appelé le Fils de Dieu.

« Et voilà qu'Elisabeth, votre parente, a conçu,
» elle aussi, un fils dans sa vieillesse ; et ce mois est
» le sixième de la grossesse de celle qu'on appelait
» stérile.

« Car rien n'est impossible à Dieu.

« Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur ;
» qu'il me soit fait selon votre parole. »

Le dogme de l'incarnation, celui de la maternité divine de la Vierge Immaculée, les grandeurs de Dieu, les merveilles de la grâce et les destinées surnaturelles de l'homme, n'ont jamais été célébrés, par une langue plus riche de magnificence et de sublimité ! Les générations futures pleureront sur nous. Elles ne comprendront jamais que, depuis plus de

trois siècles, l'Europe chrétienne se soit dégoûtée de la poésie divine de l'Evangile, et de la langue de l'Eglise, pour chercher dans le bourbier des classiques du paganisme, l'apaisement de sa soif, en matière de poésie, de littérature et d'éloquence sacrée.

C'est après avoir médité l'Evangile de la fête de l'Annonciation, qu'il faut se rappeler ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la Samaritaine : « Celui qui boira de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif. »

Pour nous, répétons avec l'Ange cette salutation apportée du Ciel, et adressée, de la part de Dieu même, à la plus humble des vierges.

« Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. Ajoutons avec sainte Elisabeth : Et le fruit de vos entrailles et béni. »

« Recevez, ô Vierge Marie, la parole qui vous est adressée de la part de Dieu, par un ange : Vous concevrez et vous enfanterez un fils qui sera Dieu et homme tout ensemble; et c'est pour cela que vous serez bénie entre toutes les femmes. Vous enfanterez un fils et vous ne perdrez rien de votre virginité !

Vous porterez un fils dans votre sein, et vous serez une mère exempte de toute tache. »

« Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils, dit le Seigneur ; et il sera appelé l'Admirable, le Dieu fort, l'Ange du grand conseil. Il s'assoiera sur le trône de David, et il règnera pendant l'éternité. »

« Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur montera de sa racine. La justice sera son bouclier, et la foi la ceinture de ses reins, et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui ; l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force. »

« Réjouissez-vous, ô Vierge Marie: parce que vous avez cru aux paroles de l'Archange Gabriel, vous avez foudroyé seule, toutes les hérésies. Vierge, vous avez enfanté un Homme-Dieu ; et après votre enfantement vous êtes demeurée vierge sans aucune tache. Vous êtes heureuse, vous, qui avez cru; et c'est pourquoi se sont accomplies toutes les choses qui vous avaient été annoncées de la part du Seigneur, « Gloire au Père. » Ajoutons avec l'Eglise : » Nous vous supplions, Seigneur, d'affermir dans nos âmes le sacrement de la vraie foi, afin qu'en confessant la divinité et l'humanité de celui que la Vierge a conçu, nous méritions, par la puissance salutaire de sa résurrection, de parvenir à la joie éternelle. »

Ne nous détachons pas de cette auguste solennité, sans reposer les yeux de notre âme sur un fait qui résume, à lui seul, toutes les gloires des divins mystères dont la fête de l'Annonciation rappelle le souvenir.

Depuis près de six cents ans, les Souverains Pontifes ont enrichi des plus précieuses bénédictions le *Carillon sacré*, qui, d'un bout de l'univers à l'autre, sonne l'*Angelus*. Au lever du soleil; quand l'astre du jour est parvenu au milieu de sa course; quand il descend sous l'horizon, toutes les cloches de l'univers catholique s'ébranlent, pour rappeler à tous les enfants de l'Eglise, le souvenir, à jamais vivant, du message de l'Archange Gabriel à la Bienheureuse Vierge Marie ; le souvenir des mystères de l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine; de la maternité divine de la Vierge Immaculée, et des gloires surnaturelles descendues sur tous les enfants d'un père coupable, par l'incarnation du Fils de Dieu dans le sein d'une Vierge.

Un million de cloches, dont les sons argentins portés sur l'aile des vents, s'étendent, se dilatent, se multiplient et retentissent dans tout l'univers, donnent à toutes les paroisses du monde catholique, le

signal d'un acte d'adoration, incessamment renouvelé, dont l'*Angelus* est la douce et solennelle formule.

« L'Ange du Seigneur annonça à Marie, et elle conçut du Saint-Esprit (1). »

« Je vous salue pleine de grâce, etc... »

« Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole (2). »

« Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous (3). »

« Priez pour nous, sainte Mère de Dieu; afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ (4). »

« Seigneur, répandez, nous vous en conjurons, votre grâce dans nos âmes, afin qu'après avoir connu, par l'annonciation de l'Ange, l'incarnation de Jésus-Christ votre Fils, nous parvenions, par sa passion et par sa croix, à la gloire de la résurrection. »

Ce carillon majestueux, toujours nouveau, toujours reproduit dans l'orbe de l'univers, à mesure

(1) Angelus Domini nuntiavit Mariæ, et concepit de Spiritu Sancto.

(2) Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum Verbum tuum...

(3) Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.

(4) Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix, ut digni efficiamur promissionibus Christi.

que le soleil parcourt sa carrière, n'est-ce pas là un fait d'une magnificence inexprimable? N'est-ce pas le Saint-Esprit qui a inspiré à l'Eglise, la pensée de perpétuer à jamais dans l'âme de tous ses enfants, la délicieuse mémoire de l'annonciation de l'ange, des anéantissements du Verbe fait chair et des gloires de la Vierge Immaculée devenue la mère de son Dieu? L'*Angelus carillonné* jour et nuit, à chaque instant, sur tous les points du globe, est un fait d'une magnificence qui tient du prodige. L'airain sacré dit à l'univers, et le dit à toute heure... « *Le Christ est Dieu. La Vierge Marie est Mère de Dieu...* »

Si Napoléon Ier, après la plus éclatante de ses batailles, se fut mis en tête, d'en éterniser la mémoire, dans tout l'empire Français, par un carillon national, reproduit trois fois chaque jour; de quel immense ennui, ce carillon n'eut-il pas été suivi?

Que nous veut-il, se serait-on écrié de toute part; que nous veut-il avec ce lamentable souvenir du sang de nos fils; et des larmes de leurs mères, versées pour rassasier son ambition? Ah! c'est que le retentissement de la gloire purement humaine dure assez d'un jour! La raison en est, que l'expression bruyante des joies officielles, n'est trop souvent, qu'un tribut

d'adulation payé à l'orgueil de la puissance, par la bassesse des flatteurs qui rampent à ses pieds.

L'*Angelùs* couvre l'univers de la voix solennelle de nos cloches ; et cette fanfare majestueuse, ce concert permanent, ce carillon toujours nouveau, n'ont jamais rassasié les enfants de l'Eglise. Si la voix de nos cloches cessait de se faire entendre, si l'*Angelus* n'était plus sonné au sein de nos paroisses, s'il ne planait plus sur les cités que l'égoïsme industriel fatigue de sa pesante monotonie, un suaire de tristesse envelopperait la terre. La prière de l'*Angelus* et le carillon qui la perpétue, qui l'universalise, qui la rend impérissable, immortelle, remuent, dans l'âme des serviteurs de Marie, toutes les fibres que son amour a touchées ; ils vont réveiller au fond de toutes les consciences catholiques, ces sentiments de foi, de reconnaissance et d'amour dont le mystère d'un Dieu fait homme, et celui d'une vierge devenue mère de Dieu, sont la source éternellement inépuisable au sein de l'Eglise du temps, comme ils sont le thème éternellement inépuisé, des cantiques chantés au sein de l'Eglise triomphante, par les élus du Seigneur.

Le chrétien qui récite trois fois chaque jour, au son de la cloche paroissiale, la délectable prière de

l'*Angelus*, se met en communion de foi, de piété filiale, de louange et d'amour avec tous les enfants de l'Eglise. Ce tribut de dévotion offert à la puissante Reine de l'univers, appelle inévitablement sur lui, les regards, les bontés, les bénédictions et la tendresse de cette Mère divine, qu'on n'invoque jamais en vain, et que son adorable Fils a chargée de la dispensation de tous ses mérites et de toutes ses grâces.

La fête des Sept Douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie, quand elle ne coïncide pas avec celle de l'Annonciation, la précède ou la suit, dans le cycle des solennités liturgiques, célébrées en l'honneur de l'Auguste Mère de Dieu.

La transfixion de la Très-Sainte Vierge consommée au pied de la Croix, est honorée dans l'Eglise le vendredi de la semaine de la Passion. Le grand mystère des douleurs de la Reine de l'univers, commence le jour même de la présentation de Jésus au temple, et il s'achève, le jour du trépas glorieux de cette divine Mère.

« Un glaive de douleur, avait dit à Marie, le saint » vieillard Siméon, traversera votre âme, afin que » les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. »

Le martyre de la Bienheureuse Mère de toutes les

douleurs est un des plus profonds mystères de ses gloires. La théologie mystique se résume, pour ainsi dire, tout entière, dans l'incompréhensible supplice de Marie aux cîmes du Golgotha. La Passion de la Très-Sainte Vierge s'identifie, se confond avec celle de son divin Fils. Pour mesurer la largeur, la profondeur et l'étendue de cet océan de tristesse, d'amertume, de désolation, de tortures, dont l'âme de la plus pure des Vierges fut inondée, il faudrait avoir une idée nette et précise des lumières surnaturelles qui éclairaient la Reine des Anges et des Prophètes. Il faudrait, en un mot, pouvoir comprendre l'insondable mystère de son amour pour le Fils de Dieu devenu son Fils.

Sainte Marie Madeleine, les saints Apôtres, les amants les plus passionnés de la Croix, les plus profonds mystiques, ont eu, seuls sur la terre, l'intelligence et le secret des mystères douloureux de la Mère du divin Rédempteur.

Le drame de la Passion de Marie comprend trois scènes : La première, s'ouvre à la prophétie de Siméon et se prolonge jusqu'à la trahison de Judas ; la deuxième, commence au Cénacle, et s'étend jusqu'au dernier soupir de l'Homme-Dieu sur la Croix.

La dernière scène de ce douloureux martyre, com-

mence au coup de lance qui ouvrit le côté sacré du Sauveur et transperça le cœur immaculé de sa divine Mère. Elle s'achève, au moment où l'âme immaculée de la Très-Sainte Vierge, brisa sous l'effort d'un amour incompréhensible, le nœud qui l'enchaînait à la vie du temps.

En méditant les paroles admirables de l'office liturgique de la Reine de touts les martyrs, efforçons-nous de pénétrer dans les trésors de lumière et d'amour qu'elles renferment.

L'*introït* de la Messe de la fête des Sept Douleurs de la très-pure Vierge, ne pouvait se composer que des immortelles paroles dont le disciple bien-aimé s'est servi, pour transmettre aux générations, l'histoire de la transfixion de Marie au pied de la Croix.

« Debout près de la Croix de Jésus étaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie Madeleine. Jésus dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils ; et ensuite au disciple : voilà ta mère. »

« O Dieu ! dirons-nous avec l'Eglise, c'est pendant votre passion qu'un glaive de douleur, selon la prophétie de Siméon, traversa l'âme très-douce de la glorieuse Vierge Marie, votre Mère. Accordez à nos prières, qu'en recueillant avec respect le souvenir de sa

transfixion et de sa Passion, nous puissions, par les mérites glorieux et par les prières de tous les saints qui furent fidèles à se tenir au pied de la croix, obtenir l'heureux effet de votre passion. Vous qui vivez etc. (1).

Ajoutons avec l'Epouse du divin Saveur : « Seigneur Jésus-Christ, nous vous demandons, avec humilité, que la Bienheureuse Vierge Marie votre Mère, dont l'âme très-douce fut transpercée, à l'heure de votre passion, d'un glaive de douleur, intercède pour nous auprès de votre clémence, maintenant et à l'heure de notre mort (2). »

« Vous êtes accablée de douleur et noyée dans vos larmes, ô douce Vierge Marie, pendant que vous vous tenez près de la croix du divin Rédempteur votre Fils. »

(1) Deus in cujus passione, secundum Simeonis prophetiam, dulcissimam animam gloriosæ Virginis et matris Mariæ doloris gladius pertransivit : concede propitius, ut qui transfixionem ejus et passionem venerando recolimus, gloriosis meritis et precibus omnium sanctorum cruci fideliter astantium intercedentibus, passionis tuæ effectum felicem consequamur. Qui vivis. *Miss*.

(2) Interveniat pro nobis quæsumus, Domine Jesu Christe, nunc et in hora mortis nostræ, apud tuam clementiam, Beata Virgo Maria Mater tua, cujus dulcissimam animam in hora tuæ passionis gladius doloris pertransivit. Qui vivis. *Missal Rom*

« O vous qui passez par le chemin, arrêtez et voyez s'il y a une douleur pareille à la mienne. »

« Le martyre de la Vierge, dit saint Bernard, est célèbre, tant par la prophétie de Siméon, que par l'histoire de la passion de Notre-Seigneur. « Celui-ci, dit le saint vieillard, en parlant de l'Enfant Jésus, est venu pour être un signe de contradiction. C'est pourquoi, disait-il à Marie, un glaive traversera votre âme. » Ce glaive, ô Bienheureuse Mère, a véritablement traversé votre âme; car ce n'est qu'en la traversant, qu'il atteignit la chair de votre fils. La lance cruelle qui ouvrit le côté sacré de Jésus votre Fils, n'atteignit pas son âme, puisqu'il avait rendu son dernier soupir; mais ce glaive traversa la vôtre. L'âme de Jésus n'était plus là, pour sentir cette blessure, mais la vôtre y était et ne pouvait en être arrachée. »

La violence de la douleur transperça donc votre âme, en sorte que nous devons vous regarder comme supérieure à tous les martyrs. La compassion que l'amour vous fit endurer, surpassa, en effet, immensément, toutes les douleurs corporelles. Et n'était-elle pas plus pénétrante que tous les glaives, cette parole qui traversa votre âme et qui pénétra jusqu'aux join-

tures de l'entendement et de l'esprit? « Femme, voilà votre fils. » O commutation déchirante ! Jean vous est donné à la place de Jésus ; le fils de Zébédée à la place du Fils de Dieu. Comment cette parole ne transpercerait-elle pas votre âme si affectueuse, quand le souvenir de cette même parole fend nos cœurs?...

« Quelqu'un dira peut-être, continue saint Bernard, ne savait-elle pas que son fils devait mourir? Elle le savait sans doute. N'espérait-elle pas qu'il ressusciterait après sa mort? Rien de plus certain. Comment souffrit-elle donc, en le voyant crucifié ? Sa douleur fut immense. Et qui êtes-vous donc, ô mon Frère? d'où vous vient cette sagesse qui vous cause plus de surprise en voyant Marie compatir à son fils, qu'en voyant le fils de Marie souffrir dans sa chair? Celui-ci put mourir dans son corps ; celle-là n'aurait pu mourir dans son cœur? La charité de Jésus, la plus grande qu'il y ait jamais eu, le fit mourir dans sa chair, et la charité de Marie, la plus grande après celle de son Fils, la fit mourir dans son cœur. »

Les solennités pascales succèdent aux mystères douloureux de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du martyre de son auguste Mère. Ces fêtes

dont rien, dans le culte liturgique, n'égale la magnificence, sont toutes parfumées des gloires de la Bienheureuse Mère du divin Rédempteur. C'est une halte de bonheur et de joie qui s'ouvre pour elle, au tombeau du Christ ressuscité !

L'Eglise, empruntant la langue des Anges, s'écrie :

« Reine du Ciel, réjouissez-vous, *alleluia.* »

« Parce que celui que vous avez mérité de porter dans votre sein, *alleluia.* »

« Est ressuscité comme il l'a prédit, *alleluia.* »

« Priez Dieu pour nous, *alleluia.* »

« Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, ô Vierge Marie, *alleluia.* »

« Parce que le Seigneur est vraiment ressuscité ! *alleluia.* »

« Ajoutons avec l'Eglise : « O Dieu, qui par la ré-
» surrection de votre fils Notre-Seigneur Jésus-Christ,
» avez daigné réjouir le monde, faites, nous vous en
» supplions, que par la Vierge Marie sa mère, nous
» puissions parvenir aux joies de la vie éternelle.
» Par le même Jésus-Christ. (1) »

(1) Regina Cœli lætare, alleluia.
Quia quem meruisti portare, alleluia

Saint Jean l'Evangéliste raconte ainsi, l'apparition de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Madeleine, après sa résurrection :

« Mais Marie se tenant dehors près du sépulcre, » pleurait, et en pleurant elle se pencha et regarda » dans le sépulcre. »

« Elle vit deux Anges vêtus de blanc, assis, l'un à » la tête, l'autre aux pieds, là où on avait posé le » corps de Jésus. »

« Ils lui dirent : Femme pourquoi pleurez-vous? » Elle leur dit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, » et je ne sais où ils l'ont mis. »

« Ayant dit cela, elle se retourna et vit Jésus de- » bout, et elle ne savait pas que c'était Jésus. »

« Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Sei-

Ressurrexit sicut dixit, alleluia.
Ora pro nobis Deum, alleluia.
Gaude et lætare Virgo Maria, alleluia.
Quia surrexit Dominus vere, alleluia.

Oremus.

Deus, qui per résurrectionem Filii tui Domini nostri Jesu Christi mundum lætificare dignatus es præsta, quæsumus, ut per ejus genitricem Virginem Mariam, perpetuæ capiamus gaudia vitæ. Per Dominum etc.

» gneur si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où
» vous l'avez mis et je l'emporterai. »

« Jésus lui dit : Marie. Elle, se retournant, lui dit :
» Rabonni, ce qui signifie Maître. »

Saint Matthieu, saint Marc et saint Luc nous ont transmis le récit d'une autre apparition du Sauveur aux saintes Femmes.

Ecoutons saint Luc : « Le jour d'après le Sabat, de
» grand matin, elles, (les saintes Femmes) vinrent au
» sépulcre, apportant les parfums qu'elles avaient
» préparés. Elles trouvèrent que la pierre du sépulcre
» avait été ôtée ; et étant entrées elles ne trouvèrent
» point le corps du Seigneur Jésus. »

« Et pendant qu'en leur âme elles étaient conster-
» nées de ceci, voilà que près d'elles, parurent deux
» hommes vêtus d'habits resplendissants. »

« Et comme, saisies de frayeur, elles abaissaient
» leurs yeux à terre, ils leur dirent : Pourquoi cher-
» chez vous parmi les morts celui qui vit ? »

« Il n'est pas ici, il est ressuscité. Souvenez-vous
» de ce qu'il vous a dit lorsque vous étiez encore en
» Galilée.

« Il faut que le fils de l'homme soit livré entre les
» mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il res-
» suscite le troisième jour.

« Et elles se ressouvinrent de ses paroles.

L'évangéliste saint Matthieu ajoute : « Aussitôt sor-
» tant du sépulcre avec crainte et grande joie ; elles
» coururent annoncer ceci aux disciples. »

« Et voilà que Jésus se présente à elles, disant : Le
» salut soit sur vous ; mais elles, s'étant approchées,
» serrèrent étroitement ses pieds et l'adorèrent. »

« Alors Jésus leur dit : Ne craignez point ; allez
» dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; là, ils
» me verront. »

Saint Luc complète cet admirable récit en disant :

« Ce furent Marie-Madeleine et Jeanne, et Marie,
» mère de Jacques, et les autres qui étaient avec elles,
» qui racontèrent ceci aux Apôtres.

Marie-Madeleine et les saintes Femmes qui étaient allées de grand matin au sépulcre, eurent le bonheur de voir, avant tous les Apôtres, le Sauveur ressuscité. Ce privilége fut la récompense de leur foi et de leur amour.

Le scandale de la passion et de la mort de l'Homme-Dieu avait abattu ses disciples. Leur foi avait été ébranlée, et presque déracinée de leur âme. Et quand les saintes Femmes viennent leur dire, qu'elles ont vu le divin Sauveur ressuscité, qu'elles ont embrassé

ses pieds adorables, qu'il leur a parlé et qu'elles sont chargées de leur dire qu'ils le verraient en Galilée, les Apôtres se moquent d'elles et les accusent de folie.

Mais pourquoi, dans l'histoire évangélique de la résurrection du Sauveur, n'y a-t-il pas un mot, pas un seul mot pour sa divine Mère ?

Marie-Madeleine et ses compagnes méritèrent par leur foi et par leur amour l'insigne honneur de contempler avant les Apôtres, Jésus et Jésus ressuscité ! Or, si les apparitions du divin Sauveur après sa résurrection, se produisent par une sorte d'harmonie et de conformité mystérieuse, avec les sentiments des saintes Femmes et avec ceux des disciples qui l'ont connu et aimé pendant sa vie mortelle, il est plus qu'évident, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a suivi la même loi à l'égard de sa sainte Mère.

La foi et l'amour de Marie pour son divin Fils, sont au-dessus de toute pensée et de toute louange. Les lumières surnaturelles qui éclairent l'âme immaculée de la Reine des Anges, de la Reine des Prophètes, de la reine des Apôtres, lui font découvrir dans les livres saints, toute l'histoire de la résurrection de son adorable Fils, avant même qu'elle soit accomplie. Pas un détail de cette résurrection glorieuse ne peut échapper

à son intuitif regard. Cette Mère divine a partagé dans une mesure, que les élus seuls comprennent, toutes les souffrances de Jésus-Christ. Son martyre et sa passion se mêlent, se fondent et se perdent, pour ainsi dire, dans la Passion et dans les supplices de l'Homme-Dieu.

Madeleine et les saintes Femmes, plongées dans une sorte de désespoir par la Passion du Sauveur, ne se souviennent plus des paroles de Jésus touchant sa résurrection. Il faut que les Anges en réveillent la pensée dans leur âme. Elles vont de grand matin au sépulcre. Elles y portent une grande quantité de parfums pour embaumer définitivement le corps de Jésus. Tout cela prouve, qu'elles n'ont pas compris ces paroles du divin Maître :

« Le Fils de l'homme sera mis à mort, mais il ressuscitera le troisième jour. » *Tertia die resurget.*

Rien de pareil n'a lieu dans l'âme de la Très-Sainte Vierge. Plongée dans la plus sublime contemplation depuis qu'elle a quitté le théâtre sanglant du supplice de son Fils et de son propre martyre, elle se nourrit des oracles sacrés sortis de la bouche divine du Sauveur, touchant sa ressurrection glorieuse. Et voilà pourquoi les plus profonds mystiques dont l'his-

toire de l'Eglise nous a transmis les noms, n'ont jamais douté, que la première apparition du Verbe incarné, après sa glorieuse résurrection, n'ait été accordée à sa bienheureuse Mère.

S'il était possible de réunir, comme en un faisceau, tous les rayons de lumière qui ont éclairé les grands contemplatifs sur les apparitions de Notre-Seigneur Jésus-Christ à sa très-sainte Mère, à partir du moment même de sa résurrection, nous tomberions dans un ravissement ineffable. Les Anges seuls, ont connu cette merveilleuse histoire. Les Saints en ont appris quelque chose, de ces esprits bienheureux ; nous la connaîtrons tout entière dans le Ciel, si nous sommes assez heureux pour parvenir, à l'aide des bénédictions de la bienheureuse Mère de la grâce divine, aux joies de la vie éternelle.

N'est-ce point au moment même de la première apparition de Jésus à sa sainte Mère, que les Anges, témoins d'une scène, dont ils pourraient seuls reproduire la fidèle image, chantèrent sur leurs lyres célestes, le cantique des saintes Solennités Pascales?

Reine du Ciel, réjouissez-vous,
Alleluia,
Parce que celui que vous avez mérité de porter,
Alleluia,

Est ressuscité ainsi qu'il l'a dit.
Alleluia,
Priez pour nous votre Dieu,
Alleluia,
Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, ô Vierge Marie.
Alleluia,
Parce que le Seigneur est vraiment ressuscité,
Alleluia.

La Bienheureuse Marie avait adoré, la première, l'enfant Dieu, quand, sans cesser d'être Vierge, elle l'enfanta dans la pauvre étable de Bethléhem. Cette divine Mère avait reçu le premier regard et les premières caresses du Fils de Dieu devenu son Fils. Elle avait versé des larmes de joie mêlées cependant, à des larmes de douleur, en le voyant naître à une vie qui commençait dans la crèche d'une étable, pour s'achever un jour sur la croix.

Dix-huit siècles d'admiration, de louange, de saints transports, d'éloquents panégyriques n'ont pu toutefois, donner à la terre le dernier mot des joies de la plus heureuse des mères, quand elle berçait dans ses bras, quand elle allétait, quand elle endormait sur son sein virginal le Verbe fait chair.

Qui donc, sans une révélation divine, pourrait se faire une idée des inexprimables transports, dont la

glorieuse Mère du Christ glorieux, fut enivrée, au moment, où, sortant du tombeau, chargé des immortels trophées qu'il avait moissonnés sur la mort et sur l'enfer, ce Fils adoré épanchait sur sa Mère ravie, les torrents de lumière et de béatitude dont son humanité sainte était inondée ?

Les quarante jours qui s'écoulèrent entre la résurrection du Sauveur et son ascension triomphante, ont été sans aucun doute, les plus beaux jours que l'auguste Marie a passés sur la terre.

Pendant la vie mortelle de l'Homme-Dieu, la très-douce Vierge avait constamment sous les yeux le lamentable tableau de sa passion et de sa mort. Elle en avait appris la douloureuse histoire dans les oracles sacrés qu'elle méditait nuit et jour. Mais elle sait, qu'en ressuscitant d'entre les morts, il ne peut plus souffrir. Elle sait, que le vainqueur de la mort ne peut plus mourir (1).

Elle voit l'accomplissement des paroles sublimes par lesquelles David son aïeul, célébrait, mille ans à l'avance, le glorieux triomphe de Jésus-Christ sur la mort.

« Seigneur vous avez posé votre main sur moi.

(1) Christus resurgens ex mortuis jam non moritur. *Rom. VI, 9.*

« Vous m'avez éprouvé, vous m'avez connu. »

« Vous avez connu ma sépulture et ma résurrection (1). »

Cette Mère, trois fois bienheureuse, contemple sans nuage, les splendeurs immortelles qui rayonnent de la chair sacrée que le Verbe divin prit dans ses chastes entrailles, et que le tombeau a transfigurée pour jamais.

Elle plonge son regard de Mère, au fond des divines richesses dont resplendit la robe de chair qu'elle a donnée au Fils de Dieu devenu le sien. Elle enfonce ses mains maternelles dans les cicatrices glorieuses qui seront l'éternel trophée de la victoire du Christ sur l'antique serpent. Elle les touche, elles les contemple, elle y attache sa bouche virginale, non pour se convaincre, comme le disciple infidèle, de la réalité de la résurrection de son Fils et de son Dieu, mais pour jouir de sa gloire, mais pour partager son triomphe, mais pour s'enivrer divinement de la béatitude dans laquelle l'humanité sainte du Verbe fait chair, est entrée pour jamais.

(1) Domine posuisti super me manum tuam.

Probasti me et cognovisti me.

Tu cognovisti sessionem meam et ressurectionem meam. *Psalm. CXXXVIII.*

L'auguste Reine de l'univers voit son Fils ressuscité. Elle entend la première parole que le Christ glorieux prononce en sortant des bras de la mort, en déchirant le linceul du trépas. Et cette parole, sans doute, est celle-ci : « Ma Mère, voilà votre Fils. »

Du haut de la croix, l'Homme-Dieu avait dit à la Reine des martyrs, en lui montrant le disciple bien-aimé: « Femme, voilà votre Fils. » *Mulier, ecce Filius tuus*. Et cette parole avait traversé, comme un glaive, l'âme immaculée de l'Eve divine. Tout est changé désormais. Et Jésus ressuscité, en enlaçant de ses bras immortels, en pressant sur son cœur divin, celle qui, après avoir partagé tous les supplices de sa passion, doit partager toute sa béatitude et toute sa félicité, lui dit, d'un accent qui ravit les Anges :

« Ma Mère, voilà votre Fils. » *Mater, ecce Filius tuus*.

Cette scène d'incompréhensible tendresse, eut fait mourir d'amour la plus heureuse de toutes les mères, si ce même amour ne lui eut fait une loi, de prolonger son exil sur la terre, pour consoler les disciples de son Fils, pour être leur étoile, pour leur servir de protectrice et de Mère.

Une seule chose, peut encore mêler des flots d'a-

mertume aux jours qu'elle doit passer sur cette terre, après l'ascension de son Fils ; et cette chose est une séparation redoutée. Mais cette séparation, elle veut la subir, pour ne pas laisser orphelins les frères de son Fils devenus ses enfants d'adoption. Elle sait, et elle sent, que cette séparation, source d'un nouveau martyre, ne l'empêchera plus de goûter l'intarissable sentiment de bonheur et de joie, que lui cause l'invincible certitude de la félicité permanente et suprême, dont l'adorable humanité du Christ vainqueur s'enivrera à jamais, dans les profondeurs sans fond de l'essence infinie.

Ecoutons maintenant, le récit évangélique de l'ascension de Jésus-Christ au ciel. L'homme Dieu avait conduit son auguste Mère, ses Apôtres, ses disciples et les saintes femmes sur le mont des Oliviers, éloigné de Jérusalem, de l'espace qu'il était permis de parcourir, le jour du Sabat, c'est-à-dire, d'une demie heure environ.

« Ceux donc, dit saint Luc (1), qui étaient là, l'interrogèrent, disant : Seigneur, est-ce en ce temps-là que vous rétablirez le royaume d'Israël ? »

(1) Act. Apost. I, 6.

« Et il leur dit : Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les moments que le Père a réservés en sa puissance. »

« Mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui surviendra en vous, et vous me serez témoins en Jérusalem et dans toute la Judée, et en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

« Et disant cela, ils le virent s'élever, et une nuée l'enveloppant, le déroba à leurs yeux. »

« Et comme ils le regardaient montant au Ciel, voilà près d'eux, debout, deux hommes vêtus de blanc. »

« Qui leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous là, regardant au Ciel? Ce Jésus qui a été enlevé de vous au Ciel, ainsi viendra-t-il, comme vous l'avez vu monter au Ciel. »

« Alors, du mont des Oliviers, qui est près de Jérusalem, à la distance d'une journée de Sabat, ils revinrent à Jérusalem. »

« Et étant entrés dans le Cénacle, ils montèrent là,
» où étaient assemblés Pierre et Jean, Jacques et An-
» dré, Philippe et Thomas, Barthélemi et Matthieu,
» Jacques, fils d'Alphée et Simon le Zélé, et Judas,
» fils de Jacques. »

« Tous ceux-ci, d'une seule âme, persévéraient
» dans la prière avec les Femmes et avec Marie, Mère
» de Jésus et avec ses frères. »

Deux choses étonnent et ravissent l'admiration, dans ce récit de l'ascension de Jésus-Christ au Ciel,

Saint Luc raconte premièrement, avec une éblouissante simplicité, l'événement le plus prodigieux dont la terre ait été le théâtre. Le même évangéliste, mentionne à peine, en second lieu, dans cette divine histoire, la mère de ce fils adoré qui va s'asseoir par delà tous les Cieux, et par dessus tous les esprits célestes, à la droite de Dieu le Père. O sagesse humaine que tes vues sont courtes !...

L'évangéliste saint Matthieu n'a que deux lignes pour raconter un fait, dans lequel se concentrent toutes les grandeurs de Dieu, toutes les gloires de l'humanité sainte du Sauveur, toutes les espérances déifiques de la race humaine, toutes les destinées surnaturelles de l'univers. Les voici :

« Après leur avoir parlé, le Seigneur Jésus fut
» élevé dans le Ciel, où il est assis à la droite de
» Dieu. »

Que se passait-il dans l'âme de l'auguste Reine de l'univers, pendant que son divin Fils, environné de

toutes les légions célestes et des Saints de l'Ancien-Testament, montait au Ciel, et allait s'asseoir à la droite de Dieu?

De toutes ces merveilles, pas un mot, pas une parole, dans le livre divin!

Elevée à la plus sublime extase, la Fille bien-aimée de Dieu, son unique Epouse, sa Mère, son Tabernacle vivant, jouissait sans doute, de toute la splendeur du triomphe de *Jésus-Christ. Quelques mystiques ont* dit: (et qui ne le dirait avec eux?) que par un prodige de la Toute-Puissance, la Mère Immaculée de l'Homme-Dieu, fut portée en corps et en âme, dans le céleste séjour, pour être témoin de la gloire de son Fils et pour partager son triomphe.

Le miracle de la bilocation, reproduit tant de fois, au sein de l'Eglise, ne pouvait être refusé, disent ces mystiques, à la Mère divine du Roi des Rois, du Maître de l'univers, du souverain Seigneur de toutes choses.

Il était convenable, ce semble, que la Mère du divin Rédempteur, que la Reine des martyrs, que la Coopératrice du salut du monde, après avoir partagé toutes les douleurs et toutes les ignominies de celui qui s'est humilié jusqu'à la mort et à la mort de la

croix (1) fut témoin de son exaltation suprême, dans les hauteurs les plus inaccessibles de la gloire ; et que par un privilége dont elle était seule digne, elle fut associée, au moins pour quelques moments, aux joies inexprimables que l'Eternelle Trinité versait, à torrents, dans l'humanité déifiée du Fils de Dieu devenu son Fils.

Revenue de cette sublime extase, la Bienheureuse Vierge alla se renfermer dans le Cénacle, pour y attendre avec les saintes Femmes, avec les Apôtres et les Disciples de son Fils, le divin Paraclet.

L'Eglise de Jésus-Christ fut formée au Cénacle, par l'Esprit Saint, et à l'ombre des bénédictions maternelles de Marie. La Bienheureuse Mère de Jésus, devait couvrir des ailes de son amour le berceau de l'Eglise naissante, comme elle avait environné, de sa tendresse maternelle, le berceau du divin Enfant. Sanctuaire vivant de l'Esprit Saint, Paradis animé des trois personnes divines, la douce Patronne de l'Eglise militante, devait être le canal mystérieux par lequel l'Esprit Créateur versait sur l'Epouse du divin Fils

(1) Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem autem crucis. *Philipp. II, 3.*

de Marie, toutes les richesses de la grâce, tous les dons de sa charité infinie.

Nous le comprenons: toutes les solennités du culte catholique, sont pleines des gloires de la Bienheureuse Mère de celui qui vit et règne avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, pendant les siècles des siècles. Ainsisoit-il.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

LE CULTE PUBLIC

que

L'ÉGLISE REND A LA BIENHEUREUSE MÈRE DE DIEU

PAR LES SOLENNITÉS LITURGIQUES

L'Eglise de Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait du mois des fleurs, une grande et sainte solennité, qui a pour objet, d'élever le culte de la Très-Sainte Vierge à sa plus haute magnificence. Le mois de Marie partout célébré, partout embaumé de la piété que respirent les sanctuaires, les autels et les temples consacrés à la Bienheureuse Mère du Verbe fait chair, est l'accomplissement littéral de ces paroles de Salomon :

« Ses fils se sont levés et ils l'ont proclamée la plus heureuse de toutes les mères (1) » Le mois de Marie est l'épanouissement le plus populaire et le plus universel de cet oracle échappé aux lèvres virginales de l'auguste Mère de Dieu, quand elle daigna visiter Elisabeth sa parente. « Toutes les générations m'appelleront Bienheureuse (2). »

Que l'Enfer doit rugir de colère et de désespoir en voyant le culte de la Femme divine, parvenu sur la terre, à des proportions qui semblent ne pouvoir être désormais surpassées! Que nous sommes heureux d'être témoins des gloires que le dix-neuvième siècle devait ajouter, dans cette vallée des larmes, au culte de la Reine des Anges et des hommes! Mais que nous serions coupables, si ces solennités, devenues si chères à tous les serviteurs de Marie, se déployaient devant nous, sans nous faire aimer la seule chose qui doit nous attacher à cette vie, c'est-à-dire la grâce divine, principe de toutes les grandeurs de notre Mère, comme elle est le principe de toutes les vertus

(1) Surrexerunt Filii ejus et beatissimam prædicaverunt. *Prov. XXXI, 28.*

(2) Beatam me dicens omnes générationes. *Luc. I, 48.*

qui peuvent nous faire partager un jour, la gloire dont elle jouit au plus haut des Cieux !

Le Pape Pie VII, de sainte et glorieuse mémoire, a enrichi le mois de Mai d'une fête liturgique qui doit être bien chère à tous les enfants de l'Eglise militante.

Voulant perpétuer, à jamais, le souvenir de la protection tutélaire dont la Bienheureuse Vierge daigna environner le chef de l'Eglise, pendant la terrible persécution dont il fut l'objet, de la part d'un prince ingrat, dont l'orgueil ne connaissait plus de bornes, le pieux Pontife institua, en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, une solennité liturgique sous ce titre consolant :

« La fête de la Bienheureuse Vierge Marie, secours des chrétiens (1). »

Cette fête se célèbre dans l'Eglise le vingt-quatrième jour du mois de mai.

Récitons souvent, avec le sentiment profond des maux de l'Eglise et de la puissante protection de Marie, la prière liturgique de *la fête de Notre-Dame auxiliatrice* : « Dieu tout puissant et miséricordieux,

(1) Festum Beatæ Mariæ Virginis titulo auxilium Christianorum. *Miss. Rom. XXIV, Mai.*

qui avez mis dans la protection de la Bienheureuse Vierge Marie, un secours miraculeux et perpétuel, pour la défense du peuple chrétien, faites, nous vous en conjurons, que munis, pendant le combat de cette vie, d'un pareil secours, nous puissions remporter, à l'heure de la mort, la victoire contre l'implacable ennemi du salut. » Par le même J. C. (1).

« Seigneur, nous vous offrons, pour le triomphe de la religion chrétienne, des hosties pacifiques ; et pour qu'elles nous soient profitables, que la Vierge auxiliatrice daigne nous accorder un secours, qui rendra éclatante une pareille victoire (2). »

« Exaucez Seigneur, les peuples qui sont nourris et fortifiés par la participation de votre corps et de votre sang, afin que par la protection de votre sainte Mère, ils soient délivrés de tout péril et de tout mal ; et gardés pour toute espèce de bien (3). »

(1) Omnipotens et misericors Deus, qui ad défensionem populi christiani in Beatissima Virgine Maria perpetuum auxilium mirabiliter constituisti : concede propitius; ut tali præsidio muniti certantes in vita, victoriam de hoste maligno consequi valeamum in morte. Per Dominum etc. *Missal. Rom.*

(2) Secret. Missal. Rom.

(3) Missal. Rom. Post-Com.

En récitant, dans le bréviaire romain, l'office de cette solennité secourable, on croit entendre le doux et courageux Pontife épanchant son âme au pied des autels de sa puissante Protectrice.

« Daignez me permettre de vous louer, ô Vierge sacrée, dit à Marie, le noble et saint prisonnier de Savonne : « Donnez-moi la force de vaincre vos ennemis (1). » On retrouve l'âme candide de Pie VII, dans cette touchante antienne des premières vêpres de la fête de Notre-Dame auxiliatrice :

« Marie était notre espérance ; nous nous sommes refugiés sous sa protection, afin qu'elle nous délivrât et elle est venue à notre secours (2). »

Méditons les admirables paroles que le Saint-Esprit semble avoir dictées, lui-même, à saint Bernard, afin qu'elles devinssent, un jour, l'éloquente justification de la fête de Notre-Dame auxiliatrice.

« Un homme et une femme nous avaient nui cruellement ; mais rendons grâce à Dieu ; un homme

(1) Dignare me, laudare te, Virgo sacrata ; da mihi virtutem contra hostes tuos. *Brev. Ant. Advent.*

(2) Ecce Maria erat spes nostra, ad quam confugimus in auxilium, ut liberaret nos, et venit in adjutorium nobis. *Brev. Rom. I, Vesp. Fest.*

et une femme ont tout réparé avec une surabondance de grâces. »

« Le Christ, sans doute, pouvait suffire seul, à la
» réparation de nos maux, puisque tous les mérites
» viennent de lui ; mais il n'était pas bon pour nous,
» que l'homme fut seul, dans cette œuvre répara-
» trice. Il était plus convenable que l'un et l'autre
» sexe nous vint en aide. C'est pourquoi la femme
» bénie entre toutes les femmes, ne sera pas oisive :
» elle aura sa place dans cette réconciliation. Car il
» faut un médiateur auprès du Christ médiateur, et
» il n'y en a point de plus utile à l'œuvre de notre salut
» que Marie, elle-même. Eve avait été une médiatrice
» cruelle, puisque c'est par elle, que l'antique serpent
» versa son mortel poison dans l'âme de l'homme. Mais
» Marie a été une médiatrice fidèle, qui a présenté
» aux hommes et aux femmes l'antidote du salut.
» Eve fut un instrument de séduction, et Marie de
» propitiation ; l'une suggéra la prévarication et
» l'autre apporta la Rédemption. »

» Pourquoi la fragilité humaine craindrait-elle
» d'approcher de Marie ? Il n'y a rien en elle d'aus-
» tère et d'effrayant ; elle est toute de suavité ! Elle
» offre à tous le lait et la laine. Déroulez avec la plus

» scrupuleuse attention, l'histoire de l'Evangile, et
» si vous y découvrez, de la part de Marie, quelque
» chose de dur qui ressemble à un reproche, ou
» qui porte le caractère de la plus légère indignation,
» tenez-la désormais pour suspecte, et craignez d'ap-
» procher de son trône (1). »

» Mais si, comme il est impossible d'en douter, con-
» tinue saint Bernard, vous demeurez convaincu, que
» tout ce qui la concerne, respire la piété et la cha-
» rité, la mansuétude et la miséricorde, rendez grâce
» à Celui, dont la douce Providence et l'ineffable man-
» suétude nous avaient préparé une médiatrice telle,
» qu'il est impossible de pouvoir suspecter un seul
» instant sa tendresse maternelle. Elle s'est faite toute
» à tous; elle est devenue, par une charité immense,
» la débitrice des sages et des insensés. Elle ouvre à
» tous le sein de sa miséricorde, afin que tous puisent
» dans sa plénitude : que *le captif y trouve la li-*
» *berté*, le malade la guérison, celui qui est triste
» la consolation, le pécheur le pardon, le juste la
» grâce et l'ange la joie.

» Pour elle, elle ne discute pas les mérites passés,

(1) Bernard. Serm. de XII Stell.

» mais elle se montre exorable à tous, clémente » pour tous ; elle étend sa pitié miséricordieuse sur » tous. C'est elle qui fut cette femme promise de » Dieu, pour briser la tête de l'antique serpent, de » celui qui par ses ruses infernales, lui a tendu toute » sorte de piéges, mais sans succès. Seule elle a » broyé la malice de toutes les hérésies. *Tous les* » *faiseurs d'embûches ont été écrasés*, tous les » supplantateurs ont été foulés sous ses pieds, tous » les calomniateurs ont été réfutés ; toutes les géné- » rations l'appellent Bienheureuse. Et si l'Eglise est » figurée par la lune, vous trouvez la médiation de » Marie exprimée dans cette figure. » Une femme était » vêtue du Soleil. La lune était sous ses pieds (3). Em- » brassons les traces de Marie, ne la quittons pas sans » qu'elle nous bénisse, elle est toute puissante (2). »

Entendons maintenant le récit liturgique de *l'institution de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice*. Recueillons, avec une foi vive, et une confiance sans borne, les hautes leçons que le Saint-Esprit donne, par la bouche de l'Eglise, aux princes de la terre, à

(1) Mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus. *Apocal. XII, 1.*

(2) Bern. Serm. 12 Stell.

ces potentats, trop souvent enivrés de leur gloire éphémère ; et comprenons, qu'il n'y a point de châtiments comparables à ceux qui menacent les persécuteurs de l'Eglise et de la Papauté !

« Le peuple chrétien a souvent ressenti les effets » de la protection invincible de la Mère de Dieu, » contre les ennemis de la religion. C'est pourquoi le » très-saint Pontife Pie V, après l'insigne victoire » remportée sur les Turcs, dans les îles Yonniennes, » par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, » voulut que, dans les litanies de Notre-Dame de » Lorette, on ajoutât aux louanges de la Reine des » Cieux, cette invocation : « Secours des chrétiens, » priez pous nous (1). »

» Mais un fait non moins digne d'admiration et qui » doit être regardé comme un miracle, c'est que le » Souverain Pontife Pie VII, après avoir été arraché » du siége apostolique de saint Pierre, par les com- » plots et par les armes des impies, et détenu, pen- » dant plus de cinq ans à Savonne, dans une étroite » captivité, toutes les voies lui étant entièrement fer- » mées, pour qu'il lui fut impossible de gouverner

(1) Auxilium Christianorum, ora pro nobis. *Litan. Loretan.*

» l'Eglise (genre de persécution dont il n'y a point » d'exemple dans les annales du passé), tout-à-» coup, et contre l'attente générale, le saint Pon-» tife fut porté, aux applaudissements de la terre, » et en quelque sorte, par les mains de l'univers, » sur le trône pontifical Ce prodige se renouvela » une seconde fois; car une nouvelle tempête s'étant » élevée, Pie VII fut de nouveau forcé de sortir » de Rome et de chercher un asile en Ligurie, avec » le sacré collége des Cardinaux; mais, par un » bienfait évident de la protection divine, cette tem-» pête qui menaçait Rome d'un horrible bouleverse-» ment, s'arrêta soudain, et le Pontife suprême rentra » dans la ville sainte, aux applaudissements uni-» versels.

» Pie VII qui, pendant sa captivité, n'avait pu ac-» complir le vœu qu'il avait fait, alla poser lui-même, » de ses propres mains, une couronne d'or, sur la » célèbre image qu'on honore à Savonne, sous le titre » de Notre-Dame de Miséricorde. Convaincu que ces » merveilleux événements étaient dûs à l'intercession » de la Très-Sainte Mère de Dieu dont il avait imploré » et fait implorer le puissant secours, Pie VII institua » une fête solennelle en l'honneur de la Bienheu-

» reuse Vierge Marie Mère de Dieu, sous ce titre :
» *La Bienheureuse Vierge Marie secours des chré-*
» *tiens.* « Ce grand Pontife voulant que cette fête fut
» célébrée à perpétuité, le vingt-quatrième jour de mai
» qui était l'anniversaire de son heureux retour dans
» la ville sainte, il approuva l'office propre à cette
» solennité, afin que la mémoire d'un si grand bien-
» fait et les actions de grâce qui lui étaient dues,
» fussent impérissables au sein de l'Eglise (1). »

Ainsi, mes très-chers frères, tous les Evêques, tous les Prêtres, tous les Religieux, tous ceux qui récitent, dans l'univers, l'office de la sainte Eglise romaine, méditent chaque année, au jour de la fête de Notre-Dame auxiliatrice, cette grande page de l'histoire des divines miséricordes, et de la miraculeuse protection de la Bienheureuse Mère de Dieu. Ce monument liturgique apprend aux rois de la terre et particulièrement aux persécuteurs de l'Eglise du Christ, qu'il n'y a point de force qui puisse vaincre la force de Dieu, et point de conseil qui puisse prévaloir contre le sien.

« Vous êtes heureuse, ô Vierge sacrée, vous êtes digne de toute louange, parce que c'est de vous qu'est sorti le Soleil de justice, le Christ notre Dieu. »

(1) Tiré des monuments publics.

« Priez pour le peuple, soyez la médiatrice du Clergé, intercédez pour le sexe pieux ; que tous ceux qui implorent votre appui, sentent les effets de votre protection. »

Ajoutons enfin, avec l'immortel Pontife : « Nous avons crié vers vous, sainte Mère de Dieu, et par vous, le secours du Seigneur nous a été donné (1). »

Le deuxième jour du mois de juillet nous amène au pied des autels de la Bienheureuse Mère de Jésus, pour célébrer le mystère de la visitation de la Très-Sainte Vierge à sa cousine Elisabeth (2).

Cette ravissante solennité tient une place considérable dans l'Evangile des gloires de la Reine des Anges. L'évangéliste saint Luc, a reproduit, pour ainsi dire, toutes les circonstances de ce touchant mystère. »

Récitons, avec une tendre confiance, la prière liturgique de la fête de la visitation. « Seigneur nous vous supplions de répandre sur vos serviteurs, le don de la grâce céleste, afin que la solennité sacrée

(1) Ad te, ô Sancta Dei genitrix, clamavimus, et per te, venit Domini auxilium nobis. *Brev. Rom.*

(2) Festum Visitationis Beatæ Mariæ Virginis. *Brev. Rom.*

de la Visitation, donne un accroissement de paix à ceux pour qui l'enfantement de la Bienheureuse Vierge a été le principe du salut. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc. (1).

« L'épitre de cette fête est empruntée au livre des saints cantiques. Le Prophète contemplait en l'écrivant, le Verbe incarné et sa divine Mère, quittant l'humble demeure de Nazareth, pour aller répandre la lumière de la grâce, dans la maison du père de saint Jean-Baptiste (2).

« Le voilà (mon bien-aimé), le voilà qui vient,
« bondissant sur les montagnes, franchissant les col-
« lines. Mon bien-aimé est semblable à la gazelle ou
« au faon des biches. Il est caché derrière notre mu-
« raille, regardant par les fenêtres et à travers les
« treillis. Voilà que mon bien-aimé me parle... Levez

(1) Famulis tuis quæsumus Domine, cæiestis gratiæ, munus impertire, ut quibus Beatæ Virginis partns extitit salutis exordium, visitationis ejus votiva solennitas, pacis tribuat incrementum. Per Dominum etc. *Missal. Rom.*

(2) Dans le volume que nous avons publié, il y a dix-neuf ans sur les *Grandeurs de la Sainte Vierge*, nous nous sommes appliqué à faire ressortir les divines richesses cachées dans le mystère de la Visitation, et dans le *Magnificat*, qui le remplit de tant de magnificences.

» vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe; ô la plus
» belle, venez. Déjà l'hiver est passé. Les frimats ont
» disparu. Les fleurs commencent à paraître dans
» nos champs. Le temps de la taille est arrivé. La
» voix des tourterelles a été entendue dans nos cam-
» pagnes; le figuier commence à montrer ses bour-
» geons, et les vignes qui fleurissent, répandent leur
» parfum. Levez-vous, ô mon amie, vous êtes ravis-
» sante de beauté! Venez, ô ma colombe, dans les
» creux de la pierre, dans l'obscur réduit de la ma-
» sure, montrez-moi votre visage, que votre voix re-
» tentisse à mes oreilles. Votre voix est si douce.
» Votre visage est si beau!! (1). »

« En ces jours-là, dit l'évangéliste saint Luc, Marie
» se levant, s'en alla avec hâte vers les montagnes
» dans une ville de Juda;

« Et elle entra dans la maison de Zacharie, et elle
» salua Elisabeth.

« Et lorsque Elisabeth entendit la salutation de
» Marie, il arriva que l'enfant tressaillit dans son
» sein; et Elisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint;

« Et élevant la voix elle s'écria : Vous êtes bénie

(1) Cant. Cant.

» entre les femmes, et béni est le fruit de votre » ventre.

« Et d'où me vient ceci, que la mère de son Sei- » gneur vienne à moi?

« Car sitôt que votre voix, quand vous m'avez » saluée, a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli de » joie dans mon sein.

« Et heureuse, vous qui avez cru, car ce que le Sei- » gneur vous a dit s'accomplira.

« Et Marie dit : « Mon âme glorifie le Seigneur. »

Là, finit l'évangile de la fête de la Visitation.

Achevons, avec la Bienheureuse Mère du Verbe fait Chair, cette épopée surnaturelle des grandeurs de Dieu et des gloires de la race humaine.

« Et Marie dit : « Mon âme glorifie le Seigneur.

« Et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu » mon Sauveur.

« Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante : » et voilà que toutes les générations, à cause de cela, » m'appelleront heureuse ;

« Car celui qui est puissant a fait en moi de gran- » des choses, et son nom est saint.

« Et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur » ceux qui le craignent.

« Il a signalé la force de son bras : il a dispersé les
» superbes, par une pensée de son cœur.

« Il a jeté bas de leur trône les puissants, et il a
» élevé les petits.

« Il a rempli de biens les affamés, et renvoyé vides
» les riches.

« Se ressouvenant de sa miséricorde, il a relevé
» Israël son serviteur, selon ce qu'il avait dit à nos
» pères, à Abraham et à sa race pour toujours. »

Si le sens chrétien n'avait été oblitéré et presque détruit, dans les classes lettrées, par le paganisme de l'enseignement ; si les fables impures des classiques idolâtres, n'avaient affadi les âmes, en les dégoûtant de cette poésie de l'Evangile qui surpasse la poésie païenne, de toute la hauteur qui surpasse la vérité du mensonge, la lumière des ténèbres, le bien du mal, la vertu du vice ; la lecture de ces pages inspirées, nous jetterait dans une sorte de ravissement.

Que de merveilles, les commentateurs de nos livres saints, feront sortir de cette divine histoire ! Que de chastes et douces inspirations, la méditation du mystère de la Visitation, fera naître dans l'âme des contemplatifs et des prédicateurs de l'Evangile !

Ecoutons saint Jean Chrysostôme, parlant avec sa

bouche d'or, du ravissant mystère dont nous méditons les merveilles divines.

« Quand le Rédempteur de la race humaine fut
» venu, il se hâta d'aller voir Jean son ami, enfermé
» encore dans le sein de sa mère. Mais lorsque Jean
» du sein de sa mère, l'eut aperçu dans le sein de la
» sienne; secouant les barrières de la nature, il s'écrie:
» Je vois le Seigneur qui a imposé des limites à la
» nature, et je n'attends pas le jour de ma naissance;
» le temps de neuf mois ne m'est point nécessaire,
» car en moi est celui qui est éternel. Sortant donc
» de ce ténébreux tabernacle, je prêcherai la science
» sommaire des choses les plus admirables. Je suis le
» signe. Je donnerai le signal de la venue du Christ.

« Je suis la trompette : je proclamerai la venue du
» Fils de Dieu dans la chair. Je sonnerai de la trom-
» pette et je le bénirai par la langue de mon Père. Je
» sonnerai de la trompette et je vivifierai le sein de
» ma Mère.

« Vous voyez combien ce mystère est nouveau,
» combien il est admirable. Cet enfant n'est point né
» et il parle par ses tressaillements ; on ne le voit
» point, et déjà il fait entendre des menaces ; on ne
» lui permet point de parler et ses actions se revè-

» lent; il n'est point entré dans la vie, et il prêche
» son Dieu; il n'a point encore aperçu la lumière, et
» il montre le soleil; il n'a point encore été enfanté, et
» déjà il se hâte de prendre le devant, car la présence
» de son Seigneur ne lui permet pas de contenir ses
» transports; il n'a pas la patience de demeurer dans
» les limites de la nature, mais il s'efforce de rompre
» la prison maternelle, et déjà il s'applique à signa-
» ler la venue du Sauveur. Voilà, dit-il, celui qui brise
» les chaînes, pourquoi donc demeurerais-je prison-
» nier dans les entrailles maternelles? Le Verbe vient
» pour rétablir toutes choses, et moi je demeurerais
» prisonnier? Je sortirai, je me mettrai à courir et je
» ferai entendre à tous, la grande prédication dont je
» suis chargé : « Voici l'agneau de Dieu qui efface le
» péché du monde (1). »

« Mais, dites-nous, ô Jean, comment étant encore en-
» fermé dans le sein ténébreux de votre Mère, pouvez-
» vous voir et entendre? Comment pouvez-vous con-
» templer les choses divines? Comment pouvez-vous
» tressaillir et exalter? Ce qui se passe est un grand
» mystère. C'est une œuvre qui surpasse toute com-

(1) Ecce agnus Dei qui tollit peccatum mundi. *Joan. I, 29, 36.*

» préhension humaine. C'est avec raison que je ra-
» jeunis et renouvelle la nature, à cause de celui qui
» vient renouveler les choses qui surpassent la nature.
» Je vois, quoique renfermé dans le sein de ma mère
» parce que je vois le soleil de justice dans le sein de
» celle qui le porte. Mes oreillles entendent, parce que
» je nais pour être la voix du Verbe infini. Je pousse
» un cri d'admiration, parce que je considère le Fils
» unique du Père revêtu de notre chair. Je tressaille,
» parce que je vois le Créateur de tout l'univers pre-
» nant la forme de l'homme. Je suis dans le ravisse-
» ment, parce que je vois le Rédempteur du monde
» revêtu d'un corps. Je préviens son avènement, et
» je suis, en quelque sorte, le messager qui court de-
» vant lui pour annoncer sa venue.

» Remarquons, dit à son tour saint Ambroise (1),
» que la supérieure vient voir son inférieure, afin de
» la secourir. Marie vient voir Elisabeth ; le Christ vient
» voir Jean. Plus tard, voulant sanctifier le baptême
» de Jean, le Seigneur ira lui demander le baptême.
» Au moment où Marie arrive, les bienfaits de la pré-
» sence divine se révèlent. Faites attention au sens

(1) Lib. II, Comment. in Luc. C. I.

» de chaque parole, pesez-en la valeur et la propriété.

« Elisabeth entendit, la première, la voix de Marie, » mais Jean sentit, le premier, la grâce divine. Eli- » sabeth entendit selon l'ordre de la nature, et Jean » tressaillit à cause du mystère; celle là connut » d'abord l'arrivée de Marie, et celui-ci l'arrivée du » Seigneur. Les deux mères parlent un langage ins- » piré, et les deux fils agissant au dedans, révèlent » un mystère de piété (1), par les dons faits à leurs » mères; et par un double miracle, ces deux mères » prophétisent, sous l'inspiration de leurs enfants. » L'enfant tressaillit: sa mère fut remplie du Saint- » Esprit. Mais la mère ne fut pas remplie avant l'en- » fant qu'elle portait. L'enfant étant rempli du Saint- » Esprit, il en remplit sa mère.

» Et d'où me vient ceci, que la Mère de mon Sei- » gneur vienne à moi? C'est-à-dire, ajoute saint Am- » broise, d'où me vient un si grand bien que la Mère » de mon Seigneur vienne à moi? Je sens le miracle, » je connais le mystère. La Mère du Seigneur porte » le Verbe. Elle est remplie de Dieu.

« Mais Marie demeura avec Elisabeth, environ trois

(1) Magnum pietatis sacramentum, quod manifestatum est in carne *I. Timoth. III, 16.*

» mois, et elle s'en retourna alors en sa maison. C'est » avec raison que Marie rendit à Elisabeth ce bon » office; et demeura auprès d'elle, pendant ce nom- » bre mystérieux de trois mois. La seule amitié, ne » fut pas la cause du long séjour de Marie chez » Elisabeth; mais la perfection d'un si grand pro- » phète. Car si, au premier instant, où Marie entra » dans la maison, une telle abondance de grâces s'y » répandit, que l'enfant tressaillit dans le sein de sa » mère; que la mère fut remplie du Saint-Esprit; » quelles richesses divines le long séjour de Marie, » dans cette sainte demeure, n'a-t-il pas dû y ajouter?

» Le Prophète était oint dans le sein maternel; il » s'y exerçait comme un puissant athlète, parce qu'un » grand combat était réservé à sa vertu. »

La solennité de *Notre-Dame du Mont-Carmel* (1) que l'Eglise célèbre le seizième jour du mois de juillet, a une origine qui remonte au berceau même du Christianisme, et qui semble avoir été préparée par les grands Prophètes Elie et Elisée, qui firent du Mont-Carmel une sainte solitude, un lieu de repos, de con-

(1) Festum Beatæ Mariæ Virginis de Monte-Carmelo. *Brev. Rom.*

templation et de célestes entretiens avec le Dieu de leurs pères.

Ecoutons le récit liturgique des origines de l'Ordre du Carmel et des richesses spirituelles qui s'y rattachent.

« Le jour sacré de la Pentecôte, les Apôtres, en vertu de l'inspiration céleste, parlant différentes langues et opérant d'éclatants prodiges en invoquant le nom de Jésus, un certain nombre d'hommes qui, selon une antique tradition, s'étaient faits les imitateurs des saints Prophètes Elie et Elisée, et que les prédications de saint Jean-Baptiste avaient préparés à la venue du Christ, convaincus de la vérité des faits, embrassèrent aussitôt la foi de l'Evangile. Ils commencèrent aussi à honorer, d'une dévotion particulière, la Bienheureuse Vierge dont ils avaient eu le bonheur de contempler les traits et de recueillir les paroles. Ces saints personnages construisirent un petit Sanctuaire sur le Mont-Carmel, en l'honneur de la très-pure Vierge, et à l'endroit même, où le Prophète Elie avait vu s'élever une nuée qui portait le type de la Bienheureuse Vierge. »

« Se rassemblant donc, plusieurs fois le jour, dans ce Sanctuaire, ils honoraient par des louanges, par des

prières et par de pieuses cérémonies, la Très-Heureuse Vierge qu'ils regardaient comme la protectrice spéciale de leur Ordre.»

« C'est pourquoi, on commença à les appeler, ça et là, les frères de la Bienheureuse Marie du Mont-Carmel. Ce titre leur fut non-seulement confirmé par les souverains Pontifes, mais des indulgences spéciales furent accordées à ceux qui s'uniraient soit à l'Ordre, soit aux confréries du Mont-Carmel. »

« La très-miséricordieuse Vierge ne s'en tint pas à ces premiers témoignages de protection ; mais elle y ajouta le signe sacré du Scapulaire, dont elle fit don au B. Simon d'Angleterre, afin que ce céleste vêtement fut le signe distinctif de tous ceux qui appartiendraient, de quelque manière, à cet Ordre, et leur servit de bouclier contre les maux qui accablent le monde. »

« Enfin, comme on demandait au pape Honorius, troisième du nom, la suppression de cet Ordre, parce qu'il était encore inconnu en Europe, la très-compatissante Vierge apparut, pendant la nuit, à ce Pontife, et lui ordonna de prendre sous sa protection, cet Ordre et ceux qui lui appartenaient. »

« La très-heureuse Vierge ajouta d'autres préroga-

tives à ces premiers bienfaits. Elle promit, dans le siècle suivant, de protéger dans les flammes expiatrices du Purgatoire, et de conduire au plus tôt au Ciel, ceux de ses enfants qui, inscrits dans la Confrérie du Saint-Scapulaire, feraient, chaque semaine, une légère abstinence, réciteraient les prières prescrites, et pratiqueraient, selon leur état, la chasteté. »

« Votre tête est comme le carmel, et vos cheveux sont comme la pourpre du roi, attachée le long des canaux des fontaines (1). »

« La gloire du liban lui a été donnée : la beauté du carmel et de saron (2). »

La solennité de Notre-Dame du Mont-Carmel doit être chère à tous les serviteurs et à tous les enfants de Marie. Le Carmel resplendit, depuis trois siècles surtout, des gloires de la vie contemplative, élevée à sa plus haute perfection, par sainte Térèse, réformatrice immortelle de l'Ordre du Mont-Carmel.

Notre-Seigneur dit un jour, à sa séraphique épouse, que les monastères dont elle avait été la fondatrice,

(1) Caput tuum ut Carmelus, et comæ capitis tui, sicut purpura regis vincta canalibus. *Cant. Cant. VII*, 5.

(2) Gloria Libani data est ei : decor Carmeli et Saron. *Isaie. XXXV*, 5.

renfermaient des essaims de vierges si parfaites, si riches de vertus, et si pleinement transfigurées par sa grâce, *qu'elles étaient les délices de son cœur*. La glorieuse réformatrice du Carmel disait, à son tour, que ses premières compagnes étaient si saintes, si brûlantes d'amour pour Dieu, si complètement mortes à elles-mêmes, si parfaites imitatrices de Jésus et de Jésus crucifié, qu'elles la faisaient rougir.

Sainte Térèse a été, sur la terre, l'une des plus magnifiques créations de la grâce du Saint-Esprit. Les monastères qu'elle a fondés, pendant sa vie, et ceux que fondèrent après elle, saint Jean-de-la-Croix, le Révérend Père Gratien de la Mère de Dieu, la vénérable Anne de Jésus, la vénérable Anne de saint Barthélemi, et les premières compagnes de ces vierges sublimes ; ces monastères, disons-nous, versent sur l'histoire de l'Eglise militante, un foyer de splendeurs surnaturelles, dont rien, peut-être, dans les merveilles du monde de la grâce, ne surpasse la beauté !

De quelle gloire sainte Térèse ne brillera-t-elle pas, lorsqu'à la fin des siècles, elle présentera à son céleste époux, ces innombrables vierges qui atteignirent, à l'ombre de ses exemples et sous l'influence de ses leçons, les plus hauts sommets de la vie con-

templative, de la charité et de l'abnégation? Les filles de sainte Térèse seront l'un des plus beaux ornements de la cité mystique. Elles brilleront dans le cortége de la reine des vierges, d'un éclat qui étonnera les Anges et les Saints.

Ranimons, en célébrant la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, notre dévotion pour le saint Scapulaire. Le saint Scapulaire, a été l'instrument du salut d'une multitude innombrable de serviteurs de Marie. Que de grâces descendues sur la terre par la dévotion du saint scapulaire! Que d'âmes ont vu leurs souffrances abrégées dans le Purgatoire, par les bontés maternelles de Notre-Dame du Mont Carmel! Fidèle aux promesses faites à son fidèle serviteur saint Simon Stock, la douce Reine du Carmel, a suppléé, par ses mérites et par ceux de son divin Fils dont elle a la dispensation, à ce qui manquait à la dette que ces âmes avaient contractée envers la justice divine.

Les sectaires et les impies se rient de notre dévotion envers la puissante Reine des Cieux. Ils méprisent les symboles et les signes qui sont l'expression extérieure des sentiments qui nous enchaînent au culte de Notre-Dame du Mont-Carmel. Mais que nous font les ricannements voltairiens et sataniques de la

stupide incrédulité? Qu'avons-nous à craindre ou à attendre des blasphémateurs et des détracteurs du culte de la Bienheureuse Mère de Dieu? Son scapulaire sur le cœur, et son chapelet à la main, une humble fille de village peut défier toutes les fureurs des princes de ténèbres. Les sarcasmes des impies n'auront qu'un temps; et quand le jour des solennelles justices sera venu, enfants de Marie et disciples du saint scapulaire, nous entendrons ces impies s'écrier, dans leur désespoir :

« Insensés que nous fûmes ! leur vie nous semblait pleine de folie. Nous pensions qu'ils mourraient sans gloire. Et voilà qu'ils sont comptés parmi les fils de Dieu même. Leur destinée les a mis au rang des saints. »

« C'est donc nous, qui avons erré loin du chemin de la vérité ! et la lumière de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nos têtes (1).

(1) Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore.

Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est.

Ergo erravimus a via veritatis, et justitiæ lumen non luxit nobis, et sol intelligentiæ non est ortus nobis. *Sap.* V, 4, 5, 6.

Le mois de juillet offre encore, à notre admiration et à notre amour, un monument liturgique dont la gloire n'est qu'un reflet des gloires de la Vierge Immaculée. Nous voulons parler de la fête de sainte Anne, mère de la Très-Sainte Vierge. Cette fête se célèbre le 26 juillet (1).

Les grandeurs de la Très-Sainte Vierge, nous l'avons vu, ont pour fondement la dignité suprême de Mère de Dieu. La maternité divine est inséparable de l'ordre de l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine ; en sorte que l'auguste Marie est élevée, comme Mère de Dieu, à une dignité si haute, qu'à moins d'être Dieu, rien n'est si grand, si excellent, si divin, que la dignité dont elle est revêtue.

Or, sainte Anne a été prédestinée de toute éternité, pour être mère de celle qui devait être Mère de Dieu. Et parce que, ainsi que nous l'avons fait remarquer précédemment, Dieu fait toutes choses, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, avec *mesure, avec nombre et avec poids* (2), nous devons en induire, qu'en prédestinant sainte Anne à la

(1) In festo sanctæ Annæ Matris Beatæ Mariæ Virginis. *Brev. Rom.*

(2) In mensura, in numero, in pondere. *Sap. XI*, 21

vocation de mère de l'auguste Reine des Anges, il a mis dans l'âme de sainte Anne, des dons surnaturels proportionnés à sa sublime vocation.

La dignité de mère de la Mère de Dieu, implique du côté de Dieu, des grâces si excellentes, qu'elles n'ont pu être surpassées, ce semble, que par les grâces réservées à la glorieuse fille que sainte-Anne a conçue et portée dans son sein. Sainte Anne, d'un autre côté, a dû faire fructifier dans son âme, tous les dons surnaturels de l'Esprit-Saint, avec une ferveur et une fidélité proportionnées aux dons qu'elle reçut de ce divin Esprit. Il est donc permis de soupçonner, que la sainteté à laquelle sainte Anne fut élevée, surpasse la sainteté des esprits angéliques, eux-mêmes, comme sa vocation de mère de la Mère de Dieu, surpasse la vocation des plus sublimes esprits. « Tous les Anges, dit saint Paul, sont des esprits chargés d'un ministère, envoyés pour servir ceux qui doivent recueillir l'héritage du salut (1). »

Mais sainte Anne a été envoyée sur la terre, pour être mère de celle qui fut Mère de Dieu.

(1) Nonne omnes sunt administratorii Spiritus, in ministerium missi, propter eos qui hæreditatem capient salutis? *Hebr. I, 14.*

Sainte Anne est si élevée, dans le plan surnaturel de la grâce, qu'elle a eu pour fille et pour inférieure, sur la terre, celle qui eut pour fils, le Fils unique de Dieu. « Anne de laquelle est née Marie Mère de Dieu. » Quand on a prononcé ces paroles, il faut se taire, pour se plonger dans le silence de l'admiration et de la reconnaissance !...

Ecoutons maintenant l'Eglise romaine, dans l'office liturgique de sainte Anne :

« Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en cé-
» lébrant ce jour de fête en l'honneur de la bienheu-
» reuse Anne : les Anges sont remplis de joie dans
» cette solennité, et ils louent tous ensemble le Fils
» de Dieu. » Gloire au Père, etc. (1)

« O Dieu, ajoute l'Eglise, qui avez daigné accorder
» à la bienheureuse Anne, la grâce par laquelle elle
» a mérité de devenir mère de la Mère de votre Fils
» unique, accordez-nous dans votre miséricorde, que
» celle dont nous célébrons les saintes solennités,
» nous couvre, auprès de vous, de son puissant pa-
» tronage. Par le même J.-C. N.-S. (2). »

(1) Gaudeamus omnes in Domino diem festum celebrantes sub honore Beatæ Annæ ; de cujus solemnitate gaudent Angeli, et collaudant Filium Dei. *Missel. Rom.*

(2) Deus qui beatæ Annæ gratiam conferre dignatus es ut ge-

« Seigneur, continue l'Eglise, rendez-vous favo-
» rable aux sacrifices que nous vous offrons, sur cet
» autel, afin que par l'intercession de la bienheureuse
« Anne, qui fut mère de la Mère de votre Fils unique,
» Notre-Seigneur Jésus-Christ, ces sacrifices servent
» à notre dévotion et à notre salut. »

« Nous vous demandons, dit encore l'Eglise, Seigneur notre Dieu, qu'après avoir puisé dans les célestes sacrements une végétation sainte, nous méritions de parvenir au salut éternel, par l'intercession de la bienheureuse Anne, que vous avez choisie pour être mère de la Mère de votre Fils, qui vit et règne, etc. »

Méditons les suaves paroles que l'Eglise emprunte à saint Jean Damascène, dans l'office liturgique de sainte Anne.

« Réjouissez-vous avec moi, s'écrie sainte Anne, par la bouche de ce profond docteur : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai enfanté, de mon sein stérile, le germe précieux de la promesse. Réjouissez-vous, parce que je nourris du lait de mes mamelles

nitricis unigeniti Filii tui mater effici mereretur, concede propitius, ut cujus solemnia celebramus, ejus apud te patrocinii adjuvemur. Per Dominum, etc. *Missal. Rom.*

ce fruit de bénédiction. Qu'Anne, mère de Samuel et victorieuse des insultes de Phénenna, se réjouisse avec moi; et que, par son exemple, elle célèbre avec moi, ce miracle nouveau, inattendu, qui s'est accompli en moi.

« Que Sara devenue mère, tressaille dans sa vieillesse. Elle a préfiguré ma fécondité miraculeuse. Que les stériles et les inféconde s glorifient par leurs transports, la visitation miraculeuse que j'ai reçue du Ciel. Que toutes les mères qui ont reçu la gloire de cette fécondité, s'écrient : Béni soit celui qui exauce les prières de celles qui le prient; qui a donné la fécondité à celle qui était stérile; et qui lui a accordé ce germe mille fois heureux de la Vierge qui fut Mère de Dieu selon la chair ; dont le sein est devenu un ciel, dans lequel habite celui que l'univers ne peut contenir. »

« Et nous aussi, joignons-nous à ces femmes pour offrir un juste tribut de louange à celle qui était appelée stérile, et qui est devenue mère de la Vierge, dans le sein de laquelle Dieu devait descendre. Disons-lui, avec la sainte Ecriture : Qu'heureuse a été la maison de David, de laquelle vous êtes issue ! Qu'heureux est le sein, dans lequel Dieu a fabriqué l'arche du salut, c'est-à-dire, celle de laquelle il fut conçu lui-même, sans le concours de l'homme ! »

« Vous êtes heureuse et trois fois heureuse, continue saint Jean Damascène, parce que Dieu vous a accordé la gloire de donner au monde cette céleste enfant dont le nom est digne de toute louange ; de laquelle est né le Christ, cette fleur de la vie. L'origine de cette Vierge est remplie de gloire, mais son enfantement a été la merveille du monde. Nous aussi, ô femme très-heureuse, nous vous offrons nos louanges. Car vous avez enfanté le fruit de bénédiction, celle qui nous a été donnée du Ciel, comme notre espérance. Vous êtes vraiment heureuse, et béni est le fruit de votre ventre. Toute langue pieuse glorifie le germe qui est sorti de vous. Toute parole prêche avec bonheur votre enfantement. Il est juste, il est souverainement juste de louer celle qui a reçu l'oracle divin de la bonté divine, et qui nous a donné le fruit par excellence, duquel est sorti le doux Jésus.

Les grandeurs de sainte Anne découlent de deux sources. Elle est mère de la Mère de Dieu. Sainte Anne a conçu la B. V. sans lui transmettre la tache du péché de notre origine. Marie est Mère de Dieu. Elle a été conçue dans la justice originelle. Elle n'a pas contracté la souillure du péché d'Adam. Ce sont là, deux dogmes fondamentaux du Christianisme ; deux

dogmes qui se tiennent, qui se nouent dans une unité nécessaire. Or, le sang et la chair de sainte Anne sont devenus le sang et la chair de la Mère de Dieu, comme le sang et la chair de la Vierge Immaculée sont devenus le sang et la chair de l'Homme-Dieu. Sainte Anne touche donc, à l'ordre de la maternité divine, comme son Auguste Fille touche à l'ordre de l'union hypostatique. Sainte Anne est mère de la Mère de Dieu, comme la Fille de sainte Anne est Mère de l'Homme-Dieu. Et comme la Très-Sainte Vierge a mérité, dans un sens très-catholique, de devenir Mère du Verbe incarné, (*quia quem meruisti portare*), nous pouvons dire que sainte Anne, par sa fidélité à correspondre à la grâce de sa sublime vocation, mérita, dans le même sens, de devenir mère de la Mère de Jésus-Christ. Sainte Anne, mère de la Bienheureuse Mère de Dieu, est l'aïeule de Notre Seigneur Jésus-Christ. Or, ces deux titres font contracter à sainte Anne une union si étroite avec la Très-Sainte Vierge, qu'il n'y a point de langue qui puisse l'exprimer.

La dévotion envers sainte Anne, a donc pour fondement le nœud qui l'enchaîne à l'auguste Mère de Dieu, et au Verbe incarné ! Sainte Anne jouit donc, auprès de Marie, Mère de Dieu et Reine de l'univers,

d'un crédit proportionné aux liens qui unissent une mère à sa fille. Sainte Anne, aïeule du Fils de Dieu fait Homme, jouit donc auprès du divin Fils de Marie, d'un crédit qui surpasse celui des Anges et des Saints, et qui n'est égalé, dans le royaume céleste, que par le crédit de saint Joseph et de saint Joachim, dont l'un, fut le gendre, et l'autre, l'époux de sainte Anne, mère de la Mère de Dieu. Allons aux autels de sainte Anne, avec une confiance appuyée sur ses grandeurs et sur ses hautes destinées ; sur ses vertus et sur ses mérites ; sur sa puissance et sur son crédit.

La Bienheurense Vierge est notre médiatrice auprès de Jésus-Christ. Implorons la médiation de sainte Anne auprès de sa Fille Immaculée. Voulons-nous plaire à Marie, attirer sur nous les yeux de sa maternelle tendresse, adressons-nous à celle qui l'a portée, neuf mois, dans son sein ; qui l'a nourrie du lait de ses mamelles, qui reçut ses premières caresses, les premiers témoignages de son respect et de son amour filial. Célébrons, chaque année, avec une piété vive, et remplie de confiance, la fête de sainte Anne. Préparons-nous, par une neuvaine fervente, par la grâce des sacrements, à la solennité qui lui est consacrée par l'Eglise. Ne passons pas un jour, un seul

jour de notre vie, sans recommander le salut de notre âme à la Bienheureuse mère de la Mère de tous les élus. Ah! si sainte Anne prend en main notre cause, si nous lui devenons chers, si les témoignages de notre filiale confiance l'engagent à s'occuper auprès de Marie et de Jésus, de l'œuvre immense de notre destinée, nous arriverons sûrement au port des biens infinis de la gloire!

Le mois d'août, si riche des pompes et des solennités de l'auguste Mère de Dieu, s'ouvre, pour ainsi dire, par la fête de Notre-Dame des Neiges (1). Les innovations liturgiques que le Gallicanisme avait substituées à la liturgie romaine, avaient éteint, au sein de nos églises, la mémoire du fait miraculeux, auquel se rattache l'origine de la solennité de Notre-Dame des Neiges.

Ecoutons le récit de ce fait mémorable, dont le bréviaire et le missel romain, ont immortalisé le souvenir :

« Sous le pontificat du pape Libère, un riche habitant de Rome, nommé Jean Patricius, et son épouse, non moins noble que lui, firent vœu d'instituer la

(1) Festum dedicationis sanctæ Mariæ ad nives. *Missal. Rom.*

Sainte Vierge héritière de tout ce qu'ils possédaient. Et comme ils suppliaient leur douce protectrice de vouloir bien leur faire connaître qu'elle était l'œuvre qui lui serait le plus agréable ; cette miséricordieuse Reine daigna leur apprendre, par un miracle, qu'elle avait agréé le vœu qu'une tendre piété, envers elle, leur avait inspiré.

« C'est pourquoi, pendant la nuit des nones du mois d'août, alors que les chaleurs sont extrêmes dans la ville de Rome, une partie du mont Exquilin se couvrit de neige. Cette même nuit, la Bienheureuse Vierge fit connaître séparément, à Jean et à son épouse, que puis qu'ils désiraient l'instituer leur héritière, ils fissent construire, dans le lieu même qu'ils verraient couvert de neige, une église qui serait dédiée sous le nom de la Vierge Marie. Jean informa le pape Libère de ce qui venait de se passer; et ce Pontife lui apprit, qu'il avait eu en songe la même vision.

« Le clergé et le peuple se rendirent donc, processionnellement, sur la colline couverte de neige, et on désigna le lieu où devait s'élever le sanctuaire de la Très-Sainte Vierge. Cette église, restaurée dans la suite par Sixte III, eut d'abord plusieurs noms. On

l'appela la Basilique libérienne; puis, Sainte-Marie-de-la-Crêche. Mais comme il y avait déjà à Rome, plusieurs églises consacrées à la Mère de Dieu, la nouvelle église, tant à cause du miracle qui en fut l'origine, qu'à cause de sa prééminence, fut désignée sous le nom de Sainte-Marie-Majeure. La dédicace de ce temple se célèbre chaque année, en mémoire du fait miraculeux auquel elle doit son existence. »

Inspirons-nous des paroles sublimes par lesquelles l'Eglise, en célébrant la dédicace de Notre-Dame-des-Neiges, a immortalisé la charité généreuse de Jean Patricius et de son épouse.

« Cet homme, méprisant le monde et les choses terrestres, a amassé victorieusement, avec son cœur et avec ses mains, des trésors pour le Ciel (1). »

L'Eglise de Jésus-Christ, a canonisé, par un monument liturgique, l'usage sacré que ces deux époux firent de leurs biens. S'ils eussent employé leur fortune, sous les inspirations de l'égoïsme, de l'orgueil et de la cupidité, à des usages profanes, qui penserait à eux? L'immortalité la plus pure, la plus

(1) Hic vir despiciens mundum et terrena, triumphans, divitias cœlo condidit, ore, manu. *Brev. Rom.*

durable, la plus glorieuse, est devenue la récompense de leur zèle pour le culte de la Très-Sainte Mère de Dieu. Imitons ces heureux époux, et n'oublions jamais, que les bonnes œuvres, qui ont pour objet l'expansion du culte de la Reine des Anges, sont comme le parfum odorant, que sainte Madeleine répandit sur la tête adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la maison de Béthanie. « Toute la maison, dit saint Jean, fut remplie de l'odeur de ce parfum (1). »

La maison de Béthanie n'était qu'une image de l'Eglise de Jésus-Christ. Or, l'action de Patricius et de son épouse a embaumé toute l'Eglise, d'un parfum, auquel, quinze siècles n'ont rien fait perdre de sa suave odeur. *Et omnis domus impleta est ex odore unguenti.*

L'orbe majestueux des fêtes liturgiques consacrées à célébrer les mystéres de la Reine des Anges, ramène, chaque année, le quinzième jour du mois d'août, la grande solennité de l'Assomption de la Mère de Dieu (2),

Trois mystères, trois prodiges, trois triomphes se

(1) Omnis domus impleta est ex odore unguenti. *Joan XII, 3.*
(2) In Assumptione Beatæ Mariæ Virginis. *Missal. Rom..*

résument dans la grande fête de ce jour : le bienheureux Trépas, l'Assomption miraculeuse, et le Couronnement glorieux de l'auguste Mère du Verbe incarné !

« Réjouissons-nous tous, dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête, en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie ; les Anges se réjouissent de son assomption et ils en louent le Fils de Dieu.

« Seigneur, dirons-nous avec l'Eglise, pardonnez, nous vous en supplions, leurs péchés à vos serviteurs ; et parce que nous ne pouvons vous plaire par nos œuvres, faites, que nous soyons sauvés, par l'intercession de la Mère de votre Fils Notre-Seigneur. Quit vit et règne (1). »

Demandons au Saint-Esprit l'intelligence de l'Epitre de la solennité de l'Assomption. Enivrons-nous de cette poésie surnaturelle, qui a son foyer dans le mystère de la maternité divine, et dont le livre de la nature n'est qu'une ombre. Les paroles de l'épitre de la messe de ce jour, sont celles, que l'Esprit-Saint

(1) Famulorum tuorum, quæsumus, Domine, delictis ignosce; ut qui tibi placere de actibus nostris non valemus, genitricis Filii tui intercessione salvemur. Qui tecum vivis. *Missal. Rom.*

met dans la bouche de sa virginale épouse, au jour de son triomphe.

« J'ai cherché, en toutes choses le repos, et je de-
» meurerai dans l'héritage du Seigneur. Alors le
» Créateur de l'univers a parlé ; celui qui m'a créée a
» reposé dans mon sein, devenu son tabernacle, et il
» m'a dit : Habitez dans Jacob ; faites votre héritage
» de la maison d'Israël, et faites pénétrer vos racines
» dans mes élus ; et c'est ainsi que j'ai été affermie
» dans Sion, et je me suis reposée dans la ville
» des Saints, et ma puissance s'est établie dans
» Jérusalem. Je me suis enracinée dans un peu-
» ple de gloire, de qui mon Dieu est devenu l'hé-
» ritage ; et j'ai établi mon règne dans la plénitude
» des Saints.

« J'ai grandi et je me suis élevée comme le cèdre
» sur le Liban, et comme le cyprès sur la montagne
» de Sion ; comme le palmier en Cadès, comme un
» champ planté de rosiers en Jéricho. J'ai paru
» comme un magnifique olivier dans les champs, et
» je me suis élevée comme le platane planté sur le
» bord des eaux, pour orner les places publiques ;
» j'ai répandu l'odeur du baume et de la cynamone ;

» comme la myrrhe de premier choix, j'ai donné la
» plus suave odeur (1).

« Votre droite vous conduira merveilleusement
» dans les sentiers de la vérité, de la mansuétude et
» de la justice. »

« Ecoutez, ô ma fille et voyez; inclinez votre
» oreille; parce que le Roi a été épris de votre
» beauté. »

» Marie a été élevée dans le Ciel; l'armée des Anges
» est dans la joie... Alleluia. »

Efforçons-nous de pénétrer le secret profond et mystérieux de l'évangile du jour de l'Assomption de la reine des Anges.

(1) In omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor. Tunc præcepit et dixit mihi Creator omnium; et qui creavit me requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi: in Jacob inhabita, et in Israel hæreditare et in electis meis mitte radices. Et sic in Sion firmata sum et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine sanctorum detentio mea.

Quasi cedrus exaltata sum in libano, et quasi cypressus in monte Sion: quasi palma exaltata sum in cades et quasi plantatio rosæ in Jericho. Quasi oliva speciosa in campis, et quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis, sicut cinnamomum et balsamum aromatisans odorem dedi; quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris. *Eccli. XXIV.*

» En ce temps-là Jésus entra dans un village, et
» une femme nommée Marthe, le reçut en sa maison.

» Elle avait une sœur nommée Marie, laquelle,
» assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

» Cependant Marthe s'occupait avec empressement
» de toutes sortes de soins; et s'arrêtant devant
» Jésus, elle lui dit : Seigneur ne voyez-vous point
» que ma sœur me laisse faire toute seule? dites-lui
» donc qu'elle m'aide.

« Le Seigneur répondant, lui dit : Marthe, Marthe,
» vous vous inquiétez et vous troublez de beaucoup
» de choses.

« Or, une seule chose est nécessaire. Marie a
» choisi la meilleure part, qui ne lui sera point
» ôtée (1). »

Si on s'arrête à la surface des choses ; si on interroge, non l'esprit de Dieu, mais la raison de l'homme, on s'étonne, on se scandalise presque, en lisant dans le missel romain, à la messe solennelle de la fête de l'Assomption, l'histoire évangélique de l'hospitalité donnée, par les sœurs de Lazare, à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(1) Luc. X, 38 et suiv.

Pourquoi, se demande l'esprit privé, pourquoi le *Magnificat* n'a-t-il pas été choisi pour être l'Evangile du jour de l'Assomption ? Quel rapport y a-t-il entre le mystère des gloires de la Reine des Anges, et le fait de la réception du divin Sauveur par les sœurs de Lazare ?

Cette question téméraire, le rationalisme gallican se l'était faite. Et voilà pourquoi il avait retranché de ses missels, le fait évangélique des deux hospitalières immortelles de l'Homme-Dieu. Ce fait, cependant, a été introduit dans le Missel de l'Eglise romaine, pour être l'Evangile de la fête de l'Assomption de Notre-Dame, par une inspiration évidente de l'Esprit-Saint.

Saint Augustin, qui nous a laissé un si admirable commentaire de ce fait ravissant de l'Evangile, va nous donner la clef de ce problème.

« Pendant qu'on lisait le saint Evangile, dit ce grand Docteur, vous avez vu qu'une femme, remplie de piété, donnait l'hospitalité au Seigneur, et qu'elle se nommait Marthe. Cette femme était tout occupée des soins du service, et Marie, sa sœur, était assise aux pieds du Seigneur, et elle écoutait sa parole. Celle-ci se rassasiait. Mais Marthe qui se donnait beaucoup de peine, au milieu des soins auxquels elle se

livrait tout entière, interpella le Seigneur, et elle se plaignit de sa sœur, parce qu'elle ne lui venait point en aide.

« Mais le Seigneur répondit à Marthe pour justifier Marie. Et celui qui avait été interpellé comme juge se fit l'avocat de celle qui avait été accusée. Marthe, dit-il, vous vous occupez de beaucoup de choses, quand une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. Nous avons entendu l'interpellation de celle qui accuse, et la sentence de celui qui est juge. Cette sentence est une réponse pour celle qui accuse, et la justification de celle qui est accusée. Marie s'appliquait à goûter la douceur de la parole du Seigneur. Marthe mettait tous ses soins à nourrir le Seigneur; Marie s'appliquait uniquement à être nourrie par le Seigneur; Marthe préparait un festin au Seigneur, qui, lui-même, donnait à Marie un festin délicieux. »

Marthe était occupée des besoins corporels du Seigneur, elle servait sa chair mortelle. Mais qui était dans cette chair mortelle? « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu (1). » Voilà ce que Marie entendait. « Le Verbe

(1) Joan. I, 1.

s'est fait chair, et il a habité parmi nous (1). » Voilà ce que Marthe servait. Donc, Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée. Elle a choisi ce qui était immuable, c'est pourquoi cela ne lui sera point ôté. Marie ne veut s'occuper que d'une chose. Elle la tenait déjà. « Qu'il est bon de s'attacher au Seigneur ! » Elle était assise aux pieds de Celui qui est notre chef. Plus elle s'abaissait dans son humilité plus elle le goûtait. « Les eaux descendent dans le fond des vallées (2). » Elles découlent du sommet des collines. Ce n'est donc pas un reproche que fait le Seigneur; mais il fait une distinction dans les dons (3).

La vie active et la vie contemplative dans lesquelles se concentrent toutes les merveilles de la grâce de Jésus-Christ, et qui correspondent, la première, à la vie présente , la seconde, à la ville éternelle, sont figurées par les deux sœurs de Lazare. Marthe représente la vie active. Marie est le modèle de la vie contemplative. Ces deux vies ont des degrès divers d'excellence et de perfection. La vie active s'occupe

(1) Joan, I, 14.

(2) Fontes in convallibus, inter medium montium pertransibunt aquæ. *Psal. III, 10.*

(3) August. Serm. XXVII, de Verb. Domin

plus spécialement des œuvres qui touchent à l'amour du prochain, et la vie contemplative se nourrit essentiellement de l'amour de Dieu et des exercices de la contemplation. La vie active sert Jésus-Christ dans ses membres. La vie contemplative se nourrit de la verité éternelle qui est le Verbe. Mais si ces deux vies se trouvent distinctes, séparées et en quelque sorte isolées l'une de l'autre, dans les deux sœurs de Lazare, elles s'élèvent à leur splendeur suprême dans l'auguste Mère de Jésus-Christ. Elles sont pratiquées par la Bienheureuse Vierge, sans l'ombre d'une imperfection, sans trouble, sans cette sorte d'opposition, d'anxiété que le fait évangélique nous laisse entrevoir. Ces deux vies, en un mot, sont pratiquées par Marie dans une perfection absolue.

La Bienheureuse Vierge n'a vécu que pour Jésus-Christ. Elle a rempli, à l'égard de l'adorable humanité du Sauveur, toutes les œuvres de la vie active ; et c'est de sa tendre Mère seule, que le Sauveur peut dire en toute vérité : « J'ai eu faim , vous m'avez nourri ; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire ;
» j'étais nu, vous m'avez vêtu; j'étais sans asile, vous
» m'avez recueilli; j'étais prisonnier, vous êtes venue
» à moi ; j'étais couvert de plaies, écrasé de souf-

» frances, vous m'avez soulagé ; j'étais mort, vos » mains maternelles m'ont enseveli (1). »

Mais la Bienheureuse Vierge en consacrant sa vie au service de l'Homme-Dieu ; en nourrissant sa chair sacrée, en lui prodiguant les soins de la tendresse, du zèle, de la plus sublime charité, ne cessa pas un seul instant de se tenir, en esprit comme en vérité, aux pieds de son Fils et de son Dieu, pour se nourrir de la parole du Verbe éternel. *Maria autem sedens ad pedes Domini audiebat Verbum illius.*

Seule, cette incomparable Vierge, cette Reine de toute sainteté, a porté au plus haut degré de perfection, les exercices d'une contemplation incessante, immuable, sublime; et les œuvres de son inimitable, de son incessante charité.

Les ravissements d'une oraison qui surpassait celle des Anges, n'affaiblirent jamais les soins qu'elle prodiguait à l'adorable humanité du Sauveur ; et les œuvres d'une charité ardente, continuelle, héroïque, ne purent jamais la distraire du saint repos, des célestes douceurs, des ineffables consolations qui la tenaient enchaînée aux pieds de son Dieu « Mais Ma-

(1) Matt. XXV, 25 et suiv.

rie, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.» *Maria autem sedens ad pedes Domini audiebat Verbum illius.*

Nous comprenons maintenant pourquoi l'Eglise, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, adapte à la solennité de l'Assomption glorieuse de la Très-Sainte Vierge, le fait évangélique qui a immortalisé les deux sœurs de Lazare,

La Bienheureuse Vierge a élevé à leur suprême magnificence, la vie active et la vie contemplative. Il était juste que l'Eglise en célébrât le plus éclatant triomphe, le jour même, où l'auguste Mère du Verbe incarné est portée, par les Anges, dans les régions les plus élevées de la gloire.

« La sainte Mère de Dieu a été exaltée par de-là tout les cœurs des Anges, dans les royaumes célestes (1). »

« Vierge très-prudente, où allez-vous, plus bril-
» lante que l'aurore ? Fille de Sion, vous êtes toute
» belle et toute de suavité : belle comme la lune, res-
» plendissante comme le soleil. »

(1) Exaltata est sancta Dei genitrix, supra choros Angelorum ad cœlestia regna. *Brev. Rom.*

« Venez, adorons le Roi des rois, dont la virginale Mère a été élevée aujourd'hui, au plus haut des Cieux. »

« Celui que la terre, la mer et les astres adorent et » qu'ils prêchent ; Celui qui gouverne le monde, le » sein de Marie l'a porté. »

« Celui à qui la lune, le soleil et toutes choses » obéissent, les entrailles d'une vierge pleine de grâ- » ces le renferment. »

« Heureuse Mère ! dans le sein de laquelle est ca- » ché l'architecte sublime qui porte l'univers dans la » paume de sa main. »

» Heureuse, par le céleste messager, devenue fé- » conde par le Saint-Esprit : votre sein a versé sur le » monde le désiré des nations. »

» Les portes du Paradis nous ont été ouvertes par vous, qui triomphez aujourd'hui avec les Anges.

« Je l'ai vue, belle comme la colombe qui prend » son vol du bord des fontaines des eaux : ses vête- » ments exhalaient un parfum sans prix. Les roses des » champs et les lys des vallées l'environnaient comme » un jour de printemps. Quelle est celle qui monte » du désert, semblable à une nuée composée d'aro- » mates, de myrrhe, et d'encens? »

« Aujourd'hui, dit saint Jean Damascène, l'arche sacrée, l'arche vivante du Dieu vivant, laquelle a conçu, dans son sein, son Créateur, repose dans le temple du Seigneur, dans ce temple qui n'a pas été fait de main d'homme. David, son aïeul, tressaille de joie; et avec lui les Anges du Seigneur forment des chœurs harmonieux. Les Archanges l'exaltent, les vertus la glorifient, les principautés sont dans l'allégresse, les puissances se réjouissent, les dominations triomphent, les trônes font une fête, les chérubins publient ses louanges, les séraphins prêchent sa gloire. Aujourd'hui l'Eden reçoit le paradis vivant du nouvel Adam, dans lequel la condamnation a été anéantie, dans lequel l'arbre de la vie a été planté, où notre nudité fut couverte.

« Aujourd'hui la Vierge Immaculée, que nulle affection terrestre n'a profanée, qui n'a eu que des pensées célestes, n'est point rentrée dans la poussière ; mais parce qu'elle était un Ciel animé, elle est placée dans les célestes tabernacles. Comment, en effet, celle qui a enfanté pour tous la vraie vie, goûterait-elle la mort? Elle cède à la loi portée par Celui qu'elle engendra : Et comme Fille du vieil Adam, elle a subi l'antique sentence. (Car son Fils, qui est la vie

même, n'a pas refusé de la subir). Mais comme Mère du Dieu vivant, elle s'élève vers lui, avec la majesté dont elle est digne.»

« Eve qui donna son consentement aux suggestions du serpent, fut condamnée à enfanter dans la douleur, a subir l'arrêt de la mort, à descendre dans les gouffres du trépas. Mais cette vierge vraiment heureuse, qui prêta l'oreille au Verbe de Dieu, qui fut remplie du Saint-Esprit, qui, après la céleste salutation de l'Ange, conçut, sans lésion de sa virginité, le Fils de Dieu, qui l'enfanta sans douleur, qui se consacra tout entière à son Dieu, comment serait-elle dévorée par la mort? Comment les gouffres du trépas s'ouvriraient-ils pour elle? Comment la corruption du tombeau pourrait-elle atteindre ce corps dans lequel la vie fut reçue? Une route facile, une route droite, un chemin applani est préparé à Marie pour la conduire au Ciel. Car, si le Christ, qui est la vérité et la vie, a dit: «Là où je suis, là doit être mon serviteur, comment sa mère ne serait-elle pas avec lui de préférence à tout autre (1)? »

(1) Si enim, ubi ego sum, illic et minister meus erit, inquit vita et veritas Christus; quomodo non potius Mater cum ipso erit? *Damasc. Orat. Dorm B. M. V.*

Entendons l'admirable histoire du glorieux trépas de la Reine des Anges. Ce merveilleux récit est appuyé sur une antique tradition, pieusement et fidèlement conservée dans l'Eglise.

Cette vénérable tradition ne trouva pas grâce devant cette critique du gallicanisme, qui s'était fait une sorte de gloire, d'amoindrir le culte de la Bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu.

« Nous avons appris, dit saint Jean Damascène, par une antique tradition, qu'au temps du glorieux sommeil de la Bienheureuse Vierge, tous les saints Apôtres qui parcouraient l'univers, pour le salut des nations, furent transportés, en un moment, à Jérusalem. A peine y étaient-ils, qu'une multitude d'Anges leur apparut, lesquels faisaient entendre de célestes concerts. Ce fut alors, qu'au milieu d'une gloire toute divine, la Bienheureuse Vierge remit sa sainte âme entre les mains de son Dieu. Mais ce corps sacré qui, par un prodige ineffable, avait été le tabernacle de Dieu lui-même, après avoir été porté solennellement au milieu des hymnes des Anges et des Apôtres, fut déposé dans un tombeau creusé à Gethsémani. Et pendant trois jours, on entendit retentir, dans ce lieu, les concerts mélodieux des esprits célestes. Les can-

tiques des Anges ayant cessé ; et ceux des apôtres qui étaient présents, voulant offrir ce corps, qui avait été le sanctuaire de Dieu, aux adorations de l'Apôtre saint Thomas, qui n'était arrivé qu'après trois jours, ouvrirent le saint tombeau. Mais ils n'y trouvèrent plus le corps virginal de Marie. Il n'y était resté que les linceuls qui avaient servi à l'embaumement et qui répandaient une odeur ineffable.

Frappés d'étonnement à la vue de ces prodiges et d'un si grand mystère, ils comprirent, que celui qui avait daigné prendre notre chair dans le sein de Marie, qui, né pour nous, avait conservé après son enfantement divin, la virginité de sa Mère, avait voulu qu'après son trépas, son corps immaculé fut préservé de la corruption, et ressuscitât glorieux, avant la résurrection commune et universelle.

Parmi les apôtres, continue saint Jean Damascène, se trouvaient Timothée, premier évêque d'Ephèse, et Denis l'Aréopagite, comme il l'atteste, dans ce qu'il a écrit du bienheureux Hiérothée, qui, lui-même, assistait aussi à ce spectacle.

Ecrivant donc à Timothée, Denis lui dit : « Quand nous et plusieurs de nos frères, fûmes rassemblés autour des grands Evêques, pour contempler ce corps

qui a donné à l'univers celui qui est le principe même de la vie; chacun de nous, après avoir vu ce corps sacré, se mit à célébrer, par de saints cantiques, la bonté infinie du Dieu Tout-Puissant. Il y avait là, ajoute saint Denis, Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, la sommité suprême de la théologie. »

« Aujourd'hui, dit à son tour saint Bernard, la glorieuse Vierge en montant aux Cieux, a mis le comble, par d'ineffables accroissements, à la joie des habitants de la céleste cité! Car voilà celle dont la salutation fait tressaillir ceux que les entrailles maternelles renferment encore. Mais si l'âme d'un enfant qui n'était pas né, s'est fondue de bonheur et de joie, à la voix de Marie, qui nous fera comprendre les transports des saints, quand il leur fut donné d'entendre sa voix, de contempler son visage et de jouir de sa bienheureuse présence?

« Mais qui pourrait se faire une idée de la majesté avec laquelle la Reine du monde monte dans les Cieux; des transports d'amour avec lesquels les célestes légions viennent à sa rencontre; des cantiques qui l'accompagnent sur le trône de la gloire? Qui dira de quels regards, avec quelle sérénité, de quels embrassements elle est accueillie de son Fils, et

élevée au-dessus de toute créature avec l'honneur dont une telle Mère est digne, avec la gloire qui convient à un tel Fils? »

« Heureux, sans doute, les embrassements dont la Vierge Mère couvrait les lèvres de l'Enfant-Dieu, pendant qu'elle l'allétait et le berçait sur son sein maternel! Mais plus heureux les embrassements qu'elle reçut de celui qui est assis à la droite du Père, quand elle le salua, quand elle allait prendre place sur le trône de la gloire, en chantant l'épithalame divin, en disant : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche (1). »

« Qui racontera la génération du Christ et l'assomption de Marie? (2) »

(1) Osculetur me osculo oris sui. *Cant. Cant. I, 1.*

(2) Christi generationem, et Mariæ Assumptionem quis enarrabit? *Bernard. Serm. de Assumpt. B. M. V.*

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LE CULTE PUBLIC

que

L'ÉGLISE REND A LA BIENHEUREUSE MÈRE DE DIEU

PAR LES SOLENNITÉS LITURGIQUES

Le dimanche dans l'octave de l'Assomption, l'Église célèbre la fête de saint Joachim, père de la bienheureuse Mère de Dieu (1).

Il manquerait quelque chose aux gloires temporelles de l'auguste Marie, si l'Eglise n'associait à son triomphe, le bienheureux mortel qui fut prédestiné à l'immense honneur d'être le père de Celle qui devait

(1) Dominica infra octavam Assumptionis, festum sancti Joachim confessoris, patris Beatæ Mariæ Virginis. *Missal. Rom.*

avoir pour Fils le Fils même de Dieu. L'Esprit-Saint, qui, seul, dicte à l'Eglise tout ce qu'elle entreprend, tout ce qu'elle réalise pour la manifestation des gloires de Marie, lui a inspiré la pensée d'élever à l'ombre de la solennité de l'Assomption, un monument liturgique, pour honorer la mémoire de saint Joachim à qui la Bienheureuse Vierge doit l'existence.

Saint Joachim, cependant, a vu son culte presque supprimé, pendant deux siècles, au sein des Eglises, qui avaient subi, en France, la révolution liturgique devenue, pour elles, une cause d'obscurcissement et de stérilité.

L'office, la messe et la fête du Père glorieux de la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, disparurent du milieu de nous. On crut faire assez, pour ce grand Patriarche, en annexant son culte à celui de sainte Anne, dont il plaisait aux Eglises gallicanes de conserver encore la mémoire.

Méditons quelques-unes des paroles mystérieuses et sacrées, dont l'Eglise se sert, pour célébrer, pendant le saint sacrifice, le triomphe du plus heureux et du plus grand de tous les hommes, dans l'ordre de la paternité.

« Il a donné aux pauvres, il a semé sur eux ses

biens ; sa justice demeurera dans les siècles des siècles (1). »

« Heureux l'homme qui craint le Seigneur. Il sera tout-puissant dans les désirs de son âme. »

Adressons souvent à Dieu les prières de la liturgie sacrée, par lesquelles l'Eglise s'efforce d'inspirer à ses enfants, une filiale confiance et une tendre piété envers saint Joachim.

« O Dieu qui avez voulu que, de préférence à tous vos saints, le bienheureux Joachim fut père de la Mère de votre Fils, faites, nous vous en supplions, que nous ressentions perpétuellement, la protection de Celui dont nous célébrons les fêtes. Par le même Jésus-Christ (2). »

« Sa race sera puissante sur la terre ; la génération de ceux qui ont le cœur droit, sera bénie à jamais (3). »

(1) Dispersit, dedit pauperibus. Justitia ejus manet in sæculum sæculi. *Psalm. III, 9.*

(2) Deus qui præ omnibus sanctis tuis beatum Joachim genitricis Filii tui patrem esse voluisti ; concede, quæsumus, ut cujus festa veneramur, ejus quoque perpetuo patrocinia sentiamus. Per Dominum, etc. *Missal. Rom.*

(3) Potens in terra erit semen ejus ; generatio rectorum benedicetur. *Psalm. III, 3*

« O Saint Joachim, époux de sainte Anne et père de la plus pure des vierges, faites que vos serviteurs arrivent au salut par votre puissante protection (1). »

« Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur : Seigneur vous l'avez établi sur les œuvres de vos mains (2). »

« Recevez, Dieu très-clément, ajoute le prêtre consécrateur, recevez en l'honneur du saint patriarche Joachim, ce sacrifice que nous offrons à votre majesté, afin que par l'intercession de ce grand Saint, par celle de son épouse et de leur très-heureuse fille, nous méritions d'obtenir l'entière rémission de nos péchés et la gloire éternelle. »

« Dieu tout-puissant, dirons-nous encore avec l'Eglise, nous vous supplions, par les sacrements que nous avons reçus et par l'intercession des mérites et des prières du bienheureux saint Joachim, père de la mère de votre Fils bien-aimé Notre-Seigneur Jésus-Christ, de nous rendre participants de votre grâce, dans la vie présente, et de votre gloire dans la vie future. »

(1) O Joachim sancte, conjux Annæ, pater almæ Virginis, hic famulis confer salutis opem. *Missal. Rom.*

(2) Gloria et honore coronasti eum : constituisti eum super opera manuum tuarum. *Psalm. VIII*, 7.

Louons l'homme glorieux dans sa génération, parce que le Seigneur lui a donné la bénédiction de tous les peuples de la terre, et parce qu'il a affermi son testament sur sa tête (7). »

Une sagesse infinie assiste Dieu dans tous ses conseils. Mais si la sagesse divine éclate dans l'ordre purement naturel : Si depuis l'hyssope jusqu'aux étoiles, toutes les œuvres de la création se tiennent, s'enchaînent, s'harmonisent dans l'unité et dans la variété d'un plan que Dieu seul a pu concevoir et réaliser, où prendre des expressions et une langue, pour parler de la sagesse, de la puissance et de la bonté qui se revèlent dans l'ordre de la grâce et de la gloire ?

Si la goutte d'eau, tombée du bassin infini du possible, et qu'on nomme l'univers, écrase l'admiration, qui racontera les merveilles du Tout-Puissant, dans le monde des suprêmes inventions de l'adorable Trinité ?

Qui racontera les prodiges dont l'Homme-Dieu, la Mère de Dieu, les fils et les frères de Dieu sont l'objet ?

(1) Laudemus virum gloriosum in generatione sua, quia benedictionem omnium gentium dedit illi Dominus, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. *Brev. Rom.*

Or, en nous élevant, par la foi dans l'horizon du monde surnaturel, voyons le rang dans lequel est placé le grand patriarche, qui, selon la pensée et l'enseignementde l'Eglise, « a été choisi, de préférence à tous les Saints, pour être le père de la Mère de Dieu. »

« La plénitude de la divinité, dit saint Paul, habite corporellement dans le Christ (1). » Il n'y a point de grandeur, point de dignité, point de gloire, qui puisse être comparée à celle de l'Homme-Dieu. Jésus-Christ Dieu et Homme, porte donc un nom qui est au-dessus de tout nom (2). »

La Très-Sainte Vierge tient le second rang dans l'orbe infini des créations de la grâce et de la gloire. L'Homme-Dieu est le tabernacle vivant de Dieu. La très-heureuse Vierge est le tabernacle vivant de l'Homme-Dieu. Jésus-Christ est le Fils propre et unique de Dieu. Le Verbe fait chair, est le Fils propre de la glorieuse Vierge Marie, « Marie de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ (3). »

(1) In quo inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter. *Coloss. II, 9.*

(2) Donavit illi nomen quod est super omne nomen. *Philipp. II, 9.*

(3) Maria de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. *Matt. I, 16.*

Mère de l'Homme-Dieu, la Très-Sainte Vierge possède une dignité qui touche, au plus près possible, à la dignité de son divin Fils.

Mais si la Bienheureuse Vierge, comme Mère de Dieu, possède une dignité qui semble se fondre, et se perdre dans la dignité même de son adorable Fils, il est aisé de se former une idée du rang que saint Joachim occupe, dans les créations surnaturelles du monde de la grâce. Choisi de préférence à tous les Saints, *præ omnibus sanctis tuis ;* c'est-à-dire de préférence à tous les Anges, et à tous les élus, pour devenir le père de Celle qui sera appelée à devenir Mère de Dieu, saint Joachim est aussi élevé au-dessus des Anges et des Saints, que le titre de Père de la Mère de Dieu, est élevé au-dessus de la vocation des sujets et des serviteurs de la Mère de Dieu. Or, les Anges et les Saints s'honorent d'être les serviteurs et les sujets de la grande Reine du Ciel et de la terre.

Dans les sphères du monde de la gloire céleste, l'Homme-Dieu et l'auguste Mère de Dieu, occupent le premier rang. « La Reine est à votre droite (1). » Au-dessous de cette sphère des splendeurs ineffables

(1) Astitit Regina a dextris tuis. *Psalm. XLIV, 10.*

de l'Adam divin et de l'Eve divine, il y a trois trônes, qui, (si mon cœur et mon admiration ne s'égarent,) sont les trois trônes les plus rapprochés du trône de la Mère de Dieu. Ces trônes sont ceux de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne.

« La grâce, dit saint Thomas d'Aquin, ne détruit pas la nature : elle la perfectionne, elle surajoute à l'*être* de la nature, l'*être* surnaturel ou déifique. Or, saint Joachim, sainte Anne et saint Joseph ont contracté, avec la Très-Sainte Vierge des liens de nature si étroits, si excellents, si parfaits, que rien ne les surpasse, au sein de l'humanité. Saint Joachim fut père de la très-sainte Mère de Dieu, sainte Anne eut l'honneur insigne d'être la mère de la Mère de Dieu ; saint Joseph fut appelé à devenir l'époux virginal de l'auguste Mère de Dieu. Une fille n'a rien de si près, que son père, que sa mère, que son époux. Devenue mère, la Vierge Immaculée sera unie, par un lien d'incomparable unité, au Fils qu'elle aura conçu par l'opération du Saint-Esprit. Mais, ajoute le docteur angélique : « Dieu donne à chacun une grâce proportionnée à la vocation à laquelle il est appelé (1). » S'il en est

(1) Unicuique datur gratia secundum id ad quod eligitur. *D Thom. Summ. Theolog.*

ainsi, saint Joachim, sainte Anne et saint Joseph, furent enrichis sur la terre, d'une grâce proportionnée à leur vocation propre,

Et comme il n'y a point de vocation qui rapproche autant de la Bienheureuse Mère de Dieu, trois créatures, que l'ont été saint Joachim, saint Anne et saint Joseph, il faut en induire, que nulle créature n'a reçu pendant son épreuve, des grâces plus grandes, plus excellentes, plus sublimes, après la très-sainte Mère de Dieu, que les bienheureux père, mère et époux de cette immortelle Vierge. *Unicuique datur gratia secundum id ad quod eligitur.*

« Après être Dieu, disait Albert le Grand, il n'y a rien de si grand que d'être Mère de Dieu. Après être Mère de Dieu, dirons-nous, à notre tour, rien n'est si grand, que d'être père de la Mère de Dieu; que d'être mère de la Mère de Dieu; que d'être époux de la Mère de Dieu.

Mais, ajoute saint Bernardin de Sienne, « pour devenir Mère de Dieu, la très-pure Vierge dut être élevée a une sorte d'égalité avec Dieu, par une infinité de grâces et de perfections. » Mais, pour être dignes de devenir père, mère et époux de celle qui fut Mère de Dieu, dirons-nous aussi, saint Joachim, sainte

Anne et saint Joseph, durent être élevés à une sorte d'égalité avec la Bienheureuse Marie, par une mesure de grâces et de perfections, en quelque sorte sans mesure.

Il n'y a point d'Anges et point de Saints, qui aient contracté avec la très-sainte Mère de Dieu, des liens de nature aussi étroits, aussi parfaits, aussi profonds, que saint Joachim, sainte Anne et saint Joseph ; il n'y a donc point d'Anges et point de Saints qui aient reçu des grâces, des perfections et des dons surnaturels, plus rapprochés de ceux de la Très-Sainte Vierge, que ces admirables saints. Les dons surnaturels de la grâce, furent proportionnés en eux, aux dons de nature qu'ils avaient reçus, en qualité de père, de mère et d'époux de la glorieuse Vierge, parce que leur vocation propre le demandait ainsi ; parce que Dieu fait tout avec *mesure*, avec *nombre*, avec *poids* ; parce que, sans cela, les divines harmonies de la grâce avec la nature, eussent été méconnues. Mais si saint Joachim, sainte Anne et saint Joseph, appelés, par un décret éternel, à la plus haute des vocations, après celle de la Très-Sainte Vierge, n'eussent fait valoir les grâces qu'ils avaient reçues ; s'ils ne se fussent élevés, par leur fidélité à y correspondre, à toute la gran-

deur de leur destinée; jamais Dieu ne les eut appelés à leur sainte et sublime vocation.

Après l'Homme-Dieu, la Bienheureuse Vierge, n'a rien tant aimé, naturellement et surnaturellement, sur la terre, que ses père et mère, et son virginal époux.

Or, qui pourrait douter, que la très-puissante Mère de Dieu, au séjour de la gloire, n'ait gardé à son père, à sa mère et à son virginal époux, les sentiments et l'amour qu'elle eut pour eux, pendant sa vie?

Qui s'imaginera, que, du haut du trône sur lequel elle est asssise avec la splendeur et la majesté qui conviennent à la Fille, à l'Epouse, à la Mère bien-aimée de Dieu; à la Reine des Anges, des Saints et de tout l'univers; qui s'imaginera, disons-nous, qu'elle ait laissé s'affaiblir et s'attiédir dans son âme, les sentiments, la tendresse et l'amour dont son cœur fut rempli pour ceux qu'elle a le plus aimés sur cette terre, après Dieu! Qui serait assez ignorant des tendresses de la piété filiale pour s'imaginer, qu'étant devenue la dispensatrice de toutes les grâces, de toutes les récompenses, de toutes les gloires, la puissante Mère de Dieu, n'a pas demandé et obtenu, pour ceux qu'elle aima de toutes les puissances de sa tendresse, des récompenses, des gloires, et un rang, qui

fussent en proportion avec l'état, avec le rang, avec la mission, dont ils furent honorés près d'elle, par la divine Providence, en traversant la vie?

« O Joachim, ô Anne, ô couple fortuné, disait saint « Jean Damascène, c'est par le fruit de vos entrailles « que nous mesurons vos grandeurs, votre sainteté, » votre gloire. C'est par le fruit de vos entrailles que » nous vous connaissons, ainsi que le Christ l'a dit » quelque part : « Vous les connaîtrez à leur fruit (1) »

» Vous vous êtes élevés, pendant votre vie, conti- » nue le saint Docteur, à des vertus qui vous ont » rendus agréables à Dieu et dignes de Celle qui est » née de vous. Vous avez répondu à votre vocation, » par votre sainteté et par votre chasteté; et vous avez » produit Celle qui est le trésor de la virginité (2). »

La fête du très-saint Cœur de Marie se célèbre dans les états de l'Eglise et dans un grand nombre de

(1) O beatum par Joachim et Anna! ac profecto ex ventris vestri fructu immaculati agnoscimini, quemadmodum Christus quodam loco dixit; ex fructibus eorum cognoscetis eos. *Damasc. Orat. de B. V. Nativit.*

(2) Ut Deo gratum erat, ac dignum ea quæ a vobis orta est, vitæ vestræ rationes instituistis. Casto enim ac sancto munere vestro functi, virginitatis thesaurum produxistis. *Damasc. Orat. I. de B. V. M. Nativitate.*

diocèses, le dimanche après l'octave de l'Assomption.

Il était juste que l'Eglise de Jésus-Christ ouvrit aux nations, à leur déclin, cette source de vie, ce sanctuaire immaculé, ce tabernacle mystérieux dans lequel reposa le cœur adorable de Jésus. Le cœur de la virginale Mère du Verbe incarné, a eu moins de battements, qu'il n'a produit d'actes du plus pur, du plus parfait amour. Ah ! si un seul acte d'amour venu de cette fournaise, pèse plus, dans les balances divines, que tous les actes d'amour des Anges et des Saints, comment se former une idée des richesses surnaturelles, amassées par la divine Mère du pur amour, pendant son exil sur la terre?

Allons à cette fontaine de vie. Allons nous désaltérer à cette source profonde, intarrissable, à laquelle se sont désaltérés tous les Anges et tous les Saints. Allons étudier la science du divin amour, dans ce sanctuaire, où le Saint-Esprit a versé la plénitude de sa charité ! Sainte Térèse, ce séraphin d'amour, se mourait d'amour, pendant les dernières années de son pélerinage. Les ardeurs séraphiques de la charité de Jésus-Christ, brûlaient et consumaient cette fidèle amante de l'Eternel amour.

« Ou souffrir, ou mourir, » s'écriait la Vierge du Carmel (1). »

Or, mes très-chers frères, l'amour extatique de sainte Térèse, était à l'amour du cœur immaculé de la Très-Sainte Mère de Dieu, de l'unique épouse de Dieu, de la Fille par excellence de Dieu, ce qu'une goutte d'eau, est à l'immense Océan.

C'est une pensée bien douce et bien consolante de pouvoir se dire, qu'au sein de la gloire, qu'au milieu des splendeurs ineffables qui couronnent la Reine de l'univers, ses yeux et son cœur sont toujours ouverts sur ceux qu'elle a laissés sur la terre, et qui, voyageurs de l'espérance, la supplient de les faire aborder heureusement, après la périlleuse navigation du temps, au port de la vie éternelle.

Le cœur de notre Mère divine est l'asile de tous les enfants d'Adam, la cité de refuge de tous les pécheurs. Ce cœur est le trésor de toutes les grâces et de toutes les miséricordes. C'est par le cœur de sa bienheureuse Mère que le Verbe fait chair, a versé, sur les Anges et sur les Saints, toutes les richesses de la grâce et de la gloire.

« O Marie, Mère de la grâce, Mère de la miséri-

(1) Aut mori, aut pati. *In S. Theres. vita*

corde, défendez-nous contre l'ennemi; et à l'heure de la mort, ouvrez-nous vos bras maternels (1). »

Le mois d'août a vu naître la Très-Sainte Vierge à la vie de la gloire. Il l'a vue prendre, au plus haut des Cieux, le rang qui appartient à la Mère de Dieu, et à la Souveraine de tout l'univers. Le mois de septembre, se pare de la solennité si consolante et si douce de sa naissance à la vie du temps.

La fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie s'offre à nous, comme l'aurore du jour de la rédemption et du Salut (2).

« Aujourd'hui, s'écrie l'Epouse de l'Homme-Dieu, est la nativité de la Très-Sainte Vierge Marie ; sa vie merveilleuse est la gloire de toutes les églises (3). »

Prions avec l'Eglise :

« Daignez, Seigneur, nous accorder le don de la grâce céleste, afin que ceux pour qui l'enfantement de la Bienheureuse Vierge a été le commencement du salut, reçoivent l'accroissement de la paix, par la

(1) Maria Mater gratiæ, Marter misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et mortis hora suscipe. *Brev Rom.*

(2) In Nativitate Beatæ Mariæ Virginis. *Miss. Rom.*

(3) Nativitas est hodie sanctæ Mariæ Virginis, cujus vita cunctas illustrat Ecclesias. *Brev. Rom.*

fête solennelle de sa nativité. » Par le même Seigneur... (1).

Ajoutons encore :

« Faites, Seigneur, que l'humanité de votre Fils vienne à notre secours, afin que celui qui, en naissant d'une Vierge, n'a point diminué l'intégrité de sa mère, mais l'a consacrée ; nous dépouillant de nos souillures, vous rende agréable notre offrande, laquelle est Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous... »

« Le jour si désiré de l'Auguste et Bienheureuse Marie, toujours vierge, est venu, disait, du haut de sa chaire épiscopale, le grand saint Augustin. Que notre terre donc, illustrée par la naissance de cette immortelle Vierge, tressaille de la plus vive allégresse !

Voilà la fleur du champ, de laquelle est né le lys précieux des vallées. Son enfantement divin a restauré la nature et effacé la faute de nos premiers parents. L'anathème de malédiction qui condamna la malheureuse Eve a enfanter dans la douleur, a été tranché et détruit en elle, parce qu'elle a enfanté son Seigneur dans la joie. »

(1) Orat Missal. in Fest. Nativ. B. M.

« Eve en effet, a pleuré, Marie a tressailli. Eve a porté des larmes dans son sein, et Marie a porté la joie; parce que celle-là, a enfanté un pécheur et celle-ci, a enfanté celui qui est l'innocence même. La mère de notre race a apporté le châtiment au monde. La Mère de notre Dieu a apporté le salut. Eve a été la cause du péché et Marie la cause du mérite. Eve en nous donnant la mort, a causé notre ruine. Marie en nous vivifiant, a été la cause de notre salut. L'une nous a frappés, l'autre nous a guéris. La désobéissance a fait place à l'obéissance, la perfidie a été compensée par la foi (1). »

« O Bienheureuse Marie, dit encore le grand évêque d'Hyppone, qui pourra jamais vous offrir un tribut de grâces et de louanges qui soit digne du consentement merveilleux par lequel vous êtes venue au secours du monde perdu? Quelles bénédictions la fragile humanité pourrait-elle faire monter vers vous, qui, par un commerce tout divin, lui avez ouvert la porte de la vie et de l'espérance? Recevez toutefois, nos humbles et pauvres actions de grâce, qui seront toujours indignes de vos mérites. Et quand vous aurez accepté nos vœux, daignez, par vos prières, obtenir le

(1) Serm. XVIII, de Sanct. de Annuntiat. August.

pardon de nos crimes. Ouvrez à nos supplications le sanctuaire de votre miséricorde, et faites descendre sur nous l'antidote de la réconciliation. »

« Faites que ce que nous osons confier à vos bontés, devienne excusable au Tribunal de Dieu; faites que ce que nous demandons par vous, avec confiance, nous soit accordé favorablement. Acceptez l'offrande de nos vœux; donnez-nous ce que nous désirons, excusez ce que nous craignons, parce que vous êtes l'unique espérance des pécheurs (1). Par vous, nous espérons le pardon de nos iniquités, et en vous, ô Bienheureuse Vierge, est toute notre attente pour les récompenses de l'autre vie.

« Sainte Marie, secourez les malheureux, aidez les pusillanimes, consolez ceux qui pleurent, priez pour le peuple, soyez la médiatrice du clergé, intercédez pour le sexe pieux, que tous ceux qui célèbrent votre sainte nativité, ressentent les effets de votre protection (2). »

Méditons les éloquentes paroles que l'Eglise em-

(1) Quia tu es unica spes peccatorum. *August. Serm. XVIII, de Sanct.*

(2) Per te speramus veniam delictorum, et in te beatissima, nostrorum est expectatio præmiorum.

Sancta Maria succurre miseris, juva pusillanimes, refove fle-

prunte à saint Cyrille, pour célébrer l'octave de la Nativité de la Bienheureuse Mère de Dieu.

« Je vois l'heureuse assemblée des Saints Pontifes qui ont répondu avec l'empressement d'un ardent amour à l'appel de la Bienheureuse et Sainte Mère de Dieu toujours Vierge. Louange et gloire à vous, ô Sainte Trinité, qui nous avez tous convoqués à cette grande solennité ! Louange aussi, à vous, sainte Mère de Dieu. Car vous êtes la perle précieuse de l'univers ; vous êtes la lampe inextinguible, la couronne de la virginité, le sceptre de la foi orthodoxe, le temple indissoluble, renfermant celui que rien ne peut contenir ; Mère et Vierge par qui le béni, qui vient au nom du Seigneur, est nommé dans les saints Evangiles.

« Par vous la Trinité est sanctifiée, par vous la croix glorieuse est bénie et adorée dans tout l'univers.

« Par vous le Ciel tressaille, par vous, les Anges et les Archanges sont dans la joie, les démons sont mis en fuite et l'homme est rappelé dans le Ciel. Par vous, toute créature, plongée dans le culte honteux des

biles, ora pro populo, interveni pro clero, intercede pro devoto femineo sexu; sentiant omnes tuum juvamen, quicumqne celebrant tuam sanctam Nativitatem. *August. Serm. XVIII, de Sanct.*

idoles, ouvre les yeux à la lumière de la vérité ; par vous, les hommes arrivent au saint baptême; par vous, on construit des églises dans tout l'univers. »

« Sous votre patronage les nations de la gentilité viennent à la pénitence. Que dirai-je encore? Par vous, le Fils unique de Dieu, la vraie lumière a lui sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; par vous, les Prophètes ont prédit les choses futures ; par vous, les Apôtres ont prêché le salut aux Gentils. Qui pourra jamais célébrer dignement vos louanges, ô Marie, Mère et vierge? Bénissons-la, célébrons ses louanges, ô mes frères bien aimés, adorant son Fils, Epoux immaculé de l'Eglise, auquel soit l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles (1). »

L'Eglise a élevé un autre monument liturgique à la gloire de la Bienheureuse Mère de Dieu. Ce monument est la touchante solennité du très-saint nom de Marie, qui se célèbre le dimanche dans l'octave de la Nativité de Notre-Dame (2).

La bouche des Anges et des hommes n'a jamais

(1) S. Cyril. Homil. in Ephes. Concil.

(2) Dominic. infr. octav. Nativit. B. M. V. festum SS. Nominis Beatæ Mariæ Virginis. *Missal. Rom.*

prononcé, ne prononcera jamais un nom plus doux, plus riche de miséricorde, plus grand et plus saint, après le nom trois fois adorable de Jésus, que le nom sacré de Marie.

« Dieu tout-puissant, dirons-nous avec l'Eglise, faites, nous vous en supplions, que tous vos fidèles, qui se réjouissent à l'ombre du nom et de la protection de la Très-Sainte Vierge Marie, soient délivrés, par sa miséricordieuse intercession, de toute espèce de maux sur la terre, et qu'ils méritent de parvenir aux joies éternelles dans les Cieux (1).

Le pape Innocent XI voulant immortaliser le souvenir de la victoire éclatante remportée contre les Turcs, sous les murs de Vienne, par la protection puissante de la Très-Sainte Vierge, institua la fête du saint nom de Marie. Ce saint nom était déjà l'objet d'un culte sur plusieurs points de l'univers ; mais le Pontife suprême commanda d'en célébrer, chaque année, la fête, dans toutes les églises du monde chré-

(1) Concede, quæsumus, omnipotens Deus, ut fideles tui, qui sub sanctissimæ Virginis Mariæ nomine et protectione lætantur, ejus pia intercessione, a cunctis malis liberentur in terris, et ad gaudia æterna pervenire mereantur in Cœlis. Per Domin. *Brev. Rom.*.

tien, le dimanche dans l'octave de la Nativité de la Très-sainte Mère de Dieu.

La parole humaine n'a jamais fait entendre, sur le saint nom de Marie, des accents plus suaves, plus mélodieux, plus touchants que ceux de saint Bernard, dans le commentaire qu'il nous a laissé de ces paroles de l'évangéliste saint Luc : « Marie était le nom de la Vierge (1). »

« Disons quelques mots sur ce nom qui signifie Etoile de la mer, et qui s'adapte si admirablement à la Mère Vierge. Elle est comparée, en effet, avec une justesse merveilleuse, à un astre ; parce que, de même qu'un astre projette ses rayons sans éprouver, en lui-même aucune corruption, ainsi la Vierge enfanta sans lésion son divin Fils. Le rayon ne diminue en rien la clarté de l'astre qui le produit ; et le Fils de Marie ne diminue en rien l'intégrité virginale de sa Mère. Marie est donc cette noble Etoile qui s'est levée sur Jacob, dont le rayon éclaire tout l'univers, dont la splendeur éclate dans les hauteurs des Cieux et pénètre dans les enfers; qui s'irradie sur le monde, pénétrant et échauffant les âmes bien plus que les corps, qui féconde les

(1) Et nomen, inquit, Virginis Maria. *Bernard 2e Sup. Miss.*

vertus, qui brûle et consume les vices. C'est elle qui est cette admirable Etoile, toujours élevée au-dessus de cette grande et spacieuse mer, brillant par ses mérites, éclairant par ses exemples (1). »

O vous qui, au milieu des agitations de ce siècle, comprenez, que vous êtes plutôt des matelots battus par les tempêtes, que des voyageurs passant sur la terre, ne perdez jamais de vue l'éclatante lumière de cet astre, si vous ne voulez être engloutis dans les flots. Si les orages des tentations s'élèvent, si vous avez touché les écueils de la tribulation, invoquez Marie. Si vous êtes emporté par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance ou de l'envie, regardez l'Etoile, invoquez Marie.

Si la colère ou l'avarice, si les attraits de la chair secouent la nacelle de votre âme, tournez vos regards vers Marie. Si, troublé par l'énormité de vos crimes, confus par l'horreur de votre conscience, ter-

(1) ..... Ipsa est igitur nobilis illa stella ex Jacob orta, cujus radius orbem universum illuminat ; cujus splendor et præfulget in supernis, et inferos penetrat, terras etiam perlustrans et calefaciens magis mentes quam corpora ; fovet virtutes, excoquit vitia. Ipsa, inquam, est præclara et eximia stella super hoc mare magnum et spatiosum necessario sublevata, micans meritis, illustrans exemplis.

rifié par la crainte du jugement, vous commencez à descendre dans le gouffre de la tristesse, à tomber dans l'abîme du désespoir, pensez à Marie. Dans les périls, dans les angoisses, dans les adversités, pensez à Marie, invoquez Marie; qu'elle ne s'éloigne jamais de votre cœur, que son nom soit toujours sur vos lèvres. Et pour obtenir le secours de ses prières, n'abandonnez jamais les exemples de sa vie.

« En la suivant, vous ne déviez pas; en la priant, vous ne désespérez jamais; en pensant à elle, vous n'errez pas. Si elle vous tient, vous ne tombez point; si elle vous protège, vous n'avez rien à craindre; si elle vous conduit, vous ne vous lassez pas; si elle vous est propice, vous parvenez; et par là, vous expérimentez en vous-même, avec combien de raison: « Marie était le nom de la Vierge (1). »

(1) O quisquis te intelligis hujus sæculi profluvio magis inter tempestates et procellas fluctuare, quam per terram ambulare: ne avertas oculos a fulgore hujus sideris, sinon vis obrui procellis. Si insurgant venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam. Si jactaris superbiæ undis, si ambitionis, si detractionis, si æmulationis, respice stellam, voca Mariam. Si iracundia, aut avaritia, aut carnis illecebra naviculam concusserit mentis, respice ad Mariam. Si criminum immanitate turbatus, conscientiæ fœditate confusus, judicii horrore perterritus, barathro incipias absorberi tristitiæ,

L'Eglise, vous le savez, mes très-chers frères, reproduit, sur la terre, la vie de son divin époux. Les temps où nous sommes, nous la présentent parcourant sa voie douloureuse. Jamais les tribulations de cette épouse d'un Dieu crucifié, n'ont été plus amères, plus profondes, et, en quelques sortes, plus désespérées. Depuis plusieurs siècles, elle voit les nations de l'Europe se détacher de son sein, répudier la lumière, le bonheur et la gloire qu'elles avaient puisés dans la grâce de Jésus-Christ. Dégoûtées de la vie surnaturelle, ces nations coupables, s'enfoncent dans un naturalisme païen et dans un rationalisme sceptique, qui les mènent, sous la verge des despotes qu'elles se sont donnés pour maîtres, à la servitude d'une barbarie consommée.

Les successeurs de saint Pierre qui se sont assis,

desperationis abysso, cogita Mariam. In periculis, in augustiis, in rebus dubiis Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat a corde; et, ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. Ipsam sequens non devias, ipsam rogans non desperas, ipsam cogitans non erras, ipsa tenente, non corruis, ipsa protegente, non metuis, ipsa duce non fatigaris, ipsa propitia pervenis, et sic in temetipso experiris, quam merito dictum sit : et nomen Virginis Maria. *Bern. Homil. 2ª Sup. Messal. Circ. Fin.*

depuis plus de soixante et dix ans, sur la chaire pontificale, n'ont pas cessé de faire entendre leur voix. A la vue de cette immense apostasie des Etats, ils ont poussé des cris de douleur. L'indifférentisme et le naturalisme, l'indépendance d'une raison pervertie, les sectes anticatholiques et antisociales, le fléau des doctrines les plus impies et les plus dégradantes, ont été, tour à tour, l'objet de leur zèle apostolique.

Trois Papes, qui ont rendu immortel le même nom, ont trouvé un calvaire sur le trône pontifical.

L'immortel Pie VI, qui flétrit si énergiquement la Révolution Française, en proclamant le vertueux Louis XVI un roi martyr, fut arraché sacrilégemen de son siége. Abreuvé d'ignominies, rassasié d'outrages comme son divin maître, il vint achever dans une ville de France, par une mort héroïquement résignée, un exil, qui sera la honte éternelle de la secte qui avait espéré voir finir, dans ce grand Pape, la chaîne des successeurs de saint Pierre.

Pie VII, dont les douleurs et les épreuves ont fourni le sujet de l'une des plus grandes pages de l'histoire de l'Eglise, s'est vu en proie à une persécution dont il n'y avait point eu encore d'exemple. Pendant près de six ans, un soldat heureux, sur le front duquel les

mains pontificales de Pie VII avaient mis le diadème des empereurs, éleva son ingratitude et son orgueil au niveau des solennels outrages dont l'âme du Pontife le plus pacifique et le plus doux fut abreuvée. Gardé à vue dans ses deux prisons de Savonne et de Fontainebleau, entouré de prélats ambitieux ou prévaricateurs, Pie VII fut dans l'impossibilité absolue de tenir le gouvernail de la barque de saint Pierre, pendant la longue et furieuse tempête qu'elle traversait.

Nous avons entendu, en méditant l'office liturgique de Notre-Dame Auxiliatrice, de quels accents l'angélique captif a peint, lui-même, la grandeur de ses épreuves et la grandeur des injustices qui en étaient la cause.

Or, Pie VII, non content d'avoir élevé à la gloire de sa puissante *Auxiliatrice*, un monument d'éternelle reconnaissance, voulut immortaliser encore, les tribulations qui avaient accablé le pasteur et le troupeau, pendant ce long exil, qui décapita, en quelque sorte, l'Eglise militante, sans procurer, cependant, la gloire du martyre à celui qui était l'objet de tant d'outrages. Pie VII, disons-nous, institua une fête solennelle en l'honneur des sept douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie. L'Eglise célèbre cette fête le troisième dimande septembre.

Les persécutions de l'Eglise s'ouvrent à son berceau. Elles n'ont fait que grandir de siècle en siècle. Les douleurs de la Très-Sainte Vierge commencent avec la prophétie du saint vieillard Siméon. Elles atteignent leur consommation suprême au sommet du Golgotha. Ce n'est qu'à la fin des siècles, que l'Eglise sera condamnée à boire la lie du calice de ses douleurs. Or, les lèvres de Pie VI, de Pie VII et de Pie IX, semblent avoir touché les premières et cruelles amertumes de cette lie des dernières tribulations de l'Epouse de Jésus-Christ sur la terre.

Le Vatican est devenu pour la grande âme de Pie IX un véritable Calvaire. Les trahisons et les outrages, le fiel et le vinaigre des hypocrisies couronnées, ont versé dans le grand cœur de ce saint Pontife, des douleurs inconnues, peut-être, à ceux qui l'ont précédé sur le trône pontifical.

Rien donc de mieux approprié aux besoins de nations demeurées croyantes, que la fête des Sept-Douleurs de la Sainte Vierge.

« Reine des martyrs, priez pour nous : priez pour nous, vous qui êtes debout auprès de la croix de Jésus. »

« Ne me regardez pas, car je suis défigurée. Le

soleil a décoloré mon visage ; les fils de ma mère ont combattu contre moi (1). »

« Tenons-nous près de la croix avec Marie Mère de Jésus. Un glaive de douleur a traversé son âme (2). »

« Ceux qui m'accablent de tribulations se sont multipliés. Ils sont nombreux ceux qui combattent contre moi. »

« Ils ont rempli de flèches leur carquois, afin de percer, pendant les ténèbres, ceux qui ont le cœur droit. »

« Reine des martyrs, priez pour nous. Priez pour nous, vous qui êtes immobile au pied de la croix. »

« Ma vie s'est épuisée dans la douleur, et mes années dans les gémissements. »

L'Eglise emprunte ses lamentations à Jérémie, pour peindre les douleurs de la Reine des martyrs.

« Elle a pleuré sans mesure toute la nuit, et ses larmes ont inondé ses joues. Il n'y a personne qui la console, parmi ceux qui lui sont chers ; tous ses amis l'ont méprisée et sont devenus ses ennemis.

(1) Nolite me considerare quod fusca sim ; quia decoloravit me sol; filii matris meæ pugnaverunt contra me. *Breviar. Rom.*

(2) Stemus juxta crucem cum Maria Matre Jesu, cujus animam gladius doloris pertransivit. *Off. ad Matutin.*

Voyez, Seigneur, combien je souffre ! mes entrailles sont déchirées, mon cœur est bouleversé au dedans de moi, parce que je suis noyée dans l'amertume. Un glaive me perce si je quitte ma demeure, et si j'y rentre, elle est pour moi un tombeau. Ils savent combien je gémis, et personne ne me console. »

A qui vous comparerai-je, qui vous sera semblable, qui pourra égaler vos douleurs, qui vous consolera, ô Vierge, fille de Sion ? Vos tribulations sont grandes comme la mer ; qui pourra offrir un remède à vos maux ? Tous les passants ont battu des mains : ils ont sifflé, ils ont secoué la tête sur la fille de Jérusalem, en disant : Est-ce donc là, cette cité d'une beauté parfaite, et qui était la joie de toute la terre ! Tous vos ennemis ont ouvert la bouche sur moi ; ils ont sifflé, ils ont grincé des dents et ils ont dit : « Nous la dévorerons. »

« Mon cœur s'est fondu comme la cire au fond de mes entrailles. »

« Mes larmes sont devenues ma nourriture le jour et la nuit. »

Ecoutons saint Ambroise :

« Sa mère se tenait debout au pied de la croix ; elle s'y attachait, avec une intrépidité sublime, pendant

que les hommes eux-mêmes prenaient la fuite. Voyez si la Mère de Jésus pouvait pâlir, elle qui ne savait pas craindre. Elle regardait, avec des yeux pleins de tendresse, les plaies de son Fils ; ces plaies qui devaient racheter le monde. Elle les contemplait d'un regard incessant, cette Mère qui ne craignait pas ceux qui immolaient son Fils. Le Fils était suspendu à la croix, et la Mère s'offrait aux bourreaux (1). »

« Marie, Mère du Seigneur, dit ailleurs le même Docteur, se tenait debout devant la croix de son Fils. Personne ne m'a appris cela, sinon saint Jean l'Evangéliste. Les autres ont peint les secousses de la terre pendant la Passion, les épaisses ténèbres qui obscurcirent le Ciel, le soleil éclipsé, l'entrée du larron dans le Ciel après la confession de ses crimes. Jean seul, a dit comment Jésus, cloué à sa croix, avait appelé sa Mère. Jésus oubliant ses tortures pour rendre à sa Mère les devoirs de la piété filiale, me paraît plus digne d'admiration, que lorsqu'il ouvre le Ciel au larron. Car si c'est un acte de religion de pardonner au larron pénitent, c'est quelque chose de plus sublime, de voir un tel fils donner à sa mère un si grand témoignage de tendresse et de piété filiale (2). »

(1) Ambros. de Institut. Virginum. *C. VII.*

(2) Ambros. Epist. ad Eccl. Versell.

« Dites-nous, ô Mère des douleurs, quel fut votre martyre quand vous vîtes Joseph d'Arimathie envelopper votre Fils d'un suaire et le descendre dans le tombeau ?

« Considerez et voyez, s'il y a une douleur qui puisse égaler ma douleur?

« Gardez fidèlement, dans la mémoire de votre cœur, les gémissements de votre Mère. Par là, vous vous rendrez digne de toute bénédiction et de toute miséricorde (1). »

« Salut à vous, qui êtes la Reine et la première rose des martyrs, le lys par excellence de la virginité (2). »

« O Dieu d'inexprimable clémence, faites que nous méditions sans cesse les sept douleurs de la Vierge et les plaies de son Fils. »

« Que les larmes de la Mère de Dieu, assez abondantes pour laver tous les crimes du monde, deviennent l'instrument de notre salut. »

« Que la contemplation des cinq plaies de Jésus

(1) In toto corde tuo gemitus matris tuæ ne obliviscaris, ut perficiatur propitiatio et benedictio.

(2) Ave, princeps, generosa martyrumque prima rosa, Virginumque lilium. *Brev. Rom.*

nous soit amère, que les douleurs de la Vierge soient pour tous le sujet *d'une joie éternelle.* »

« O Bienheureuse Vierge, par la vertu de vos inexprimables douleurs, faites-nous parvenir aux joies du royaume des Cieux.

« Venez, gravissons la montagne du Seigneur : et voyez, s'il est une douleur pareille à la mienne.»

« O Dieu, c'est pendant votre Passion qu'un glaive de douleur a traversé, selon la prophétie de Siméon, l'âme très-douce de la glorieuse Vierge Marie votre Mère; accordez dans votre bonté, à nos humbles supplications, qu'en célébrant, avec respect, la mémoire de ses douleurs, nous obtenions l'heureux effet de votre Passion. Vous qui vivez et régnez, etc. (1).

Le monde catholique célèbre, le 24 septembre, la fête de *Notre-Dame de la Merci, pour la Rédemption des captifs* (2).

Cette fête fut instituée par le Pape Grégoire IX.

(1) Deus in cujus Passione, secundum Simeonis prophetiam, dulcissimam animam gloriosæ Virginis et Matris Mariæ doloris gladius pertransivit, concede propitius, ut qui dolores ejus venerando recolimus, Passionis tuæ effectum consequamur. Qui vivis. *Missal. Rom.*

(2) In festo B. M. V. Mariæ de Mercede. *Brev. Rom.*

Nous trouvons dans l'office liturgique de cette solennité l'histoire touchante de son origine.

« Au temps, où la plus belle et la plus grande partie de l'Espagne, était cruellement opprimée sous le joug des Sarrasins, et qu'une multitude de chrétiens réduits à la plus dure servitude chez ces barbares, étaient exposés à tomber dans l'apostasie et à perdre le salut éternel, la Bienheureuse Reine des Cieux voulant les arracher à des maux si multipliés et si grands, fit éclater une charité incomparable pour les racheter.

« Saint Pierre de Nôle, plus illustre encore par sa charité que par son opulence, cherchait en ce temps-là, par de continuelles méditations, comment il pourrait venir au secours de tant de chrétiens écrasés sous l'oppression des Maures.

« Pendant que ces pensées remplissaient son âme, la Bienheureuse Vierge s'offrit à ses regards, sous l'aspect le plus serein et le plus doux. Elle lui dit, que ce serait une chose extrémement agréable à son divin Fils et à elle-même, si on établissait, en son honheur, un ordre religieux, qui aurait pour mission d'arracher les captifs à la tyrannie des Turcs. L'homme de Dieu, merveilleusement consolé par cette vi-

sion, sentit son âme embrasée d'amour, et n'eut plus d'autre désir que d'exercer, soit par lui-même, soit par l'ordre religieux qu'il voulait établir, la charité qui fait, qu'on est prêt à donner sa vie pour ses amis et pour ses frères. »

« La même nuit, la Très-Sainte Vierge apparut au bienheureux Raymond de Pennafort et à Jacques d'Aragon, pour leur faire connaître l'établissement de cet Ordre nouveau, et pour les engager à la réalisation d'un si grand ouvrage.

« Pierre de Nôle s'empressa de faire connaître à Raymond, son confesseur, ce qui venait d'arriver, et le trouvant instruit miraculeusement, il se mit humblement sous sa direction, et le roi Jacques survenant à la même heure, promit d'exécuter la révélation que lui avait faite la Très-Sainte Vierge. Après s'être mûrement concertés, ils se mirent à fonder cet Ordre, *sous l'invocation de Notre-Dame de la Merci pour la Rédemption des captifs.* »

« Le 10 août de l'année 1218, Jacques établit l'Institut, conçu depuis longtemps, par ces saints personnages; et les membres de cette société s'engagèrent, par un quatrième vœu, à se donner eux-mêmes en ôtage aux idolâtres, si la chose était nécessaire, pour la délivrance des chrétiens. »

Le roi permit, aux religieux de cet Ordre, de porter ses armes sur leur poitrine, et il obtint de Grégoire IX, la confirmation d'un Institut, dans lequel, éclate une charité si prodigieuse pour le prochain. »

« Dieu, par la protection de sa virginale Mère, bénit cet Ordre, dont la renommée s'étendit rapidement dans tout l'univers. La piété et la charité de ses membres le rendirent bientôt florissant. Ils recueillirent d'immenses aumônes pour racheter les captifs, et on les vit souvent, se donner eux-mêmes, pour en arracher un grand nombre à l'esclavage. »

« Voulant rendre à Dieu et à la Bienheureuse Vierge Mère de Dieu, de justes actions de grâces, pour le bienfait d'un ordre si précieux, le Saint-Siége apostolique permit d'en célébrer universellement la fête et l'office, et il enrichit l'ordre religieux de Notre-Dame de la Merci, de priviléges presque innombrables. »

L'ordre dont nous venons de résumer l'histoire, a été l'une des plus admirables créations de la charité du Saint-Esprit. Les prières, les pénitences expiatoires, les courses, les aumônes, l'héroïque charité des religieux de Notre-Dame de la Merci, n'eurent point d'autre objet, que le rachat de ces malheureux captifs qui gémissaient sous l'écrasante servitude de

la barbarie musulmane. Mais ce qui dépasse l'étonnement, c'est l'acte par lequel tous les religieux de cet ordre, s'engageaient, par un vœu spécial, à aller prendre, eux-mêmes, la place de ces pauvres captifs, afin de les arracher à la mort et souvent, à quelque chose de plus affreux que la mort, c'est-à-dire au danger d'une lamentable apostasie.

Des centaines de millions d'idolâtres, portent, à l'heure qu'il est, les chaînes de la plus dégradante servitude. Les démons se font adorer de ces peuples abrutis. Prions *Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs*, de venir au secours de ces nations barbares. Supplions-la de dilater, dans les cœurs vraiment chrétiens, cette charité ardente, inventive, sublime, qui change en apôtres des femmes timides, et qui, les élevant au-dessus de leur sexe, leur inspire le désir d'aller vivre et mourir au milieu de ces nations assises dans les ténèbres, afin de faire luire à leurs yeux, le soleil de la vérité et de la charité ; et de briser, de leurs mains virginales, les chaînes du pesant et honteux esclavage qui les opprime. Conjurons la douce Mère de miséricorde de susciter au sein du clergé, des ouvriers vraiment apostoliques, afin d'opposer à la rage et aux efforts de l'enfer, une armée invincible de soldats de Jésus-Christ.

Des millions de lâches chrétiens, sont tombés dans l'apostasie. Déserteurs du drapeau de saint Pierre, ils se sont enrôlés sous la bannière de Satan. Livrés au démon de l'orgueil et de la haine, ils rugissent contre le Christ et contre le vicaire du Christ. Enfants ingrats, ils insultent la sainte Eglise qui leur avait donné la vérité, le bonheur et la vie, en leur donnant la foi, l'espérance et la charité!

On les rencontre à l'heure qu'il est, dans tous les camps des ennemis de Dieu et de son Eglise. Pleurons leur infidélité, travaillons à les ramener dans les sentiers de la vérité et de la justice. Adressons souvent pour eux, au Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la prière liturgique *de la fête de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs.*

« O Dieu, qui par la très-glorieuse Mère de votre Fils, avez daigné enrichir votre Eglise d'un nouvel ordre religieux, pour délivrer les chrétiens de la captivité des idolâtres, faites, nous vous en supplions, que celle que nous vénérons comme la fondatrice d'une œuvre si excellente, nous délivre par ses mérites et par son intercession, de tous nos péchés et de la captivité du démon. Par le même Jésus-Christ (1). »

(1) Brev. Rom. in Festo.

Le premier dimanche d'octobre est consacré, vous le savez, mes très-chers frères, à la célébration de la fête du Saint-Rosaire. Cette solennité sainte, fut établie par les Souverains Pontifes, en mémoire des victoires insignes remportées sur les infidèles, par une protection visible de la Très-Sainte Vierge. Cette protection miséricordieuse, n'a cessé de se révéler au sein de l'Eglise militante, et d'une manière pour ainsi dire miraculeuse, depuis l'abominable hérésie des Albigeois, jusqu'à la bataille de Lépante. Les sectateurs du Coran, reçurent à Lépante, pendant que toute l'Eglise priait aux autels de Notre-Dame du Saint-Rosaire, un coup qui abattit leur puissance, et qui les relégua aux extrémités de l'Europe, en attendant, qu'ils disparaissent de la carte des nations civilisées ; ou que, plus heureux, ils ouvrent enfin les yeux à la lumière de l'Evangile.

Rappelons, en peu de mots, l'origine de la dévotion du Saint Rosaire.

« Pendant que l'hérésie des Albigeois, est-il dit dans le bréviaire romain, ravageait la province de Toulouse, et s'enracinait chaque jour davantage, saint Dominique qui venait de fonder l'ordre des Prêcheurs, s'appliqua tout entier à l'extinction de cette abomi-

nable hérésie. Pour atteindre plus sûrement ce résultat, cette homme apostolique se mit à implorer, par les plus ardentes prières, le puissant secours de la Bienheureuse Vierge à qui il a été donné d'écraser toutes les hérésies, et contre laquelle les nouvelles erreurs s'élevaient avec une impudente impiété. »

« La Très-Sainte Mère de Dieu, comme on le croit communément, engagea saint Dominique à prêcher aux peuples le Rosaire, l'assurant, qu'ils y trouveraient un puissant secours contre les hérésies et contre les vices. Il est impossible de se faire une idée du zèle et de la ferveur avec lesquels, l'homme de Dieu accomplit le ministère dont il était chargé, et du succès qui couronna ses efforts. »

« Le Rosaire est une certaine formule de prières qui se compose de quinze dizaines d'*Ave Maria*, dont chacune est entrecoupée d'un *Pater*, et auxquelles on applique, par une pieuse méditation, les quinze principaux mystères de notre rédemption. A dater de cette époque, cette dévotion prit, par le zèle de saint Dominique, un immense accroissement. C'est à saint Dominique, que les Souverains Pontifes, font remonter la gloire de cette institution.

Le Rosaire est le livre que les nations catholiques,

lisent et méditent le plus. Cent millions de fidèles, peut-être, récitent chaque jour le chapelet, en y rattachant, par une sainte méditation, quelques-uns des quinze mystères dont se compose le Saint-Rosaire. Le Pape, l'Episcopat, le Clergé et une multitude innombrable de fervents chrétiens, offrent, tous les jours, à Notre-Dame du Saint-Rosaire, ce tribut de leur piété filiale et de leur amour.

La couronne de Marie est la dévotion la plus populaire et la plus agréable à la Reine des Cieux. Le Rosaire embrasse, sommairement, tous les mystères du Christianisme. Celui qui s'appliquerait à la méditation quotidienne de ces mystères divins, ne tarderait pas à devenir un vrai chrétien et un homme d'oraison. Les prédicateurs qui, à l'exemple de saint Dominique, prêcheraient apostoliquement, les saints mystères du Rosaire, exploiteraient une mine inépuisable et en feraient sortir des trésors de lumière, de grâce et de miséricorde, pour le salut des âmes.

Les stations du mois de Marie qui ont pris, définitivement, une place si importante, dans les manifestations du zèle pour la gloire de la Très-Sainte Vierge, ne sauraient explorer un sujet plus vaste, plus riche, plus fécond et plus régénérateur, que les mystères du

Saint-Rosaire. Que de merveilles cachées dans les prières vocales que le Rosaire embrasse ! L'explication de ces prières, offre un aliment substantiel et plein de suavité, aux prédicateurs du mois de Marie. Les quinze mystères dont se compose le Rosaire, ne sauraient être épuisés, par les trente instructions que les serviteurs de Marie vont recueillir, au pied de la chaire, pendant la station qui a pour but l'agrandissement du culte de notre douce Reine.

Saint Dominique convertit cent mille Albigeois, en leur faisant connaître et aimer les adorables mystères du Saint-Rosaire. Imitons l'exemple de ce grand ouvrier des gloires temporelles de la Reine des Anges ; et nous travaillerons avec fruit, à la conversion de ces albigeois du XIXe siècle, « qui blasphèment tout ce qu'ils ignorent, et qui se dépravent dans les choses qu'ils n'étudient qu'au profit de leurs abjectes passions (1). »

Arrêtons-nous un moment, aux paroles et aux choses que renferme la prière liturgique de la solennité du Saint-Rosaire.

« O Dieu, dont le Fils unique, par les mystères de

(1) Quæcumque ignorant blasphemant, et in his quæ, tamquam muta animalia, norunt, corrumpuntur. *Jud. Epit. C. 1.*

sa vie, de sa mort et de sa résurrection, nous a acquis les récompenses du salut éternel ; accordez à nos supplications, que, rattachant ces mystères au Très-Saint Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie, nous imitions ce qu'ils contiennent, et obtenions ce qu'ils promettent. Par le même Jésus-Christ, etc. (1). »

Cette admirable prière résume toutes les richesses cachées dans la dévotion du Saint-Rosaire.

Les cinq mystères joyeux qui sont : l'Annonciation de l'Ange, la Visitation de la Sainte Vierge à sainte Elisabeth, la Naissance de l'Enfant-Dieu, la Présentation au Temple, la Recherche de Jésus; et les cinq mystères douloureux savoir : l'Agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, la Flagellation, le Couronnement d'épines, la Voie douloureuse et le Crucifiement ; ces mystères, disons-nous, placent sous les yeux de notre âme, les grandes scènes de la vie cachée, de la vie souffrante, de la passion et de la mort de l'Homme-Dieu. La Bienheureuse Vierge a eu une

(1) Deus, cujus unigenitus per vitam, mortem et resurrectionem suam, nobis salutis æternæ prœmia comparavit ; concede quæsumus, ut hæc mysteria sanctissimo Beatæ Mariæ Virginis Rosario recolentes, et imitemur quod continent, et quod promittunt assequamur. Per Dominum etc. *Orat. Miss. Rom. in Festo.*

part immense à tous ces mystères; elle les a tous partagés. Ils se sont tous imprimés dans sa vie. Elle n'a vécu que des joies, que des douleurs, que de la vie même de son Fils unique et de son Dieu.

La vie du chrétien a ses joies, ses épreuves, ses douleurs et ses sacrifices. Nous parcourons aussi, comme membres de Jésus crucifié, la voie des douleurs. Nous avons les angoisses de l'âme. Nous sommes flagellés par la médisance, l'envie et la calomnie. Le diadème des humiliations, la couronne d'épines déchirent et écrasent souvent nos fronts abattus. Nous passons tous par la voie du calvaire. Nous avons les dernières heures de la vie à traverser. Les sueurs de l'agonie et la nuit de notre trépas mettront, sur nos lèvres livides, ce cri déchirant de l'Homme Dieu, dans sa dernière agonie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné! (1) » Notre lit de douleur sera la croix sur laquelle s'achèvera notre sacrifice. Or, voilà comment nous deviendrons semblables à notre Chef divin. Ce sont là, les mystères de l'épreuve. *Et imitemur quod continent.* Cherchons dans les mys-

(1) Deus meus, Deus meus, ut quid deriliquisti me. *Psalm. XXI.*

téres joyeux et douloureux du Saint-Rosaire, les leçons qui peuvent nous rendre les vrais imitateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Imprimons ces mystères dans nos pensées et dans nos œuvres. Faisons-en le principe, l'excitateur, le modèle et l'aliment de notre vie surnaturelle : *et imitemur quod continent.* Et quand nous aurons achevé notre épreuve, quand du haut de notre couche funèbre, nous aurons prononcé le *consummatum est* du mystère de notre vie de chrétien, alors nous verrons s'ouvrir devant nous, les horizons sacrés de nos immortelles destinées ; nous entrerons dans la région des récompenses. Les mystères de la gloire commenceront à s'épanouir, à se dérouler pour nous. *Et quod promittunt assequamur.*

La résurrection du Sauveur, son ascencion triomphante, l'effusion de l'Esprit-Saint, l'Assomption de la Bienheureuse Mère de Dieu, son couronnement au plus haut des Cieux ; tous ces sublimes mystères des gloires de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, nous promettent les mêmes triomphes et la même félicité. Imitateurs des mystères de la vie et des souffrances de l'Homme-Dieu, nous ressusciterons un jour, comme lui. Nous monterons au Ciel comme lui. Comme lui,

nous serons inondés des torrents de la charité divine. Nous irons partager le triomphe de notre divine Mère, recevoir les récompenses promises aux vrais imitateurs de son adorable Fils, *et quod promittunt assequamur.*

Le chapelet à la main, nous vaincrons nos superbes ennemis. Armés du Rosaire de Marie, nous défierons les puissances infernales. Nous emporterons avec nous, dans la tombe, ce signe vénéré de notre piété et de notre dévotion envers la Reine des élus. Et, au jour du réveil des générations, ce symbole sacré sera pour nous comme une chaîne mystérieuse, dont les anneaux, trempés dans les fontaines de l'espérance, iront aboutir au cœur de notre Mère.

Mettons sur nos lèvres la touchante prière que le prêtre récite pendant les saints mystères.

« Faites, Seigneur, que nous nous identifions pleinement aux dons qui vous sont offerts ; et que par les mystères du très-saint Rosaire, nous méditions si parfaitement la vie, la passion et la gloire de votre Fils unique, que nous devenions dignes de ses promesses. Par le même Jésus-Christ. »

Ajoutons à ces supplications, l'oraison qui termine le Saint-Sacrifice.

« Nous vous prions, Seigneur, de nous accorder la puissante protection de votre sainte Mère, dont nous célébrons le Rosaire, afin que nous éprouvions la vertu des mystères qui s'y rattachent, et que nous obtenions les effets des sacrements auxquels nous avons participé. »

Le deuxième dimanche d'octobre, on célèbre dans les états de l'Eglise et dans plusieurs provinces du monde catholique, la fête de la Maternité de la Bienheureuse Vierge Marie. La maternité divine de Marie, unie à sa perpétuelle virginité, appelait une solennité liturgique. Bénissons Dieu d'en avoir inspiré la pensée au Vicaire de Jésus-Christ. Les solennités, par lesquelles, le culte public de la Reine des Anges se produit et se développe sur la terre, jettent toujours leurs premières racines à l'ombre du trône apostolique. Planté dans ce sol sacré du domaine de saint Pierre, l'arbre grandit, il étend ses rameaux, et peu à peu, il couvre de son ombre vivifiante, le monde catholique tout entier.

« Célébrons la maternité de la Bienheureuse Vierge Marie. Adorons le Christ son Fils, Notre Seigneur (1). »

(1) Maternitatem Beatæ Mariæ celebremus, Christum ejus Filium adoremus Dominum. *Brev. Rom. invitat.*

« O Dieu qui avez voulu, que votre Verbe, selon l'annonciation de l'Ange, prit notre chair, dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, accordez à nos humbles supplications, que la croyant véritablement Mère de Dieu, nous soyons aidés auprès de vous, par sa puissante intercession. Par le même Jésus-Chrit Notre Seigneur. »

« Sans détriment de votre pureté, vous êtes devenue Mère du Sauveur. Celui qui commande au Ciel et à la terre, s'est renfermé dans votre sein en se faisant homme. Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de votre ventre est béni. »

« Beaucoup de vierges ont amassé des trésors. Vous les avez toutes surpassées. Sainte Mère de Dieu vous êtes éclatante de grâces et toute ruisselante de délices, que ceux qui célèbrent votre maternité ressentent le secours de votre protection. »

« La Vierge Royale de la tige de David, dit saint Léon le Grand, qui devait porter dans son sein un fruit sacré, devait concevoir, dans son âme, cette progéniture divine et humaine, avant de la concevoir dans son sein; et de peur, qu'ignorante du Conseil divin, elle ne fut effrayée et comme accablée par la grandeur même de sa mission, elle apprit de la bou-

che d'un Ange, ce que le Saint-Esprit devait opérer en elle. Et celle qui devait devenir Mère de Dieu, ne crut pas que sa virginité put être diminuée par cette gloire. Comment, en effet, craindrait-elle quelque chose d'une conception si nouvelle, quand on lui promet que la vertu du Très-Haut doit agir, par sa seule efficacité ? La foi héroïque de Marie est affermie encore, par l'attestation d'un miracle antérieur ; et la fécondité inattendue accordée à Elisabeth, lui fait comprendre, que celui qui a pu faire concevoir une stérile, est assez puissant pour rendre une Vierge féconde. »

« C'est pourquoi le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, Fils unique de Dieu, qui, dans le Principe était avec Dieu, par qui toutes choses ont été faites, sans lequel rien n'a été fait, voulant délivrer l'homme de la mort éternelle, s'est fait homme. »

« Jésus-Christ, Notre-Seigneur, continue saint Léon, descendant du trône céleste, dans les basses régions du monde déchu, et sans s'éloigner de la gloire de son Père, est engendré par un mode nouveau, par une nativité nouvelle. Par un nouveau mode, parce qu'étant invisible dans son essence, il s'est rendu visible dans la nôtre ; parce qu'étant incompréhensible,

il a voulu se faire comprendre ; parce qu'habitant dans l'Eternité, il a voulu venir habiter dans le temps. Il a été conçu et engendré d'une Vierge, par un nouveau mode de naissance. Il est né d'une Vierge, en dehors de toute concupiscence de chair paternelle ; et sans injure de l'intégrité maternelle, parce qu'il fallait que celui qui devait devenir le Sauveur des hommes eut une pareille origine. Il fallait, qu'il eut la substance de la nature humaine, et qu'il ignorât pleinement les souillures de la chair de l'homme déchu. Son origine diffère de la nôtre, mais sa nature est semblable à la nôtre. Le mystère qui est l'objet de notre foi, n'a rien emprunté à l'usage et à la coutume. Mais c'est par la toute puissance de Dieu, qu'une Vierge a conçu, qu'une Vierge a enfanté, qu'elle est demeurée Vierge après son enfantement.»

« Il fallut, ajoute le saint Docteur, que l'incorruptibilité de celui qui naissait, gardât l'intégrité primitive de celle qui l'enfantait ; il fallut que la vertu de l'Esprit-Saint se répandit dans le sanctuaire virginal, et dans l'hospice sacré que le Verbe venait habiter avec complaisance. La grâce de ce divin Esprit se proposait ainsi, de relever ce qui était abattu, de raffermir ce qui était brisé ; et de répandre une telle abondance

de pureté et de sainteté, que la nature déchue put s'élever au-dessus des attraits de la chair, afin que la virginité qui ne pouvait subsister, avec les générations ordinaires, devint imitable à ceux qui seraient régénérés dans la grâce. Que le Christ ait voulu naître d'une Vierge, n'est-ce donc pas là un prodige de la plus haute sagesse? Il fallait que Satan ignorât la naissance de celui qui venait sauver le genre humain ; il fallait qu'il ignorât cette conception divine et toute spirituelle, afin que ne voyant personne naître autrement que le reste des hommes, il s'imaginât qu'il n'y avait personne qui différât de nature avec les autres hommes. Et pour qu'il en fut ainsi, le Christ naquit d'une Vierge rendue féconde par le Saint-Esprit; et parce que les autres mères ne peuvent concevoir, sans éprouver la contagion du péché, il fallait que celle-ci, tirât sa pureté sans tache, de la source même qui lui donnait la fécondité (1). »

Entendons maintenant saint Bernard célébrant, à son tour, la maternité de la Bienheureuse Vierge :

« Soyez dans la stupeur, et voyez s'il faut admirer davantage l'incomparable bonté du Fils, ou l'inimaginable dignité de la Mère. Partout même stupeur,

(1) S. Leo Serm. de Nativit. Dom.

partout même prodige ! Que Dieu soit soumis à une femme, voilà une humilité sans exemple. Qu'une femme commande à Dieu, voilà une grandeur sans pareille. En louant les vierges, on chante : « Qu'elles suivent l'agneau partout où il va (1). » De quelle louange jugerons-nous donc digne celle qui marche devant l'agneau ? O homme, apprends à obéir. Terre, apprends à te soumettre. Poussière, apprends à t'effacer. L'évangéliste, parlant de ton créateur, dit : « Il leur était soumis (2). » Rougis, cendre superbe. Dieu s'humilie, et tu t'élèves ! Dieu se soumet aux hommes, et toi, voulant dominer sur les hommes, tu te mets au-dessus de ton Créateur ! »

« Heureuse Marie ! à qui, ni l'humilité ni la virginité ne font défaut. Quoi de plus prodigieux, en effet, qu'une virginité qui, loin de se ternir, resplendit même par sa fécondité ! Quoi de plus rare qu'une humilité qui, loin de s'affaiblir, s'élève et grandit par une virginité féconde ! Et voilà pourquoi cette fécondité seule est incomparable, laquelle a pour compagnes la virginité et l'humilité.

Quoi donc de plus merveilleux que ces choses ! Quoi

(1) Sequuntur agnum quo cumque ierit. *Apocol. XIV, 4.*
(2) Et erat subditus illis. *Luc. II, 51.*

de plus inouï, quoi de plus extraordinaire et de plus singulier !

Mais qu'y a-t-il d'étonnant si Dieu qui, selon l'Ecriture, « est admirable dans ses Saints (1), » se montre si admirable dans sa Mère ? Vénérez donc, dirons-nous aux époux, dans une chair corruptible, l'intégrité de la chair. Admirez aussi, dirons-nous aux vierges sacrées, la virginité de Marie dans sa fécondité ; mais imitez, dirons-nous à tous les hommes, l'humilité de la Mère de Dieu (2). »

« Vous êtes heureuse, ô Marie, qui avez porté le Créateur de toutes choses. Vous avez engendré Celui qui vous a fait, et vous demeurez éternellement Vierge (3). »

« Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habitez dans Jacob, et faites pénétrer vos racines dans mes élus (4). »

Le troisième dimanche d'octobre, on célèbre dans les Etats du Saint-Siége et dans beaucoup de Diocèses, la *fête de la Pureté de la Bienheureuse Vierge Marie* (5).

(1) Mirabilis Deus in sanctis suis. *Psalm. LXVII, 36.*

(2) Bernard. Homill. de Laudib. Virg.

(3) Beata es Maria quæ omnium portasti Creatorem, genuisti qui te fecit, et in æternum permanes Virgo. *Off. B. M. V.*

(4) Eccli. XXIV.

(5) In festo puritatis Beatæ Mariæ Virginis. *Missal. Rom.*

En ces jours de sensualisme et de scandale, en face de ce culte immonde de la chair, qui granditsans mesure, et qui menace d'envahir toutes les âmes, appliquons-nous à dédommager la plus pure des vierges des injures qui lui sont faites.

Des millions d'hommes, qui se disent encore chrétiens, ont déserté l'étendard de la chasteté et de la vertu, pour s'enrôler sous la bannière du prince des ténèbres et du démon de la luxure. Faisons monter vers le trône du Dieu trois fois saint, la prière liturgique de la fête de la pureté de la Bienheureuse Vierge Marie.

« Dieu puissant et éternel, accordez-nous, qu'en célébrant, avec joie, la fête de l'incorruptibilité virginale de la très-pure Vierge Marie, nous obtenions, par son intercession, la pureté de l'esprit et du corps. Par le même Jésus-Christ, etc... »

Nourrissons nos pensées et notre cœur des admirables paroles que l'Eglise emprunte aux saints Cantiques, pour louer la plus pure et la plus sainte de toutes les créatures de Dieu.

« Tel un lys parmi les épines ; telle est mon amie parmi les vierges (1). »

(1) Sicut lilium inter te spinas, sic amica mea inter filias. *Cant. Cant. II, 2.*

« Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui : il se nourrit parmi les lys (1). »

« Après votre enfantement, vous êtes demeurée incorruptible. Mère de Dieu, intercédez pour nous. »

« Que la virginité de Marie, dit Saint Ambroise, que sa vie entière, soient pour vous la plus parfaite image de la chasteté : qu'elles soient le miroir le plus resplendissant et la forme parfaite de toute pureté et de toute vertu. Apprenez de Marie, comme du plus parfait modèle de toute sainteté, ce qu'il faut corriger, ce qu'il faut éviter, ce qu'il faut pratiquer. L'ardeur de ceux qui apprennent est la gloire de Celui qui enseigne. Qu'y a-t-il de plus grand que la Mère de Dieu ? Qu'y a-t-il de plus resplendissant que Celle qui fut choisie par Celui qui est la splendeur même ? Qu'y a-t-il de plus chaste que Celle qui a engendré un corps, sans contracter l'ombre même d'une souillure dans son corps ?

« Mais où prendre des paroles pour parler de ses vertus ? Elle n'était pas seulement vierge de corps mais d'esprit, Celle dont l'âme n'a jamais été obscurcie par le souffle de la plus légère imperfection. Hum-

(1) Dilectus mihi et ego illi : qui pascitur inter lilia, *Ib. VI*, 2.

ble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans ses pensées, sobre dans son langage, appliquée aux saintes lectures, jamais elle ne mit ses espérances dans l'inconstance des biens d'ici-bas, mais dans la prière du pauvre. Appliquée au travail, remplie de modestie en conversant avec le prochain, cherchant Dieu seul pour témoin des sentiments de son âme. Jamais elle ne blessa personne, toujours elle voulut du bien à tous ; on la vit toujours fuir l'ostentation, suivre la sagesse et aimer la vertu (1).

« Personne, dit saint Bernard, ne saurait mettre en doute que la Reine des Vierges ne chante dans le Ciel, et ne chante la première, l'immortel cantique que les vierges seules doivent chanter dans le royaume céleste.

« Je pense que cette incomparable Vierge en chantant le cantique que les vierges seules doivent chanter, remplira toutefois la cité de Dieu, d'un chant plus mélodiéux et plus doux, que toutes les autres vierges, et qu'elle inondera ainsi, d'une joie particulière les heureux habitants du Ciel. Pas une vierge ne sera trouvée digne de redire et d'exprimer les accents de la Reine des vierges, parce que celle-là seule, a droit

(1) Ambros. Lib. de Virginit.

de les faire entendre, qui peut se glorifier d'un enfantement et d'un enfantement divin. Elle se glorifie, je l'ai dit, non en elle-même, mais en celui qu'elle a enfanté ! C'est un Dieu, oui c'est un Dieu qu'elle a enfanté, et qui devant la couronner d'une gloire singulière, au plus haut des Cieux, a eu soin de la prévenir sur cette terre, d'une grâce par laquelle, elle a pu le concevoir, d'une manière ineffable et sans souillure, et l'enfanter sans corruption. »

« Un Dieu voulant naître parmi nous, ne devait naître que d'une Vierge. Une Vierge devant enfanter, ne devait enfanter qu'un Dieu. C'est pourquoi le Créateur des hommes, pour pouvoir être homme, en naissant de l'homme, dut se former une mère qui fut digne de cet enfantement divin et qui put plaire à celui qu'elle devait enfanter. Il voulut donc qu'elle fut vierge, afin que celui qui devait effacer toutes les souillures, naquit immaculé d'une mère immaculée. Il voulut naître d'une mère humble celui qui est « doux et humble de cœur, » afin de donner à tous l'exemple salutaire de ces vertus. Il fit don d'un enfantement miraculeux à celle à qui il avait inspiré le vœu de virginité et qu'il avait enrichie du mérite de l'humilité.

« Afin donc, que celle qui devait concevoir et en-

fanter le Saint des Saints fut sainte de corps, elle reçut le don de virginité ; mais afin d'être vierge d'esprit, elle reçut le don de l'humilité ! O Vierge admirable, ô Vierge digne de toute louange ! O femme, la plus excellente de toutes les femmes, la plus digne d'être célébrée dans tout l'univers, vous avez réparé les fautes de nos premiers parents, vous avez rendu la vie à leur postérité ! « L'Ange fut donc envoyé à une Vierge. » Vierge de corps, Vierge d'esprit, Vierge de profession, Vierge enfin, telle que la décrit l'apôtre : « Sainte de corps et d'esprit. » Et cette Vierge n'a pas été trouvée par hasard, elle n'est pas de création récente ; mais elle a été élue au commencement des siècles, elle a été prédestinée par le Tout-Puissant. Il se l'était préparée ; il l'avait confiée à la garde de ses Anges, elle avait été préfigurée par les patriarches et promise par les prophètes (2).

Le quatrième dimanche d'octobre, on célèbre à Rome, dans les Etats du Saint-Siége et ailleurs, la fête du patronage de la Bienheureuse Vierge Marie (3).

Le Saint-Siége, toujours guidé par l'Esprit-Saint,

(1) Missus est Angelus ad Virginem. *Luc 1.*

(2) Bernard. II. Homill. Supr. Miss.

(3) Dominic. 4 octob. in festo patrocinii Beatæ M. V.

n'a point donné d'office liturgique spécial, pour la fête du patronage de la Bienheureuse Mère de Dieu. Les prêtres qui ont la consolation de célébrer cette solennité virginale, récitent l'office propre aux fêtes de la Très-Sainte Vierge (1).

Si nous y regardons de près, nous comprendrons sans peine, que la fête du *Patronage de la Bienheureuse Vierge*, instituée pour le quatrième dimanche du mois d'octobre, n'est qu'une extension, qu'une sorte de sommaire et de récapitulation pieusement sainte, du grand patronage de Marie, objet de toutes les solennités célébrées, dans le cycle de la liturgie, en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu et des hommes. Peut-être, est-ce là, une des raisons de l'absence d'un office propre à la fête du patronage de la Bienheureuse Vierge Marie.

Il nous reste à parler de la Présentation de la très-pure Vierge au temple du Seigneur; et des manifestations liturgiques qui ont lieu, en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, tous les samedis de l'année ecclésiastique. Nous en ferons le sujet d'une dernière conférence.

(1) Omnia ut in fest., B. M. V.

VINGTIÈME CONFÉRENCE

LE CULTE PUBLIC

que

L'ÉGLISE REND A LA BIENHEUREUSE MÈRE DE DIEU

PAR LES SOLENNITÉS LITURGIQUES

La Très-Sainte Vierge reçut, au premier moment de son existence, une grâce proportionnée à sa sublime vocation de Mère de Dieu. Conçue dans la justice originelle et dans la sainteté, elle fut l'objet des plus douces complaisances des trois personnes divines. Plus heureuse que Jean-Baptiste, elle connut, ella aima son Dieu en commençant d'exister. Les neuf mois que l'Angélique Vierge passa dans le sein de sa bienheureuse mère, forment la première période de sa vie contemplative. Si les Anges, si l'homme, en sortant des mains du Créateur, furent doués

d'intelligence et d'amour. Comment ne pas admettre l'opinion des docteurs et des profonds mystiques, qui tiennent pour certain, que le privilége de connaître et d'aimer Dieu, non-seulement comme auteur de la nature, mais comme auteur de la grâce et de la gloire, a été accordé à la Très-Sainte Vierge, au moment même de sa création?

L'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après l'enseignement catholique, jouit de la vision de la divine essence, au premier instant de son union hypostatique avec le Verbe divin. Or, quoique la Bienheureuse Vierge n'ait pas contracté une union hypostatique avec le Verbe, elle est unie, par sa maternité divine, au Verbe infini, par le lien d'une union suprême. Et cette prérogative, nous l'avons vu, élève la Bienheureuse Mère de Dieu à une dignité souveraine et infinie en son genre (1). C'est pourquoi, cette immense dignité implique, à l'égard de la Très-Sainte Vierge, l'effusion de la *grâce sanctifiante* et des *grâces gratuites*, dans une mesure qui se rapproche, au plus près possible, de la mesure par laquelle, l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ participe, elle-

(1) Maternitas Dei suprema unio... *S. Thom.*. Unio suo genere infinita. *Suarez.*

même, à la grâce de l'union hypostatique, et à toutes les grâces qui en découlent.

Quand on parle de l'Auguste Mère de Dieu, il ne faut jamais perdre de vue, que l'ordre de la maternité divine et l'ordre de l'union hypostatique, se tiennent par un nœud indissoluble, et qu'il y a entre la Mère de Dieu et l'Homme-Dieu, « une sorte d'égalité, à raison de laquelle, dit saint Bernardin de Sienne, la Sainte Vierge a reçu une infinité de grâces, de perfections, de vertus et de mérites. »

Il est donc juste de placer la glorieuse Vierge dans une sphère à part; il est donc nécessaire, quand on parle des priviléges dus à sa maternité divine, de l'identifier, aussi parfaitement que possible, à son divin Fils, auteur de la gloire, principe des grandeurs, source de tous les priviléges de sa Bienheureuse Mère.

L'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ a joui des splendeurs immédiates de la divine essence, pendant les neufs mois de sa vie cachée dans le sein virginal de Marie. Nous pensons, avec une foule de docteurs et de théologiens mystiques, que la Reine des Anges fut élevée, pendant les neufs premiers mois de son existence dans le sein maternel, aux plus sublimes

contemplations et aux plus admirables ravissements. Nous n'avons point de peine à comprendre qu'elle ait joui, au moins à divers intervalles, du privilége que Dieu accorda une fois à l'Apôtre des nations. « Je sais un homme... qui fut ravi dans le Paradis et entendit des paroles secrètes, qu'il n'est pas permis à l'homme de proférer (1). »

Sainte Anne en portant dans son sein celle qui était le tabernacle vivant des trois personnes divines, dut recevoir, par l'entremise de sa Fille immaculée, des grâces et des perfections dont nous ne saurions mesurer l'étendue et les richesses.

Saint Anne avait obtenu, par ses ferventes oraisons et par celles de Saint Joachim son époux, la cessation d'une longue stérilité. Elle avait pris, devant Dieu, comme la mère de Samuel, l'engagement solennel de consacrer au Seigneur l'enfant qu'elle mettrait au monde. Les trois premières années de l'angélique Vierge touchaient à leur terme. Initiée au profond se cret des destinées de son auguste fille, sainte Anne connut, par une inspiration surnaturelle, que le moment était venu d'accomplir le vœu qui lui imposait

(1) Et scio hominem... quoniam raptus est in Paradisum, et audivit arcana verba quæ non licet homini. loqui. *II. Cor. XII, 4.*

la pénible loi d'une séparation et d'un sacrifice dont elle seule, pouvait comprendre les maternelles douleurs.

L'Eglise célèbre, le 21 novembre, la fête de la Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie au temple de Jérusalem (1).

Méditons ce grand mystère de la vie mystique de la Reine des Anges. Pénétrons-nous, s'il est possible, des sentiments qui remplissent l'âme immaculée de Marie au moment où elle va abriter sa vie, à l'ombre du tabernacle *figuratif*. Associons-nous à la douleur résignée, au sacrifice sublime, à l'obéissance héroïque de sainte Anne et de saint Joachim. Mesurons la grandeur du sacrifice imposé à leur vertu, à la grandeur de leur amour pour Celle qui est le Paradis des délices de Dieu et des Anges.

Contemplons la scène ravissante de ce premier pèlerinage de l'humble vierge au temple du Dieu de ses pères. Des milliers d'Anges environnent la Sainte Famille. La céleste Enfant jouit de leur présence. Elle les étonne par les transports de sa charité, par les sublimes élans de son amour.

(1) In festo præsentationis Beatæ Mariæ Virginis. *Brev. Rom.*

Méditons l'office liturgique de la solennité touchante de la présentation de la Bienheureuse Vierge Marie.

« Bienheureuse Mère de Dieu, Vierge perpétuelle, temple du Seigneur, sanctuaire de l'Esprit-Saint, seule entre toutes les créatures, vous avez plu à Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). »

Ecrions-nous avec l'Eglise :

« O Dieu, qui avez voulu que la Bienheureuse Marie toujours Vierge et tabernacle du Saint-Esprit, fut présentée, en ce jour, dans le temple ; accordez à nos humbles prières, que nous méritions, par son intercession, d'être présentés dans le temple de votre gloire. Par le même Jésus-Christ (2). »

Si la lumière des divines révélations, tombant pour la première fois, dans le fond de notre âme, nous découvrait soudain, la grandeur des destinées de là Très-Sainte Vierge ; si nous entendions dire, pour la

(1) Beata Dei genitrix Maria, Virgo perpetua, templum Domini, sacrarium Spiritus Sancti, sola sine exemplo placuisti Domino nostro Jesu Christo. *Antiph. Brev. Rom. I. Vesp. Fest.*

(2) Deus qui beatam Mariam semper Virginem Spiritus Sancti habitaculum, hodierna die in templo præsentari voluisti : præsta quæsumus, ut ejus intercessione in templo gloriæ tuæ præsentari mereamur. Per Dominum etc. *Missal. Rom. Orat. Liturg. Fest.*

première fois, qu'une jeune vierge issue de la famille obscure de sainte Anne et de saint Joachim, et dernier rejeton de la tige presque desséchée de David, a été appelée à l'immense honneur de devenir le temple de Dieu, l'Epouse, la Mère, la Fille bien-aimée de Dieu, le sanctuaire sacré de l'Esprit-Saint; et qu'elle est devenue, en effet, tout cela, nous serions saisis d'une indéfinissable stupéfaction. Si, par la foi, par la grâce, et par toutes les lumières communiquées aux saints docteurs et aux âmes les plus contemplatives, nous nous faisions une juste idée des ineffables bienfaits, des conséquences surnaturelles et des gloires, dont le mystère de la maternité divine à été la source, pour les Anges et pour les hommes, nous ne trouverions plus d'expression pour notre admiration et pour notre reconnaissance.

Or, ces merveilleuses inventions de l'amour infini de Dieu pour ses créatures, remplissent l'univers. Il n'est pas plus possible de les nier, que de nier l'existence du soleil. La divinité de Jésus-Christ, la maternité divine de la Bienheureuse Vierge, l'Eglise qui ne vit que de la substance de ces mystères divins, remplissent le monde de la vivante majesté de leur existence et de leur gloire. Ces créations surnaturelles

sont prêchées, sont crues, sont adorées depuis deux mille ans, d'un bout de l'univers à l'autre. L'Eglise catholique, apostolique romaine, n'a point d'autre mission que de verser sur la terre entière, les torrents de lumière qui s'échappent de ces suprêmes manifestations de la puissance et de la bonté de Dieu.

Comment se fait-il, qu'à l'heure où nous sommes, un si petit nombre d'âmes se sentent remuées, étonnées, ravies, quand on leur parle de Jésus-Christ et de l'auguste Mère de Jésus-Christ?

Quatre siècles de sensualisme et de rationalisme païen, un siècle de satanisme, ont produit cet incompréhensible phénomène. Les mystères divins de la grâce, les enseignements de la révélation ont perdu leur empire au sein de l'Europe, paganisée par la renaissance. La foi s'est éteinte dans les sociétés modernes. Les peuples, dégoûtés de Dieu, de son Christ et de l'Eglise, ont sécularisé, c'est-à-dire *déchristianisé* leurs constitutions, leurs lois, leur vie sociale, civile et politique. Ils ont dit : nous ne reconnaissons d'autre souveraineté que la nôtre, nous n'avons d'autre roi que César (1).

(1) Labia nostra a nobis sunt. *Psalm. XI, 5.*
Non habemus regem nisi Cæsarem. *Joon. XVIV, 15.*

L'Europe portera la peine de son apostasie. Elle deviendra la proie de la barbarie révolutionnaire. Le torrent du socialisme emportera ses richesses, son industrie, son commerce, ses monuments, son luxe, ses idoles de chair, ses dieux de boue et de sang. Et si le cataclisme qui la menace, n'est pas le dernier châtiment de la race humaine, l'Eglise rajeunie, renouvelée, retrempée dans la persécution, refera l'Europe et le monde à l'image de Jésus-Christ. Elle s'emparera des jeunes générations pour les mouler à l'effigie du Dieu qui naquit dans une étable, qui vécut pauvre et qui mourut sur un gibet.

Revenons à la présentation de la Bienheureuse Vierge Marie.

« Joachim, dit saint Jean Damascène, prit pour épouse une femme incomparable appelée Anne et digne de toute louange. Mais, de même que cette autre Anne, qui était stérile, obtint, par ses prières et par la promesse divine, de devenir mère de Samuel ; de même, celle-ci obtint par ses prières et par la promesse du Seigneur, de devenir mère de la Mère de Dieu. Elle ne devait pas le céder aux femmes les plus illustres de sa nation, c'est pourquoi la grâce, (car le nom d'Anne, signifie grâce) enfanta la Maî-

tresse, la Souveraine, (le nom de Marie veut dire la Dominatrice, la Souveraine). Marie est devenue, en effet, la Maîtresse, la Reine, la Dominatrice de tout l'univers, puis qu'elle est la Mère du Créateur. Elle est mise au monde dans la sainte maison de Joachim; puis: elle est conduite dans le temple de Jérusalem. Plantée dans la maison de Dieu, inondée de toutes les grâces de l'Esprit-Saint, elle devient, à l'instar d'un olivier fertile, l'arbre par excellence, l'arbre le plus fécond de toute vertu. Il était nécessaire que celle qui devait porter Dieu dans son sein, fut affranchie de toutes les concupiscences du péché et qu'elle demeurât Vierge d'esprit comme elle l'était de corps. »

Les nombreuses solennités, dont nous avons exquissé rapidement le tableau, élèvent le culte de la Bienheureuse Mère de Dieu au plus haut point de grandeur et de magnificence, dans la cité du temps. Les offices du missel et du bréviaire romain, qui sont propres à ces fêtes virginales, peuvent devenir le sujet d'une intéressante station du mois de Marie. Il y a là, un foyer inépuisable de richesses, pour la pensée et pour l'âme des prédicateurs de la Reine des Anges, pendant le mois qui est consacré plus spécialement à son culte. L'Esprit-Saint a dicté à l'Eglise ces priè-

res sacrées. Ces ravissantes formules de la liturgie catholique sont, pour ainsi dire, l'Evangile des gloires et des grandeurs de Marie.

Les églises de France, en répudiant le funeste héritage des liturgies du gallicanisme, de ces liturgies que Rome n'a jamais bénies, qu'elle n'a jamais approuvées, restitueront à l'auguste Mère de Dieu, la portion de gloire que son culte avait perdue sous le marteau des mutilations gallicanes.

Heureux les évêques de France, dont les noms se rattachent à cette réparation solennelle ! Ils ont bien mérité de l'Eglise ; et les peuples, replacés sous l'influence salutaire de la liturgie romaine, verront renaître dans leur sein, les vertus, les joies et les bénédictions dont les solennités de l'Epouse de Jésus-Christ, sont une source féconde qui ne tarit jamais.

Il nous reste à parler de cette fête hebdomadaire que chaque samedi nous ramène, et dans laquelle, les serviteurs de Marie trouvent un excitateur permanent de la piété filiale qui les attache au culte de la douce Mère de Dieu.

Dieu a mis toutes les richesses de sa grâce dans les mains de la Reine de l'univers, et cette miséricordieuse protectrice se plaît à les répandre sur ceux

qui l'honorent d'un culte particulier. Célébrons donc le samedi virginal, avec tout le zèle d'un amour empressé. (1)

Récitons, avec une foi vive et une confiance sans bornes, l'*Ave Maris Stella*, que l'Eglise redit sans cesse, en célébrant les solennités liturgiques de la Très-Sainte Vierge :

« Salut Etoile de la mer,
» Salut douce Mère de Dieu ;
» Perpétuellement vierge,
» Vous êtes l'heureuse porte du Ciel (2).

(1) Officium Beatæ Mariæ in Sabbato. *Brev. Rom.*

(2) Ave maris Stella
Dei Mater alma ;
Atque semper Virgo
Felix Cœli porta,
Sumens illud ave
Gabrielis ore
Funda nos in pace.
Mutans Evæ nomen.
Solve vincla reis,
Profer lumen cæcis,
Mala nostra pelle
Bona cuncta pasce.
Monstra te esse Matrem
Sumat per te preces,
Qui pro nobis natus,
Tulit esse tuus.

« Recevant le salut
» De la bouche de Gabriel,
» Affermissez-nous dans la paix,
» En changeant le nom d'Eve.
» Brisez les chaînes des pécheurs,
» Donnez la lumière aux aveugles ;
» Ecartez de nous tous les maux,
» Demandez pour nous tous les biens.
« Montrez que vous êtes notre Mère.
» Qu'il reçoive par vous nos prières,
» Celui qui, né pour nous,
» Voulut être tout à vous.
« O Vierge incomparable (1)
» Douce par dessus tous,

(1) Virgo singularis
Inter omnes mitis,
Nos culpis solutos,
Mites fac et castos.
Vitam præsta puram,
Iter para tutum
Ut videntes Jesum
Semper collœtemur.
Sit laus Deo Patri,
Summo Christo decus,
Spiritui Sancto,
Tribus honor unus. Amen.

» Après nous avoir affranchis du péché,
» Rendez-nous doux et chastes.
« Donnez-nous une vie pure,
» Préparez-nous un chemin sûr,
» Afin que voyant Jésus,
» Nous soyons toujours dans la joie.
« Louange à Dieu le Père ;
» Gloire au Christ suprême,
» Louange au Saint-Esprit.
» Aux trois, la même gloire. »

Le monde remonterait presque au niveau de l'état antérieur à la chute de nos premiers parents, si la grâce de Jésus-Christ et le culte de sa divine Mère le pénétraient, le transfiguraient pleinement. La régénération surnaturelle de l'homme et de la famille, ferait régner sur la terre, les bénédictions du temps et les joies de l'innocence, de la piété et de la vertu.

La prière liturgique des samedis consacrés au culte de la Très-Sainte Vierge, renferme tous les biens désirables de la vie présente et de la vie future. Récitons-la tous les jours, avec l'abandon d'une confiance illimitée.

« Accordez-nous, Seigneur, nous vous en conjurons, de jouir toujours de la santé de l'âme et du corps ; et

faites, qu'à l'ombre de la protection glorieuse de la Bienheureuse Vierge Marie, nous soyons délivrés des tristesses de la vie présente et jouissions des félicités de la vie éternelle (1). »

Recueillons quelques-uns des enseignements des saints docteurs, sur les grandeurs et les gloires, sur les vertus et la miséricordieuse puissance de la Très-Sainte Vierge. Méditons les paroles brûlantes par lesquelles, nos pères dans la science des choses divines, nous associent à l'admiration, aux saints transports que leur inspirait le culte de la Bienheureuse Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ces pages éloquentes sont adaptées par l'Eglise, aux différentes époques de l'année liturgique de la très-pure Vierge. Elles sont un précieux aliment pour les serviteurs de Marie qui se font un devoir de célébrer, avec une piété filiale, la fête hebdomadaire du samedi virginal.

« Le Fils de Dieu, dit saint Jean Chrysostôme, n'a point choisi pour Mère une femme riche et puissante,

(1) Concede nos famulos tuos, quæsumus Domine, perpetua mentis et corporis sanitate gaudere : et gloriosa Beatæ Mariæ semper Virginis intercessione, a præsenti liberari tristitia et æterna perfrui lætitia. Per Dominum etc. *Missal. Rom. in Sabbat.*

mais la Bienheureuse Vierge dont l'âme était ornée de toutes les vertus. La très-pure Marie s'étant élevée par sa chasteté , au-dessus de toute la nature humaine, mérita de concevoir dans son sein le Christ Notre-Seigneur. Courons aux pieds de cette auguste Vierge et Mère de Dieu, nous efforçant d'obtenir l'immense bienfait de sa protection. Vous donc, qui avez le bonheur d'être vierges, cherchez un refuge auprès de la Mère du Seigneur. C'est elle qui vous assurera , par son puissant patronage, la possession si précieuse, si belle, si incorruptible de la virginité !

« La Bienheureuse Marie toujours Vierge, mes frères bien aimés, est un miracle éblouissant de magnificence. Où trouver quelque chose de plus grand, de plus illustre que Marie? Seule, elle dépasse par ses grandeurs, toutes les limites des choses créées. Qu'y a-t-il de plus saint que Marie? Ce ne sont ni les Prophètes, ni les Apôtres, ni les Martyrs, ni les patriarches, ni les Anges, ni les Trônes, ni les Dominations, ni les Séraphins, ni les Chérubins. Les choses créées, les choses visibles et les choses invisibles, ne peuvent rien nous offrir qui approche de la grandeur et de l'excellence de la Bienheureuse Vierge Marie. Elle

seule est à la fois, la Servante et la Mère de Dieu ; elle seule est à la fois, Vierge et Mère (1). »

« Elle est Mère, continue l'éloquent orateur, de Celui que le Père a engendré avant tout commencement ; que les Anges et les hommes connaissent pour le Seigneur de toutes choses. Voulez-vous savoir de quelle hauteur la Bienheureuse Vierge surpasse tous les Esprits célestes ? Les célestes intelligences, en voilant leur face, se tiennent devant Dieu, avec crainte et tremblement, et Marie offre le genre humain à Celui qu'elle a engendré ! Par elle nous obtenons le pardon de nos péchés (2). Salut donc, ô Mère, ô Ciel, ô Fille, ô Trône ; salut à vous qui êtes l'honneur, la gloire, la force de l'Eglise. Priez sans cesse pour nous, Jésus votre Fils et notre Seigneur, afin que par vous, nous puissions trouver miséricorde au jour du jugement, et obtenir les biens réservés dans le Ciel, à ceux qui aiment Dieu, dans la grâce et la bénignité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, soit honneur, gloire et puissance, maintenant et dans les siècles des siècles (3). »

(1) Eadem ancilla Dei et Mater : Eadem Virgo et genitrix, *Chrysos. apud. Metap. Hr.*

(2) Per hanc et peccatorum veniam consequimur. *Ib.*

(3) Ib.

Le vénérable Bède commentant les paroles d'enthousiasme et de foi, de la femme de l'Evangile qui s'écriait, après avoir entendu les paroles de l'Homme-Dieu : « Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées! (1). » Le vénérable Bède, disons-nous, a mis toute sa piété et toute sa foi, dans l'homélie de cet admirable évangile, qui fait, pour ainsi dire, tout le fond des gloires de Marie; et qui reparaît, sans cesse, dans les solennités virginales de la Très-Sainte Mère de Dieu.

« Admirons, dit-il, la grande piété et la grande ferveur de cette femme qui, pendant que les Scribes et les Pharisiens blasphèment le Seigneur, et lui tendent des piéges, croit et confesse, d'une manière si éclatante et si sincère, le mystère de son incarnation, qu'elle confond, tout ensemble, la calomnie des princes et des grands qui l'attaquent, en ce moment, et la perfidie des hérétiques qui lui feront la guerre, dans les âges futurs. Car, comme alors, les Juifs blasphèmant les œuvres du Saint-Esprit, niaient que le Fils de Dieu fut véritablement consubstantiel au Père, de même les hérétiques, en niant, dans la suite, que

(1) Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ succisti. *Luc. XI, 17.*

la Bienheureuse Marie toujours Vierge, ait fourni sa chair au Fils unique de Dieu, qui, par l'opération et la vertu du Saint-Esprit, devait naître avec des membres humains, ont osé dire, qu'il ne devait pas être regardé somme étant le vrai Fils de l'homme consubstantiel à sa Mère.

« Mais si on ose dire, que la chair du Verbe de Dieu, naissant dans la chair, est étrangère à la chair de la Bienheureuse Vierge Marie sa Mère, il faut dire, qu'il est absurde d'appeler bienheureux le sein qui l'a porté, et bienheureuses les mamelles qui l'ont nourri !

« Mais l'apôtre a dit (1) : « Dieu a envoyé son Fils fait de la femme, fait sous la loi. » Car il faut bien se garder de dire avec quelques-uns : *né de la femme, fait sous la loi*; *mais fait de la femme*, parce que conçu du sein virginal, il n'a pas tiré sa chair du néant, ni d'ailleurs, mais il l'a tirée de la chair de sa Mère. S'il en était autrement, en effet, on ne pourrait pas dire qu'il est véritablement Fils de l'homme, puis qu'il ne tirerait pas son origine de l'homme.

« Après avoir donc dit ces choses contre Eutichès,

(1) Misit Deus Filium suum factum ex muliere, factum sub lege. *Galat*, *IV*, *4*.

élevons notre voix avec l'Eglise catholique, dont cette femme est la figure, élevons nos âmes, du milieu des peuples, et disons à notre Sauveur : « Heureux le sein qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées! » Car elle est vraiment heureuse cette Mère, qui, ainsi que l'a dit quelqu'un, a enfanté, demeurant Vierge, Celui qui règne au Ciel et sur la terre, pendant les siècles des siècles. »

« Plus heureux ceux qui écoutent le Verbe de Dieu et qui le gardent! (1) »

« Le divin Sauveur approuve d'une manière éclatante l'acclamation de cette femme ; en assurant que celle qui avait mérité d'engendrer corporellement le Verbe, n'était pas seulement heureuse ; mais que ceux-là étaient heureux, qui, après avoir conçu spirituellement le même Verbe, par la parole de la foi, et l'avoir gardé par la pratique des bonnes œuvres, s'appliquaient à l'enfanter et à le nourrir dans le cœur du prochain ; en sorte que si la Sainte Mère de Dieu est heureuse d'avoir été l'instrument temporel de l'incarnation du Verbe, elle est encore plus heureuse d'avoir

(1) Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud. *Luc. XI. 28.*

été la gardienne éternelle de l'amour de ce même Verbe (1). »

On est heureux, mes très-chers frères, de voir avec quelle force et quelle profondeur, Bède le vénérable, confond, longtemps à l'avance, ces misérables hérétiques qui ont eu l'infernale malice de blasphémer l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour sa virginale Mère, en osant dire que ces paroles : « Plus heureux ceux qui écoutent le Verbe de Dieu et qui le gardent ! » étaient une sorte de censure de l'acclamation de la femme de l'Evangile. La Bienheureuse Vierge avait conçu par la foi et par l'amour le Verbe divin, avant de devenir sa Mère selon la chair. Elle avait mérité, par cette foi sublime, par cette incomparable charité pour le Verbe, de devenir sa Mère ; et c'est cette maternité toute spirituelle et toute divine, cause et principe de sa maternité selon la chair, que l'adorable Sauveur célèbre, exalte et canonise, quand, renchérissant sur la femme de l'Evangile, il ajoute : Ma Mère est encore plus heureuse d'a-

(1) Quia eadem Dei Genitrix, et inde quidem beata, quia Verbi incarnandi ministra facta est temporalis; sed inde multo beatior, quia ejusdem semper amandi custos manebat æterna. *Venerab. Bed. Lib. IV, C. 49, in Luc.*

voir conçu le Verbe par sa foi, et d'en avoir perpétuellement gardé l'amour dans son cœur. *Quinimmo, Beati qui audiunt Verbum Dei , et custodiunt illud !*

La messe et l'office des samedis de l'Avent, ne sont qu'un épanchement d'amour, que l'expression des brûlants désirs par lesquels, l'Eglise appelle l'enfantement divin de l'auguste Vierge, qui mérita de concevoir et de porter, dans son sein, le Verbe incarné.

L'*Introït* de la messe votive de la Bienheureuse Mère de Dieu, depuis le commencement de l'Avent, jusqu'à la nativité de Notre-Seigneur, s'ouvre par ces paroles de feu :

« Cieux, répandez votre rosée, que les nuées pleuvent le Juste ; que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur !... » Vous avez béni, Seigneur, votre terre, et vous avez fait cesser la captivité de Jacob. Gloire au Père... »

« O Dieu, ajoute l'Eglise, qui avez voulu que votre Verbe se fît chair, dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, ainsi que l'Ange l'avait annoncé, faites, nous vous en supplions, que la croyant véritablement Mère de Dieu, nous ressentions les effets de sa puissante intercession auprès de vous. » Par le même Jésus-Christ... »

La *Secrète* de la messe votive du saint temps de l'Avent, mérite d'être méditée profondément. « Seigneur affermissez dans nos âmes, nous vous en conjurons, les sacrements de la vraie foi, afin qu'en confessant la divinité et l'humanité de celui qui a été conçu d'une Vierge, nous méritions de parvenir, par la puissance de sa glorieuse résurrection, aux joies de la vie éternelle. » Par le même Jésus-Christ...

La *Post-Communion* de la messe votive de la Bienheureuse Vierge Marie, pour le saint temps de l'Avent, se compose de l'admirable oraison liturgique dont nous avons fait remarquer la fécondité et la profondeur, dans la solennité de l'Annonciation.

« Seigneur, nous vous supplions de répandre votre grâce dans nos âmes, afin qu'ayant connu, par la voix de l'Ange, l'incarnation de Jésus-Christ votre Fils, nous puissions parvenir, par sa Passion et par sa Croix, à la gloire de la résurrection. » Par le même Jésus-Christ...

Pendant le mois de décembre, ceux qui font usage du bréviaire romain, récitent la leçon suivante empruntée à saint Ambroise.

« La modestie est la compagne par excellence de

la chasteté. C'est elle qui brille du plus vif éclat dans la Mère de Notre-Seigneur, au moment où l'Ange vient la saluer. Comme un victorieux témoin, elle prouve que Marie est digne d'être choisie pour Mère de Dieu. L'Ange la trouve dans sa maison. Il la trouve seule. Saluée par l'Ange, elle se tait. En le voyant entrer, elle se trouble. A l'aspect d'un visage viril, la Vierge pâlit. C'est pourquoi, quoiqu'elle fut l'humilité même, elle ne rend point le salut qui lui est adressé. Elle ne répond rien, si ce n'est quand elle apprend qu'il s'agit de devenir Mère de Dieu. Et elle répond, non pour réfuter ce que dit l'Ange ; mais pour connaître comment doit s'opérer le mystère dont il l'entretient. »

Depuis Noël jusqu'à la Purification, l'office liturgique du samedi virginal, prend le caractère de cette grande et sainte solennité. L'Eglise fait éclater les transports de sa joie, en célébrant le mystère de la maternité divine de la Bienheureuse Vierge.

« Tous les puissants, parmi les peuples, imploreront vos regards ; des légions de vierges formant son cortége, seront amenées au grand Roi ; celles qui lui ressembleront davantage, vous seront amenées dans la joie et dans l'allégresse.

« O Dieu, qui, par la virginité féconde de la Bienheureuse Marie, avez accordé, au genre humain, les récompenses du salut éternel, faites que nous ayons pour protectrice auprès de vous, celle par qui nous avons mérité de recevoir l'auteur de la vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils. »

« Après votre enfantement, ô Bienheureuse Vierge, vous êtes demeurée inviolable ; Mère de Dieu, intercédez pour nous. »

La leçon virginale des samedis du mois de janvier, est de saint Ambroise.

« Ils viennent des voies de la perversité ceux qui disent : Elle a conçu étant vierge, mais elle n'est pas demeurée vierge en enfantant. Ainsi, elle a pu concevoir étant vierge, et elle ne pourrait demeurer Vierge en enfantant? Est-ce que l'enfantement n'est pas la suite de la conception ? Mais s'ils ne croient pas aux enseignements des prêtres, qu'ils croient aux oracles du Christ, qu'ils croient aux paroles de l'Ange qui a dit : « Il n'y a point de parole impossible à Dieu. » Qu'ils croient au symbole que l'Eglise a toujours gardé et gardera toujours dans son incorruptible tradition.

Marie entendit la parole de l'Ange, et celle qui avait dit auparavant : « Comment cela se fera-t-il ? »

Se gardant bien de questionner sur la possibilité de devenir mère, répondit : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole (1). »

La messe du samedi virginal, pour le temps qui s'écoule depuis la Purification jusqu'à Pâques, s'ouvre par cette douce acclamation :

« Salut, ô sainte Mère; demeurant Vierge, vous avez enfanté le Roi qui règne au Ciel et sur la terre, pendant les siècles des siècles. »

La leçon du Bréviaire, pour le mois de février, est tirée du livre de saint Jérôme contre Jovinien.

« Le Christ est vierge. La Mère du Christ vierge, est perpétuellement vierge. Elle est mère et vierge; car Jésus est entré, les portes fermées. Il est entré dans son sépulcre qui était neuf, qui avait été creusé dans la pierre dure, et dans lequel personne n'avait été mis avant lui : où personne n'a été mis après lui. Marie est le jardin fermé, la fontaine scellée (2). »

De cette source, coule le fleuve, qui, selon Joël, remplit le torrent dans lequel croissent ou les *cordes* ou les *épines* : les *cordes*, c'est-à-dire les péchés par

(1) Ambros. ad Siric. Papam.

(2) Hortus conclusus, soror mea, hortus conclusus, fons signatus. *Cant Cant. IV, 12.*

lesquels nous étions liés ; les *épines*, c'est-à-dire les sollicitudes qui étouffent la semence du père de famille. Marie est cette porte orientale, comme dit Ezéchiel, toujours fermée, toujours lucide, couvrant en soi, ou tirant de soi le Saint des saints ; par laquelle, le soleil de justice et notre Pontife selon l'ordre de Melchisédec, entre et sort (1).

Saint Irénée fournit au Bréviaire romain la leçon que le prêtre récite, pendant le mois de mars, à l'office *de Beat. Mar. in Sabbato.*

« Le Seigneur, dit le saint Docteur, étant venu dans son héritage, et porté par la croix qu'il avait lui-même portée, détruisit par son obéissance sur le bois de la croix, la désobéissance qui avait eu lieu sur l'arbre défendu ; et après avoir anéanti la séduction par laquelle Eve, encore vierge, avait été séduite; la Bienheureuse Vierge Marie, qui déjà était l'épouse d'un homme, fut évangélisée par le ministère d'un Ange. Car de même que celle-là, séduite par le discours d'un Ange, se sépara de Dieu en violant son commandement, de même celle-ci, évangélisée par un Ange, devint Mère de Dieu en obéissant à sa pa-

(1) Hieron. Cont. Jovini

role. En sorte, que si l'une écouta les paroles de séduction qui la détachaient de Dieu, l'autre obéit aux paroles de persuasion, qui ont fait de la Vierge Marie l'avocate de la vierge Eve; et par là, le genre humain qui était devenu tributaire de la mort par une vierge, a été racheté de la mort, par une autre vierge; et la désobéissance de l'une, a été ramenée, par l'obéissance de l'autre, à l'équilibre perdu (1). »

La coopération rédemptrice de la Très-Sainte Vierge avec le divin Rédempteur, la part immense qu'elle a eue dans l'œuvre du salut de l'humanité, ressortent clairement des paroles de saint Irénée. Or, ce grand Docteur touchait aux temps apostoliques. Les détracteurs du culte de la Bienheureuse Vierge doivent comprendre, que si l'Eglise de Jésus-Christ a multiplié, de siècle en siècle, les manifestations publiques et solennelles de sa foi, de sa piété et de son amour envers l'auguste Mère de l'Homme-Dieu, elle n'a pas inventé un culte nouveau. Les Pères et les Docteurs des premiers siècles, ont salué la Bienheureuse Vierge des mêmes acclamations et des mêmes louanges, que les siècles les plus éloignés des âges qui touchaient

(1) Irenæi. Lib. advers. Hæres.

au berceau de l'Eglise. Il n'y a qu'une même foi, qu'un même enthousiasme, qu'un même cri d'amour, pour redire le long des siècles, avec saint Irénée :

« Le genre humain, qui était devenu tributaire de la mort par une vierge, a été racheté de la mort par une autre vierge; et la désobéissance de l'une, a été ramenée, par l'obéissance de l'autre, à l'équilibre perdu (1). »

La leçon du mois d'avril, pour l'office du samedi en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, est de saint Jérôme, dans son commentaire sur Ezéchiel :

« Cette porte sera fermée et ne sera point ouverte. » C'est avec raison que plusieurs disent que la Bienheureuse Marie, qui demeura vierge avant et après son enfantement divin, est figurée par cette porte fermée, par laquelle le Seigneur, Dieu d'Israël, a seul passé sans l'ouvrir ; car Marie demeura vierge dans le temps où l'Ange lui disait : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous enveloppera de son ombre, et le fruit saint qui naîtra

(1) Et quemadmodum adstrictum est morte genus humanum per virginem, solvatur per virginem: æqua lance disposita virginis inobedientia, per virginalem obedientiam. *Iren. Lib.* V, *C. 19. adv. Hæres.*

de vous, sera appelé le Fils de Dieu ; » et elle demeura vierge quand il fut né, afin de confondre ceux, qui ont eu l'impudence de dire qu'elle eut des enfants de Joseph; interprétant mal le nom de *frères*, que l'Evangile donne aux parents de Jésus (1). »

Saint Augustin fournit à l'office virginal la leçon du mois de mai. Elle est tirée de son livre aux catéchumènes.

« Par une femme la mort ; par une femme la vie. Par Eve, la damnation ; par Marie, le salut. Celle-là, après avoir été corrompue, suivit son séducteur ; celle-ci, demeurant vierge, enfanta le Sauveur. Celle-là, après avoir bu à la coupe que le serpent lui présentait, l'offrit à son époux; et tous deux ont mérité la mort. Celle-ci, inondée de la grâce qui descendit du Ciel, nous a donné la vie, par laquelle la chair, tributaire de la mort, retrouve le pouvoir de ressusciter. Quel est celui qui a opéré ces merveilles sinon le Fils de la Vierge et l'Epoux des vierges? C'est lui qui apporta la fécondité à sa mère, sans lui ôter son intégrité virginale (2). »

Le mois de juin emprunte à saint Bernard la leçon

(1) Hieronim. in Ezechiel.

(2) August. Tract. de Symbol. ad catechumen.

du samedi de la sainte Vierge. « Un homme et une femme, mes bien-aimés, nous ont nui cruellement. Mais rendons grâces à Dieu : un homme et une femme ont tout réparé, et non sans un luxe de grâce, car il n'en a pas été du don comme du délit. Mais la grandeur du bienfait surpasse infiniment la grandeur du dommage, car le très-prudent et très-clément architecte de notre Rédemption, n'a pas détruit ce qui était fracturé ; mais il l'a réparé d'une manière si admirable et si avantageuse, que du vieil Adam il a formé le nouveau, et qu'il a transfusé en Marie la vieille Eve (1). »

Le mois de juillet demande la leçon du samedi virginal à saint Ambroise. « Qu'un homme soit né d'une vierge, ce n'est ni une chose impossible ni une chose incroyable. Ne savons-nous pas que la pierre s'est changée en une source d'eau vive; que le fer a surnagé, qu'un homme a marché sur les flots de la mer ! Si l'onde a pu porter un homme, une vierge n'a-t-elle pas pu enfanter un homme ? Lorsque surtout, il est question de l'homme dont il est écrit : « Dieu leur enverra un homme pour les sauver, et le Seigneur se fera connaître aux Egyptiens. »

(1) Bernard de Verb. Apocalyp.

« Dans l'ancien Testament nous voyons une vierge hébraïque conduire l'armée d'Israël à travers les flots de la mer ; dans le nouveau Testament, nous voyons une vierge toute céleste, choisie pour le salut du genre humain (1).

Saint Grégoire-le-Grand fournit aux samedis du mois d'août, la leçon de l'office de la B. Vierge.

« Il y eut un homme de Ramatha Sophim, sur la montagne d'Ephraim. » Cette montagne représente la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. Marie est une montagne qui, par l'excellence de sa dignité, surpasse l'élévation de toute créature élue de Dieu. Pour s'élever jusqu'à la Conception du Verbe éternel, Marie a porté le sommet de ses mérites et de ses vertus au-dessus de tous les chœurs des Anges. Elle s'est élevée jusqu'au trône même de la divinité. »

« Le prophète Isaïe célébrant l'inaccessible élévation de cette montagne mystique, s'écrie : « Il y aura dans les derniers temps une montagne préparée pour être la demeure de Dieu ; et cette montagne sera posée sur le sommet le plus élevé de toutes les montagnes. »

(1) Ambros. ad Siric. Pap.

« Marie, ajoute ce grand Docteur, est certainement cette montagne posée sur le sommet de toutes les montagnes, car par son élévation et par sa dignité, elle surpasse tous les élus (1). »

Saint Léon-le-Grand, dans la leçon virginale des samedis du mois de septembre, fait entendre ces majestueuses paroles :

« Point de figures ne pouvaient réaliser le sacrement de notre réconciliation arrêté, avant les siècles, dans le conseil de Dieu, parce que l'Esprit-Saint n'était point encore descendu dans le sein de la Vierge. La vertu du Très-Haut ne l'avait point encore enveloppée de son ombre, afin que le Verbe se fit chair dans le sein de Marie, préparé pour être la demeure de la divine sagesse ; et afin que la *forme* de Dieu s'unissant dans une même personne à la *forme* de l'esclave, le Créateur des temps naquit dans le temps, et que Celui par qui toutes choses ont été faites, fut engendré lui-même au centre de toutes choses ; car si le nouvel homme, fait dans la chair du péché, n'eut pris notre vétusté; et consubstantiel au Père, n'eut daigné devenir consubstantiel à sa Mère,

(1) S. Greg. in Lib. Regum.

et seul affranchi de tout péché, ne se fut uni à notre nature, l'humaine captivité serait encore écrasée sous le joug de Satan (1). »

Ecoutons saint Bernard dans la leçon pour les samedis d'octobre.

« Attachons-nous, mes chers frères, aux traces de Marie ; prosternons-nous à ses piéds, dans les sentiments de la plùs humble et de la plus fervente prière; tenons-nous étroitement attachés à cette Bienheureuse Vierge et ne la quittons pas, à moins qu'elle ne nous bénisse. Elle est toute puissante. Car si la toison de Gédéon s'interpose entre la rosée et l'aire ; si la femme de l'apocalypse est placée entre le soleil et la lune, Marie est établie médiatrice entre le Christ et l'Eglise. Vous vous étonnez peut-être, de ce que la toison est moins pénétrée par la rosée, que la femme n'est pénétrée par le soleil qui lui sert de vêtement. Voilà une singulière union ; mais le voisinage de ce soleil et de cette femme est bien plus étonnant. Comment en effet, une nature aussi fragile que celle de la femme, peut-elle subsister au sein de cette brûlante fournaise ? Ce n'est pas sans raison, ô Moïse, qu'un

(1) Epistol. S. Leon Pap. ad pulcher.

semblable prodige vous jette dans l'étonnement, et que votre curiosité cherche à en pénétrer le mystère. C'est pourquoi, quittez la chaussure de vos pieds, défaites-vous de toute pensée terrestre, si vous voulez approcher du buisson ardent (1). »

La leçon virginale pour les samedis du mois de novembre est de saint Basile. Commentant ces paroles : « Je me suis approché de la Prophétesse ; elle a conçu dans son sein, et elle a enfanté un Fils. » Le saint Docteur parle ainsi : « Que Marie soit cette Prophétesse, de laquelle Isaïe s'approche, par la prévision de l'Esprit, personne ne saurait le révoquer en doute, si surtout, il se souvient des paroles que Marie, sous l'inspiration prophétique de l'Esprit-Saint, a prononcées. Qu'a-t-elle dit en effet? « Mon âme glorifie le Seigneur; et mon esprit a tressailli en Dieu mon Sauveur ; parce qu'il a regardé l'humilité de sa Servante, à cause de cela, toutes les générations m'appelleront Bienheureuse. » Si vous pesez toutes les paroles que cette Bienheureuse Vierge prononce, il vous sera impossible de ne pas être convaincu, que celle en qui le Saint-Esprit est survenu, et que la vertu

(1) Bernard. Serm. in XII, C. Apocalyp.

du Très-Haut a enveloppée de son ombre, a possédé l'Esprit des Prophètes (1). »

L'Eglise ne se lasse jamais, vous le voyez, mes très-chers frères, d'appeler ses enfants au pied des autels de l'auguste Mère de Dieu. Les solennités nombreuses, instituées, pour perpétuer et pour universaliser la mémoire des grands mystères auxquels la Très-Sainte Vierge a eu tant de part, forment, avec la fête hebdomadaire du samedi virginal, une couronne mystérieuse tressée par l'Epouse de Jésus-Christ, pour glorifier la Bienheureuse Vierge, au sein de la cité du temps.

Le Saint-Siége a accru encore, depuis quelques années, cette gerbe des gloires de la Reine des Anges, en honorant, par un culte nouveau, le dogme si heureusement défini, de l'Immaculée conception de la Mère de Dieu.

Les membres du clergé qui récitent l'office canonial, peuvent obtenir de Rome la faveur insigne, de faire, tous les samedis non empêchés, l'office de la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge, sous le rite double. Ainsi, le dogme de l'Immaculée Conception

(1) In Isai. Prophet.

tend à devenir, dans tout l'univers, une fête de famille, une solennité, pour ainsi dire, incessante. Et quoi de plus juste, que de faire monter sans cesse, du pied des autels consacrés à Marie, les saintes acclamations inspirées par le dogme de ses gloires? Quoi de plus nécessaire, que de faire tomber, pour ainsi dire, à toute heure, sur la tête de Lucifer, le coup de tonnerre d'une définition dogmatique, qui cloue au gibet d'une éternelle ignominie, l'éternel ennemi du Christ, de la Mère du Christ et des disciples du Christ?

N'achevons pas ces entretiens sur les manifestations du culte public de la Très-Sainte Vierge, sans méditer les prières liturgiques de l'office de l'Immaculée Conception, substitué, par privilége, à l'office virginal des samedis ; et sans jeter un regard consolé sur les enseignements traditionnels des saints Docteurs, touchant le grand privilége de la très-pure Mère de notre Dieu.

« Célébrons la très-sainte Conception de la glorieuse Marie qui a obtenu la dignité de Mère de Dieu, sans perdre la pureté des vierges. »

« La main du Seigneur a été votre force : c'est pourquoi une bénédiction éternelle sera sur vous. »

« Ne craignez rien, vous ne mourrez pas ; car

cette loi est pour tous, mais elle n'est pas pour vous. »

« Dieu m'a fait une ceinture de sa vertu : il a rendu ma voie immaculée. »

« J'ai connu que vous m'avez voulue, parce que mon ennemi ne pourra jamais se rejouir sur moi. »

« Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. »

Mettons dans notre cœur toutes les paroles de cette belle oraison liturgique :

« O Dieu qui, par l'Immaculée Conception de la Vierge, avez préparé à votre Fils une demeure digne de lui; accordez-nous, par l'intercession de Celle que vous avez préservée de toute souillure, que nous gardions fidèlement pour vous, notre cœur et notre corps, dans une pureté sans tache. »

Unissons-nous au saint enthousiasme que les glorieux priviléges de la Vierge immaculée inspirent à saint Epiphane.

« Que dirai-je, où prendrai-je des louanges pour célébrer Celle qui est la bienheureuse racine de la gloire ? Dieu seul excepté, elle surpasse tous les autres. Par nature, elle est plus belle que les Chérubins, que les Séraphins, que toute l'armée angélique. La langue humaine et la langue des Anges sont impuissantes à prêcher ses grandeurs. Les Esprits célestes

se sont épuisés à la louer, à lui chanter des cantiques. Ils se réjouissent comme s'ils n'eussent eu que Dieu même à louer. Car cette immortelle vierge immensément supérieure à tous les Anges, a conçu sur la terre le Dieu qui habite dans le Ciel et par de là. Elle a forcé les Anges à venir habiter cette terre avec les hommes. Marie en effet est la médiatrice du Ciel et de la terre ; c'est elle qui a formé naturellement cette union. »

« O bienheureuse Vierge, continue saint Epiphane, ô Marie, chaste colombe, Epouse céleste, Ciel, temple, trône de la divinité; qui possédez le Christ, ce soleil divin qui brille au Ciel et sur la terre ; nuée lumineuse qui avez tiré du Ciel le Christ pour être la splendide lumière qui devait éclairer l'univers ; nuée céleste qui a fait descendre sur la terre le roulant tonnerre de l'Esprit-Saint renfermé en elle, et qui a versé sur tout l'univers cette pluie torrentielle de la grâce qui devait produire le fruit de la foi. Salut, pleine de grâce, dont le prophète a dit : Voici la porte fermée, personne n'entrera et ne sortira par elle, si ce n'est Dieu seul Notre-Seigneur... C'est de cette porte que le prophète des saints cantiques parle très-clairement, quand il dit : « Vous êtes un jardin fermé, ô ma Sœur,

ô mon Epouse, vous êtes un jardin fermé, une fontaine scellée. »

« Les Anges condamnaient Eve, mais maintenant ils glorifient Marie, qui a fait de la honte de la femme, un trophée de gloire; qui a relevé Eve tombée et a ouvert le Ciel à Adam chassé du Paradis. Elle a ouvert le Ciel qui était fermé, et par le bon larron, elle a transplanté Adam dans un nouveau Paradis. Par vous, ô Bienheureuse Vierge, la muraille de division a été renversée ; par vous, la paix du Ciel a été donnée au monde ; par vous, les hommes sont devenus des anges ; par vous, les hommes ont été appelés les serviteurs, les amis et les fils de Dieu; par vous, les hommes ont mérité de devenir les concitoyens des Anges et de converser familièrement avec eux ; par vous, la science des choses célestes est transmise de la terre au Ciel ; par vous, les hommes entrent dans un commerce de sainte familiarité avec le Très-Haut ; par vous, la croix à laquelle fut attaché le Christ votre Fils et notre Dieu , a resplendi sur toute la terre ; par vous, la mort est vaincue et l'enfer dépouillé. »

« La Vierge, dit, à son tour, saint Thomas archevêque de Valence, n'a pas été faite avec *poids* et avec *mesure*. Elle remplit tout. Elle donne à tous. Et de

même que le soleil de justice, le Christ, notre Dieu, répand sa lumière sur les bons et sur les méchants, de même la Très-Sainte Vierge, cette indéfectible lumière, faisant vibrer les rayons de sa miséricorde, se montre exorable à tous, très-clémente à tous, pleine de la plus tendre bonté pour les nécessités de tous. Elle s'est faite toute à tous : par son immense charité, elle s'est faite la débitrice des sages et des insensés ; elle a ouvert à tous, le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude: le captif, la rédemption; le malade, la guérison; celui qui est triste, la consolation; le pécheur, le pardon; le juste, la grâce; l'ange, la joie; toute la Trinité, la gloire; et la personne du Fils, la substance de la chair de l'homme. »

« O lampe toute resplendissante de lumière, combien vous en avez réjoui, lorsque enveloppée des splendeurs de Dieu même, vous avez paru immaculée dans le sein de votre mère. Votre conception, ô Vierge, Mère de Dieu, a apporté la joie à tout l'univers. C'est avec raison que le prophète qui a chanté l'épithalame, vous contemplant à votre origine, s'est écrié : « Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore, qui se lève belle comme la lune, éclatante comme le soleil, terrible comme les escadrons d'une armée rangée en ordre de bataille ? »

« Vous vous êtes produite dans le monde, comme l'aurore toute brillante de lumière, ô Bienheureuse Vierge, lorsqu'enveloppée de l'ombre du véritable soleil, vous avez été conçue d'une conception immaculée; car ce soleil de justice qui devait sortir de vous, prévenant votre origine, par une sorte d'irradiation matutinale, a versé si abondamment en vous les rayons de sa lumière, que vous avez mis en fuite toutes les puissances de ténèbres que la chute d'Eve avait produites. »

«Vous serez appelée belle comme la lune, et ce n'est pas sans raison que vous êtes comparée à cet astre. Seule, en effet, entre tous les astres, la lune a, avec le soleil, la plus parfaite rassemblance. Seule aussi, toute revêtue de candeur et d'éclat, au milieu des astres intelligents qui entourent le trône de Dieu, vous brillez d'une gloire et d'une pureté qui les efface tous. Vous êtes donc belle comme la lune. Que dis-je! vous êtes incomparablement plus belle que cet astre ; car vous êtes toute belle, et les taches du péché originel, et les ombres du péché actuel ne sont point en vous. Vous êtes élue comme le soleil, car ce soleil, qui est le Créateur du soleil, a été élu entre des millions d'hommes ; et vous, vous avez été élue entre des millions de femmes. »

« Et vous êtes terrible comme les escadrons d'une armée rangée en ordre de bataille.» Les princes de ténèbres ne furent-ils pas saisis d'épouvante, quand, par un prodige inconnu, ils virent une femme conçue sans péché s'avancer contre eux, revêtue d'une armure plus forte que toutes les armures? Il y a plus : nous tenons pour certain qu'au moment de votre conception, les invincibles bataillons des vertus et l'armée innombrable des esprits bienheureux, furent envoyés de Dieu, pour garder le lit sans tache du vrai Salomon, de peur qu'un hôte étranger n'envahit l'hospice sacré, préparé pour le roi de l'éternité. »

« Une femme était revêtue du soleil. » Oui, s'écrie, saint Bernard, cette femme est environnée de la lumière comme d'un vêtement. L'homme charnel ne comprend pas cela. Il s'agit d'une chose toute spirituelle. Elle est pour lui une folie. L'apôtre en jugeait autrement, quand il dit : « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). »

« O que l'union de Marie avec Jésus-Christ est profonde ! qu'elle est intime ! Quelle grâce, Bienheureuse Vierge, vous avez trouvée auprès de lui ! Il de-

(1) Sed induimini Dominum nostrum Jesum Christum. *Rom. XIII, 14.*

meure en vous, et vous demeurez en lui. Vous lui donnez un vêtement, il vous en donne un autre. Vous le revêtez de la substance de la chair, il vous revêt de la gloire de sa majesté. Vous donnez une nuée pour vêtement au soleil, et vous êtes revêtue vous-même du soleil. « Dieu a fait une chose nouvelle sur la terre, une femme a enfermé un homme dans ses flancs.» Et cet homme est le Christ, de qui il est écrit : « Voici un homme: son nom est *Orient*. Dieu a fait aussi une chose nouvelle dans le Ciel : c'est qu'une femme y était revêtue du soleil ; » en outre, cette femme l'a couronné, et elle a mérité d'être couronnée par lui.»

« Sur sa tête, dit l'apôtre, était une couronne de douze étoiles. » Cette tête était déjà digne d'avoir une couronne d'étoiles, laquelle plus brillante que tous les astres, les embellit plutôt qu'elle n'en est ornée. Comment les étoiles couronnaient-elles Celle qui est revêtue du soleil?

« Comme un jour de printemps, dit le Prophète, les fleurs des roses et les lys des vallées l'environnaient de toutes parts, » « car la main gauche de son divin époux est sous sa tête, pendant qu'il l'embrasse de la main droite ; » qui connaîtra jamais le prix des pierres précieuses , qui dira le nom des étoiles dont

le diadême de Marie est orné? Il n'y a point d'homme qui puisse savoir quelle est la matière de cette couronne ; il n'en est point qui puisse en connaître la structure. L'éclat de cette couronne resplendit premièrement dans la génération de Marie ; secondement dans la salutation de l'Ange ; troisièmement dans l'effusion du Saint-Esprit sur elle ; quatrièmement, dans l'inénarrable conception du Fils de Dieu. Qu'y a-t-il donc de sidéral dans la génération de Marie? c'est qu'elle tire son origine des rois ; c'est qu'elle est de la race d'Abraham et de la tige illustre de David. Si cela vous paraît peu de chose, ajoutez : qu'un privilége particulier de sainteté a été accordé à cette génération. Elle fut promise, longtemps à l'avance, aux anciens Patriarches. Elle fut préfigurée par d'éclatants miracles. Elle fut annoncée par les oracles des prophètes. La verge sacerdotale qui fleurit sans racines, la toison de Gédéon seule humide dans l'aire desséchée, la porte orientale que vit Ezéchiel, et qui ne s'ouvre pour personne ; toutes ces merveilles n'étaient que la figure de la génération de la Bienheureuse Marie, »

« Dieu, par un effet de son immense bonté, dit saint Jean Damascène, voulant donner à l'homme la

vie de la nature, étendit les Cieux comme un pavillon et la terre comme un marchepied. Il environna la mer de barrières infranchissables, et il créa les autres choses qui devaient servir à l'ornement et à la perfection de l'univers. Puis il fit l'homme. Il le mit avec l'appareil d'un roi dans le Paradis terrestre, comme dans une école de vertu; et s'il n'eut violé le commandement divin, jamais il n'eut été chassé de ce lieu de délices. Affranchi du besoin de couvrir son corps innocent, jamais, s'il n'eut résisté aux conseils du Seigneur, il ne fut tombé dans ces affections criminelles qui le portèrent à adorer des idoles, à la place du souverain Monarque de l'univers. Toutes choses étant donc vouées à la mort par la chute de l'homme, la miséricorde infinie, pour ne pas laisser retomber dans le néant l'homme qui en était sorti, créa un nouveau ciel, une nouvelle terre et une nouvelle mer. Et pour réformer le genre humain, par l'effet d'un incompréhensible amour, Celui que l'univers ne peut contenir, voulut se renfermer dans la Bienheureuse Vierge laquelle, est ce nouveau Ciel, cette nouvelle terre, cette nouvelle mer. »

« O prodige inimaginable! Marie est ce nouveau ciel, parce que des profonds trésors de sa virginité, elle

tire le soleil de justice. Elle est la nouvelle terre, parce qu'elle fait germer l'épi de la vie dans ses flancs immaculés. Elle est la nouvelle mer, puisque son sein virginal a produit la perle marine par excellence. C'est maintenant que brille le chef-d'œuvre de Celui que rien ne peut contenir. La demeure royale du roi de l'univers est préparée. L'hospice de Celui qui, étant incompréhensible, a voulu converser parmi les hommes, est construit. »

« O que ce nouveau monde est magnifique! Qu'elle est étonnante cette création qui couvre les arbres du fruit des vertus! qui répand l'odeur embaumée de la chasteté, qui brille des splendeurs célestes et qui ne ressent jamais la pénurie des autres biens. Elle est seule digne de servir d'habitation à ce grand Dieu qui veut venir fixer sa demeure parmi les hommes. Le monde antérieur fut sans doute admirable, puisqu'au moment où les astres étaient tirés du « néant, mes Anges, dit le Seigneur, firent éclater leur admiration par des cantiques de louange. » Toutefois rien n'est digne de Dieu, rien ne lui plaît à l'égal de la sainte et bienheureuse Vierge, qui surpasse tout étonnement, et qui seule est au-dessus de toute louange. »

« O miracle de la plus indulgente condescendance!

Celui qui est bon d'une bonté infinie, n'a pas dédaigné de devenir la progéniture de l'argile qu'il avait façonnée. Il s'est épris d'amour pour Celle qui efface par sa beauté, toutes les choses crées ; il étreint dans les bras de sa charité, celle qui surpasse tous les esprits célestes ; c'est d'elle que parle l'admirable Zacharie, quand il dit : Fille de Sion, réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse ; je viens et j'habite dans le milieu de votre sein. » C'est de cette Bienheureuse Vierge dont Joël a parlé, quand il s'écrie : O terre ayez confiance, parce que le Seigneur a fait en vous ses plus magnifiques prodiges. »

« Marie est cette terre de laquelle le célèbre Moïse ne peut approcher, qu'après avoir dépouillé la chaussure de la loi figurative, l'excellence de la loi de grâce le voulant ainsi. Marie est cette terre, dans laquelle, l'Esprit-Saint a revêtu de notre chair celui qui a posé la terre sur ses fondements. Marie est cette terre dans laquelle ne germe aucune épine du péché ; par le germe de laquelle, le péché lui-même a été extirpé. Marie est cette terre qui n'a pas été maudite comme la première : dont les fruits ont horreur des épines et des ronces ; sur laquelle la bénédiction de Dieu s'est toujours reposée ; dont les entrailles ont

produit le fruit de vie, comme l'annonçaient les saints oracles. »

Prêtons l'oreille de notre âme aux paroles si suaves, si riches de poésie chrétienne, que saint Bernard fait entendre, dans la deuxième homélie sur l'Evangile de saint Luc. *Supr. miss.*

« Réjouisssez-vous, ô Adam ; et vous, ô notre mère Eve, tressaillez d'allégresse. Pères de tous les humains, vous en fûtes les bourreaux. Et ce qu'il y a de plus désolant, vous en fûtes les bourreaux, avant d'en être les pères. Consolez-vous toutefois. Consolez-vous sur votre fille et sur une telle fille. Mais que celle-là surtout, se console, qui a été la première source du péché et dont l'opprobre est tombé sur toutes les femmes. Le temps n'est pas éloigné, où doit disparaître cet opprobre, et disparaître de telle sorte, que l'homme n'ait plus aucun reproche à adresser à la femme. C'est lui qui, en cherchant une imprudente excuse, ne craignit pas de l'accuser en disant : « La femme que vous m'avez donnée m'a donné le fruit de cette arbre et je l'ai mangé. » O Eve, cours vers Marie. Que la mère aille invoquer la Fille. Que la Fille réponde à Dieu pour la mère ; qu'elle détruise l'opprobre de sa mère ; qu'elle paye à Dieu la dette de sa

mère ; car si l'homme est tombé par la femme, désormais il ne pourra se relever que par la femme. »

« Que disiez-vous, ô Adam ? « La femme que vous m'avez donnée, m'a présenté le fruit de cet arbre et je l'ai mangé. » Ce sont là des paroles de malice, plus propres à augmenter, qu'à effacer votre faute. Mais la sagesse a vaincu la malice, lorsque Dieu qui, en vous interrogeant, cherchait, sans y parvenir, à vous mettre sur la voie du pardon, trouva ce pardon dans le trésor de son infinie miséricorde. »

« Une femme est substituée à une autre femme. La femme prudente remplace la femme insensée ; et l'humble, celle qui était superbe. C'est cette femme qui vous offre le breuvage de vie, à la place du fruit de mort. Changez donc les paroles d'une criminelle excuse en un cantique d'action de grâces et dites :

« Seigneur la femme que vous m'avez donnée, m'a donné le fruit de vie et je l'ai mangé, et il a été plus doux à ma bouche que le miel le plus doux ; car c'est par ce fruit que vous m'avez rendu la vie. » C'est pour cela en effet, que l'Ange fut envoyé à la Vierge. O femme incomparable et digne de toute louange ; vous êtes admirable par dessus toutes les femmes. Vous êtes la réparatrice de nos premiers parents, vous avez rendu la vie à leur postérité. »

« C'est cette femme dont Dieu nous faisait la promesse quand il disait au serpent : « Je mettrai des haines entre la femme et toi (1). » Et si vous doutiez qu'il fut question de Marie, pesez ce qui suit : « C'est elle qui t'écrasera la tête. » A qui cette victoire était-elle réservée, sinon à marie ? C'est elle qui a brisé, sans nul doute, la tête empoisonnée du serpent, en mettant à néant toutes les suggestions qui auraient pu venir des embûches de la chair ou de l'orgueil de l'esprit. »

« Qu'elle autre, que cette femme, Salomon cherchait-il, quand il disait : « Qui trouvera la femme forte (2) ? » Cet homme sage connaissait l'infirmité de ce sexe si frêle de corps, si faible d'esprit. Mais parce qu'il connaissait la promesse divine, parce qu'il comprenait qu'il était convenable que celui qui avait triomphé par une femme, fut vaincu par une femme, transporté d'admiration, il s'écriait : « Qui trouvera la femme forte ? » Ce qui veut dire : si notre salut dépend de la main d'une femme, si nous ne pouvons retrouver l'innocence que par une femme, si une femme peut seule nous rendre victorieux de notre

(1) Inimicitias ponam inter te et mulierem. *Genes II, 1.*

(2) Mulierem fortem quis inveniet ? *Prov. XXXI*

implacable ennemi, il faut que celle qui doit être l'instrument de cette œuvre, soit douée d'une force toute divine. »

« Quel est ce mortel, dit ailleurs, le saint abbé de Clairvaux, s'il n'est inspiré par l'oracle divin, qui ose se permettre de célébrer avec des lèvres souillées, les louanges de la vraie Mère de Dieu et de l'homme ; de Celle que Dieu le Père a prédestinée pour être la Vierge par excellence ; que le Fils a choisie pour être sa Mère ; que le Saint-Esprit a préparée pour être le trésor et le sanctuaire de toute grâce ? »

« De quelles paroles me servirai-je, homme de rien que je suis, pour parler dignement des profonds secrets du cœur de la céleste Vierge, quand la langue de tous les anges et de tous les hommes ne suffirait pas à cette tâche ? Car le Seigneur lui-même a dit : « Un homme bon, tire le bien du bon trésor de son cœur (1). » Mais quel homme, parmi les meilleurs, peut égaler Celle qui mérita de devenir Mère de Dieu ? qui fit de son cœur et de son sein, la demeure de Dieu ; quel trésor pourrait être comparable au divin amour dont le cœur de la Vierge était embrasé ?

(1) Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum *Matt. XII, 35.*

«C'est donc de ce cœur, comme de la fournaise du divin amour, que la Bienheureuse Vierge tira les bonnes paroles, c'est-à-dire les paroles de la plus ardente charité. De même que d'un vase rempli d'un vin exquis, ne peut sortir qu'un vin de première qualité ; et comme d'une fournaise dont la flamme a atteint son suprême degré de chaleur, ne peut sortir qu'un incendie, ainsi, du cœur de la Mère de Jésus-Christ, n'a pu sortir que la parole de la suprême charité et des suprêmes ardeurs de l'amour divin. »

« Les livres saints ne nous ont transmis que sept paroles de la Bienheureuse Mère du Christ, et ces paroles sont des abîmes de sagesse et de vertu. Elle n'a pris la parole que deux fois avec l'Ange. Elle a parlé deux fois avec Elisabeth, deux fois avec son Fils, une fois avec les serviteurs aux noces de Cana. Ces sept paroles proférées dans un ordre merveilleux et qui correspondent à sept actes d'amour, sont les sept flammes du cœur de Marie. L'âme pieuse qui médite ces sept paroles, s'écrie avec le Prophète : « Que vos paroles sont douces à mon gosier ! (1) » c'est-à-dire à toutes les affections de mon

(1) Quam dulcia faucibus meis eloquia tua ! *Psalm. CXVIII, 107.*

cœur. Or, cette douceur dont l'âme est remplie par les paroles de la Bienheureuse Vierge, n'est autre chose que l'ardeur de la pieuse dévotion qu'elle éprouve en les méditant. Mettons donc dans leur ordre, ces sept flammes de l'amour, qui s'échappent des sept paroles de la céleste Vierge.

« La première, est la flamme d'un amour de séparation ; la seconde, d'un amour de transformation ; la troisième, d'un amour de communication ; la quatrième, d'un amour de jubilation ; la cinquième, d'un amour de quiétude ; la sixième, d'un amour de compassion ; la septième, d'un amour de consommation. »

Nous achevions de rédiger cette conférence, qui a pour objet les manifestations liturgiques du culte de la Très-Sainte Vierge, par l'office *de Beata Maria in sabbato*, et par celui de l'Immaculée Conception, dont le Saint-Siége avait autorisé l'usage, pour les samedis, de chaque semaine, non empêchés canoniquement, lorsque nous avons appris, qu'un nouvel office de l'Immaculée Conception devenait obligatoire pour toute l'Eglise.

L'immortel Pie IX, par la création de ce nouvel office liturgique de l'Immaculée Conception, vient de mettre la dernière main à l'œuvre qui sera la gloire

éternelle de son pontificat. Les offices de l'Immaculée Conception, dont on s'était servi jusqu'à ce jour, manifestaient, d'une manière admirable, au sein de l'univers, la croyance pieuse, universelle, persévérante de l'Eglise de Jésus-Christ au privilége de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Mère de Dieu ; mais, ces offices liturgiques n'exprimaient pas *la foi de l'Epouse du Christ*, à *une définition dogmatique de ce glorieux privilége*. Le Pontife suprême, en imprimant le sceau de son infaillible autorité au nouvel office de l'Immaculée Conception, élève cet office, à la hauteur du dogme défini. Il le met en pleine et parfaite harmonie avec les convictions dogmatiques et définitives, que la proclamation solennelle du privilége de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Vierge Marie, a créées dans l'âme de tous les enfants de l'Eglise. Cet office que toutes les paroisses du monde catholique attendent, avec une juste impatience, respire, dans son ensemble comme dans toutes ses paroles, la lumière, la grâce, et l'onction surnaturelle de l'Esprit-Saint qui l'a inspiré.

VINGT-UNIÈME CONFÉRENCE

LE CULTE DE LA BIENHEUREUSE MÈRE DE DIEU

ENVISAGÉ

DANS SON INFLUENCE RÉGÉNÉRATRICE

MISSION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

DANS L'ORDRE DE LA VÉRITÉ

Mulierem fortem quis inveniet? (PROVERB. XXXI, 10.)
Qui trouvera une femme forte?

Il y a trois mille ans que le roi Salomon jetait cette étonnante question dans le monde : « Qui trouvera la femme forte? » Il y a trois mille ans, que le plus sage des rois cherchait la solution de ce problême. Quand Salomon parlait ainsi, l'idolâtrie couvrait le monde. Le vrai Dieu n'était connu qu'au sein de la Judée. Or, mes très-chers frères, le paganisme était impuissant

à produire le chef-d'œuvre dont Salomon a tracé le tableau, dans le livre des proverbes. Livrée à tous les instincts d'une nature déchue, opprimée par la force, et par les vices de l'homme, la femme idolâtre était descendue presque au niveau de la bête.

La loi mosaïque, elle-même, n'avait pas la puissance de réaliser cette merveille. Cette loi était une loi imparfaite, une loi figurative. Elle montrait le bien, mais elle ne le produisait pas. La loi de Moïse, dit l'Apôtre, ne menait pas à la perfection, elle n'était que l'*ombre* de la loi royale et parfaite de l'Evangile. Et c'est de cette loi, que le roi prophète parlait, quand il dit : « La loi du Seigneur est immaculée, elle guérit les âmes (1). »

Pour produire le miracle de grandeur [morale que cherchait Salomon, il fallait déraciner l'égoïsme du cœur de la femme ; il fallait créer des instincts surnaurels, dans le cœur de la femme déchue. Or, comment la loi du Sinaï, qui n'était qu'une loi d'enfance, qu'une loi d'attente, s'y serait-elle pris, pour élever le cœur de la femme aux magnificences de la vertu ? Pour trouver la femme forte, c'est-à-dire, la femme

(1) Lex Domini immaculata convertens animas *Psalm. XVIII*, 8.

riche d'humilité, de chasteté, d'abnégation et de charité, il fallait arriver aux siècles de la grâce. Et voilà pourquoi Salomon après avoir dit : « Qui trouvera la femme forte ? ajoute : qu'il faut aller loin et jusqu'aux extrémités de la terre. » *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (Prov. xxxi, 10.)

Pour trouver la femme forte, il fallait que la Bienheureuse Marie eut été donnée à la terre. Il fallait atteindre le dogme de la maternité divine de la Vierge Immaculée. Il fallait, en un mot, que la terre eut connu une femme parfaitement humble et parfaitement pure. Mais depuis que l'auguste Marie a paru dans le monde, depuis que le culte virginal de Marie a été planté dans le monde, depuis que ce culte sacré est devenu l'élément régénérateur de la femme déchue, nous ne sommes plus embarrassés pour résoudre le problême formulé par Salomon. « Qui trouvera la femme forte? » *Mulierem fortem quis inveniet?*

A l'ombre des exemples, des vertus et des bénédictions de la plus humble et de la plus pure des vierges, des millions de femmes sont parvenues à toutes les splendeurs de la sainteté évangéliqe. Vous ne trouverez pas une cité, pas une paroisse, pas un village où l'œil de Dieu et l'œil de ses Anges ne rencon-

trent des vierges, des épouses, des mères et des veuves enrichies du précieux trésor de la piété et de la vertu. Chose admirable ! la grâce de Jésus-Christ, et les bénédictions maternelles de la femme divine, ont été si miraculeusement fécondes, que l'être le plus faible et le plus impuissant par nature, est devenu le plus fort dans les combats de la vertu ; que l'être le plus égoïste et le plus sensuel par nature, est devenu le plus généreux, le plus dévoué, le plus avide de souffrance , d'abnégation et de sacrifice.

Essayons, mes très-chers frères, de nous faire une idée de l'influence réparatrice du culte de la Très-Sainte Vierge, dans l'ordre de la vérité. La Bienheureuse Marie a donné au monde la vérité. La femme chrétienne et les simples fidèles, sont associés à ce sublime apostolat. Ces deux pensées seront le sujet de cette conférence.

L'élément primordial, l'élément créateur de la vraie civilisation, c'est la vérité. Un peuple sur lequel la vérité n'a pas lui, ou ne luit plus, est plongé dans les ténèbres. Et voilà pourquoi le prophète Isaïe, parlant de la régénération future des nations idolâtres par la lumière de l'Evangile, a dit : « Le peuple qui marchait

dans les ténèbres a vu une grande lumière (1) ». Le saint vieillard Zacharie, père de saint Jean Baptiste, a dit à son tour : « Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, dans lesquelles nous a visité celui qui se lève dans les hauteurs de l'Orient, pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort... (2). »

Remarquez, mes très-chers frères, cette expression : « Il nous a visités par les entrailles de sa miséricorde... pour illuminer ceux qui son assis dans les ténèbres... » L'incarnation du Verbe n'est pas sortie seulement des profondeurs de la miséricorde; mais des *entrailles* de la miséricorde. . Elle est l'effort suprême, l'invention suprême, la manifestation suprême de la miséricorde infinie .. et l'objet propre, le but par excellence de l'incarnation a été « d'illuminer les nations assises dans les ténèbres et l'ombre de la mort. »

Les nations païennes, les nations barbares, les

(1) Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam. *Isaie.. IX*, 2.

(2) Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto.

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent *Luc. i. 78, 79.*

hordes sauvages, sur lesquelles, la lumière de l'Evangile ne s'est pas encore levée, sont assises, elles sont accroupies et immobiles, dans la nuit de l'erreur, dans les ténèbres de la plus profonde ignorance : *in tenebris et in umbra mortis sedent.*

Une femme, vous le savez, avait perdu la race humaine. Une femme avait introduit l'erreur, l'égoïsme et le mal au sein de l'humanité. Or, Dieu, pour confondre Lucifer, auteur de la ruine de la femme déchue, voulut relever le monde, le réparer, le ramener à ses destinées surnaturelles, par le ministère de la femme divine. Il fit plus : il voulut que la femme régénérée par la grâce du divin Fils de Marie, fut associée à cette grande mission.

Mais où en était le monde, par rapport à la vérité, quand le Fils de Dieu descendit sur la terre, quand la vérité elle-même, prenant un corps, dans le sein de la Vierge Immaculée, se fit voir et toucher, et vint habiter parmi nous? Le monde entier, à l'exception de la la nation Juive, qui n'occupait qu'un petit coin de la terre, était plongé dans la nuit du paganisme ; et qu'était-ce que le paganisme? Le paganisme était l'extinction ou la corruption irrémédiable et profonde de toutes les vérités divines et révélées.

Les siècles de la Grèce et de Rome, au temps de Périclès et des Césars, furent des siècles de ténèbres, de mensonge et de barbarie. Ces Grecs et ces Romains dont l'Europe lettrée et les sectes démagogiques regrettent la civilisation, étaient courbés au pied des idoles les plus immondes. Les erreurs les plus monstrueuses, les mœurs les plus dissolues, des crimes contre nature, étaient devenus les éléments du culte et de la civilisation des nations idolâtres. Les sages de la Grèce et de Rome étaient assis dans les ténèbres d'une barbarie désespérée. *In tenebris et in umbra mortis sedent.*

Et cependant, la Grèce et Rome païenne, regorgeaient de poètes, de faiseurs de livres, de comédies, de romans. Les Grecs et les Romains comptaient, par milliers, les philosophes, les hommes de lettres, les historiens, les politiques, les artistes, les sophistes et les sages. Les théâtres, le forum, les fêtes, les danses, le luxe, tous les plaisirs, toutes les jouissances, avaient atteint le dernier degré de leur développement et de leur perfection : preuve évidente, mes très-chers frères, que les nations peuvent tomber dans la nuit de toutes les erreurs, dans le bourbier de toutes les corruptions, dans l'abîme de l'athéisme et

de l'impiété, malgré les académies et les livres, malgré les philosophes et les moralistes, malgré les théâtres et le luxe, malgré le culte perfectionné des choses matérielles.

Dans ces siècles de la barbarie savante, dit Bossuet, « tout était Dieu, excepté Dieu ; et l'univers, que ce grand Dieu avait fait pour sa gloire, était devenu un temple d'idoles. » Eclairés au flambeau de l'Evangile de Jésus-Christ, nous ne pouvons plus nous faire une idée de toute la profondeur de la dégradation intellectuelle des nations de la gentilité.

Les sages et les philosophes des âges les plus vantés du paganisme, nous ont laissé toutefois des monuments impérissables de l'extinction du sens moral parmi eux, et de l'abrutissement intellectuel, dans lequel ils étaient tombés. Cicéron, dans son traité « de la nature des Dieux, » avoue ingénûment, qu'après tous les efforts de sa raison, il ne sait pas ce que c'est que Dieu, ni même s'il y a un Dieu. Les cheveux se dresseraient sur nos têtes, si nous vous disions, à quelle profondeur de cynisme et d'immoralité, Platon, Socrate, Cicéron, Virgile, Horace, et tous les sages de la Grèce étaient descendus.

La vérité s'est levée sur le monde. Les nations de

la terre ont vu briller la grande lumière promise à l'humanité; annoncée par les prophètes, attendue par l'univers. Depuis dix-neuf siècles, ces oracles du fils d'Amos ont reçu un plein et parfait accomplissement : « Les nations marcheront à votre lumière, et les rois aux splendeurs de votre gloire (1). »

Mais, qu'est-ce que la vérité ? Quand la vérité s'est-elle levée sur le monde? Comment la vérité est-elle devenue l'héritage des nations *assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort*? Par qui la vérité a-t-elle été donnée à la terre? De quel instrument Dieu s'est-il servi pour faire don de la verité à la race humaine? Je vais vous le dire.

La vérité vivante, la vérité divine, la vérité manifestée tout entière, la vérité incarnée, c'est Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, Dieu parfait et homme parfait. Et voilà pourquoi Jésus-Christ seul a dit, a osé dire, a pu dire : « Je suis la vérité (2). »

Jésus-Christ est la vérité, puisqu'il est Dieu. « Moi qui vous parle, je suis le principe (3) ; » et ailleurs : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe

(1) Ambulabunt gentes in lumine tuo, in reges, in splendore, ortus tui. *Isai. LX*, *3*.

(2) Ego sum... veritas. *Joan. XIV*, *6*.

(3) Principium qui et loquor vobis. *Joan. VIII*, *25*.

était en Dieu, et le Verbe était Dieu (1). » Il est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (2). »

« Je suis la lumière du monde » ajoute le Dieu de toute vérité ! (3)

Pilate après avoir demandé au Christ Rédempteur, ce que c'est que la vérité ! « *Quid est veritas?* ajoutait : Vous êtes donc roi? *Ergo rex es tu?* « Vous l'avez dit, reprit l'Homme-Dieu, oui, je suis roi. » *Tu dixisti rex sum ego.* « Je suis venu dans ce monde, pour rendre témoignage à la vérité (4). »

Ainsi, mes très-chers frères, le Christ seul est la vérité, puisqu'il est Dieu. Le Christ est la vérité révélée, la vérité vivante, la vérité pleinement connue, puis qu'il s'est fait homme; puis qu'il a vécu parmi les hommes, puis qu'il a parlé aux hommes. *Veni in hunc mumdum ut testimonium perhibeam veritati.*

Mais qui a donné Jésus-Christ à la terre ? Qui a

(1) In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. *Joan. I, 1.*

(2) Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. *Joan. I, 9.*

(3) Ego sum lux mundi. *Joan. VIII, 12.*

(4) Veni in hunc mundum ut testimonium perhibeam veritati. *Joan. XVIII, 37.*

versé la lumière infinie sur le monde? D'où est venue la vérité vivante? Quel a été l'organe, l'instrument merveilleux de cette grande, de cette immense manifestation de la vérité même? Cieux, dirons-nous avec le Prophète, soyez dans la stupéfaction sur cette merveille! (1) »

« La vérité, dit le roi Prophète, est sortie de la terre. Elle s'est levée de dessus la terre (2).» Que dites-vous, sublime Prophète? Comment la terre pourrait-elle produire la vérité? De quelle terre voulez-vous parler? Est-ce que la vérité, qui est Dieu, peut sortir de la terre, germer sur la terre, venir de la terre? *Veritas de terra orta est.* Oui, reprend le royal berger, notre terre a produit son fruit (3). » Rappelez à vos souvenirs, la promesse faite à David, concernant le Messie. « Je mettrai sur ton trône un fruit sorti de tes entrailles (4). »

Ce grand Dieu promettait à David, que le Verbe incarné, que la vérité vivante sortirait de lui. E David, en disant: « La vérité a germé sur la terre, est

(1) Obstupescite Cœli super hoc. *Jerem. II, 12.*

(2) Veritas de terra orta est. *Psalm. LXXXIV, 12.*

(3) Terra nostra dedit fructum suum. *Psalm. Ib. 13.*

(4) De fructu ventris tui, ponam super sedem tuam. *CXXXI, 11.*

sortie de la terre, *veritas de terra orta est*, David en disant: « Notre terre a produit son fruit,» *terra nostra dedit fructum suum;* David, disons-nous, contemplait dans l'avenir des siècles, celle qui devait donner au monde la vérité vivante, le Verbe incarné. Il contemplait cette Vierge descendue de lui, à qui l'Ange dira un jour : « Votre fils sera appelé le Fils du Très-Haut... Dieu lui donnera le trône de David son père; et il règnera éternellement dans la maison de Jacob. »

La Bienheureuse Vierge a donc été choisie, dans le Conseil éternel de Dieu, pour donner au monde la vérité éternelle, la vérité suprême, la vérité infinie. « Marie de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ (1). » Quel apostolat, mes chers frères, quelle mission, quelle destinée! et nous comprenons de quelle terre David voulait parler, quand il disait : « notre terre a donné son fruit. » La terre maudite du vieux monde païen, loin de donner la vérité à la race humaine, avait détruit le règne de la vérité : elle en avait été le tombeau. La terre philosophique de la Grèce et de Rome païenne, n'avait donné que les ronces et les épines de toutes les erreurs et de tous

(1) Maria, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. *Matt. I, 16.*

les crimes. Toutes ces terres du rationalisme, du vice, de la luxure, du mensonge, n'ont jamais produit que le doute, que le blasphème, que la barbarie. La terre virginale, le champ sacré cultivé, planté, arrosé par le Saint-Esprit, ont seuls produit le fruit de vie, le fruit de la vérité : *Terra nostra dedit fructum suum.*

Jusqu'au jour où la Bienheureuse Vierge enfanta la vérité vivante, la terre n'avait vu sortir, de son sein meurtri, déchiré, profané, que l'ivraie de l'erreur, que les monstrueuses productions du sophisme et de l'impiété. La nation d'Israël elle-même, qui demandait à son orgueil, à ses préjugés, à son égoïsme national, un Messie marqué à d'autres caractères que ceux qui étaient gravés dans les oracles de ses prophètes, se préparait à méconnaître la vérité, à persécuter la vérité, à crucifier la vérité.

Il y a, selon l'enseignement du Docteur angélique, trois sortes de vérités : la vérité purement naturelle; la vérité révélée, surnaturelle ou infuse, et la vérité acquise. Or, en dehors des premiers principes de la raison, qui sont évidents pour tous les hommes, le cercle des vérités de l'ordre purement naturel, est très-restreint depuis la chute originelle de la race hu-

maine. Et voilà pourquoi, « la vérité de Dieu, cherchée, par les seules lumières de la raison, n'est accessible qu'à un petit nombre d'intelligences, après de laborieux efforts, toujours mêlés à des erreurs ; en sorte, dit saint Thomas d'Aquin, dont nous ne faisons que rappeler ici les paroles, en sorte qu'il a été nécessaire que ces vérités de l'ordre purement naturel, fussent enseignées à l'homme, et acquises, par manière de foi, afin qu'elles fussent connues universellement, facilement et infailliblement (1). »

Quant aux vérités de l'ordre surnaturel, l'homme ne peut en acquérir la notion qu'au moyen de la foi, de la grâce et de l'Eglise. Le sectaire et l'incrédule qui cherchent, par la raison seule, le principe et la règle des vérités de cet ordre, tombent nécessairement dans la nuit du doute. Ils demandent la lumière aux ténèbres, le jour à la nuit, la vie à un cadavre. Les vérités de l'ordre naturel constituent le domaine de la science. Ces vérités sont accessibles aux lumières de l'intelligence. Elles découlent des premiers principes de la raison naturelle. Les vérités de cet ordre sont d'autant

(1) Veritas de Deo per rationem investigata paucis, ac per longum tempus, cum admixtione multorum errorum proveniret. *S. Thom. I, q. 1.*

plus claires, plus certaines, plus compréhensibles, qu'elles dérivent plus immédiatement, plus logiquement des premiers principes. A mesure que l'esprit de l'homme, dans la recherche des vérités purement naturelles, s'éloigne des premières vérités, ou des premiers principes de la raison, il entre dans le cercle des opinions et des systèmes. Et voilà pourquoi il est écrit : « que le monde de la nature est livré aux disputes et aux contradictions de l'homme (1). »

Adam, avant son péché, possédait la science universelle des choses. Le doute était banni pour lui, du monde des vérités de l'ordre purement naturel. Le péché le dépouilla des prérogatives et des dons de sa nature perfectionnée, comme il lui ravit le don de la grâce et de la justice originelle. Et c'est pourquoi, en dehors des divines révélations, nous voyons s'élever sur l'horizon de la science, de la philosophie et des recherches de la raison humaine, des ténèbres si épaisses, si universelles et si profondes, qu'il fallut le plus grand miracle de la toute puissance pour les dis-dissiper. Les plus vastes génies de l'antiquité païenne, les plus illustres philosophes du monde Grec ou Ro-

(1) Mundum tradidit disputationi eorum. *Eccl. III, 12.*

main, tombèrent dans des erreurs et dans des vices qui épouvantent.

Quand le Verbe divin descendit sur la terre, le monde de la science, le monde de la philosophie, le monde des vérités purement naturelles en un mot, était enveloppé d'un voile funèbre. Les savants et les sages ne s'entendaient pas eux-mêmes. Les vérités révélées ne projetaient plus leur lumière qu'au sein de la nation juive à qui Dieu en avait confié le dépôt.

Le doute, le scepticisme, l'anarchie, régnaient souverainement dans les intelligences. Le rationalisme le plus désespéré, et le culte de la sensation parvenu à ses dernières limites, avaient presque dévoré, au sein de la race humaine, les derniers vestiges du vrai et du bien. L'homme descendu aux extrêmes limites de la barbarie intellectuelle, morale et même physique, s'adorait lui-même, dans sa raison et dans sa chair.

Un orgueil infernal et un sensualisme immonde avaient tué la vérité et la vertu. La race humaine allait s'éteindre dans la nuit du doute. Elle allait être étouffée dans le cloaque de la débauche et de l'abrutissement. Que fit l'éternelle miséricorde ? Elle envoya au monde une Vierge, miracle d'humilité et de pureté ! Voulant descendre sur la terre pour la sau-

ver, le Fils unique de Dieu, le Verbe divin, se prépara une Mère digne de lui.

A un orgueil désespéré il fallut opposer une humilité extrême ; au culte le plus abrutissant de la chair, il fallut opposer la pureté sans tache de la Reine des Anges, La résurrection de la vérité et de la vertu n'était possible qu'à ce prix. De là, mes très-chers frères, l'incarnation du Verbe et la maternité divine de la Vierge Immaculée. De là, les anéantissements d'un Dieu dans le sein de cette Vierge ; de là, l'exaltation de la plus humble et de la plus pure de toutes les créatures sur le trône de la maternité divine ; de là enfin, la mission de salut et de vie confiée à la Femme divine, par l'apostolat de la vérité, par la maternité de la Vérité, par le grand et sublime ministère de la vérité !

« Marie de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. »

Maria de qua natus est Jésus, qui vocatur Christus.

Admirons la merveilleuse économie de la divine sagesse, dans la restauration de la vérité au sein de la race humaine.

Les esprits infernaux, abusant du pouvoir que la

chute de nos premiers parents leur avait donné, avaient arraché, par l'orgueil de la raison, et par l'orgueil des sens, toute vérité et toute vertu du milieu des nations de la gentilité.

Maîtres des générations de la terre, par l'écrasante tyrannie du doute et de la corruption, ils s'imaginèrent avoir détruit, pour jamais, les divins oracles qui promettaient à l'univers, qu'une vierge ramènerait un jour sur la terre, l'empire de la vérité; qui annonçaient aux nations qu'une vierge serait mère du Dieu de toute vérité. Mais ce grand Dieu, dont les promesses sont sans repentance; dont l'adorable sagesse sait faire sortir des trésors de lumière des plus profondes ténèbres, et des miracles de sainteté de la nuit la plus désespérée de tous les vices, avait arrêté dans ses conseils divins, que l'éternelle vérité se lèverait sur le monde, au moment même, où le monde paraîtrait près de succomber sous la plus pesante tyrannie des esprits de ténèbres. C'est ce dessein d'éternel amour, que le saint prêtre Zacharie célèbre dans son cantique immortel, quand il dit : « Le salut est venu de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent (1). » C'est cette merveille incom-

(1) Salutem ex inimicis nostris et de manu omnium qui oderunt nos. *Luc. I, LXXI.*

parable que le grand Apôtre exprime dans cette langue sublime, venue du troisième ciel : « Quand la plénitude du temps fut venue, Dieu envoya son Fils fait de la femme, fait sous sa loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption des enfants (1). »

La *plénitude du temps*, selon de profonds interprètes de nos livres saints, marquée comme le signe de l'enfantement de la vérité vivante, par la Femme divine, devait avoir lieu à l'époque où se manifesterait sur la race humaine, le règne le plus étendu et le plus écrasant des esprits de ténèbres. Or, Satan était maître du monde quand Notre-Seigneur Jésus-Christ naquit à Bethléhem. Le sceptre de Jacob était tombé des mains des derniers rejetons de la famille de David. Le peuple de Dieu avait perdu sa nationalité politique, et le Fils du Très-Haut, devenu le Fils de la Vierge Immaculée, était inscrit dans les registres publics, comme le plus humble, comme le dernier sujet d'Auguste, maître de l'univers, mais esclave dégradé des démons qu'il adorait. « Quand la

(1) At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus. *Galat. IV, 4.*

plénitude du temps fut venue, Dieu envoya son Fils fait de la femme. »

Le roi Salomon, dans le livre des saints Cantiques, a décrit en paroles sublimes et avec des accents étincelants de magnificence, les manifestations de la vérité, par le grand apostolat de la Vierge Immaculée. « Quelle est celle, s'écrie le fils de David, qui s'avance comme l'aurore à son lever? belle comme la lune, éblouissante comme le soleil (1). »

Remarquez, mes chers frères, avec quelle majesté le Saint-Esprit exprime, par la bouche de Salomon, le progrès incessant, l'expansion perpétuelle des clartés qui s'échappent du dogme de la maternité divine, pour se répandre sur l'univers. Ce dogme pendant l'ère de la loi patriarcale et de la loi mosaïque est comparé à l'aurore. L'aurore annonce la venue du jour. Elle est la messagère de l'astre qui éclaire la terre. *Quasi aurora consurgens.* La lumière que ce dogme d'espérance verse sur l'humanité, est obscurcie par la nuit des temps figuratifs, par les ombres des siècles d'attente. A mesure que ces siècles s'écoulent, que les temps marqués par les saints ora-

(1) Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol? *Cant. VI. 9.*

cles, s'approchent, l'humanité semble pressentir l'accomplissement prochain des divines promesses. Du fond de la nuit du paganisme, la race humaine lève les yeux pour contempler les clartés naissantes du jour de la Rédemption : *Progreditur quasi aurora consurgens.*

Le dogme de la maternité divine, foyer de toute lumière et de toute vérité, verse, à dater de la prédication des Apôtres, des torrents de splendeurs sur les nations « assises dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. »

Le symbole des Apôtres de Jésus-Christ est le phare qui éclaire l'univers; et l'article de ce symbole dans lequel se concentrent toutes les vérités qu'il contient, est celui-ci ; « Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. » *Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus exMaria Virgine.*

La Trinité, l'incarnation du Verbe, la maternité divine de Marie, l'apothéose de la nature humaine, les suprêmes manifestations de la vérité éternelle, les destinées surnaturelles de l'humanité, le plan divin du monde de la grâce et de la gloire, se résument dans ces immortelles paroles : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. » *Qui concep-*

tus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine. (Symbol. Apost.)

C'est des entrailles de ce dogme que le culte de la Bienheureuse Vierge est sorti. Ces paroles éblouissantes ont dissipé les ténèbres qui couvraient le monde ; et si, pendant les premiers âges du christianisme, les gloires terrestres de la Vierge Immaculée semblent se dilater avec une sorte de lenteur providentielle, les siècles chrétiens , en s'écoulant, reçoivent, du culte de la Très-Sainte Vierge, un éclat grandissant. Le temps où nous vivons, nous présente le culte de la Mère immaculée du Verbe fait chair , comme le point central d'où jaillissent toutes les splendeurs du divin soleil de la vérité. *Electa ut sol.*

Le disciple bien-aimé nous a laissé, dans le livre de l'Apocalypse,un tableau d'incomparable magnificence, pour révéler à la terre les gloires de la puissante Reine de l'univers, et la mission de vérité et de lumière, dont elle a été investie, par un dessein profond de la sagesse éternelle.

« Et un grand signe parut dans le Ciel : Une femme revêtue du soleil, et la lune était sous ses pieds , et sur sa tête une couronne de douze étoi-

les. (1). » Quelle est cette femme revêtue du soleil comme d'un manteau, à qui la lune sert de marchepied, qui porte sur sa tête une couronne de douze étoiles? Le soleil, la lune, les étoiles, ne voilà-t-il pas tous les foyers de la lumière de ce monde visible? Or, comment une femme peut-elle porter tant de lumière, comment n'est-elle pas accablée sous ces montagnes de splendeurs?

Cette femme est la Bienheureuse Vierge Marie. *Mulier amicta sole.* Mère de Dieu, elle porte dans son sein le soleil du monde des esprits. Sa maternité divine s'identifie avec l'incarnation du Verbe divin, qui est la lumière de Dieu et la lumière des intelligences. *Mulier amicta sole.* Pour venir éclairer la terre, ce divin soleil du monde invisible, a pris un corps dans le sein de la Vierge Immaculée. Pour ne pas écraser les Anges et les hommes du poids de ses éternelles splendeurs, il s'est enveloppé de la nuée de notre humaine nature ; il est sorti du milieu de la nuée virginale qui le cachait, et qui, en lui donnant notre chair, tempérait les rayons de sa gloire. *Mulier amicta sole.*

(1) Et signum magnum apparuit in cœlo ; mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. *Apocal. XII, 1.*

« La lune était sous ses pieds. » *Luna sub pedibus ejus*. L'Eglise de Jésus-Christ, l'Eglise militante, est comparée à la lune. Mais la lune emprunte au soleil toute la lumière qu'elle répand, qu'elle promène sur le globe terrestre dont elle a mission de dissiper les ténèbres. L'Eglise aussi, mes chers frères, emprunte au dogme de la maternité divine tous les rayons de la lumière surnaturelle qui l'éclairent. C'est par le mystère de la maternité divine que l'Eglise connaît les dernières et suprêmes grandeurs de Dieu, de l'homme et de la nature régénérée. Le dogme de la maternité divine est le trésor inépuisable d'où l'Eglise tire toutes ses richesses, le foyer divin d'où jaillissent toutes ses gloires, l'océan sans limites d'où viennent toutes les perles qui embellissent son diadème. *Et luna sub pedibus ejus*.

« Et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » Par ces douze étoiles, dont la couronne de la femme divine est ornée, ou qui forment sa couronne, que faut-il entendre ? Et comment le disciple bien-aimé a-t-il pu découvrir ces douze étoiles sur la tête de la Reine du Ciel, si le soleil qui efface toutes les étoiles l'enveloppe de sa splendeur souveraine, comme d'un manteau radieux ? Ces douze étoiles ne sont autre chose que le monde angélique lui-même.

Ces douze étoiles sont l'universalité des esprits angéliques, le nombre douze étant le nombre par excellence. Ces tribus composées de myriades innombrables de purs esprits, brillent, dans les sphères de la gloire, des rayons qu'ils tirent du divin Fils de Marie. Ce divin soleil couvre du manteau de sa lumière éternelle la bienheureuse Vierge qui partage sa puissance, sa royauté, ses immortelles splendeurs : et ce même fils distribue à tous les Esprits célestes, à toutes les constellations vivantes du Ciel des élus, les rayons qui composent la splendeur individuelle de chaque esprit.

Dans le Ciel, la lumière du Verbe incarné brille sans éblouir. Elle resplendit sur tous les enfants de la gloire, avec un éclat proportionné aux mérites de chacun ; mais cette lumière des bienheureux, ces clartés de la félicité éternelle sont aussi douces qu'elles sont vives. Plus on en jouit, plus le regard se repose ; plus on contemple la divine essence, plus l'œil de l'âme se fortifie. Les aigles du Ciel de la vision béatifique, peuvent fixer le divin soleil des élus sans lassitude, parce qu'il est écrit, que les Saints « voient la lumière dans la lumière (1). »

(1) In lumine tuo videbimus lumen.

Ainsi, mes chers frères, la Bienheureuse Mère de Dieu est enveloppée des splendeurs du Verbe incarné comme d'un manteau, parce que sa dignité suprême de Mère de Dieu s'identifie avec celle de son divin Fils. « La lune est sous ses pieds, » parce que le dogme de ses grandeurs constitue l'inépuisable trésor des richesses de l'Eglise. Une couronne de douze étoiles est posée sur sa tête, parce que le monde angélique n'est parvenu à la gloire que par la grâce du divin Fils de Marie. Les degrès divers de la gloire des esprits célestes se mesurent aux degrès par lesquels ils ont participé aux effusions de la grâce qui émanait pour eux, au séjour de l'épreuve, du mystère des grandeurs de la femme divine.

La Très-Sainte Vierge, miracle d'humilité, miracle de pureté, pouvait seule dans le plan divin, devenir Mère de Celui qui est la lumière de Dieu et la lumière du monde. L'orgueil et la luxure sont les éternels ennemis de la vérité. Et voilà pourquoi le rationalisme et le sensualisme, parvenus à leurs derniers excès, impliquent l'extinction totale de la vérité et de la vertu. En sorte que le scepticisme et le brutisme, sont le terme final de la dépravation intellectuelle et physique de l'homme.

Le Verbe infini ayant arrêté, dans son éternelle sa-

gesse, de se revêtir de la nature humaine, pour venir enseigner lui-même la vérité à la terre, ne pouvait devenir le Fils de l'homme, qu'en se préparant une mère ornée d'une sainteté supérieure à celle de tous les Anges et de tous les Saints. La femme bénie entre toutes les femmes, devait posséder l'humilité, la pureté, la charité, toutes les vertus, dans le degré le plus rapproché de la sainteté de Dieu-même.

Or, la Bienheureuse Marie a rempli toutes les conditions de ce problème divin. Elle a *mérité,* autant que puisse le faire une simple créature, de concevoir et de porter un Dieu dans son sein (1). En donnant notre nature au Verbe divin, en devenant Mère, vraie Mère de Dieu, l'auguste Marie a donné au monde la vérité vivante ; elle est devenue Mère de la vérité et de la lumière. Entendez l'Eglise célébrant, sous la dictée du Saint-Esprit, le grand apostolat de Marie, dans l'ordre de la vérité.

« Elle a conçu votre Fils unique par l'opération et à l'ombre du Saint-Esprit: et sans perdre la gloire de la virginité, elle a versé sur le monde la lumière éternelle Jésus-Christ Notre-Seigneur (2). »

(1) Quia quem meruisti portare. *Ant. Liturg Rom.*

(2) Quæ et unigenitum tuum, Sancti Spiritus obumbratione

La terre tressaillerait d'une joie inexprimable, incessante, éternelle, si elle avait la conscience de ces immortelles paroles; si elles les comprenait, si elle en goûtait l'ineffable douceur, dans la grâce et dans la charité de l'Esprit-Saint.

Parlant à Dieu le Père, du pied de l'autel sacré, en célébrant les saints mystères, l'Eglise ose lui dire, qu'une humble fille d'Israël, que la plus modeste et la plus pure de toutes les vierges a conçu dans son sein, le même Fils qu'il engendre de toute éternité dans les splendeurs de sa gloire. L'Eglise ose dire à Dieu, que, demeurant Vierge, la douce Marie, a versé sur le monde la lumière éternelle. *Lumen æternum mundo effudit.*

Remarquez, qu'il s'agit de faire habiter la vérité au milieu de ce monde; de lui donner le vêtement de notre chair, afin qu'elle vienne elle-même se faire entendre à la terre, parler à la terre, enseigner la terre; dire à la terre les secrets les plus profonds, les plus introuvables de la sagesse infinie, de la puissance infinie, de l'amour infini. *Lumen æternum mundo effudit.*

concepit : et virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit Jesum Christum Dominum nostrum. *Præfat. Miss.*

Et voilà la mission qui a été donnée à Marie ; voilà lamission dont la Bienheureuse Marie a été jugée digne. Dira-t-on qu'un miracle de cette force est impossible? Mais vingt siècles sont là pour redire avec l'Eglise : « Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle. »

L'enfantement divin de la Vierge immaculée, la naissance d'un Dieu dans l'étable de Bethléhem, l'effusion suprême de la vérité par l'incarnation du Verbe, la venue du Messie promis, figuré, attendu depuis quarante siècles, son passage sur la terre, sa vie pauvre, laborieuse ; ses travaux, sa prédication, ses miracles, ses souffrances, sa passion, son supplice et sa mort sur le Calvaire ; sa résurrection glorieuse, sa triomphante ascencion; l'effusion de l'Esprit-Saint sur les Apôtres, la prédication de l'Evangile dans tout l'univers ; la chute du paganisme, l'établissement surnaturel et miraculeux de l'Eglise, l'extinction de l'esclavage antique, la régénération des nations païennes et barbares, le règne de la papauté, sa puissance invincible pour soumettre le monde au baptême de Jésus-Christ, à la royauté divine de Jésus-Christ, à la croix de Jésus-Christ, à la grâce de Jésus-Christ, à la divinité de Jésus-Christ, au culte de la

Bienheureuse Mère de Jésus-Christ : Ce sont là, des faits inébranlables au doute. Ce sont là, des faits vivants, des faits palpables, des faits qui ont changé le monde, qui dominent le monde, et qui prouvent évidemment que la lumière éternelle a été versée sur le monde. *Lumen æternum mundo effudit.*

Le fait de l'apostolat de la vérité, confié à la divine Mère du Verbe incarné, est si riche de magnificence, que ceux même qui le nient, qui l'attaquent, qui travaillent à en détruire les effets merveilleux et les conséquences régénératrices, concourent à en démontrer l'existence, à en établir l'indestructible durée.

Quarante siècles faisaient espérer à la race humaine qu'une Vierge enfanterait un Dieu, deviendrait Mère de Dieu, ferait habiter Dieu sur cette terre, verserait sur cette terre la lumière éternelle. Vingt siècles de christianisme disent à l'univers que la longue espérance de l'humanité a été rassasiée ; vingt siècles disent à l'univers que la Vierge Immaculée a enfanté le Verbe divin ; vingt siècles sont remplis de cette merveille ; vingt siècles saluent la glorieuse Vierge Mère de Dieu, de cette acclamation sublime : « Demeurant Vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle. » *Et virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit.*

Pour nier l'accomplissement de cette immense bénédiction, au sein de l'humanité ; pour nier l'effusion de la lumière éternelle, par la maternité divine de la Très-Sainte Vierge, il faut anéantir toutes les bases de la raison, il faut éteindre toutes les lumières de l'intelligence, il faut accuser de mensonge et de démence, toutes les nations civilisées ; il faut arracher au monde chrétien sa foi, sa conscience, ses monuments, ses pontifes, ses prêtres, ses générations, ses lumières. Il faut déchirer tous les titres de ses destinées surnaturelles, faire le vide dans ses institutions, dans son droit des gens, dans ses lois, dans ses arts, dans ses mœurs, dans sa vie sociale, politique et civile; il faut extirper une à une, toutes les croyances des nations baptisées du baptême de Jésus-Christ; creuser un sépulcre, pour y jeter, pêle-mêle, la vérité et l'erreur, la foi et le doute, le crime et la vertu, l'espérance et le désespoir, la vie et la mort; puis, s'ensevelir pour jamais dans le silence d'une nuit éternelle, c'est-à-dire du néant.

La Bienheureuse Marie a donc donné au monde la vérité infinie : et voyez, quels torrents de lumière sont sortis du dogme accompli de la maternité divine de la Vierge Immaculée. Le soleil de la vérité catho-

lique éclaire l'univers depuis dix-huit siècles. Tous les peuples qui ont ouvert les yeux aux clartés divines de la vérité vivante, n'ont pas vu seulement disparaître du milieu d'eux, les ténèbres du vieux paganisme; mais aussi longtemps qu'ils furent soumis à cette divine lumière, ils ont possédé tous les trésors de la sagesse et de la vertu.

L'enfant catholique, qui est en état de subir un examen sur le catéchisme, possède le secret des vérités de l'ordre de la nature, de l'ordre de la grâce et de l'ordre de la gloire. Il sait l'histoire de l'origine des choses; il vous dira comment l'univers a été tiré du néant. Il vous fera le récit de l'œuvre de la création. Il sait d'où il vient, où il va, qu'elle est sa fin dernière et suprême. Il a des idées sublimes, complètes, immuables, sur son origine, sur ses espérances, sur ses immortelles destinées. Tous les grands problèmes de sa vie d'épreuve, sont résolus pour sa conscience d'homme et d'enfant de Dieu. La plus humble fille de village, initiée par la foi, par la grâce et par l'Eglise aux enseignements divins de la révélation, croit tout ce que le divin Fils de Marie a enseigné à ses disciples. Elle connaît par la foi, tout ce que voient les élus dans la gloire. Elle est si ferme dans la possession

de la vérité, qu'on lui arracherait les entrailles avant de lui arracher ses divines croyances. Du sein de la lumière qui éclaire son âme, elle se rit des sophismes, des mensonges et des négations de l'hérésie et de l'incrédulité ! Guidée par le flambeau de la foi catholique, et son chapelet à la main, elle peut défier tous les sages, toutes les académies, toutes les écoles philosophiques, tous les livres de la science humaine, de lui donner sur Dieu, sur ses espérances, sur tout ce qui touche à ses immortelles destinées, autre chose, que des opinions et des ténèbres, que des sophismes et des doutes.

Eteignez la lumière éternelle que la Bienheureuse Vierge a versée sur le monde en enfantant Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous plongez l'univers dans la nuit du chaos.

« C'est de vous, ô Bienheureuse Vierge, s'écrie l'Eglise, qu'est sorti le Soleil de justice, le Christ notre Dieu. » *Ex te enim ortus est sol justitiæ Christus Deus noster.*

La Très-Sainte Vierge a donc reçu le grand apostolat de la vérité ; elle est donc Mère, Reine et Maîtresse de la Vérité !

J'ajoute, que la femme chrétienne, et les simples

fidèles, ont une part dans cette sainte et sublime mission de vérité et de lumière.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, avant de monter au au Ciel, rassembla ses Apôtres et il leur dit :

« Allez, enseignez toutes les nations (1). » « Prêchez l'Evangile à toute créature (2). »

La parole prêchée par les Apôtres, l'Evangile annoncé par les premiers disciples de l'Homme-Dieu, cet apostolat surnaturel, appuyé sur la vertu divine, justifié, confirmé par d'éclatants miracles, tel a été le moyen par lequel, la foi catholique a été plantée au cœur des nations. « Et eux, étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les signes qui l'accompagnaient (3). »

Ainsi, le pontife et le prêtre ont été seuls investis, par le Verbe incarné, de la mission divine et hiérarchique de prêcher, d'enseigner, de porter l'Evangile du salut à toutes les nations. *Docete omnes gentes. Prædicate Evangelium omni creaturæ.*

(1) Euntes ergo docete omnes gentes. *Matt. XLVIII, 19.*

(2) Pædicate Evangelium omni creaturæ. *Marc. XVI, 14.*

(3) Illi autem profecti prædicaverunt ubique, Domino cooperante, et sermonem confirmante sequentibus signis. *Marc. XVI, 20.*

L'apôtre saint Paul écrivant à son disciple Timothée, c'est-à-dire à un évêque, lui dit : « Annoncez la parole, insistez, à temps et à contre-temps, reprenez, suppliez, gourmandez en toute longanimité et doctrine (1). »

Les laïques, les simples fidèles, les femmes surtout, sont privés du pouvoir et du droit d'enseigner l'Evangile, de prêcher la parole du salut dans les temples, du haut de la chaire, dans les assemblées des fidèles, pendant les cérémonies sacrées du culte public. L'apostolat hiérarchique est réservé aux Pontifes et aux prêtres du Seigneur. C'est à eux qu'il a été commandé, par le Fils de Dieu fait homme, d'emboucher la trompette évangélique et de verser sur les peuples les trésors de la science divine. « Les lèvres du prêtre garderont la science, et on demandera la loi à sa bouche (2). »

L'Apôtre des nations défend aux femmes d'enseigner l'Evangile dans l'assemblée des fidèles (3). « Je

(1) Prædica Verbum insta opportune, importune; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. *II, Tim. IV*, 2.

(2) Labia enim sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus. *Malach. II*, 7.

(3) Mulieri docere non permitto. *I, Tim.* 2, 12.

ne permets pas à la femme d'enseigner. » « Que les femmes, reprend le même Apôtre, gardent le silence dans l'Eglise (1). » Faut-il induire de ces prohibitions, que les simples fidèles et que les femmes en particulier, n'ont aucune part dans l'apostolat de la vérité? Faut-il en conclure que la femme chrétienne n'est point associée au sublime apostolat de la Bienheureuse Marie, dans l'ordre de la vérité? Gardons-nous de semblables inductions. Saint Paul interdit à la femme chrétienne l'apostolat public, hiérarchique, qui a lieu dans le temple, et dont le pontife et le prêtre sont seuls investis. Mais le grand Apôtre n'a pas interdit à la femme chrétienne et aux pieux laïques, l'apostolat de l'Evangile fait dans la famille, pratiqué dans les réunions formées par la charité, inspiré par le zèle, fécondé par les bonnes œuvres. La femme chrétienne ne montera pas dans la chaire de l'Evangile. Elle ne prendra point la parole dans l'assemblée des fidèles pendant les sacrés mystères, et au sein des solennités publiques. Elle gardera le silence au pied des autels et dans les temples du Seigneur. La timidité, la modestie, la faiblesse de son sexe, l'angélique pudeur qui doit lui servir de voile

(1) Mulieres in Ecclesiis taceant. *I, Cor. XIV*, 54.

quand elle paraît dans nos temples, ne permettent pas qu'elle affronte, du haut de la tribune sainte, les écueils du saint ministère de la parole évangélique.

La Bienheureuse Mère de l'Homme-Dieu n'a point exercé, elle-même, le saint ministère de la prédication. Tabernacle de la vérité vivante, elle ne l'a pas fait jaillir, comme l'Apôtre saint Pierre, sur les multitudes.

Mais que cette divine Mère du Verbe fait chair ait appris aux Apôtres et aux évangélistes la divine histoire de l'Annonciation de l'Ange, de la naissance et de la vie cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; qu'elle ait été consultée mille et mille fois, par les premiers disciples du Sauveur ; qu'elle ait protégé de ses bénédictions maternelles le berceau de l'Eglise naissante ; qu'elle ait versé sur les Apôtres, pendant les dernières années de sa vie, les trésors de lumière dont le Saint-Esprit l'avait enrichie sans mesure ; qu'elle ait été, en un mot, l'oracle de l'Eglise des premiers jours, qui ne le croirait? Qui ne s'estimerait heureux de le dire, de le proclamer avec tout l'enthousiasme d'une filiale reconnaissance?

Depuis dix-huit siècles, la femme catholique est devenue l'auxiliaire le plus indispensable des mi-

nistres sacrés de l'Eglise de Jésus-Christ. Les ouvriers de l'Evangile, les conquérants des âmes, les fondateurs de la grande famille des peuples chrétiens, ont trouvé un appui nécessaire à leur apostolat, dans le zèle généreux, inventif et intarissable de la femme régénérée dans la grâce de l'homme-Dieu.

Déjà sous la loi figurative, nous voyons les femmes d'Israël concourir, d'une manière directe, active, sublime de dévouement, à la structure et à l'embellissement de l'arche d'alliance, symbole de l'Eglise de Jésus-Christ. A l'appel de Moïse, on les vit se dépouiller de l'or, des pierres précieuses qui ornaient leurs parures, pour enrichir le Sanctuaire, au fond duquel le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob rendait ses oracles.

Quand Zorobabel ramena de l'exil les débris vivants de la nation sainte, quand il entreprit de reconstruire le temple de Salomon qui n'était plus qu'un monceau de ruines, les femmes et les filles d'Israël vinrent mettre aux pieds du grand Prêtre ce qui leur restait de richesses, de bijoux, de pierres précieuses.

Elles allèrent plus loin. Transportées d'un zèle au-dessus de leur sexe, elles mirent, elles-mêmes, la main à l'œuvre, pour hâter le moment où la maison du Dieu

de leurs pères, pourrait retentir, comme autrefois, des chants sacrés et des cantiques de Sion. On les vit porter, dans des corbeilles faites des tresses de leurs cheveux, les pierres, le sable, le ciment nécessaires à la structure du temple sacré. Belle image! mes chers frères, prophétie vivante du concours généreux, de l'inventive et intarissable ardeur avec laquelle les vierges, les épouses, les mères et les veuves chrétiennes ont travaillé, de concert, avec le sacerdoce de Jésus-Christ, à bâtir les murailles de la cité sainte, à construire l'édifice de vérité et de lumière que doivent habiter les citoyens de la Jérusalem céleste!!

Le Fils de Dieu descend sur la terre. La vérité infinie vient éclairer elle-même la race humaine, tombée dans la nuit du paganisme le plus désespéré. Que fait la sagesse éternelle? Elle s'incarne dans le sein de la Vierge immaculée. Elle fait de cette auguste Vierge le sanctuaire, le tabernacle vivant d'où jaillera cette lumière infinie. « Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle. »

L'Homme-Dieu sort de sa vie obscure. Il quitte l'atelier du pauvre artisan qui lui a servi de père. Il choisit douze disciples pauvres et obscurs comme lui; et avec eux, il parcourt les bourgades et les villes de

la Judée, prêchant l'évangile du salut, et annonçant la bonne nouvelle aux petits et aux pauvres de la maison d'Israël. Ecoutons saint Luc : Jésus allait de ville en ville et de village en village, prêchant et annonçant le royaume de Dieu; et les douze étaient avec lui.

Et quelques femmes qu'il avait guéries de leurs infirmités et des mauvais esprits:

Marie, appelée Madeleine, de qui sept démons étaient sortis.

Et Jeanne, femme de Chuza, procurateur d'Hérode; et Suzanne, et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens. (1) »

Après l'ascension du Sauveur, les apôtres, les disciples et les saintes femmes, se renferment dans le Cénacle, pour se préparer à l'effusion de l'Esprit-Saint qui doit les transfigurer et les dépouiller entièrement du vieil homme, afin d'en faire les fondateurs de l'Eglise, les conquérants des âmes et les sauveurs du monde. « Tous ceux-ci, dit saint

(1) Et mulieres aliquæ quæ erant curatæ a spiritibus malignis, et infirmitatibus : Maria quæ vocatur Magdalene, de qua septem dœmoni · exierant.

Et Joanna uxor Chuzæ procuratoris Herodis, et Susanna, et aliæ multæ quæ ministrabant ei de facultatibus suis. *Luc. VIII*, 2, 3.

Luc, d'une seule âme, persévéraient dans la prière avec les femmes et avec Marie, Mère de Jésus, et avec ses frères (1).

La bienheureuse Mère de la vérité vivante était dans le Cénacle, avec les saintes femmes, avec les apôtres, les disciples et les proches parents du Sauveur, protégeant de ses bénédictions et de sa maternelle tendresse le berceau de l'Eglise, comme elle avait veillé à Bethléhem sur le berceau du divin enfant. *Cum Maria, Matre Jesu, et fratribus ejus.*

Les Apôtres, disons-le sans crainte, n'eussent jamais soumis les nations idolâtres à la croix de Jésus-Christ, à cette croix, scandale pour les juifs, et folie pour les Gentils, s'ils n'eussent trouvé à Jérusalem, à Samarie, à Antioche, à Damas, à Corinthe, à Ephèse, dans toutes les villes de la Grèce, de l'Asie mineure, et à Rome même, un concours énergique, un apostolat de zèle, de charité, de dévouement, d'inépuisable oubli d'elles-mêmes, dans les femmes converties les premières, à la foi de l'Evangile. Les maisons de ces femmes immortelles devinrent les premiers sanctuaires de la vérité, les premiers temples où fut offert

(1) Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione, cum mulieribus et Maria, Matre Jesu, et fratribus ejus. *Act. I, 14.*

le saint Sacrifice, où le pain de la divine Eucharistie et celui de la parole évangélique furent distribués aux fidèles. Les livres saints nous montrent les Apôtres et les premiers semeurs de l'Evangile, suivis, aidés, soutenus, soignés, nourris pendant leurs courses apostoliques, par des femmes d'une piété et d'un zèle qui surpassent la louange et l'admiration.

« N'avons-nous pas le droit, disait saint Paul, de nous faire accompagner par des sœurs dévouées, comme les autres apôtres, et les frères du Seigneur et Céphas ? (1)

Rome, après dix-huit siècles, n'a point perdu encore, la trace des premiers pas de saint Pierre et de saint Paul dans la capitale du monde païen, dont ils allaient faire la centre de l'Eglise de Jésus-Christ, et la capitale de la grande monarchie des nations régénérées. Le pieux pélerin, pour qui les souvenirs des Dieux, des héros, des poètes et des orateurs de la Rome des Césars sont si peu de chose, éprouve une joie indéfinissable, quand il se prosterne dans les sanctuaires bâtis sur les ruines séculaires des maisons, dans lesquelles les dames romaines, converties à la foi du

(1) Numquid non habemus potestatem mulierem sororem circumducendi, sicut et cæteri apostoli, et fratres Domini et Cephas? *I Cor. IX, 5.*

divin crucifié, offrirent la plus généreuse et la plus sainte hospitalité au premier Vicaire de Jésus-Christ, et au grand Apôtre.

Sainte Hélène construisit à Jérusalem, à Nazareth, à Bethléhem, à Rome, et dans les principales villes du vaste empire de Constantin, des temples que les ravages des siècles n'ont pu anéantir. Les monuments de l'histoire attestent, que les âges postérieurs au siècle de sainte Hélène, virent éclore dans toutes les provinces de l'Empire, des pépinières de femmes angéliques, imitatrices du zèle, de la foi héroïque, de la charité féconde et puissante de la Mère du premier disciple couronné de l'homme-Dieu.

Le zèle de la femme chrétienne, son ardent prosélytisme pour agrandir le royaume de Jésus-Christ, sont au-dessus de l'étonnement des Anges et des hommes. Les sacrifices ne coûtent rien à son sublime courage. Les propagateurs de l'Evangile, les agriculteurs sacrés du vaste champ de l'Eglise, n'auraient jamais courbé le monde au pied de la croix, sans le zèle indomptable de la femme chrétienne.

Rappelez à vos souvenirs le magnifique spectacle donné aux Anges et aux hommes par la femme catholique, à la fin du siècle dernier.

La France était redevenue païenne ; barbare dans ses mœurs, dans ses lois, dans ses crimes, dans les hommes et dans les choses. Tous nos temples avaient été profanés ou détruits. Nos Pontifes et nos prêtres avaient péri sur l'échafaud ou dans l'exil. Aux chants sacrés de l'Epouse de Jésus-Christ avaient succédé les saturnales révolutionnaires. Le culte du Calvaire et du Cénacle avait fait place au culte infâme de la déesse Raison. La France de saint Louis et de Charlemagne était baignée dans le sang et dans les larmes de ses enfants. Or, comment le feu sacré s'est-il conservé sous ces ruines? Comment la foi catholique ne s'éteignit-elle pas dans ce déluge de sang et dans ce cataclysme d'impiété ? Demandez-le à ces femmes immortelles que la foi transforma tout-à-coup en apôtres, dont les maisons servirent de retraite au petit nombre de prêtres échappés aux massacres ; qui étonnèrent le monde par un courage qui fit pâlir les persécuteurs, et qui souvent, désarma les bourreaux. La femme catholique avait conservé le feu de la charité au milieu des ruines de la révolution. Ce sont ses mains intelligentes et fécondes qui plantèrent, au commencement de ce siècle, les pépinières du sanctuaires, d'où est sortie la tribu sacerdotale qui travaille à ressusciter parmi nous la foi de nos pères.

Parcourez cette terre de France, comptez, si vous le pouvez, les temples, les sanctuaires, les chapelles où le sacrifice Eucharistique est offert chaque jour. Contemplez ces communautés de vierges qui embrassent dans leur charité, tous les genres de bonnes œuvres. Partout vous retrouverez les monuments de la foi, de la piété, du zèle et de la charité de la femme catholique. Ah ! si un philosophisme impie n'avait empoisonné les âmes, si des principes anticatholiques n'avaient pénétré les lois, l'enseignement, les académies, les livres, les journaux ; si le souffle de leurs mères avait seul touché l'âme des jeunes générations, la France serait redevenue pleinement catholique ; et nous n'aurions pas à craindre, que de nouveaux châtiments et de nouvelles calamités soient devenus nécessaires, pour ramener, sous le joug de Jésus-Christ, une nation qui semble posée au milieu des peuples, pour les corrompre ou pour les sauver.

L'œuvre admirable de la Propagation de la foi est sortie des entrailles de la femme catholique. Ce sont nos mères, nos sœurs, nos servantes, nos pauvres ouvrières qui amassent chaque année, épi par épi, cette sainte moisson, qui seule, nourrit les ouvriers intrépides qui portent jusqu'aux extrémités de

la terre la parole du salut. Quand le jour des éternelles récompenses sera venu, des millions d'élus, enfantés à la grâce par la parole des missionnaires de la Propagation de la foi, célébreront, à la face du Ciel et de la terre, les gloires de la femme chrétienne. Ils rediront, dans leur juste reconnaissance, les paroles que les enfants d'Israël adressaient à Judith après sa victoire sur les ennemis de son peuple : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de l'Eglise (1). »

Mais la femme chrétienne a reçu une part plus directe, dans le grand, dans le saint apostolat de la vérité. Elle n'est pas seulement l'auxiliaire puissant et providentiel du sacerdoce, dans l'expansive dilatation de la vérité catholique, c'est dans la famille qu'elle exerce une mission réelle; c'est aux entrailles de la famille qu'elle fait germer cette vérité divine, que la Bienheureuse Vierge a versée sur le monde en lui donnant Jésus-Christ.

Chez les nations idolâtres il n'y avait, pour ainsi dire, ni société publique, ni société domestique. Le droit de la force, l'oppression la plus pesante, l'es-

(1) Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri *Judith. XV, 10*

clavage dans lequel étaient plongés les deux tiers de la race humaine, rendaient impossible l'existence de la société. Comment constituer, en effet, une vraie société avec de pareils éléments? Des tyrans, des chaînes, l'abrutissement de la servitude, des gémissements et des larmes ; le sang qui coulait nuit et jour sous le fouet des exacteurs, les brigandages sociaux de ces maîtres impitoyables de troupeaux humains, voilà de quoi se composait la société païenne.

La famile, chez les nations païennes, était l'image ou plutôt le foyer générateur, le moule d'où sortait la société publique. Or, la famille, chez les nations païennes les plus civilisées, était un bagne, un enfer. Quelle place la femme occupait-elle dans la famille, au sein de l'idolâtrie ? Quel était son rang comme épouse, comme compagne de l'homme, comme mère de famille? Quels étaient ses titres, ses droits aux égards, au respect du père et des enfants? Quelle auréole brillait sur son front? Que savait-elle, que pouvait-elle, que faisait-elle dans l'ordre de l'éducation de la famille? Comment la femme idolâtre aurait-elle pu devenir l'instrument de la régénération, de l'éducation, de la création de la famille, sous l'empire abrutissant du culte des idoles, ou plutôt des démons?

Nous sommes devenus si ingrats envers Dieu, envers Jésus-Christ et envers l'Eglise ; nous sommes si ignorants des divines opérations de la grâce, que nous ne nous faisons plus d'idée de l'admirable puissance des lois de l'Evangile, comme élément créateur de la famille chrétienne. La loi de grâce a tiré du chaos la société publique et la société domestique ; elle les a élevées à des splendeurs ineffables. Elle pourrait leur faire atteindre le plus haut degré de perfection sociale. Et nous n'avons pas une étincelle de reconnaissance pour de pareils bienfaits!

La famille chrétienne, l'une des plus merveilleuses créations de la grâce de Jésus-Christ, a pour instrument restaurateur la mère chrétienne ; et c'est par l'éducation de l'enfance, que la femme régénérée accomplit sa grande mission dans le sanctuaire domestique. Les jeunes générations sortent de l'éducation, comme la statue sort du moule dans lequel elle a été coulée. La mère de famille donne à ses enfants la vie du corps et la vie de l'âme. Telle éducation, telle famille : telle famille, telle société. Ce sont là des axiômes de l'ordre social, aussi évidents que les axiômes de l'ordre mathématique .

Les nations chrétiennes, que l'élément surnaturel

avait pénétrées dans leurs lois, dans leurs institutions, dans leurs mœurs, et sur lesquelles, le Christ a régné pendant plus de mille ans, avaient leurs racines dans l'éducation essentiellement chrétienne donnée par la mère de famille. Ce sont les mains de la femme catholique qui avaient pétri, si j'ose ainsi dire, les siècles de foi. Si la première éducation donnée par toutes les mères, était demeurée ce qu'elle était dans les âges de foi, ce qu'elle doit être sous l'empire de la révélation et de la grâce réparatrice, l'Europe n'eut jamais cessé de puiser sa vie morale, politique et civile dans la sève de l'Evangile.

Une nation que le Christianisme pénétrerait pleinement, universellement, perpétuellement, serait indestructible, impérissable, immortelle. Comment les nations de la vieille Europe se sont elles séparées de l'élément surnaturel et régénérateur de la vie chrétienne? Comment sont-elles tombées dans le naturalisme dépravateur des siècles du paganisme? Pourquoi sont-elles menacées d'un cataclysme social?

L'état actuel de l'Europe est le fruit de l'enseignement et de l'éducation qu'elle a reçue. Les écoles ont été infectées du virus païen. La famille s'est déchristianisée en commençant par les classes aristocratiques. La bourgeoisie a subi, depuis un siècle, l'in-

fluence de la noblesse devenue païenne. La femme, tombée dans le culte des jouissances et livrée à l'action d'un luxe babylonien, a déserté la mission qu'elle avait reçue; et la famille est retombée dans un naturalisme antichrétien qui grandit chaque jour.

C'est un fait inattaquable au doute, que toutes les classes lettrées de l'Europe, ont été élevées, depuis la renaissance du paganisme greco-romain à la fin du xve siècle, dans le culte des idées païennes, de la littérature païenne, des arts païens, de la morale païenne, de la politique païenne. Un fait non moins incontestable que le précédent, c'est, qu'à dater de la même époque, l'Europe lettrée s'est dégoûtée de tout ce que le christianisme avait versé de richesses surnaturelles dans les entrailles des générations élevées, pendant toute la période des siècles de foi, par des idées, par des livres, par des maîtres exclusivement chrétiens. Ajoutons, que l'enseignement des idées, des livres et des lettres du paganisme, a ressuscité, en Europe, la politique et la philosophie païennes, les arts païens, les théâtres païens, les danses païennes, la fièvre et le culte de toutes les splendeurs voluptueuses et corruptrices des siècles tant vantés de la Grèce et de Rome.

Ainsi, les hommes qui ont été appelés, depuis plus de trois siècles, aux fonctions de la vie publique, sortirent des écoles, des colléges et des académies, avec l'amour le plus enthousiaste pour toutes les idées dont leurs maîtres et les livres païens , les avaient nourris pendant leur jeunesse.

Que faisaient les femmes de l'aristocratie européenne pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles? Elles se paraient comme les idoles du paganisme. Elles se plongeaient dans le luxe le plus indécent et le plus efféminé. Elles passaient leur vie dans le culte d'elles-mêmes, dans les danses, dans les intrigues, dans les festins et les jeux. Elles désertaient le sanctuaire domestique, pour s'enivrer de jouissances dans les fêtes, dans les ballets, dans les spectacles dont les cours étaient devenues le théâtre.

L'enfance, dans les régions aristocratiques, s'élevait en dehors de l'influence et de l'action de la mère de famille, livrée elle-même aux séductions d'un monde païen. Les jeunes générations en sortant du sanctuaire profané de la vie domestique, tombaient dans l'atmosphère des écoles publiques. Elles allaient y respirer pendant huit ou dix ans, les miasmes pestilantiels des idées païennes qui faisaient tout le fond de l'enseigne-

ment que la jeunesse était condamnée à recevoir. En sortant de là, elle entrait dans les carrières qui s'ouvraient pour elle. Elle allait s'enivrer d'intrigues et de luxure, au sein d'une noblesse usée et presque vermoulue de sensualisme.

Que voyons-nous depuis près d'un siècle? La bourgeoisie européenne gorgée des biens de l'Eglise et de la noblesse; nourrie dans les colléges de l'Etat, de toutes les idées du vieux paganisme, par des maîtres hostiles ou indifférents aux enseignements et aux pratiques de la foi catholique, s'est précipitée dans le culte exclusif des choses matérielles. Cette bourgeoisie sans foi, sans piété, sans vertu, adore l'or, la chair, la raison. Elle a servi, elle est prête à servir toutes les causes, toutes les ambitions, tous les régimes, s'ils profitent à ses convoitises. Son indifférence en matière de religion, son égoïsme, ses ruses, son agiotage, son amour effréné des jouissances, ont irrité tous les appétits des classes laborieuses. Et la démocratie européenne, héritière de tous les scandales et de tous les mauvais exemples de la bourgeoisie, se tourne contre elle, pour la spolier, pour la châtier, pour lui demander sa part de ce paradis de la terre, de ces félicités de la matière, de ces voluptés de

l'homme animal, qui sont toute la morale, toute la vie, toute la religion des classes lettrées, des classes industrielles, de cette immense armée de fonctionnaires, qui ont versé sur la démocratie toutes leurs bassesses, toute leur corruption et toute leur impiété.

Les femmes de la bourgeoisie européenne s'enivrent, depuis plus de soixante-dix ans, de toutes les jouissances qu'elles demandent à un luxe dépravateur. Les théâtres, les danses les plus voluptueuses, les romans licencieux, les jeux, les festins, les intrigues de salon, l'oisiveté, le culte de la forme, la désertion du foyer domestique, l'oubli de leurs devoirs les plus sacrés, voilà de quoi se compose la vie de la plupart des femmes de l'aristocratie nouvelle.

Comment les jeunes filles de la bourgeoisie, sont-elles élevées, depuis le cemmencement de ce siècle? Après les premières années de leur enfance, d'une enfance où l'âme et le corps se sont étiolés sous l'influence des mauvais exemples, elles sont mises dans des pensionnats, et quelle éducation ces jeunes générations vont-elles y puiser !

Les faits prouvent, qu'une réforme de l'instruction et de l'éducation des filles est indispensable. La mu-

sique, les arts d'agrément, l'amour effréné d'elles-mêmes, le goût des choses matérielles, l'attrait des plaisirs, la mollesse de l'âme, l'idolâtrie de la forme, la vanité de tout apprendre pour ne rien savoir ; l'enflure de l'esprit, une piété fausse qui ne va pas à la réforme du vieil homme, un christianisme vague, sans profondeur, c'est là, à peu d'exception près, ce qu'engendre l'éducation des filles élevées dans les pensionnats laïques et même religieux de notre temps.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

MISSION DE LA FEMME CHRÉTIENNE

DANS L'ORDRE DE LA VÉRITÉ

PAR L'APOSTOLAT DE L'ÉDUCATION

Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. (PROV. XXXI.)

Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, et la loi de clémence est sur ses lèvres.

La vérité vivante est descendue sur la terre. La Bienheureuse Vierge Marie lui a donné la robe de notre chair. Elle a enfanté la vérité ! Et comme le dit l'Eglise, dans un langage étincelant de magnificence : « Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle, Jésus-Christ Notre-Seigneur (1). »

(1) Et virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit Jesum Christum Dominum nostrum. *Præfat. Missal.*

Ainsi, mes très-chers frères, pour arriver à la vérité, pour atteindre la vérité, il faut aller à Marie, Mère de la vérité! Celui qui ignore Jésus-Christ, ne connaît pas les divines révélations qui sont pleines de Jésus-Christ. Mais sans la notion catholique de la maternité divine de la Très-Sainte Vierge, Jésus-Christ demeure voilé pour la conscience intellectuelle. Comment Jésus, en effet, pourrait-il être connu de celui qui ignore cet article de la foi catholique : « Et il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie, et il s'est fait homme (1). »

Or, de même que la Bienheureuse Vierge a versé sur le monde la lumière éternelle, de même, la femme chrétienne, investie de l'apostolat de l'enfance, a reçu la mission de répandre, dans le sein de la famille, la lumière des divines révélations. Ses lèvres portent le flambeau de la vérité. Sa bouche fait descendre dans le sanctuaire domestique la doctrine de la vraie sagesse : *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus.*

Mais pour exercer l'apostolat de la vérité divine ou révélée ; pour enseigner Jésus-Christ et la doctrine

(1) Et incarnatus de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et homo factus est. *Symb. cath.*

de Jésus-Christ à ses enfants, à ses serviteurs, à tous ceux qui vivent autour d'elle, la Mère chrétienne a besoin de participer aux *grâces gratuites* que le Saint-Esprit répand dans l'âme des pontifes et des prêtres, pour enseigner la vérité, pour prêcher la vérité, pour faire l'apostolat de la vérité dans les temples catholiques et du haut de la chaire de l'Evangile.

En quoi consistent les *grâces gratuites* par lesquelles le Saint-Esprit forme les apôtres de la vérité, les missionnaires de la vérité, les ouvriers de l'Evangile?

Dans quelle mesure les simples fidèles et la mère chrétienne participent-ils *aux grâces gratuites?*

Comment la mère chrétienne doit-elle exercer l'apostolat de la vérité dans le sein de la famille?

L'examen de ces questions capitales, est l'objet de cette conférence.

La société moderne, mes très-chers frères, a été déchristianisée par un enseignement anticatholique. Le naturalisme païen dévore l'Europe, depuis l'inondation des idées, des livres et des doctrines du paganisme de la renaissance. Pour ressusciter cette société moderne, presque réduite, par son sensualisme,

à un état cadavérique, il faut refaire les jeunes générations. Or, cette grande création ne peut sortir que des mains, de l'âme et du cœur de la femme, de l'épouse, de la mère chrétienne.

« Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, et la loi de clémence est sur ses lèvres. »

Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus.

La théologie sacrée enseigne, qu'il y a deux sortes de grâces répandues dans le monde par le Saint-Esprit. Ces deux espèces de grâces, dont l'effusion constitue le monde surnaturel ou l'Eglise, sont : la *grâce sanctifiante* (1) qui nous est donnée pour notre sanctification personnelle ; et *les grâces gratuites* (2) qui nous sont données pour travailler à la sanctification du prochain.

La grâce sanctifiante produit six effets dans l'âme : 1° elle guérit l'âme ; 2° elles nous fait connaître les choses surnaturelles ; 3° elle nous fait vouloir les choses surnaturelles ; 4° elle nous fait faire des actes surnaturels ; 5° elle nous fait persévérer dans les œu-

(1) Gratia gratum faciens. *Thom. 1ª, 2ª q. de gratia.*
(2) Gratia gratis data. *Thom. Id.*

vres surnaturelles ; 6° elle nous fait atteindre le bien surnaturel ou divin (1).

La grâce sanctifiante est le commencement de la vie de Dieu en nous. *In choatio vitæ Dei in nobis* (2). Elle est une certaine participation à la nature de Dieu. *Naturæ consortes divinæ* (Petr. Epist. I, 4.) Ce don ineffable nous régénère, nous élève à un état infiniment supérieur à celui de la nature. La grâce sanctifiante répandue dans l'âme fidèle par le Saint-Esprit, nous fait enfants de Dieu. Elle nous donne droit à l'héritage de la vie éternelle. La grâce sanctifiante, en un mot, nous incorpore à Jésus-Christ, nous fait membres de Jésus-Christ, cohéritiers de Jésus-Christ.

Les canaux de la grâce sont les sacrements et les ministres de l'Eglise. Mais l'organe divin de la grâce est l'adorable humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(1) 1° Sanat animam.
2° Facit cognoscere supernaturalia.
3° Facit velle supernarturalia.
4° Facit operari supernaturalia.
5° Facit perseverare in supernaturalibus.
6° Facit attingere bonum divinumsupernaturale. *S. Thom. I, 2, Quest. III, 3.*

(2) S. Thom. II, 2. Quest. 24.

L'âme de Jésus-Christ, dit saint Thomas, est la cause universelle de la grâce, pour tous ceux qui participent à la grâce (1).

« Personne, disait Jésus-Christ, ne va à mon Père, sinon par moi (2). » Ni l'Ange, ni l'homme, ajoute le docte Suarez. « Nous avons tous reçu de sa plénitude et la grâce pour la grâce (3). »

La grâce sanctifiante descend dans l'essence de l'âme, pour lui donner l'*Etre surnaturel.* La grâce sanctifiante est le principe de toute vertu. La grâce des sacrements, la grâce des dons, la grâce des fruits et la grâce des béatitudes, ont des caractères propres, que le docteur angélique explique dans sa somme théologique, avec une lucidité et une profondeur dignes d'une éternelle admiration ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Nous avons dit, qu'outre la grâce sanctifiante donnée gratuitement à chaque fidèle pour sa propre sanctification, l'Esprit-Saint répandait sur les membres divers de l'Eglise *les grâces gratuites*, qui ont

(1) Anima Christi causa universalis gratiæ, pro omnibus habentibus gratiam. *Thom. 3, q. VIII, art. 4.*

(2) Nemo venit ad Patrem nisi per me. *Joan. XIV, 6.*

(3) De plenitudine ejus, nos omnes accepimus, et gratiam pro gratia. *Joan. I.*

pour objet, l'utilité du prochain et la formation du corps mystique de Jésus-Christ ou de son Eglise.

Or, les grâces gratuites distribuées diversement, aux Apôtres et aux Evangélistes, aux Prophètes et aux Docteurs, aux Pasteurs et aux Prédicateurs, à tous les ouvriers de l'Evangile, en un mot, descendent aussi, dans une certaine mesure, sur les fidèles de l'un et de l'autre sexe, afin que tous travaillent, selon la grâce qui leur est propre, « à l'œuvre du ministère et à la consommation des Saints, pour l'édification du corps de Jésus-Christ qui est l'Eglise (1).»

Les *grâces gratuites*, ajoute le grand Apôtre, sont données à chacun pour l'utilité du prochain (2).

Les Apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses premiers Disciples, reçurent la grâce sanctifiante et *les grâces gratuites*, avec une abondance et une plénitude extraordinaires. Les Apôtres furent élevés à une sainteté personnelle qui les place dans une sphère de perfection incomparable. La vocation des Apôtres étant la vocation la plus haute, la plus excel-

(1) Ad consummationem sanctorum in opus ministerii in ædificationem corporis Christi. *Eph. IV, 12.*

(2) Unicuique autem datur manifestatio Spiritus ad utilitatem *I. Cor. XII, 7.*

lente, dans l'ordre de l'enseignement de la vérité divine, ils reçurent des grâces de sainteté proportionnées à leur vocation.

Il en a eté de même par rapport *aux grâces gratuites* dont ils furent enrichis, pour former le corps mystique de Jésus-Christ ou l'Eglise.

Quelles furent *les grâces gratuites* répandues par le Saint-Esprit, sur les Apôtres et sur les premiers Disciples ?

Les Apôtres reçurent, comme apôtres, comme fondateurs de l'Eglise, la plénitude de la grâce sanctifiante qui fait les Saints. Ils reçurent, en outre, la plénitude des *grâces gratuites* pour travailler, avec un plein succès, à fonder l'Eglise, à l'élever sur les ruines du paganisme.

Le docteur Angélique pénétrant, avec son regard d'aigle, dans la question des *grâces gratuites*, enseigne, que les Apôtres eurent besoin de trois sortes de *grâces gratuites*, pour jeter les fondements de l'Eglise et former le corps mystique de Jésus-Christ.

Ces grâces furent relatives : 1° à la science des choses divines qu'ils devaient enseigner aux nations. 2° Elles furent relatives au mode qu'ils durent employer pour transmettre aux nations les divines vé-

rités dont ils avaient reçu le dépôt. 3° Elles furent relatives enfin, aux œuvres miraculeuses qu'ils durent opérer, pour planter la foi de ces vérités surnaturelles et incompréhensibles, dans la conscience des peuples convertis.

Le Saint-Esprit qui était descendu sur les Apôtres et sur les Disciples, le jour de la Pentecôte, les remplit, en premier lieu, de l'abondance de la grâce sanctifiante. Il versa sur eux, toutes les vertus, tous les dons, toutes les perfections nécessaires pour les élever à une sainteté parfaite.

« Asseyez-vous dans la cité, leur avait dit Jésus-Christ, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut (1). »

Le Saint-Esprit répandit en eux, toutes *les grâces gratuites* à la fois. Ainsi, dans l'ordre de la science des choses divines, ils reçurent le don de prophétie, le don de sagesse, le don de science, le discernement des esprits et la foi la plus vive (2).

Dans l'ordre de transmission, de manifestation,

(1) Sedete in civitate, donec induamini virtute ex alto. *Luc. XXIV, 49.*

(2) Sermo sapientiæ, sermo scientiæ, fides in eodem spiritu prophetia, discretio Spirituum. *I, Cor. XII, 8.*

de communication des vérités divines, ils reçurent le don des langues, et le don de la parole ou *la grâce du discours* (1).

Le don des langues était nécessaire aux Apôtres pour pouvoir être entendus des peuples qui parlaient une multitude de langues différentes. Il leur fallait, en outre, le don de la parole ou *la grâce du discours* pour enseigner, pour éclairer, pour exhorter, pour convaincre, pour convertir les nations et les soumettre aux vérités de l'Evangile,

Les Apôtres reçurent enfin, le don d'opérer toute espèce de miracles (2). Comment sans le don des miracles, auraient-ils fait adorer, comme un Dieu, Jésus de Nazareth crucifié à Jérusalem entre deux voleurs? Comment auraient-ils courbé les nations de la gentilité au pied du gibet sur lequel le divin Fils de Marie avait été cloué, comme le dernier des scélérats? C'est pourquoi, le Saint-Esprit répandit sur les Apôtres le don de guérir toute espèce d'infirmités, de chasser les démons, de suspendre, à leur gré, les lois de la nature, de prédire l'avenir, de pénétrer, d'un seul regard,

(1) Genera linguarum interpretatio sermonum. *Ib.*

(2) Gratia sanitatum. *I, Cor. XII, 9.* — Operatio virtutum. *I, Cor. XII, 10.*

dans les plus profonds secrets de la conscience, de discerner les esprits, de s'élever aux plus sublimes contemplations de l'extase.

« Le Seigneur, dit l'Evangile, coopérait avec eux, confirmant leur parole, par les signes dont leurs discours étaient suivis (1).

Représentons-nous, mes très-chers frères, les Apôtres et les premiers disciples de l'Homme-Dieu, remplis de l'Esprit-Saint et s'en allant à la conquête de l'univers.

Ces envoyés, ces premiers semeurs de l'Evangile, possèdent la sainteté dans sa plus haute manifestation surnaturelle. Ils sont les parfaits imitateurs de Jésus-Christ. Ils sont d'autres Jésus-Christs. Chacun d'eux peut dire comme saint Paul : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ (2). » « Ma vie c'est le Christ (3). » « Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi (4). »

Dans l'ordre de la vérité, les Apôtres possèdent la

(1) Domino cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis. *Marc. XVI, 20.*

(2) Imitatores mei estote sicut et ego Christi. *I, Cor. XI, 1.*

(3) Mihi enim vivere Christus. *Philip. I, 21.*

(4) Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus. *Galat. II, 20.*

plénitude de la science des choses divines. Ils la possèdent dans une mesure qui dépasse celle de tous les Pères et de tous les Docteurs de l'Eglise. Les divines Ecritures n'ont point de secrets pour eux. Ils s'élèvent par la sagesse divine qui est en eux, aux contemplations les plus sublimes. L'intuition la plus haute des vérités surnaturelles, les extases, les ravissements, une foi capable de transporter les montagnes, la connaissance prophétique du passé et de l'avenir, tels sont les dons merveilleux dont ils sont enrichis par le Saint-Esprit, au point de vue de la science des choses divines.

Les Apôtres parlent toutes les langues. Il le fallait, dit saint Thomas, parce qu'il ne convenait pas qu'ils apprissent, de ceux qu'ils allaient évangéliser, les langues diverses que parlaient ces peuples.

Ces mêmes Apôtres, qui n'ont reçu aucune culture intellectuelle et littéraire, qui ignorent l'art des orateurs, des rhéteurs, des académiciens, possédent le don d'enseigner toutes les vérités de l'Evangile, avec une lucidité merveilleuse. Ils ont, au plus haut degré, le don de charmer, de suspendre à leurs lèvres les multitudes qu'ils évangélisent. Ils ont reçu miraculeusement, une puissance de conviction, de persuasion,

d'entraînement, que n'eurent jamais les plus grands orateurs de Rome et d'Athènes.

Ce n'est point tout encore. A la science la plus profonde, la plus étendue, la plus haute, la plus complète des vérités révélées; au don de parler toutes les langues, à la puissance d'éclairer, de subjuguer, de convertir les multitudes, ils joignent le don de suspendre toutes les lois de la nature. Les maladies disparaissent à leur parole. Les démons mis en fuite, reconnaissent leur invincible pouvoir. L'œil intérieur des Apôtres lit dans les profondeurs les plus cachées de la conscience. Les secrets de Dieu et de l'univers leurs sont dévoilés; et c'est ainsi, que le Saint-Esprit, proportionnant les moyens à la fin, élève sur les ruines du paganisme vaincu, l'édifice divin, l'édifice miraculeux du monde surnaturel ou de l'Eglise.

Pour couronner toutes ces grâces, l'Esprit-Saint verse dans l'âme de ces Apôtres, de ces premiers prédicateurs de l'Evangile, le don d'une force tellement supérieure aux forces de la nature, qu'ils se joueront des plus affreux supplices, et qu'ils scelleront de leur sang, la doctrine qu'ils prêchent. « Ils ont planté l'Eglise par leur sang. » *Ecclesiam plantaverunt sanguine suo.* (Brev. Rom.).

La science des choses divines élevée dans les Apôtres au degré le plus transcendant, le don des langues, le don de la prédication apostolique ou *la grâce du discours*, le don des miracles, tels sont, mes très-chers frères, les éléments surnaturels mis en œuvre par le Saint-Esprit, pour jeter les fondements de l'édifice éternel contre lequel doit se briser toute la puissance des démons et toute la haine de leurs suppôts. Vous avez maintenant, une idée claire et précise des caractères, de la nature, de la mise en œuvre *des grâces gratuites* pendant l'ère des temps apostoliques.

Vous me demanderez, peut-être, mes très-chers frères, si toutes ces *grâces gratuites*, que le Saint-Esprit communiqua par une effusion miraculeuse aux Apôtres et aux Disciples qui allaient planter la foi de l'Evangile sur les ruines du vieux paganisme, ont passé, comme un héritage nécessaire et immortel, aux successeurs des Apôtres ; et si tous ceux qui doivent être associés, dans la suite des siècles, à leur divin ministère, auront part aux mêmes dons et dans la la même mesure ?

Je réponds, que l'Eglise de Jésus-Christ, envisagée dans son ensemble et dans le fait de son expansive di-

latation à travers les siècles et à travers l'espace, possède tous ces dons. J'ajoute, qu'elle les possèdera jusqu'à la consommation des siècles.

L'Eglise, par le pontificat suprême, par les saints conciles, par son épiscopat, par ses docteurs, par ses théologiens et par ses saints, a possédé et possèdera toujours la science des choses divines. L'Esprit-Saint l'éclairera jusqu'à la fin des temps, de toutes les lumières de la sagesse et de la science nécessaires à sa mission divine.

L'Eglise répandue sur toute la terre, a des missionnaires qui parlent la langue de tous les peuples qu'ils évangélisent. Le don des miracles, le don de chasser les démons, de prédire l'avenir, de discerner les esprits sont des dons permanents au sein de l'Eglise de Jésus-Christ. Mais ces dons surnaturels s'individualiseront-ils dans les pontifes, dans les docteurs et dans tous les ouvriers de l'Evangile ? Nullement. Et pourquoi ? Parce que le Saint-Esprit, qui répand les dons de la grâce sur le corps mystique de Jésus-Christ ou de son Eglise, ne distribue individuellement *les grâces gratuites*, aux ministres de l'Eglise, que dans la mesure nécessaire au salut des âmes.

Les Apôtres et les premiers Disciples de Notre-

Seigneur Jésus-Christ, devinrent tout à coup, par un prodige de l'Esprit-Saint, des docteurs, des théologiens, des prédicateurs sacrés, des législateurs, des prophètes et des thaumaturges, parce qu'il fallait tout cela, pour jeter les fondements de l'édifice surnaturel et divin de l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais l'Eglise, une fois établie, communique, par la grâce du Saint-Esprit qui l'anime, la science des choses divines à ses pontifes, à ses prêtres, à ses docteurs, à ses théologiens, à ses prédicateurs et à ses missionnaires par voie d'enseignement, par voie d'étude, par voie de tradition orale en un mot. Quant au don des langues, il est évident que l'Eglise répandue sur toute la terre, a des ouvriers évangéliques, pour parler les langues de tous les peuples qu'elle amène dans son sein, ou qui ont le bonheur de lui appartenir.

Le don de prophétie, le don des miracles, indispensables aux premiers envoyés du Christ, pour établir la foi a des mystères incompréhensibles, écrasants, révoltants même pour une raison orgueilleuse, ne sont plus nécessaires depuis l'établissement de l'Eglise.

Je dis que ces dons ne sont plus nécessaires, une

fois l'Eglise établie, parce que d'un côté, l'Eglise qui est le corps mystiqu ede Jésus-Christ, n'a jamais perdu et ne perdra jamais la puissance surnaturelle d'opérer des faits miraculeux, comme l'histoire ecclésiastique, la vie des Saints et leur canonisation, le prouvent invinciblement. Et parce que d'un autre côté, le fait de l'existence indestructible de l'Eglise, de son universalité, de sa perpétuité et de sa sainteté, constitue le plus éclatant, le plus visible et le plus palpable de tous les miracles. Mais il y a une des *grâces gratuites*, toujours nécessaire à ceux qui reçoivent la mission de prêcher les vérités du salut, d'enseigner, d'exposer, de développer les doctrines de la foi catholique dans l'assemblée des fidèles, dans les temples chrétiens et du haut de la chaire de l'Evangile. Ce don est celui de la *grâce du discours* : *gratia sermonis*.

L'apôtre saint Paul, dans l'énumération qu'il fait des *grâces gratuites* (1), place le don de la parole, ou la grâce de la prédication apostolique, après le don des langues. Il appelle ce don « interprétation de l'Evangile. » *Interpretatio sermonum*. Le don

(1) I, Cor. XII, 2.

gratuitement donné par le Saint-Esprit aux ouvriers de l'Evangile, pour prêcher efficacement, pour parler la langue de l'homme apostolique, pour enseigner, avec fruit, les vérités révélées, ce don, disons-nous, est nécessaire dans tous les temps, dans tous les lieux, et pendant toute la durée de l'Eglise.

L'apostolat catholique est l'indispensable moyen de transmettre, de répandre, de propager les vérités de la foi. «La foi, dit l'Apôtre, vient de l'ouïe (1). » *Fides ex auditu* (2). « Mais l'ouïe est excitée par la parole du Christ (3). » « Mais comment entendront-ils sans un prédicateur? (4) » « Et comment prêcheront-ils s'ils n'ont reçu la mission ? (5) »

C'est la parole de Jésus-Christ qui, seule, engendre la foi. *Auditus per Verbum Christi.* Mais l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'est autre que l'Esprit-Saint, communique seul, la parole du Christ, à celui qui prêche au nom et par la mission de Jésus-Christ. La parole humaine, la parole des rhéteurs,

(1) Fides ex auditu. *Rom. X.*

(2) Rom. X.

(3) Auditus autem per Verbum Christi. *Rom. X.*

(4) Quomodo audient sine prædicante? *Rom. 10.*

(5) Quomodo prædicabunt nisi mittantur. *Rom. X.*

des orateurs, l'art des faiseurs de phrases n'est pas, n'a jamais été, ne sera jamais le moyen mis en œuvre par la grâce du Saint-Esprit, pour enfanter les âmes à la foi des vérités surnaturelles, divines et révélées. La sagesse humaine, le talent humain, la rhétorique humaine, tout l'art humain du langage, ce ne sont là que des dons purement naturels. Or, des dons purement naturels ne peuvent pas créer, réaliser une merveille infiniment élevée au-dessus de la nature, telle que la foi divine, laquelle, nous engendre à la vie de Jésus-Christ, comme le dit saint Paul: « Par la prédication de l'Evangile, je vous ai engendrés à la vie de Jésus-Christ (1). »

« Il a plu à Dieu de sauver, par la folie de la prédication, ceux qui croient (2). »

C'est par la parole sacrée, *par la grâce du discours*, par la transfiguration surnaturelle de la parole humaine, que les ouvriers de l'Evangile deviennent les instruments de l'Esprit-Saint, pour créer, dans les âmes, la vie de Dieu ou la foi surnaturelle,

(1) Per Evangelium iu Christo vos genui. *Ephas.*

(2) Per stultitiam prædicationis, placuit salvos facere credentes. *I. Cor. I, 21.*

qui, selon le Docteur angélique, « est le commencement de la vie de Dieu en nous (1). »

Ecoutons saint Thomas-d'Aquin répondant à cette question : « *Y a-t-il une grâce gratuitement donnée, qui consiste dans la parole?* »

« Les grâces gratuitement données, reprend le saint Docteur, sont accordées pour l'utilité des autres. Or, la connaissance qu'un homme reçoit de Dieu, ne peut tourner à l'avantage des autres que par l'intermédiaire de la parole, et comme l'Esprit-Saint ne manque pas de faire tout ce qui peut être utile à l'Eglise, il pourvoit à ses membres en ce qui regarde la parole, non seulement il leur donne le pouvoir de parler de manière à être compris de ceux qui parlent des langues diverses, ce qui appartient au don des langues; mais encore il les met à même de parler avec efficacité ce qui appartient au don de la parole, que l'on emploie pour trois fins: 1° Pour éclairer l'intelligence, ce qui se fait quand on parle de manière à instruire; 2° pour remuer les affections de l'âme, afin que l'auditeur écoute volontiers la parole de Dieu, ce qui a lieu, quand celui qui parle, le fait de ma-

(1) Fides inchoatio vitæ Dei in nobis. 2ª 2ª 1.

nière à délecter ses auditeurs, ce qu'on ne doit pas rechercher pour soi-même, mais pour exciter dans l'âme de ceux qui écoutent, l'attrait de la parole de Dieu et le désir de l'entendre ; 3° pour faire aimer ce que les paroles expriment, et engager ceux qui écoutent, à pratiquer ce qui est enseigné ; ce qui arrive quand celui qui parle, parle de manière à subjuguer l'auditeur, c'est-à-dire à le persuader et le convaincre. Pour produire, pour faire tout cela, le Saint-Esprit se sert de la langue de l'homme comme d'un instrument ; mais c'est lui qui achève intérieurement cette œuvre : ce qui fait dire à saint Grégoire : « Si l'Esprit-Saint ne remplit les cœurs de ceux qui écoutent, c'est en vain que la voix de ceux qui enseignent, retentit aux oreilles du corps (1). »

Il y a donc dans l'Eglise un don *gratuit et surnaturel* de la parole, de la prédication, du discours évangélique, qui surpasse le don purement naturel de l'art de l'orateur, du rhéteur, de l'homme qui parle en avocat, en tribun, en académicien. Ce don est une création, une effusion du Saint-Esprit dans celui qui est chargé de prêcher la parole évangélique.

(1) Nisi Spiritus Sanctus repleat corda auditorum, ad aures corporis vox docentium incassum sonat. *Greg.Homil. in Evan. III.*

Ce don gratuit de l'Esprit-Saint implique 1° la science des choses divines ou des vérités surnaturelles que l'on doit enseigner ; 2° il implique l'action du Saint-Esprit dans celui qui prêche. En vertu de cette action, le Saint-Esprit se sert de la langue du prédicateur sacré, comme d'un organe, d'un instrument, afin qu'il parle de manière à donner à celui qui écoute, l'intelligence des vérités qu'il enseigne ; à remuer toutes les puissances de l'âme de celui qui écoute, afin de lui inspirer l'attrait et le goût de la parole divine; à convaincre, à subjuguer celui qui écoute la parole de Dieu, afin qu'il en pratique les leçons. Le don surnaturel du discours implique enfin, comme le dit Saint Thomas, l'opération du Saint-Esprit dans l'auditeur, afin que cette parole germe, se développe et fructifie dans son âme.

Le Docteur angélique, après avoir établi la thèse fondamentale de la *grâce gratuite du discours*, répond à l'objection suivante :

« La grâce est donnée pour faire des choses qui surpassent les forces de la nature. Or, l'art de parler pour *éclairer et instruire* pour *plaire et toucher*, pour convaincre enfin, a été inventé par la raison. C'est là, en effet, la base de l'éloquence humaine.

Donc, le don du prédicateur sacré est purement naturel, en sorte qu'il n'y a point de don *surnaturel et gratuit du discours.* »

Le Docteur angélique répond, que Dieu opère souvent d'une manière *surnaturelle* ce que la nature peut opérer par ses seules forces, et qu'il en est ainsi *de la grâce du discours. Par la grâce du discours* donnée à celui qui prêche l'Evangile, le Saint-Esprit fait excellemment, surnaturellement ce que l'art ne peut réaliser que d'une manière très-inférieure.

Remarquons, avec le même Docteur, qu'en répandant sur les Apôtres *le don des langues et la grâce du discours*, le Saint-Esprit ne leur accorda point l'art de parler ces diverses langues, avec les finesses et l'élégance des rhéteurs, des académies, des classes formées au beau langage ; mais de les parler vulgairement, comme le peuple, comme les simples les parlaient dans l'habitude de la vie. C'est pourquoi les Corinthiens qui parlaient le grec avec élégance, disaient de saint Paul : Ses lettres sont *graves et fortes*, mais présent, il est chétif de corps et vulgaire de langage (1). Le grand Apôtre, du reste, s'en glorifie.

(1) Quoniam quidem epistolæ inquiunt, graves sunt et fortes.

« Mon discours et ma prédication n'ont pas eu lieu parmi vous, disait-il aux Corinthiens, dans la forme persuasive et séductrice de l'art des rhéteurs et des orateurs ; mais dans la manifestation de la vertu de l'Esprit-Saint (1). »

Et la raison que saint Paul en donne, mérite d'être méditée. J'ai agi ainsi, ajoute ce sublime Apôtre, « afin que votre foi ait pour principe, pour base la vertu de Dieu, et non la sagesse et les artifices de la parole humaine (2). »

Si saint Paul et les Apôtres, si les hommes apostoliques de tous les siècles avaient prêché l'Evangile en rhéteurs, en orateurs, en tribuns, en académiciens, et non sous l'effusion de l'Esprit-Saint, par la *grâce du discours*, la foi des nations eut été une chose toute humaine. Elle eut été le produit de l'éloquence humaine, de la raison humaine, de la sagesse humaine. Or, la foi de l'univers est l'œuvre de l'Es-

præsentia autem corporis infirma et sermo contemptibilis. *II, Cor. X, 10.*

(1) Sermo meus et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione Spiritus et virtutis. *I, Cor. I.*

(2) Ut Fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei. *Ib.*

prit-Saint. Elle est la création, par excellence, de l'Esprit-Saint. Elle est une œuvre toute surnaturelle, toute divine. *Ut fides vestra non sit in sapientia hominum sed in virtute Dei.* « C'est par la folie de la prédication qu'il a plu à Dieu de sauver le monde,» et non par l'éloquence d'Athènes ou de Rome.

Saint Paul a dit : « Le Christ m'a envoyé, non pour baptiser, mais pour évangéliser, non dans la sagesse de la parole, non dans l'éloquence humaine, de peur que la croix du Christ ne soit mise dehors (1). »

Le don de la parole évangélique, *ou la grâce du discours*, est donc une création du Saint-Esprit, qui a pour objet de former le corps mystique de Jésus-Christ, de construfre le monde sprituel ou l'Eglise, de continuer l'œuvre des Apôtres jusqu'à ce que cette œuvre toute divine, toute surnaturelle, ait atteint son complément définitif. Or, ces prodigieux effets sont au-dessus des forces, de toutes les forces de la nature.

La grâce du discours est permanente dans l'Eglise. Sans la grâce du discours, l'apostolat n'existe

(1) Non enim misit me Christus baptizare, sed evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi. *I. Cor. I, 17.*

pas. *La grâce du discours* est nécessaire à tous ceux qui prêchent l'Evangile, parce que seule, elle a la vertu de produire des effets divins ou surnaturels, c'est-à-dire proportionnés aux destinées du chrétien. « Je perdrai la sagesse des sages, dit le Seigneur ; je réprouverai la prudence des prudents (1). » « Le Seigneur, ajoute saint Paul, n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse de ce monde (2) ? » « Et parce que Dieu, dans sa sagesse, n'a pas voulu que le monde le connut par sa propre sagesse, il a plu à Dieu de sauver, par la folie de la prédication, les croyants (3). »

Les siècles de Périclès et d'Auguste avaient produit les plus grands philosophes et les plus grands orateurs ; et ces sages et ces philosophes laissèrent le monde dans la nuit d'une barbarie profonde. Disons-le sans respect humain, aussi longtemps que les élèves des séminaires et les lévites du sanctuaire seront infectés des idées et de la forme artificielle, prétentieuse et fardée des littérateurs, des rhéteurs,

(1) Perdam sapientiam sapientium; et prudentiam prudentium reprobabo. *I Cor. I, 19.*

(2) Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi? *I, Cor. I 20.*

(3) Nam quia in Dei sapientia, non cognovit mundus per sapientiam Deum ; placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes (*I, Cor. I, 21*

des orateurs du vieux paganisme ; aussi longtemps que les classiques païens régneront dans les études littéraires, la chaire stérilisée par la parole humaine, par la rhétorique humaine, par tout l'art des rhéteurs, des orateurs, des faiseurs de phrases sonores, cadencées, recherchées, parfumées, ne produira rien, absolument rien, pour la gloire de Dieu, pour la régénération et pour le salut des peuples.

Le grand Apôtre, nous l'avons vu, a frappé d'anathème la parole de l'éloquence profane. Malheur à l'Eglise si les orateurs, si les badigeonneurs de phrases, prennent la place des hommes d'inspiration et des prédicateurs vraiment apostoliques !

Malheur à l'Eglise, malheur au monde, *si la grâce du discours* ne détrône l'art des périodes cicéroniennes, l'art des paroles retentissantes qui sont vides et vaines !

Si une régénération radicale des études ne fait justice de tous ces éléments païens qui ont envahi la chaire, comme ils ont envahi les lettres, la politique, les arts, les lois et les mœurs ; si ce naturalisme païen qui inonde l'Europe, n'est étouffé, par l'élément divin de le grâce, jamais l'Eglise ne reprendra l'influence qu'elle a perdue depuis la renaissance du paganisme de l'enseignement.

La grâce du discours peut, seule, régénérer la chaire et lui rendre sa puissance créatrice sur les peuples. L'art des rhéteurs sera toujours impuissant, à réaliser une œuvre surnaturelle qui a pour but, de faire vivre les âmes de l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Voyons maintenant, en quoi consiste la mission des simples fidèles et en particulier de la femme chrétienne, dans l'ordre de la vérité.

Le Pontife, le Prêtre, les membres du clergé régulier et séculier sont seuls investis du pouvoir et du droit de prêcher l'Evangile aux enfants de l'Eglise rassemblés dans les temples. Les simples fidèles et la femme chrétienne ne peuvent remplir la mission d'un apostolat public, hiérarchique, du haut des chaires de l'Evangile. Faut-il en conclure que la *grâce du discours*, toujours nécessaire, toujours subsistante, pendant que l'Eglise parcourt ici-bas, la voie de son épreuve, ne peut descendre sur les simples fidèles?

Quand l'apôtre saint Paul exclut les fidèles, et les femmes surtout, du ministère public de la prédication, quand il commande aux femmes de se taire dans l'église. *Mulieres taceant in ecclesiis* (1),

(1) I Cor. XIV, 34.

quand il leur défend d'enseigner, d'exhorter dans l'assemblée des fidèles, il ne leur enlève ni le droit, ni l'exercice d'un apostolat privé, dans l'intérieur de la famille, ou au sein des réunions de charité et de piété qui ont lieu hors du temple chrétien.

Les grâces gratuites et la grâce du discours en particulier, sont un héritage dont le Saint-Esprit n'a jamais privé les simples fidèles et la femme chrétienne elle-même.

Les ministres de l'Eglise participent aux *grâces gratuites* et à la *grâce du discours*, pour remplir dans l'intérieur des temples, au pied des autels et du haut de la chaire, la mission hiérarchique et publique dont ils sont honorés. Les simples fidèles et la femme chrétienne y participent, pour remplir dans la vie privée, au sein de la famille, et dans les réunions pieuses, une mission de vérité, de zèle et de charité à l'égard du prochain.

« Que chacun de vous, dit admirablement l'apôtre saint Pierre, communique à son prochain, la grâce qu'il a reçue, comme doivent le faire de bons dispensateurs de la grâce multiforme de notre Dieu (1). »

(1) Unus quisque sicut accepit gratiam illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei. *I Pet. IV, 10.*

La science des choses divines, le don d'intelligence et de sagesse, le don des miracles et celui de prophétie, le don des extases et des ravissements, le discernement des esprits et toutes les merveilles dont l'Esprit-Saint est la source, sont répandues depuis le commencement de l'Eglise, non-seulement sur le corps des pasteurs, mais sur les simples fidèles et sur les femmes elles-mêmes.

L'apôtre saint Paul, dans sa première épitre aux Corinthiens, faisant l'énumération des grâces gratuites répandues sur le corps entier de l'Eglise, n'exclut personne de la participation et de l'héritage de ces dons admirables.

« A chacun, dit-il, est donnée la manifestation de l'esprit, pour l'utilité des autres (1.)

« A l'un est accordé par l'Esprit-Saint, le don de sagesse ; à un autre le don de la science selon le même esprit (2).

« A l'un la foi dans le même esprit, à l'autre, la grâce des guérisons dans un même esprit (3).

(1) Unicuique datur manifestatio Spiritus ad utilitatem. *I Cor. XII.*

(2) Alii quidem per Spiritum datur sermo sapientiæ : alii autem sermo scientiæ secundum eumdem Spiritum. *I Cor. XII, 8.*

(3) Alteri fides in eodem Spiritu : alii gratia sanitatum in uno Spiritu. *Ib XII, 9.*

« A celui-ci le pouvoir d'opérer des prodiges, à celui-là la prophétie ; à l'un, le discernement des esprits, à l'autre, le don des langues, à cet autre, *l'interprétation du discours* (1). »

« Et toutes ces choses sont produites par un seul et même esprit, qui les distribue à chacun, selon sa volonté (2). »

La famille, remarquons le bien, est la base, la racine de la société publique. Si la famille, au sein d'une nation catholique, est pleinement chrétienne ; si elle est une création, une production du Saint-Esprit, c'est-à-dire, si le pere, la mère, les enfants et toutes les personnes qui vivent au sein d'une même famille, puisent toutes leurs pensées, tous leurs sentiments, toute leur vie dans la grâce divine répandue en eux par l'Esprit-Saint, il est impossible que la société publique composée de l'ensemble de ces familles, ne participe pas elle-même, aux principes de vie surnaturelle qui circulent dans les veines de la société domestique.

(1) Alii operatio virtutum, alii prophetia : alii discretio Spirituum, alii generalinguarum, alii interpretatio sermonum. *I Cor. XII*, *10*.

(2) Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus dividens singulis pro ut vult. *I Cor. XII*, *11*.

La puissance de végétation, de développement, de croissance, de force, de vie et de durée dans un chêne, tient nécessairement aux éléments de vitalité qu'il puise dans ses racines. Mais la femme chrétienne, l'épouse chrétienne, la mère chrétienne, est l'élément même de la famille. Comment, en effet, former une famille profondément chrétienne, sans une mère chrétienne ? Les enfants reçoivent de leur mère, la vie du corps et la vie de l'intelligence. Les germes de vie divine déposés par le baptême dans l'âme d'un enfant chrétien, ne se développent qu'au souffle et sous les inspirations de sa mère.

L'éducation de l'enfance se fait par la mère de famille. Cette éducation commence, pour ainsi dire, avant même que l'enfant soit sorti du sein maternel. Si l'âme de cette mère, est un sanctuaire dans lequel la grâce de Jésus-Christ règne, depuis sa première enfance ; si elle est ornée des vertus qui font une femme vraiment pieuse, il est presque impossible que l'enfant qu'elle porte dans son sein, ne soit pas un fruit de bénédiction. Une mère ornée des vertus de son état, pénétrée de la sainteté et de la grandeur du ministère dont elle est chargée, appellera sur l'enfant caché dans son sein, une pluie de grâces et de miséricorde.

Plantée, selon la belle image du roi Prophète, comme un arbre fertile sur le courant des eaux vives de la grâce, elle donnera son fruit dans son temps (1).

« Ses enfants seront comme les rejetons d'un olivier fertile : qui formeront une ceinture de gloire autour de la table domestique (2). »

« Cette épouse sera comme une vigne féconde qui croît et qui monte aux flancs de la maison de son époux (3). »

Entrons dans une famille formée sous les effusions de la grâce de Jésus-Christ.

Contemplons ces deux époux que la lumière divine éclaire, et dans l'âme desquels, la charité de l'Esprit-Saint a établi sa demeure. Les voilà qui prient penchés sur le berceau de leur enfant, de ce premier fruit de leur chaste union. Mais la grâce du saint baptême qui est descendue sur ce nouveau-né, ouvre aux yeux de leur foi l'immense horizon des destinées surnaturel-

(1) Et erit tamquam lignum, quod plantatum est secus decussus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. *Psalm I, 3.*

(2) Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. *Psalm. CXXIII, 3.*

(3) Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus tuæ. *CXXIII, 5.*

les auxquelles il a droit, comme enfant de Dieu, comme frère d'un Dieu, comme cohéritier de Jésus-Christ. Ces époux qui n'avaient mis au monde qu'un enfant d'Adam, qu'un rejeton maudit, qu'un fils deshérité de la justice originelle, voient dans ce même enfant régénéré dans les fontaines de la grâce baptismale, un frère de ce divin enfant que la bienheureuse Vierge enveloppa de langes et qu'elle adora, au pied de la crèche qui lui servit de berceau.

Jésus, Marie et Joseph sont représentés et comme reproduits dans cette famille que la grâce enrichit de ses dons ineffables. Dans le berceau de leur enfant, ces deux époux découvrent un monde de richesses divines. Ils voient son âme divinisée en quelque sorte, jusque dans son essence, par la grâce du saint baptême. Les vertus infuses de la foi, de l'espérance, de la charité ; tous les germes de la vie surnaturelle, tous les dons du Saint-Esprit enracinés dans la charité dont cette âme est revêtue, leur apparaissent, comme un trésor sans prix, dont le dépôt leur est confié, qu'ils doivent accroître par une éducation profondément chrétienne, et dont ils rendront compte à Dieu, au jour des récompenses et des justices.

La première éducation des enfants, au sein de la

famille, est l'œuvre de la femme chrétienne, de l'épouse chrétienne, de la mère chrétienne. Essayons d'en bien comprendre l'objet, la nature, les conditions, le caractère et les développements.

L'enfant qui repose dans ce berceau, porte en soi les éléments de trois vies distinctes.

Il a reçu de sa mère la vie du corps. Il est appelé à vivre d'une vie intellectuelle et raisonnable. Le baptême a planté dans son âme, les germes d'une vie surnaturelle, d'une vie divine, de la vie même de Jésus-Christ. La mère chrétienne doit donc remplir à l'égard de cet enfant un triple ministère. Elle doit travailler à lui assurer le bienfait d'une santé forte et robuste. Elle est chargée d'ouvrir son intelligence, et de former sa raison d'après les lumières de la vérité. Elle doit, enfin, faire éclore, faire épanouir et développer dans l'âme de cet enfant les divines semences de la vie chrétienne, de la vie surnaturelle qu'il a reçue au baptême.

Quelle tâche, mes très-chers frères, est imposée à une mère, et qu'il en est peu, aujourd'hui, qui en comprennent l'importance ! Qu'il en est peu qui en connaissent le prix, qui en mesurent les proportions, qui en atteignent le but !

Permettez-moi, femmes chrétiennes, de vous rappeler que le premier devoir d'une mère, est d'allaiter et de nourrir elle-même son enfant. Une impossibilité absolue, une constitution ruinée, une maladie grave, ou toute autre cause de ce genre, peuvent seules, dispenser une mère de cette grande obligation de la maternité.

Une femme exempte de toute maladie héréditaire, dont l'enfance et la jeunesse ne furent que l'épanouissement d'une éducation forte, d'une éducation profondément chrétienne, et ennemie, par conséquent, de la mollesse de l'âme et du corps, non seulement, n'aura point de peine à allaiter, elle-même, l'enfant qu'elle a mis au monde, mais elle regarderait comme un malheur et presque comme une malédiction, l'impossibilité où elle se trouverait de remplir ce devoir sacré.

L'éducation donnée, dans ces tristes temps, aux jeunes filles des classes aisées, riches et opulentes, les amollit, les énerve, les étiole et les met presque toutes, dans l'impuissance de remplir, un jour, les devoirs de mères, de nourrices des enfants qu'elles auront tant de peine à porter. Des mères sensuelles, rongées de vanité, amollies elles-mêmes, par un luxe corrupteur, gâtent leurs filles par leurs exemples,

par un amour maternel qui n'est trop souvent, qu'une fièvre d'exaltation romanesque ; et au lieu de leur donner une éducation saine, forte et surtout chrétienne, qui assurerait leur bonheur et celui de leurs enfants, elles obéissent à tous les caprices de ces êtres dégénérés, à qui elles préparent une existence malheureuse, entre les excès d'un luxe dévorant et les longues souffrances d'une vie épuisée dès le sein de celle qui leur donna le jour.

La mère qui remplit le devoir de nourrice doit prendre, pendant cette période, un soin scrupuleux de la santé de son âme et de sa santé corporelle. Qu'elle ne s'écarte jamais des lois de l'Evangile, dans ses paroles, dans ses pensées et dans ses actions. Qu'elle tienne son âme et son cœur dans une grande paix avec Dieu, avec le prochain et avec elle-même. La santé qui lui est nécessaire pour transmettre à son enfant, un sang substantiel, riche de végétation et de vie, dépend autant, et plus peut-être, de sa piété et de l'accomplissement de tous les devoirs que la piété lui impose, qu'elle ne dépend des soins purements corporels dont elle a besoin, dans l'intérêt de l'existence, et de la vigueur qu'elle ambitionne pour son enfant.

Les passions indomptées, les violences de caractère, l'irascibilité, les vices de celle qui allaite un enfant, vicient et dénaturent le sang et la vie de ce petit être; et le prédisposent à subir la tyrannie corruptrice des passions de celle qui devait être pour lui une seconde providence.

La santé corporelle est un don de Dieu. C'est dans l'ordre temporel, le bien le plus précieux. Demandez donc à Dieu, mères chrétiennes, demandez pour vos enfants, pour le chef de la famille et pour vous, ces bénédictions de la nature et de la grâce qui ressusciteraient, au sein de nos sociétés décrépites et vermoulues, ces familles patriarcales, dans lesquelles la vigueur, la force, la santé, la beauté de l'âme et du corps étaient comme héréditaires.

Les souffrances, les désordres physiques, les maladies, toutes les infirmités et toutes les misères qui écrasent l'humanité, sont le fruit du péché de notre premier père. Nos passions et nos vices en perpétuent, en grossissent le lamentable héritage.

Les esprits de malice, répandus dans l'air que nous respirons, et l'action de ces esprits pervers, sur toutes les substances et sur tous les éléments de ce monde déchu, sont un autre foyer de maladies, une

cause incessante de ces fléaux qui altèrent et qui détruisent la vie de l'homme.

Ces esprits infernaux que les destinées surnaturelles de l'homme régénéré irritent, qu'elles désespèrent, et qui n'ont rien tant à cœur que de nous entraîner dans leur ruine, mettent tout en jeu pour empoisonner, pour corrompre la vie corporelle et intellectuelle de l'homme, et surtout, pour lui arracher la vie de la grâce. De là, toutes les tentations, tous les artifices, toutes les ruses employées pour nous perdre.

L'enfant est confié, en naissant, à la garde d'un esprit angélique. Ce compagnon céleste, ce messager dévoué cet ami fidèle le protégera, le guidera dans le chemin de la vie; mais un ange tombé, s'acharnera, comme un oiseau de proie, à sa ruine; tout sera mis en œuvre, pour l'écarter du droit sentier de la vérité et de la justice.

L'Eglise, dont la mission sainte et surnaturelle est de détruire le péché; d'anéantir, autant que le permet l'état de déchéance, toutes les suites du péché, nous donne des moyens infaillibles pour combattre, pour vaincre ces esprits de malice et de ténèbres qui travaillent à nous perdre. Elle trouve dans les trésors qui lui sont confiés, des remèdes efficaces contre l'in-

fection, contre l'altération, contre la corruption dont les éléments de la nature et les substances matérielles ont été l'objet, depuis la chûte du premier homme.

Si l'empire de Satan sur le monde moral et physique s'agrandit, se fortifie, s'universalise ; s'il prend de nos jours, des proportions si effrayantes, c'est que nous n'avons plus assez de foi aux remèdes divins de la grâce. Les fléaux de toute espèce écrasent la terre. Les anges tombés ont retrouvé, par l'impiété et le sensualisme de l'homme, presque toute la puissance de destruction qu'ils exerçaient pendant les siècles du vieux paganisme.

Sanctifions la famille ; faisons régner en elle et sur elle ces bénédictions, ces purifications, ces réhabilitations spirituelles et corporelles, dont la grâce du divin réparateur est la source, et dont l'Eglise catholique a reçu le dépôt.

Mères chrétiennes, appelez sur vos maisons, sur tous ceux qui les habitent, sur tout ce qui sert à l'entretien et au développement de la vie, les salutaires influences du sang et de la grâce de Jésus-Christ. Le signe de la croix (1), l'eau bénite, ont une vertu sou-

(1) Lisez le livre admirable, intitulé : *Le Signe de la Croix au XIXe siècle*, par Mgr. Gaume.

veraine pour chasser les démons, pour purifier l'air infecté par leur influence, pour sanctifier et guérir les éléments divers, au fond desquels les puissances du mal répandent le virus corrupteur. Priez le pasteur de votre paroisse, de venir, une fois au moins chaque année, bénir votre demeure, votre famille, vos serviteurs, vos magasins, vos ateliers, vos fermes, vos troupeaux, vos récoltes, toutes les semences que vous devez confier à la terre, tout ce qui sert à votre existence, tout ce qui la développe, tout ce qui la perpétue.

Le rituel romain est enrichi de toutes les bénédictions désirables dans l'ordre de la vie corporelle et spirituelle. L'Eglise, notre mère, est continuellement occupée de la santé de nos âmes et de la santé de nos corps. Ces deux espèces de biens sont l'objet de ses maternelles sollicitudes. Les prières qu'elle adresse à son divin époux en sont l'expression la plus ordinaire. Elle a des bénédictions pour toutes les phases de la vie de l'homme et pour tous les éléments qui l'entretiennent.

Quand la main du prêtre bénit une substance, une chose, il en chasse en premier lieu, tout mauvais esprit ; il en expulse toute influence nuisible et il lui

communique, par les mérites du sang et de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une vertu salutaire. Il fait pénétrer, en un mot, dans ses profondeurs mêmes, une émanation de la grâce réparatrice.

Nous transfigurerions le monde si nous étions vraiment chrétiens. Au lieu de laisser reprendre à Satan et à ses anges, l'empire presque universel qu'ils avaient sur les choses avant la venue de notre divin Sauveur, nous relèverions la nature tombée et nous la replacerions sous les lois surnaturelles que le Christ Rédempteur a apportées à la terre. Nous refoulerions dans l'abîme ces anges rebelles qui veulent faire de ce monde un véritable enfer.

L'eau bénite, les saintes images, le pain bénit, le culte de la Très-Sainte Vierge, celui des saints Anges, des saints patrons de la famille ; mais surtout l'extermination du péché, le règne de la piété et de la grâce, la pratique des vertus chrétiennes à l'aide des Sacrements et du culte divin ; ce sont là, des moyens infaillibles pour faire descendre au sein de vos demeures, toutes les bénédictions temporelles et spirituelles.

« Cherchez avant toute chose, disait Notre-Seigneur,

le règne de Dieu et sa justice, « et le reste vous sera donné comme par surcroît (1). »

Une famille où la grâce de Jésus-Christ régnerait pleinement par les sacrements, par la prière , par le culte divin, par la dévotion de la Très-Sainte Vierge, par celle des Anges et des Saints ; une famille qui comprendrait, pratiquement, tout ce qu'il y a de force contre les esprits de ténèbres, contre le mal moral et physique, dans les rites de l'Eglise, dans les sacramentaux, dans les bénédictions, dans les purifications sacrées dont l'Eglise dispose ; une telle famille, remonterait presque au niveau de l'état primtif. Elle jouirait, ici-bas, de toute la somme de bonheur temporel et spirituel dont il est possible de jouir entre les deux grandes maladies de l'homme déchu savoir : la souffrance et la mort.

Or, la réhabilitation chrétienne du sanctuaire domestique, sa régénération surnaturelle, tiennent essentiellement à l'action de la mère de famille. Il n'y a rien de si profondément civilisateur que la femme chrétienne, que l'épouse et la mère chrétienne ; et c'est ce qui fait dire à Salomon : « Qui trouvera une

(1) Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. *Matt. VI, 33.*

femme forte? » *Mulierem fortem quis inveniet?*

Le cœur d'une mère vraiment chrétienne, est une fournaise de vie pour tout ce qui l'environne ; son âme est un sanctuaire d'où rayonnent toutes les forces vives de la charité, d'où émanent toutes les créations surnaturelles que la grâce du Saint-Esprit réalise dans les entrailles du foyer domestique.

Créez une génération de femmes, d'épouses, de mères, qui ne vivent que de la charité de Jésus-Christ, qui ne respirent que Jésus-Christ, et vous soulèverez le monde, vous changerez le monde, vous fermerez le gouffre des révolutions.

Le devoir le plus indispensable, le plus impérieux d'une mère, sa mission, consiste essentiellement à faire un homme, et surtout un chrétien de l'enfant qu'elle nourrit.

L'intelligence et la raison de cet être créé à l'image de Dieu, sont plongées dans la nuit. Il ne sait rien, absolument rien, en entrant dans la vie. Il a tout à recevoir de la société. Son âme est comme noyée dans la matière, pendant les deux premières années de son existence. Il n'a que des sensations, que des instincts et des besoins physiques.

La parole, le regard, le geste expressif, toutes les

ressources de la tendresse maternelle seront mises en jeu pour faire descendre dans l'âme de son enfant un premier rayon de lumière intellectuelle. Elle tirera pour ainsi dire du chaos la pensée, la raison, l'âme et la vie de cet enfant. Les premiers rudiments du langage, de la parole du geste, du regard, tous les épanchements de son amour seront les moyens employés par cette patiente et habile institutrice, pour opérer le prodige de cette création intellectuelle. Il n'y a point de mission plus douce , plus merveilleuse que celle d'une mère faisant couler avec le lait qu'elle tire de son sein, le lait des premières pensées, des premières lueurs, des premiers sentiments de la raison et de l'intelligence, dans l'âme de ce petit écolier qu'elle réchauffe sur son cœur , qui la regarde, qui écoute avec son âme, et qui cherche à deviner ce qu'elle veut lui apprendre.

Faites-vous une idée de la joie d'une mère, quand son regard observateur a vu se produire dans l'œil et sur le visage de son enfant les premiers indices, les premiers linéaments, les premiers traits de sa pensée et de son intelligence. De quels transports n'est-elle pas saisie, quand elle l'entend bégayer avec amour, le nom de son père et de sa mère. Mais qui

dira le bonheur d'une mère chrétienne, lorsqu'après avoir délié, par sa patiente industrie, la langue de cet enfant baptisé, elle le voit joindre ses deux petites mains innocentes, aux pieds de l'image de la divine Mère tenant l'Enfant Dieu dans ses bras, et qu'elle surprend sur ses lèvres pures comme celles d'un ange, les noms sacrés de Jésus et de Marie ?

Tout parle à un enfant, dont l'intelligence commence à se développer par la parole. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qui se passe autour de lui l'éveille, le rend attentif, l'attache, le saisit, l'interroge et concourt à faciliter les premières évolutions de son intelligence et de sa raison. Que de soins, que de précautions, que de sollicitudes sont imposées à une mère pieuse, pour éloigner de la vue et de l'ouïe de son enfant, tout ce qui serait capable d'exciter, de développer les germes mauvais que le péché originel a mis dans sa nature ! Avec quel zèle et quelle inquiète prévoyance elle doit soustraire à ses regards, tout ce qui pourrait les offenser, tout ce qui serait capable de porter dans l'âme candide de cet enfant les premières atteintes du mal ! Qu'elle ne souffre jamais que le souffle empoisonné du mauvais exemple tombe sur cette âme angélique ; qu'elle n'oublie pas un seul instant de sa vie, que le saint Baptême a fait de l'âme

de son fils le temple du Saint-Esprit, le sanctuaire de la grâce, la demeure de Dieu. Hélas! que d'enfants de deux, trois et quatre ans, sont corrompus, profanés, souillés par le scandale! Combien en est-il, qui ont trouvé la mort de leur âme dans les bras de ces vils mercenaires, de ces misérables servantes qui, missionnaires de Satan, éveillent, par des actions criminelles et par d'abominables leçons, la science du mal dans les enfants qui leur sont confiés?

La première éducation d'un enfant s'accomplit dans une période qui s'écoule entre trois, cinq, sept et neuf ans. Cette époque de l'existence d'un enfant est décisive pour son avenir. Sa vie de jeune homme, d'homme fait et de chrétien, ne seront que le développement, que la mise en œuvre des principes qu'il aura reçus dans ce premier âge ; des habitudes qu'il aura contractées, et qui formeront le caractère, le cachet, le sceau de son être, de sa personnalité, de son existence et de sa vie. Or, tout le temps qui s'écoule depuis la naissance d'un enfant jusqu'à sa dixième année appartient à la mère de famille. C'est pendant cette première évolution de l'existence de son enfant, qu'elle sème ce qu'elle moisonnera dans les autres saisons de la vie.

L'enfant naît dans le péché. Il naît mauvais ; il naît

violemment incliné à l'orgueil, à l'égoïsme, à la mollesse. Combattre ses mauvais penchants, déraciner son orgueil, son égoïsme individuel, sa jalousie, attaquer son sensualisme, tel est le premier devoir de l'éducation maternelle. L'amour de soi, la colère, la gourmandise, un besoin inné de tyrannie, de vengeance ; la paresse, le mensonge, et une foule de mauvaises inclinations ne tarderont pas à pulluler dans l'âme d'un enfant de quatre ou cinq ans, si sa mère le livre à des mains mercenaires, si elle l'abandonne à des servantes sans piété, sans modestie, sans vertu.

Des milliers d'enfants trompent les espérances de la famille, et laissent apercevoir dès l'âge de quatre ou cinq ans, les germes des passions les plus violentes parce qu'au lieu de combattre ces vices naissants, à l'aide des remèdes divins de la grâce, et par une éducation pleine de sollicitudes, de zèle et d'amour, cette mère sensuelle, mondaine, indigne de la mission sublime dont elle est chargée, n'a travaillé, elle-même, par ses exemples, par son dégoût pour la piété et les bonnes œuvres, qu'à développer les mauvaises inclinations dont elle a transmis l'héritage à ses enfants.

L'enfant, dit saint Jean-Chrysostôme, est dans les

mains de sa mère, ce qu'un bloc d'albâtre, de porphyre ou de marbre est dans les mains d'un statuaire. L'artiste peut faire de ce bloc un ange ou un démon. La première éducation fera un ange ou un démon de cet enfant. Mères chrétiennes, brisez, détruisez, (le marteau du zèle maternel à la main), les angulations de l'orgueil, de la colère, de la mollesse; broyez toutes ces aspérités d'une âme égoïste, abaissez toutes ces hauteurs d'une vanité sottement ridicule. Inspirez-vous de la grâce du Saint-Esprit, des conseils de la sagesse divine, du zèle du salut de cette âme immortelle, et vous ferez de vos enfants, des enfants de bénédiction, des enfants chrétiens, des enfants de Dieu.

Saint Paul disait aux fidèles qu'il avait enfantés à la foi de l'Evangile: « Vous êtes la structure de Dieu; vous êtes l'agriculture de Dieu (1). »

Cet enfant est un temple où le Saint-Esprit habite et doit toujours habiter (2). Mères chrétiennes, éloignez de ce temple toute espèce de profanation, toute espèce de vice et de corruption; fermez la porte de ce temple aux incursions des esprits de malice et de ténèbres. Que le mal n'y pénètre jamais. Ornez ce

(1) Dei ædificatio estis, Dei agricultura estis. *I. Cor. III, 9.*

(2) Membra vestra templum sunt Spiritus Sancti. *I. Cor. VI, 19.*

sanctuaire vivant, de toutes les vertus dont la grâce divine a mis en lui le principe. Comme la mère de saint Louis, dites souvent à votre enfant, mais avec un accent convaincu, que vous aimeriez mieux le voir mort à vos pieds, que d'apprendre, qu'il a chassé Dieu de son âme, qu'il a perdu sa grâce par un péché mortel.

Imprimez dans l'âme de vos enfants, à l'exemple du sage Tobie, la crainte de Dieu et l'horreur du péché (1). »

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Placez sous l'œil de vos enfants pendant la première période de leur vie, le tableau des grandes scènes de l'ancien Testament. Apprenez-leur par les exemples terribles de la justice divine, combien le péché outrage Dieu, et combien les châtiments que le péché appelle, doivent nous en inspirer l'horreur.

La chute des Anges rebelles et le supplice éternel qui l'a suivie; la désobéissance de nos premiers parents et les maux qui en ont été la juste punition; le déluge, l'embrasement de Sodôme et de Gomorrhe; les calamités qui tombent sur le peuple de Dieu, quand il méprise la loi du Seigneur, quand il devient

(1) Docuit eum, timere Deum, et abstinere ab omni peccato *Tob. I, 10.*

infidèle au culte du Dieu d'Israël, imprimeront dans l'âme de vos enfants, une crainte salutaire de la puissance et de la justice de Dieu.

La Bible, ornée de gravures pieuses, mise en récits historiques, dans une suite de chapitres auxquels sont jointes des réflexions solides, édifiantes et instructives (1), c'est là un livre par excellence, pour apprendre à lire à des enfants, et pour fixer dans leurs souvenirs, les faits merveilleux des deux Testaments.

A l'aide d'un pareil livre, une mère chrétienne, intelligente et zélée, familiarisera ses enfants avec les vérités révélées. Elle inondera le foyer domestique de l'élément divin. La poésie des livres saints, les drames sublimes dont ils sont remplis, les splendides réalités de l'ancien et du nouveau Testament, seront comme une atmosphère surnaturelle, dans laquelle, l'âme des enfants se plongera, où elle prendra racine, et dont la sève fortifiante et pure, les préservera des poisons dévorants de cette poésie corruptrice des fables du paganisme.

« Vous êtes l'agriculture de Dieu, ajoute saint Paul. » *Dei agricultura estis.*

(1) Voyez la Bible de Mesanguy.

L'âme d'un enfant chrétien est un champ, un jardin, une terre sur laquelle la grâce du Saint-Esprit est descendue. Mais ce champ, ce jardin, cette terre ne produisent d'eux-mêmes, que des ronces et des épines. Sans une culture intelligente, active, incessante, ils deviennent stériles. Les reptiles, les animaux malfaisants s'en emparent; les insectes destructeurs et les herbes vénéneuses en font des champs de malédiction.

La première éducation d'un enfant impose deux grands devoirs à une mère : Elle doit déraciner, autant qu'elle le pourra, avec le secours de la grâce, tous les germes empoisonnés, tous les ferments corrupteurs de sa mauvaise nature. Elle a pour mission de paralyser et de détruire toutes les inclinations dépravées que le péché originel a versées dans l'âme de son enfant; en développant en lui par ses leçons, par ses exemples, par ses prières et par un zèle persévérant, les habitudes infuses ou surnaturelles que le baptême a créées dans l'essence même de son âme et qu'une éducation chrétienne doit fortifier, perfectionner et rendre impérissables.

Enfants d'Adam, nous naissons orgueilleux, égoïstes, sensuels, immortifiés. Une mère attentive, et éclairée

des lumières de l'Esprit-Saint, s'aperçoit bientôt des ravages que le vice héréditaire de notre origine a faits dans l'âme de son enfant. L'orgueil, principe de tout péché, se produit et se révèle dans un enfant, par sa vanité, par ses caprices et ses désobéissances ; par un despotisme qui ne souffre point de contradiction, point de correction, point de résistance. Comment combattre, comment détruire cette maladie presque désespérée de l'homme déchu ?

Le zèle intelligent et persuasif d'une mère vraiment chrétienne, combattra avec succès ce désordre moral, en développant en lui, presque au sortir du berceau, l'habitude et le goût de la prière. Si elle parvient à faire prier son enfant, en enfant chrétien, et non comme un perroquet qui répète machinalement des formules de prières ; si elle a le bonheur de lui inspirer l'attrait de la prière, si elle est assez heureuse pour imprimer dans son âme, une foi vive de la majesté, de la grandeur, de la présence de Dieu devant lequel il est prosterné ; si elle parvient, en un mot, à le faire prier avec attention, avec recueillement, avec respect, et surtout avec une confiance amoureuse et vraiment filiale, l'avenir de son enfant est assuré. Son éducation sera riche de succès et

fertile en fruits de bénédictions. Quand elle verra son enfant réciter, avec une piété tendrement désireuse d'être entendue de Dieu, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, le Symbole des Apôtres et les autres formules priantes qu'elle lui a enseignées, cette heureuse mère peut être assurée, que le Saint-Esprit qui habite dans le cœur de son enfant, prie en lui, et féconde par sa grâce toutes les paroles qui s'échappent de sa bouche enfantine. Un enfant qui prie avec piété et avec ferveur, qui met son cœur sur ses lèvres quand il parle à Dieu, quand il s'adresse à l'Enfant Jésus, à sa divine Mère, aux Anges et aux Saints, a déjà fait de grands progrès dans la vie chrétienne. L'orgueil vaincu a fait place, dans son âme, au sentiment d'une humble dépendance, d'un respectueux abandon, d'une confiance fondée sur l'oubli de lui-même.

Voulez-vous déraciner ou du moins affaiblir sans mesure l'égoïsme cupide qui porte un enfant à ramener tout à soi, à vouloir tout pour lui, à se préférer à tout ce qui vit autour de lui, arrachez-le au culte de lui-même, en dilatant dans son cœur, par la grâce de Jésus-Christ, l'amour des pauvres, des petits, des malheureux qui souffrent, qui manquent

de pain, de vêtements, de demeure, de toutes les choses enfin dont il est si abondamment pourvu.

Quand il commencera à comprendre par la foi, et surtout par l'amour, combien l'Enfant Jésus a aimé les pauvres ; quand le souvenir de ce divin enfant, naissant dans une étable, couché dans une crèche. enveloppé de pauvres langes, n'ayant que des pauvres, que des bergers pour premiers adorateurs ; quand ces souvenirs, disons-nous, remueront son âme attendrie, quand ils mettront des larmes dans ses yeux, la mère de cet enfant béni de Dieu peut croire, que l'égoïsme individuel a reçu dans son cœur régénéré une blessure mortelle. Qu'elle apprenne à son enfant à voir l'Enfant-Dieu lui-même, dans les enfants pauvres, dans les petits orphelins qui viennent frapper à la porte de la maison paternelle pour être assistés, logés, chauffés, consolés, nourris. Faites de vos enfants les distributeurs de vos aumônes ; apprenez-leur à moissonner sur la gourmandise, sur le luxe, sur le bien-être, de quoi à assister les pauvres de Jésus-Christ, de quoi porter la joie dans les familles qu'ils iront visiter avec vous.

L'amour des pauvres, le sentiment développé d'une compassion secourable, pour tous ceux qui

souffrent, arracheront aussi du cœur de vos enfants, ce sensualisme inné, qui cherche sans cesse les satisfactions de la vie matérielle, qui est insatiable de jouissances, qui attire tout à soi, qui fait de la chair une idole, un gouffre, un centre où tout doit aboutir.

Oh! qu'il serait facile d'exterminer ou du moins d'affaiblir immensément dans un enfant, le culte de soi-même, le triste penchant qui le porte à ne désirer, à ne rechercher que ce que ses appétits convoitent, si on versait dans ses entrailles la pitié pour les souffrances, la compassion pour les maux, pour les dures épreuves de tant d'êtres qui sont aux prises avec les peines et les tribulations accablantes de cette vie! Si le sol de la famille était imbibé de la pluie miséricordieuse d'une charité compatissante pour nos frères malheureux, l'enfant chrétien qui est planté comme un jeune arbrisseau dans ce sol, y puiserait la sève d'une attendrissante piété pour les pauvres, pour tous ceux que les douleurs corporelles accablent. Il rougirait de son sensualisme et de sa mollesse; mais la plupart des enfants qui appartiennent à des familles riches des biens de la terre, ne pensent, à l'imitation de ceux qui les entourent, qu'aux douceurs d'une vie sensuelle, et ils ne se doutent

même pas, qu'il y a près d'eux, autour d'eux, des membres de Jésus-Christ qui manquent de pain, de vêtements, d'asile, de toutes les choses nécessaires à leur existence.

Mettez sous les yeux de vos enfants le spectacle de cette pauvreté, de ces misères, de ces délaissements, de ces privations si dures qui écrasent le pauvre, et vous les arracherez à l'adoration d'eux-mêmes. Faites-leur comprendre que s'ils sont affranchis de la pauvreté et des privations dont elle est la source, c'est par pure bonté du Père céleste, mais aussi, par un conseil profond de sa divine sagesse. Dites-leur qu'il y a des riches et des pauvres dans la grande famille du Père céleste, afin que les riches deviennent les économes des pauvres, pendant que les pauvres, par leurs prières, par leur amour reconnaissant, par leurs larmes et par leurs souffrances, offriront à Dieu en faveur des riches qui les aiment, qui les consolent, qui les soulagent, le sacrifice de leurs souffrances, et deviendront ainsi, les bienfaiteurs, les protecteurs, les patrons de ceux qui jouissent, et qui ont tant de peine à se familiariser avec les sacrifices et avec les privations.

La grande loi de l'Evangile, le grand précepte de Jésus-Christ, c'est la charité.

« Celui, dit saint Jean, qui, voyant son frère dans le besoin, ferme sur lui ses entrailles, comment l'amour de Dieu est-il en lui (1). »

Donnez à vos enfants des entrailles de charité pour toutes les nécessités des pauvres, pour toutes leurs misères, pour toutes leurs souffrances, et vous éteindrez en eux le feu dévorant de l'égoïsme individuel, vous les arracherez à l'idôlatrie d'eux-mêmes ; vous les entendrez plaider la cause des indigents, vous les verrez pleurer sur leurs maux, vous jouirez de la transformation divine que ce spectacle opérera en eux.

La plupart des familles aisées, riches et opulentes, tuent dans l'âme de leurs enfants, les germes de la vie chrétienne, au lieu de les féconder, de les développer, de les cultiver avec un zèle incessant. Comment la vie surnaturelle de la grâce s'enracinerait-elle, grandirait-elle dans vos enfants, quand, dès l'âge de cinq ou six ans, vous les enivrez de l'idolâtrie d'eux-mêmes ; quand vous exaltez sans cesse devant eux le bonheur des richesses, de la naissance, de la grandeur ; quand vous les bercez, nuit et jour, dans

(1) Qui viderit fratrem suum necessitatem habere et clauserit viscera sua ab eo, quomodo caritas Dei est in eo ? *I. Joan, III, 17*

les rêves de la vanité, dans les fascinations du luxe, des plaisirs mondains, des menteuses promesses d'un sensualisme énervant? Comment la vie chrétienne ne s'éteindrait-elle pas dans l'âme de vos enfants, quand, dès l'âge de huit ou neuf ans, vous les jetez dans les fêtes, dans les bals, dans les festins, dans tous les enivrements de la luxure et de la gourmandise?

L'enfer n'a rien imaginé de plus hostile, de plus mortel à la vie chrétienne, à la vie surnaturelle, que ces bals d'enfants, que ces fêtes mondaines, que ces festins, et toutes ces monstrueuses folies préparées, organisées, pour greffer dans l'âme de ces innocentes créatures, tous les vices d'une société vermoulue.

Mères païennes, mères homicides, est-ce ainsi que vous entendez, que vous comprenez la mission sacrée que vous avez reçue? Et on s'étonne que la famille soit ravagée, détruite, éteinte, et presque anéantie de nos jours!

« Tu sais, maman, disait une petite fille de sept ans, tu sais que je n'aime que trois choses; et qu'elles étaient ces trois choses? Je n'aime que les bals, les spectacles et les grands dîners. »

Une petite fille de sept ans, qui prend sa mère à temoin, qu'elle n'aime que les bals, les spectacles et

les grands dîners, ne sent rien, absolument rien, pour son père, pour sa mère, pour son âme et pour Dieu. Or, cette petite fille en parlant ainsi, disait avec une infernale naïveté, ce que pensent, ce que sentent, ce que se disent à eux-mêmes, ces milliers d'enfants que des parents maudits de Dieu, jettent en pature au démon du naturalisme, de l'égoïsme et de la volupté.

La mère chrétienne a reçu de Dieu, l'apostolat de la vérité. Elle est investie de la sainte mission de verser la pure lumière de la vérité dans l'âme de ses enfants, de ses domestiques, de tous ceux qui vivent autour d'elle.

Qu'elle fasse du sanctuaire domestique un sanctuaire de piété, de charité et de vertu. Qu'elle fasse régner dans son propre cœur, dans le cœur de ses enfants, dans l'âme de ses serviteurs, la crainte et l'amour de Dieu. Qu'elle soit sans pitié pour tout ce qui serait capable de scandaliser, de corrompre, d'empoisonner l'âme de ses enfants.

Apôtre des vérités surnaturelles de l'Evangile, au sein de sa famille, la mère chrétienne a droit aux dons du Saint-Esprit, et en particulier, à *la grâce du discours*, sans laquelle, elle serait dans l'impuis-

sance de parler des choses divines et révélées, avec ces clartés qui dissipent les ténèbres, et qui portent une vive lumière dans l'intelligence ; avec cette onction persuasive dont elle a besoin, pour attacher à ses lèvres ceux qui l'écoutent, avec ces convictions fortes et subjugantes, qui assurent le triomphe de la vérité au sein de ce petit troupeau qu'elle a mission de paître et de nourrir du lait et du miel des saines doctrines.

La doctrine chrétienne, telle qu'elle est exposée dans le catéchisme diocésain, voilà le thème et le sujet des entretiens familiers d'une mère, au milieu de ses enfants et de ses serviteurs.

Le Catéchisme est le livre par excellence. C'est un sommaire incomparable de toute la théologie. Ce livre touche à toutes les questions du dogme, de la morale, des sacrements, du culte et de la hiérarchie. Il en donne les notions les plus claires, les plus substantielles, les plus populaires.

Qu'une mère travaille à mettre ce livre dans la mémoire, dans l'intelligence, dans le cœur de son petit auditoire, et elle aura construit un édifice inébranlable de vérité, dans l'âme de tous ceux qui assistent à ses leçons. Donner le sens de la lettre du Caté-

chisme ; s'assurer que les demandes et les réponses du chapitre que les enfants ont appris, ne laissent point d'obscurité dans leur esprit; tourner et retourner chaque demande et chaque réponse, en y joignant des explications courtes, claires ; des comparaisons, des images, quelques traits d'histoire, d'un à-propos saisissant; ce sont là, les pieux artifices d'une mère, qui comprend toute la grandeur des destinées surnaturelles de ses enfants.

Si, par la grâce du Saint-Esprit qui parle par sa bouche, et qui remplit le cœur de ceux qui l'écoutent, cette pieuse mère parvient, à faire passer dans les sentiments, dans les paroles, et dans les actions de ceux qu'elle instruit, les leçons toutes divines qu'elle leur donne, elle fait l'œuvre la plus agréable à Dieu, la plus méritoire et la plus digne des récompenses préparées à ceux qui donnent aux petits, le lait de la vérité, et qui leur rompent le pain de l'intelligence.

Le Christianisme tout entier, est une histoire divine, qui s'ouvre avec la création du monde, avec la chûte du premier homme, avec les promesses divines qui lui furent faites, après son péché ; qui embrasse les siècles d'attente et les siècles de l'ère évangéli-

que, pour aller aboutir au règne éternel du Christ sur les élus.

L'abrégé du Catéchisme de persévérance par le savant abbé Gaume, un résumé complet de l'Histoire Sainte, un excellent abrégé de l'histoire de l'Eglise, la Bible dite de Royaumont, le Catéchisme du Concile de Trente, les Fleurs des vies des Saints, par le père Ribadeneyra ; le Nouveau-Testament, traduit par M. l'abbé Gaume, chanoine de Paris, et enrichi de notes claires, parfaitement orthodoxes, d'un laconisme fécond ; quelques livres de piété substantiels, portant à la fois, dans l'âme, la lumière d'une doctrine saine et la chaleur de l'amour divin ; en voilà assez, pour former la bibliothèque chrétienne dont une mère de famille a besoin, pour faire la première éducation de ses enfants.

A l'aide des lumières qu'elle puisera dans ces sources vives et abondantes, à l'aide surtout de *la grâce du discours*, à laquelle elle a droit, et que le Saint-Esprit ne refuse jamais à ceux qui sont chargés de l'apostolat de l'enfance, une mère est assurée de poser, dans l'âme de ses enfants, les premières assises sur lesquelles s'élèvera l'édifice entier des vérités saintes dont l'Eglise a le dépôt, et que les prêtres sont

chargés de répandre du haut des chaires; ou qu'ils ont la mission de faire passer dans toutes les puissances de l'âme des jeunes générations, par un enseignement chrétien, et par une éducation entièrement puisée aux sources divines, ouvertes sur le monde par celui dont le Père céleste a dit, lors de la transfiguration de l'Homme-Dieu au sommet du Tabor : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances. Ecoutez-le (1). » *Ipsum audite.*

Pendant que je m'efforce, mes très-chers frères, d'expliquer, avec toute l'étendue qu'exige le sujet que je traite, la mission de la femme chrétienne dans l'ordre de la vérité ; pendant que je vous instruis de ce qu'une mère doit faire, pour régénérer la famille, pour arracher le foyer domestique à l'ignorance, à la corruption, à l'abrutissement du naturalisme moderne, je crois entendre plus d'une mère, m'adresser, du milieu de cet auditoire, des paroles auxquelles je dois un mot de réponse.

« Si vos conseils étaient pris à la lettre par les mères de famille, me dit-on peut-être, vous feriez de

(1) Hic est Filius meus in quo mihi bene complacuo, ipsum audite. *Matt. III, 17.*

chaque maison, une petite communauté, un petit monastère, une famille de religieux. Vous y transplanteriez la foi, la piété, les pratiques de la vie régulière. Vous feriez régner pleinement Jésus-Christ et son Evangile au sein du foyer domestique, et par là, vous imprimeriez à la société elle-même, un mouvement régénérateur exclusivement chrétien.

Si Dieu me donnait une pareille puissance, mes très-chers frères, quel mal ferais-je à l'humanité? Croyez-vous qu'en répandant, sur ce petit monde qu'on appelle la famille, toutes les lumières de l'Evangile, toutes les vertus que la grâce produit, toute la charité que le Saint-Esprit met dans les cœurs qui sont devenus sa demeure, j'assombrirais le sanctuaire domestique? Croyez-vous que j'y sèmerais la tristesse, la monotonie, l'ennui, le dégoût, toutes les angoisses dont il surabonde à l'heure où nous sommes? Comment alors entendriez-vous le développement, le progrès, le perfectionnement moral de la Société? Moins il y a d'orgueil, d'égoïsme, de sensualisme, de vices dans l'âme d'un individu, dans le sein d'une famille, dans les membres d'une société, plus on y trouve de paix, de lumières, de charité et de vertus; et par conséquent, de joie, de liberté, de perfection, de bonheur et de vie.

Christianisez une famille; faites-y régner Jésus-Christ, le culte de sa divine Mère; affermissez-y l'empire de la vérité, de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes; vous en faites un séjour digne d'être habité par des Anges. Vous en bannissez l'erreur et le mal, la haine et les jalousies, l'oppression et tous les fléaux qui font de la famille un enfer, et qui jettent les sociétés sur l'écueil inévitable de la barbarie et des révolutions.

Une réforme chrétienne de l'éducation de l'enfance est le premier, le plus indispensable besoin de la famille. Nous venons d'en poser les bases, d'en expliquer les principes, d'en déterminer l'objet, le but, les moyens et la mise en œuvre. On ramènerait la société moderne sous les lois de l'Evangile, si on versait aux entrailles de toutes les familles, l'élément régénérateur de la grâce, si on y faisait régner pleinement la vérité, la charité, la vertu et la vie dont le christianisme est la source et dont la mère chrétienne est l'instrument.

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

MISSION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

DANS L'ORDRE DE LA CHARITÉ

LA FEMME CHRÉTIENNE ASSOCIÉE A CET APOSTOLAT

Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem, nec flumina obruent illam. (CANT CANT. VIII, 7.
Toutes les eaux de la mer n'éteindront pas sa charité, et les fleuves ne l'engloutiront pas.

Les interprêtes du Cantique des cantiques ont vu, dans ces paroles inspirées, une prophétie du martyre de la Très-Sainte Vierge au pied de la Croix. Cette divine Mère du Sauveur des hommes est plongée dans un abîme d'amères douleurs, pendant que les bourreaux immolent son Fils et son Dieu. Les flots de la

tribulation débordent sur elle. Un torrent d'angoisse traverse son âme. Sa douleur est immense comme les eaux de la mer (1). Le glaive dont le vieillard Siméon menaçait sa tendresse maternelle transperce son âme. La main d'une justice qui veut être satisfaite, tourne et retourne ce glaive à deux tranchants, dans les entrailles de la douce Mère du divin Rédempteur; et du haut de ce Calvaire, cette Vierge inconsolée dit aux générations rachetées par le sang de son Fils et par ses larmes : « Vous tous qui passez par ce chemin, arrêtez et voyez s'il y a une douleur pareille à la mienne (2). »

Elle entend les cris de fureur, les blasphèmes et les malédictions déicides des ennemis de son Fils ; mais sa charité, plus abondante que leurs iniquités, ne sombrera pas au sein de cette affreuse tempête *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem*. Parfaite imitatrice des vertus de l'Homme-Dieu, la Bienheureuse Vierge accepte, avec amour, son cruel martyre. Elle souscrit, avec une résignation héroïque, aux décrets de l'éternelle justice, et elle veut être de

(1) Magna est velut mare contritio tua. *Thren. II, 13.*

(2) O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte, si est dolor, sicut dolor meus. *Thren. I, 12.*

moitié dans les supplices de l'Agneau sans tache. Calme et soumise, elle n'a pas une plainte, pas une parole amère pour ceux qui crucifient celui qui est la vie et l'amour de son âme. Elle les plaint, elle prie pour eux, elle demande à son bien-aimé de laver leurs forfaits dans le sang qu'il répand pour le salut du monde. *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem, nec flumina obruent illam.*

Ces mêmes paroles, mes très-chers frères, sont une prophétie des luttes, des combats, des tribulations qui attendent l'Eglise sur le chemin des siècles. Depuis le jour où le divin Sauveur disait à ses disciples : « Je vous envoie comme des agneaux parmi les loups (1), » l'Eglise n'a point eu de repos. Depuis Néron jusqu'aux ennemis de la Papauté, jusqu'aux persécuteurs couronnés de ce temps, toujours les loups ont dévoré les agneaux ; toujours l'Eglise a pu dire comme le grand Apôtre : « J'accomplis dans ma chair, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ (2). »

Contre tant d'ennemis, contre des persécuteurs si

(1) Mitto vos sicut agnos inter lupos. *Luc. X, 13.*

(2) Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea. *Coloss. I, 24.*

puissants, si cruellement acharnés à sa ruine, qu'elles ont été les armes de l'Eglise? Qu'a-t-elle fait pour se défendre? Qu'a-t-elle opposé à la haine immortelle de ses persécuteurs? L'Eglise a prié pour ses ennemis. Elle a opposé l'amour à la haine, les bénédictions aux calomnies et aux outrages. Elle s'est vengée par la charité et par le pardon, de tous ceux qui lui ont fait la guerre. *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem.*

Enfin, ces paroles de la sagesse éternelle, prophétisent les gloires, la charité et les sublimes dévouements de la femme chrétienne. Elles nous disent la compassion que les exemples et les bénédictions de la Bienheureuse Mère de l'Homme-Dieu ont versée dans le cœur de la femme régénérée par la grâce.

Depuis plus de dix-huit siècles, la femme catholique a été le refuge de toutes les souffrances, la consolatrice de toutes les misères, la tendre avocate de toutes les âmes désolées, la providence de tous ceux qui mendient et qui pleurent. La charité de la femme chrétienne a inondé la terre.

Le cœur de la Vierge, de l'Epouse, de la Mère, de la veuve, transfiguré par le sang de Jésus-Christ, est devenu un océan de compassion et de miséricorde,

de tendresse et d'amour. *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem.*

La Bienheureuse Mère du divin Rédempteur a élevé son attendrissante compassion à la hauteur des souffrances de l'Homme-Dieu sur la croix.

La femme catholique, par la vertu régénératrice de la grâce, et à l'ombre des exemples de la Très-Sainte Mère de Dieu, a partagé la gloire de ce grand apostolat de charité et de miséricorde. Tel est le sujet que je viens traiter devant vous.

Nous avons essayé de nous faire une idée de la dépravation intellectuelle des nations païennes, au moment où le divin soleil de justice, sortant du sein virginal de Marie, vint éclairer les profondes ténèbres qui couvraient les peuples, et ramena la vérité sur la terre. Mais qui peindra la corruption morale de ces siècles de barbarie savante, dont tant d'aveugles, désirent le retour ?

La compassison, la pitié du cœur ou la miséricorde, avaient subi, au temps des Césars, une perturbation si profonde et si désespérée, qu'il est impossible de mesurer les dimensions du chancre moral qui rongeait les nations païennes. L'égoïsme individuel était monté si haut, qu'une poignée de misérables

dévoraient le monde. Cinquante millions d'esclaves, traités comme des bêtes, avaient peine à suffire aux appétits matériels de ces monstres humains qui écrasaient la terre du poids de leur luxure et de leurs intempérances.

La Rome des Tibère, des Néron, des Caracalla, de tous ces monstres qu'on nommait Césars, présente, pendant plus de trois siècles, le spectacle d'une immense orgie, plus hideuse encore de cruauté, qu'elle n'est dégoûtante de débauche. Les Thermes de Néron, de Titus, de Caracalla, de Dioclétien, le Colysée, tous ces gigantesques débris des luxures de Rome païenne, ne mesuraient qu'imparfaitement la largeur et la profondeur du bourbier moral dans lequel se vautraient les maîtres du Monde (1).

La dégradation morale, au fond de laquelle la femme païenne était descendue, dépasse toute mesure et ne peut s'imaginer. Les dames romaines s'étaient dépouillées de tout sentiment de pitié, de tout instinct d'humaine commisération, à l'école des théâtres et aux jeux sanglants du cirque. Entassées, par milliers, sur les siéges circulaires de ce Colysée, bâti par trois cent mille juifs, après le sac de Jérusalem, les femmes

(1) Sus lota in volutabro luti, *II*, *Petr*. *II*, 22.

romaines, les épouses, les mères, les filles de ces possesseurs abrutis de l'univers, bondissaient de joie et se pâmaient de bonheur, quand les tigres et les léopards déchiraient les entrailles palpitantes des gladiateurs vaincus, ou broyaient les membres délicats des vierges chrétiennes, des femmes, des vieillards, des enfants mêmes, condamnés, pour Jésus-Christ, aux bêtes de l'amphitéâtre.

Mais ce qui surpasse l'étonnement, c'est que ces dames de Rome, la fleur de l'aristocratie des nations, entraient dans des accès de colère et de désespoir, quand les bêtes fauves, lâchées sur ces milliers de victimes humaines, en finissaient trop tôt avec elles, et ne prolongeaient pas les convulsions, les déchirements, les cris de douleur et les tortures des pauvres suppliciés, au gré des insatiables désirs de ces spectatarices ruisselantes d'or, chargées de pierreries et de parfums, près desquelles, les tigres, les panthères et les hyennes étaient presque des agneaux et des brebis.

L'antiquité païenne n'offre pas, dans sa honteuse histoire, une seule institution de bienfaisance, de compassion et d'humaine pitié en faveur des orphelins, des pauvres, des enfants abandonnés, des vieillards et des esclaves.

Que fit la sagesse éternelle, pour ressusciter au sein des nations, la pitié éteinte? Pour détrôner l'égoïsme païen, parvenu à ses derniers excès? Que fallut-il pour créer, au cœur de la femme idolâtre, ces instincts généreux et sublimes, cette intarissable commisération, cette tendresse secourable, ce maternel amour pour toutes les âmes souffrantes, dont la femme catholique est devenue l'inépuisable foyer, sous l'action miséricordieuse de la grâce de l'Esprit-Saint et par la miraculeuse influence du culte régénérateur de la Bienheureuse Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ?

Il fallut, mes très-chers frères, l'incarnation du Fils de Dieu, sa naissance dans une étable, sa crèche, ses langes, son dénûment absolu. Il fallut les larmes, la pauvreté, les longues douleurs de sa Mère divine; de cette Vierge immaculée, associée à toutes les épreuves qui attendent le divin Rédempteur sur le chemin de la vie. Il fallut la vie obscure, la vie laborieuse, la vie souffrante de l'Homme-Dieu et de la Mère de Dieu.

Ecrasé d'humiliations et rassasié d'opprobres, traité comme le dernier des hommes, Jésus monte au Calvaire chargé du gibet sur lequel il veut mourir pour

racheter le monde. Voyez cette tète labourée de souffrances, couronnée d'épines, ruisselante de sang ; ce front déchiré, ces yeux perdus sous les horribles enflures qui couvrent cette face divine adorée par les Anges.

« Nous l'avons vu, s'écrie le prophête Isaïe, et nous n'avons pu le reconnaître (1). Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a plus en lui une place saine (2). »

On cloue l'Homme-Dieu à la potence ignominieuse réservée au supplice des esclaves et des plus grands scélérats. Le gibet s'élève, et du haut de cet autel, l'adorable victime lave dans son sang la race humaine, la nature, l'univers entier. Il pacifie, il réhabilite la terre, le ciel, tous les éléments déchaînés les uns contre les autres par le péché (3).

Mais qui mesurera la hauteur, la profondeur, la largeur de son supplice? Sa nation le répudie, le maudit en le crucifiant. Les pontifes et les prêtres de Jérusalem insultent cet adorable crucifié, au milieu

(1) Vidimus eum et non reputavimus eum. *Isaie. LIII.*

(2) A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas *Id, LIII.*

(3) Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in cœlis, sive quæ in terris sunt. *Coloss, I. 2.*

de ses plus horribles souffrances et sous les yeux de sa divine Mère. Secouant la tête et blasphémant, au pied de l'autel sacré sur lequel s'immole l'auguste victime, on les entend s'écrier : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ; s'il est le Roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui (1). »

« Les voleurs qu'on avait crucifiés avec lui, lui adressaient les mêmes outrages (2). »

Le ciel est de fer sur cette tête divine chargée de tous les crimes et de toutes les expiations. Son Père est sourd aux lamentables gémissements de l'immortelle victime.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? (3) »

Ses disciples épouvantés ont pris la fuite. Il est seul, tout seul sur ce Calvaire de toutes les ignominies et de tous les supplices. Je me trompe, mes très-chers frères, l'Homme-Dieu n'est pas seul. Si la justice

(1) Alios salvos fecit, seipsum non potest salvare; si rex Israel est descendat nunc de cruce et credimus ei. *Matt. XXVII*, *42*.

(2) Idipsum autem ex latrones qui crucifixi erant cum eo improperabant ei. *Matt. XXVII*, *44*.

(3) Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? *Psalm. XXI.*

divine paraît insensible à ses cris, si le ciel s'est durci à l'égal du bronze, sur sa tête adorable ; si la terre et les enfers ont amassé sur lui toutes les haines et toutes les souffrances ; si la main du Souverain Juge tourne et retourne dans son âme le glaive de toutes les expiations et de toutes les vengeances, s'il peut dire à son Père irrité : « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » *Ut quid dereliquisti me?* Il ne pourra pas ajouter, du moins : *Et vous, ô ma Mère, pourquoi m'avez-vous délaissé?*

O amour plus fort que la mort ! O charité plus abondante que toute la malice des hommes et des démons ! La bienheureuse coopératrice du divin Rédempteur enlace, de ses mains maternelles, le gibet auquel son Fils est attaché. Et quel spectacle, mes très-chers frères, s'offre ici, aux yeux de notre foi ! L'Homme-Dieu meurt sur une croix, au milieu du plus exécrable et du plus cruel supplice. Et son auguste Mère, la coadjutrice du nouvel Adam, l'Eve nouvelle debout au pied de la même croix, crucifiée avec son Fils, dans toutes les puissances de son âme, mêle un fleuve de larmes, aux flots de sang qui jaillissent de toutes les plaies de ce Fils adoré ! « Sa Mère était debout auprès de sa croix. »

Mais cette Mère désolée n'est pas seule. Sa pitié maternelle, son intarissable charité s'épanchent sur quelques pieuses femmes qui l'entourent, et qui sont dignes, par leur héroïque dévouement, de partager l'attendrissante compassion de la Mère de toutes les douleurs, de la Reine de tous les martyrs. « Debout près de la croix de Jésus étaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas et Marie-Madeleine (1). »

Un grand mystère s'accomplissait en ce moment, mes très-chers frères, au sommet du Golgotha. La charité infinie du Dieu-Rédempteur et la compassion de la Reine des martyrs, viennent de créer un monde nouveau. Le sang de Jésus-Christ et les larmes de sa divine Mère, viennent d'enfanter tous les miracles de dévouement, de pitié compatissante, d'oubli de soi-même, d'immolation et de sacrifice qui descendront, jusqu'à la fin des siècles, sur les générations consolées.

L'Homme-Dieu, chargé de tous les crimes du monde, paye à la justice divine la dette de toutes les âmes. « Il a été blessé, s'écrie le prophète Isaïe, à cause

(1) Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus, Maria Cleophæ et Maria Magdelene. *Joan. XIX, 25.*

de nos iniquités ; il a été moulu, à cause de nos forfaits (1). »

Crucifié dans sa chair, par les clous du Calvaire, transpercé dans son âme, par les blasphèmes déicides des Scribes et des Pharisiens, des grands d'Israël et des Princes des Prêtres, on entend l'Homme-Dieu demander à son Père pourquoi il l'a abandonné. *Ut quid dereliquisti me?* Mais sa divine Mère l'assiste. Elle se tient debout au pied de sa croix, elle pleure, elle souffre avec lui. Elle s'immole sur le même autel. Elle est de moitié dans son douloureux sacrifice. La même flamme consume ces deux grandes victimes. *Stabat juxta crucem Mater ejus.* Mais la compassion qui attache cette Mère de douleur au bois du sacrifice, qui la tient collée aux plaies sanglantes de son amour crucifié, a passé dans le cœur de deux femmes sublimes. Marie-Madeleine et Marie, femme de Cléophas, pleurent, avec l'auguste Mère de Dieu, sur les pieds du Sauveur. « Debout près de la croix de Jésus étaient sa Mère et la sœur de sa Mère, Marie, femme de Cléophas et Marie-Madeleine, » *Stabant*

(1) Vulneraius est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. *Isaie. LIII.*

juxta crucem Mater ejus, et soror matris ejus, Maria Cleophæ et Maria-Magdalene.

Nous disions, mes très-chers frères, que, sous l'empire de l'égoïsme païen, toute pitié et toute commisération s'étaient enfui du cœur de l'homme, et surtout, du cœur de la femme. Pendant ces siècles d'une savante barbarie, les deux tiers de la race humaine, traînaient les chaînes de la plus dure, de la plus honteuse servitude. Au fond de cet enfer de l'esclavage antique, on n'entendait que des gémissements, que des cris de douleur; que des grincements de dents qei se confondaient avec les coups de fouet qui labouraient les chairs de ces pauvres esclaves.

Or, l'Homme-Dieu, du haut de la potence des esclaves à laquelle il est crucifié; du haut de cette croix maudite, mais que son sang glorifie, dont il fait le signe et l'étendard de l'affranchissement et du salut du monde, l'Homme-Dieu, verse dans le cœur de sa divine Mère, un océan d'amour, pour ces malheureux enfants d'Eve devenus le rebut de la terre; pour tous ces pauvres délaissés, que personne ne plaint, dont personne n'a pitié, sur qui personne ne pleure; et des entrailles de celle qui est à la fois Mère de Dieu et Mère des hommes, ces flots d'amour, cette fontaine

intarissable de miséricorde, ce fleuve de compassion, descendent dans le cœur de la femme chrétienne.

A dater de ce moment suprême, tout change sur cette terre, arrosée par le sang d'un Dieu, et par les larmes de son auguste Mère. Le cœur de la femme, transformé, élargi, dilaté sans mesure, ne laissera plus de douleur sans compassion, plus de larmes sans pitié, plus de plaies sans une inventive charité pour les guérir, plus de maux sans une main miséricordieuse pour les soulager.

Au pied de toutes les croix humaines, autour du grabat de tous les pauvres, de tous les prisonniers, de tous les vieillards sans soutien, il y aura toujours une femme compatissante ; une mère, une sœur, s'oubliant elle-même, pour verser la résignation, le calme de l'espérance, l'invincible patience, dans les âmes ulcérées par la douleur ou flétries par les maux dont cette vie est pleine. Ces trois femmes que l'amour attache à la croix du divin Sauveur, sont les trois premières sœurs de charité qui pleurent sur les souffrances du Fils de l'homme, qui compatissent à ses maux, étanchent ses larmes et son sang, pansent ses blessures, pleurent et prient avec lui ; usent leur vie à son service et sont toujours prêtes à mourir

pour adoucir ses épreuves. *Stabant juxta crucem Jesu Mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophæ et Maria-Magdalene.*

Et remarquez, mes très-chers frères, quelle prodigieuse révolution s'opère, par la grâce, par le sang, par les plaies de l'Homme-Dieu, par les larmes de sa divine Mère, et par l'inventive compassion de la femme régénérée. Les esclaves, les petits, les pauvres, les enfants, les vieillards, la femme surtout, sont tombés si bas, dans le mépris des cruels oppresseurs de la terre, qu'il n'y a point de terme, dans aucune langue, pour exprimer leur avilissement, leur dégradation et leurs misères.

Or, le divin Sauveur, moulu de blessures, déchiré par les fouets du Prétoire, écrasé, par les tortures du Calvaire, a pris sur lui l'immense fardeau qui les accable. Ce sont eux dont l'auguste victime reproduit dans sa passion et sur sa croix, les délaissements, les ignominies et les souffrances. Les fouets, les crachats, les traitements les plus barbares, le supplice du gibet hideux de la croix, étaient devenus le pain quotidien des esclaves du paganisme. Le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme, est traité comme eux. Il souffre tout ce qu'ils ont souffert. Il est flagellé comme

eux, conspué, avili, martyrisé comme eux. « Il a pris, dit l'Apôtre, la forme de l'esclave (1). » Les coups dont on l'accable, n'ont pas laissé dans sa chair adorable, une place qui ne soit devenue une meurtrissure livide, qui ne soit marquée des stigmates de la douleur. Eh bien! c'est par là, qu'il consacre, qu'il sanctifie les souffrances des pauvres, des esclaves, de tous les malheureux qui sont dans les pleurs. C'est par là, qu'il leur ouvre le ciel de la gloire, qu'il fait de tous ces délaissés, de toute cette plèbe avilie, la sainte aristocratie du Calvaire.

Et ces femmes si profondément méprisées par le paganisme ; ces femmes traînées dans la honte et noyées dans l'ignominie, savez-vous ce qu'il en fait? Il en fait les imitatrices de sa divine Mère, les rédemptrices de l'humanité, la providence vivante des pauvres ; il leur donne le monopole des larmes, de la pitié, de la miséricorde, du soulagement de toutes les douleurs et de toutes les misères. Il les revêt de ses entrailles ; il jette sur elles le manteau de sa charité ; il étend sur leur tête le voile de son auguste Mère. *Stabant juxta crucem Mater ejus, et soror matris ejus. Maria Cleophæ et Maria Magdalene.*

(1) Formam servi accipiens. *Philip.*

Et voyez si, depuis dix-huit siècles, la femme chrétienne a été infidèle à sa sublime mission. Imaginez un genre de dévouement, une bonne œuvre, un sacrifice, un miracle de tendresse et de miséricorde, qui aient échappé à la savante compassion de la femme transformée sur le Calvaire.

Le monde païen n'eut jamais l'idée d'un hospice; jamais il ne lui vint à la pensée de bâtir des palais, pour y recueillir les pauvres, les enfants délaissés, les vieillards, les infirmes, les esclaves, les orphelins abandonnés. Comptez, si vous le pouvez, les splendides hôpitaux dont le monde chrétien s'est couvert, au souffle de la compassion et de la miséricorde descendues du Golgotha.

Avez-vous pénétré le sens mystérieux et profondément catholique que les hôpitaux portaient au moyen âge? Dans ces siècles de ténèbres et de barbarie, comme les appellent les docteurs du jour, dans ces âges d'ignorance et d'abrutissement, on donnait aux hôpitaux le nom *d'Hôtel-Dieu*. L'Hôtel-Dieu, c'est-à-dire, le palais où sont reçus, logés, soignés, servis soulagés, guéris, les frères, les amis, les membres souffrants de Jésus-Christ.

Les pauvres, les malades, les vieillards, tous ces

êtres chargés de douleurs et de misère, sont, en effet, la portion la plus belle et la plus noble du corps mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce sont eux qu'il appelle quand il dit : « Venez à moi, vous tous qui ployez sous le travail, et je vous ranimerai (1). »

Les siècles de foi comprenaient ces choses ; et voilà pourquoi au sein des grandes cités de la vieille Europe, la cathédrale et le palais des Evêques, le palais des Princes, le Palais de Justice et l'*Hôtel-Dieu*, n'étaient presque jamais séparés. Ces monuments sur lesquels s'épanouissaient toutes les richesses de de l'art, toutes les magnificences de l'architecture s'attiraient l'un l'autre. En sortant de la cathédrale après y avoir adoré Jésus-Christ sous les voiles de nos divins mystères, les Pontifes et les rois, les prêtres et les fidèles le retrouvaient et l'adoraient encore dans ses membres souffrants, recueillis dans les salles grandioses et sous les riches lambris du palais des pauvres ou de l'Hôtel-Dieu.

Nos religieux ancêtres en visitant les capitales de l'Europe chrétienne, n'allaient pas y chercher des

(1) Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vòs. *Matt. XI, 28*.

théâtres païens, des palais étincelants de richesses, bâtis, par des adorateurs avilis, à la gloire des actrices et des Aspasies ; des temples construits en l'honneur de Plutus, des monuments profanes chargés de statues indécentes; des obélisques et des trophées élevés à la force, à l'ambition, à tous ces oppresseurs des nations qui, selon la pensée de l'Esprit-Saint « mangent les peuples comme un morceau de pain (1) ».

Le nom *d'Hôtel-Dieu* donné aux hospices par l'instinct catholique ou plutôt par l'inspiration de l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, leur est d'autant plus justement acquis, qu'ils sont habités non-seulement par les frères adoptifs d'un Dieu, mais parce que l'œil ravi y rencontre ces vierges admirables, ces épouses de Jésus-Christ, ces sœurs de charité, que la compassion de Marie au pied de la croix, a vouées et enchaînées pour jamais au service, au soulagement et à l'amour de son divin Fils dans les pauvres.

Que serait-ce, en effet, qu'un *Hôtel-Dieu* sans les sœurs de charité? sans ces anges de la terre qui servent les pauvres, les malades, les vieillards décrépits,

(1) Plebem meam sicut panem manducaverunt. *Psalm.*

avec un dévouement que les Anges admirent du haut du Ciel ; avec cette charité empressée et respectueuse que les princes et les rois de la terre n'obtinrent jamais des courtisans qu'ils avaient comblés de leurs faveurs.

Héritières de la compassion de la Reine de toutes les douleurs, et de l'amour dévoué des saintes femmes au pied de la croix, ces vierges sublimes qui vont s'ensevelir toutes vivantes dans nos hôpitaux, trouvent dans ces salles lugubres, dans ce séjour de la souffrance, sur ces lits de douleurs, les membres précieux du divin Roi des pauvres. Elles y retrouvent ses plaies, ses cruelles meurtrissures et son calvaire. *Stabant juxta crucem Mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophæ, et Maria Magdelene.*

Le protestantisme épouvanté du vide que la charité, fille de la foi catholique, a laissé dans son sein, en disparaissant, n'a t-il pas essayé de créer de nos jours, sous le nom prétentieux de *diaconnesses*, une contrefaçon de nos sœurs hospitalières ? Comme si une pareille création pouvait germer dans le sol stérile et maudit de l'hérésie ! Comme si l'héroïsme surnaturel devenu si familier à nos sœurs de charité, à nos vierges sublimes, à la femme transfigurée par la grâce

à l'ombre de la croix et au banquet Eucharistique, pouvait naître dans les régions glacées du rationalisme protestant !

Pour s'élever à l'apostolat miraculeux de nos sœurs hospitalières, il faut aller puiser dans les divins sacrements, à la table eucharistique surtout, à l'ombre des autels et des bénédictions de la glorieuse Reine des martyrs, l'amour de Jésus-Christ dans les pauvres. Il faut y puiser ces lumières divines, ces contemplations surnaturelles qui laissent apercevoir dans les pauvres, dans toutes ces multitudes d'infirmes, d'enfants abandonnés, d'orphelins sans appui, de vieillards brisés de souffrance, la vivante image de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa passion, et sur le lit de douleur où il daigna mourir pour nous. Or, le protestantisme en perdant la foi, a perdu toutes les clartés divines, toutes les lumières, toutes les inspirations du monde surnaturel. Une philantropie égoïste, toute hérissée des calculs de la prudence de la chair, a remplacé, au sein du protestantisme, la charité de Jésus-Christ.

Etes-vous entrés, mes très-chers frères, dans un hospice d'incurables ? Avez-vous contemplé avec un frémissement douloureux, ces êtres humains mutilés,

couverts d'ulcères, chargés de plaies livides et inguérissables? Etes-vous allé respirer l'air infect et les miasmes fétides qui s'élèvent de ces lits de douleur, sur lesquels sont étendus des malheureux qui ne doivent qu'à des infirmités sans remède le droit d'être reçus dans ces tristes asiles? Sur la porte de cet enfer de la souffrance, vous trouverez l'inscription que le poète chrétien avait lue sur la porte de l'enfer des réprouvés : « Ici l'espérance n'a point de demeure. »

Or, savez-vous ce que la grâce de Jésus-Christ a fait pour changer ces régions de deuil et de désespoir en un sanctuaire de vertus héroïques, de dévouements sublimes, en un séjour d'espérance, de consolation, de joie et de paix?

L'inventive charité du divin Roi des pauvres et l'attendrissante compassion de Marie au pied de la croix, ont enchaîné au service de ces pauvres incurables les sœurs hospitalières, les filles de Saint-Joseph, de Saint-Charles, de Saint-Vincent-de-Paul; ces vierges généreuses, en un mot, qui se jouent avec les sacrifices, et que les actes les plus merveilleux de la miséricorde trouvent toujours supérieures aux répugnances les plus insurmontables de la nature.

Demandez à ces admirables servantes des pauvres

incurables, quelle est la secrète vertu qui les retient dans ces lieux si révoltants pour la délicatesse mondaine, et elles vous diront qu'elles retrouvent, sur ce calvaire des douleurs sans remèdes, l'image la plus fidèle, le tableau le plus vrai de Jésus chargé de plaies, de Jésus moulu de souffrances, de Jésus écrasé de meurtrissures. Elles vous diront, que dans ces corps mutilés et qui tombent pièce à pièce, l'œil de leur âme découvre les membres les plus précieux de Jésus-Christ, de cet homme de douleur « qui a vraiment porté toutes nos langueurs, qui a ployé sous le faix accablant de toutes nos souffrances (1). »

Transportez-vous, mes très-chers frères, dans ces hospices d'aliénés que le rationalisme protestant et le doute philosophique, que l'apostasie et l'indifférence, que les crimes de la pensée et les excès de tout genre, ont multipliés, en Europe, d'une manière si effrayante. Là, vous trouverez réunis pèle-mèle, l'homme de lettres et l'idiot, le riche capitaliste et le simple ouvrier, l'industriel et l'artiste, le chef d'atelier et l'artisan. Vous trouverez sur ces fronts abjects et dégradés l'extinction totale du sens moral. Vous verrez des êtres

(1) Vere langores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit. *Isaie LIII, 4.*

humains descendus, par l'aliénation mentale, au-dessous de la bête. L'un de ces malheureux vous dira qu'il est issu du soleil ; celui-ci qu'il est Dieu ; cet autre qu'on lui a ravi un trône ; qu'il descend d'Alexandre, de César, de Napoléon. En prêtant l'oreille aux cris discordants, aux paroles incohérentes que ces infortunés font entendre, vous sentirez votre âme se remplir de tristesse et de honte, d'humiliation et de douleur pour ces inénarrables misères de notre nature déchue.

Mais voulez-vous voir jusqu'où peut s'élever la charité descendue des plaies du divin Sauveur ; jusqu'où peut aller cette sainte folie de l'amour venu du Calvaire, contemplez ces vierges angéliques, qui, à la fleur de l'âge et riches quelquefois de tous les dons de la nature et de la grâce, viennent se faire les servantes de ces malheureux, sur le front desquels le cachet de l'intelligence et de la raison ne se trouvent plus. Contemplez-les, usant leur vie à prodiguer à ces aliénés de tout âge, de toute condition, de tout état, des soins que la sœur la plus dévouée, que la mère la plus tendre, que l'épouse la plus oublieuse d'elle-même, auraient peine à donner à ceux qui leur seraient unis par les liens les plus étroits de la nature.

Les sœurs de charité qui passent leur vie dans ces hôpitaux où sont recueillis les infirmes, les vieillards, les incurables, trouvent dans la résignation chrétienne de ces pauvres malades et dans les sentiments dont ils sont pénétrés pour ceux qui les servent, une sorte de compensation et de récompense. Mais quels témoignages de sympathie, quels signes de gratitude et de reconnaissance voulez-vous qu'attendent de ces aliénés, les vierges sublimes qui s'immolent tout entières et à toute heure, pour des infortunés qui ne peuvent pas même se faire une idée de l'héroïque dévouement, et de la miraculeuse charité dont ils sont l'objet?

Vous demanderez peut-être, mes très-chers frères, ce qui soutient ces vierges généreuses dans ce prodigieux combat de la grâce contre la nature? Je vais vous le dire : Ces aliénés reproduisent un grand mystère aux yeux éblouis des vierges sacrées, qui vivent et meurent pour eux. Ils reproduisent le mystère divin que saint Paul appelle « la folie de la croix (1). »

« Nous prêchons, nous, disait ce sublime Apôtre, le Christ crucifié, aux Juifs scandale, et aux Grecs

(1) Verbum crucis pereuntibus quidem stultitia est. *I Cor. I, 18.*

folie; mais aux appelés, Juifs et Grecs, la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu. »

« Parce que, ajoute le même Apôtre, ce qui est folie en Dieu, est plus sage que toute la sagesse des hommes, et ce qui est faiblesse en Dieu, est plus fort que toute la force des hommes (1). »

Une folie d'amour, une démence toute divine, s'il est permis de parler ainsi, explique seule, les mystères, trois fois divins, d'un Dieu qui se fait homme, d'un Dieu qui prend une Mère parmi les filles des hommes, d'un Dieu qui se fait égorger comme un agneau sur l'autel du Calvaire, d'un Dieu qui vit et meurt pour l'homme. *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.*

Les malheureux qui ont perdu l'intelligence et la raison, reproduisent, aux yeux de nos vierges, le grand mystère des divines folies de la charité de Jésus-Christ.

Or, qu'y a-t-il d'étonnant, si les épouses d'un Dieu qui naquit dans une étable, qui mourut sur un gibet, qui daigne habiter, nuit et jour, dans nos saints tabernacles, se trouvent heureuses de pouvoir s'im-

(1) Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus, et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus. *I Cor. I, 25.*

moler elles-mêmes, par un excès d'amour, par une sorte de folie sublime, pour ces malheureux que le protestantisme et l'incrédulité, que les vices rafinés de la société moderne, et trop souvent l'action des démons, ont attachés de nos jours, et en si grand nombre, au gibet ignominieux de l'aliénation mentale.

En s'élevant au miracle d'un pareil dévouement, ces vierges admirables accomplissent à la lettre, le conseil de saint Paul : « Si quelqu'un d'entre vous veut être sage qu'il se fasse fou (1). »

Le chrétien qui se familiarise, par la grâce de l'Esprit-Saint, avec tout ce qu'il y a de plus repoussant, de plus insensé, de plus crucifiant pour la sagesse humaine, pour la raison humaine, pour la délicatesse humaine, ce chrétien, disons-nous, passe aux yeux du monde, pour un homme atteint de démence et de folie. *Si quis ex vobis vult esse sapiens stultus fiat.*

Voulez-vous connaître, mes frères bien-aimés, une autre merveille de compassion et de miséricorde capable de déconcerter toute la sagesse humaine, pé-

(1) Siquis ex vobis vult esse sapiens stultus fiat. *I, Cor. III, 18.*

nétrez dans ces prisons cellulaires, dans ces maisons centrales que les crimes de notre société moderne multiplient, d'une manière qui épouvante, malgré tous les perfectionnements, malgré tous les progrès dont elle est si fière.

Quelle est donc la puissance mystérieuse qui a inspiré aux filles de Saint-Joseph et de Saint-Charles, de Saint-François-de-Sales et de Saint-Vincent-de-Paul, la vocation et l'attrait de se faire elles-mêmes prisonnières? D'aller habiter elles-mêmes, au milieu de ces êtres dégradés et coupables qui sont devenus l'écume et la honte de la société? Cette vocation leur est donnée par celui « qui étant dans la forme de Dieu, comme le dit saint Paul, et qui pouvant, sans rapine et sans usurpation, se dire l'égal de Dieu, a pris la forme d'un esclave (1), » pour nous affranchir de l'esclavage honteux du péché, pour briser nos chaînes, pour nous arracher des prisons et des catacombes de la déchéance et nous transporter dans le royaume de la vraie lumière et de la véritable liberté des enfants de Dieu.

(1) Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est se esse æqualem Dei, sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens. *Philipp. II, 6.*

Interrogez ces saintes et héroïques servantes des voleurs, des empoisonneuses, de ces femmes noires de crimes que la justice humaine jette dans les prisons de l'Etat ; et elles vous diront combien la grâce de Jésus-Christ qui les a attachées au service de ces malheureuses, de ces viles créatures, est puissante pour les transfigurer, pour les convertir, pour changer les loups et les tigres en agneaux, les hyènes et les vipères en colombes.

Les sœurs de la sagesse se sont chargées de la régénération morale et chrétienne des forçats, dans les bagnes de Brest, de Toulon et de Rochefort. Elles se sont faites leurs infirmières. Elles sont devenues leurs mères et leurs sœurs, leurs consolatrices et leur providence.

Il faut voir, par quelle miraculeuse puissance, par quelles inventions, ces savantes ouvrières de la charité de Jésus-Christ, parviennent à faire germer le repentir dans l'âme des forçats ! Comment elles ressuscitent au fond de leurs cœurs endurcis le sentiment du devoir et de la vertu ! Telle est, mes frères, l'empire de la candeur virginale, de l'inaltérable mansuétude, de l'inventive miséricorde des sœurs de la sagesse, qu'après avoir passé de longues années au

service de ces hommes de sang, de ces monstres à face humaine, elles finissent par avouer, à la gloire de Jésus-Christ qui vit en elles, qu'elles n'eurent jamais besoin, pendant le long et pénible ministère qu'elles remplissaient, d'invoquer contre ces malheureux forçats, les moyens de répression si terribles et si prompts, qui forment le code pénal de ces lugubres demeures.

Que d'hommes pervers ont retrouvé à l'ombre de cet apostolat sublime des sœurs de la sagesse, l'extinction des haines qu'ils nourrissaient contre la société ! Que de scélérats convertis par la charité toute puissante de ces anges de la terre ont pu, au moment de leur mort, demander le ciel à ces virginales médiatrices et recueillir, de leur bouche sacrée, la parole d'éternelle miséricorde que l'Homme-Dieu laissa tomber, du haut de sa croix, sur le larron pénitent : « Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis (1).»

Les gouvernements modernes, dans l'espoir d'échapper aux conspirations et à l'anarchie, dont nos sociétés mourantes sont si fréquemment le théâtre, se sont vus forcés de jeter les perturbateurs de l'ordre et les artisans des révolutions, non plus dans les ba-

(1) Hodie mecum eris in paradiso. *Luc. XXIII. 43.*

gnes nationaux, mais au fond des colonies pénitentiaires établies aux extrémités de la terre, dans les déserts homicides du Nouveau-Monde.

Or, mes très-chers frères, les navires qui emportent ces malheureux loin de leur patrie, au-delà des mers, sous des climats de fer et de feu, emmènent encore avec ces ennemis de la paix, avec ces semeurs de séditions, des prêtres de Jésus-Christ et des sœurs hospitalières. Ces prêtres, ces sœurs de charité, à qui l'amour du divin Rédempteur impose la mission de s'expatrier, de s'exiler, vont se mettre au service de ces agitateurs désarmés, de ces conspirateurs vaincus.

Mais à quel héroïsme de charité et de vertu ne faut-il pas que ces anges de la miséricorde s'élèvent, pour aller vivre et mourir dans ces colonies lointaines et redoutées ?

De quelle indomptable énergie, de quelle invincible patience n'auront-elles pas besoin, pour pouvoir travailler avec succès, à la régénération surnaturelle et chrétienne de ces hommes que le désespoir accable ; et qui trop souvent, hélas ! pourraient demander compte, à ceux qui les ont relégués dans cet enfer des colonies pénitentiaires, des doctrines de révolte, d'anarchie et d'impiété qui les ont perdus ?

De ces doctrines et de ces principes, dont les gouvernements modernes autorisent la diffusion dans les journaux, dans les livres, dans les sociétés secrètes, dans les souterrains des loges maçoniques, au fond desquels se préparent les conspirations, et d'où sortent les bouleversements sociaux, les attentats régicides, les calamités et les ruines.

L'apôtre saint Paul, mes très-chers frères, célébrant les gloires de la charité de Jésus-Christ, exalte son impérissable durée. « La charité, s'écrie ce brûlant Apôtre ne s'éteint jamais. » *Caritas numquam excidit* (1). Dix-huit siècles prouvent, en effet, que la charité n'a pas cessé d'étonner le monde, par des créations nouvelles, par des prodiges toujours renaissants de zèle, de sacrifices sublimes, de dévouements surnaturels, d'héroïque abnégation.

Notre adorable Sauveur a prédit, il est vrai, qu'à la fin des siècles, « la charité se refroidirait dans un grand nombre. » *Caritas refrigescet multorum* (2).

Mais il n'a pas dit que cette divine charité qu'il avait apportée sur la terre, qu'il avait allumée dans les âmes, par l'effusion de son divin esprit, ferait un

(1) I, Cor. XIII, 8.
(2) Matt. XXIV, 12.

naufrage irrémédiable et universel. Il n'a pas dit, que le feu sacré de son amour disparaîtrait de ce monde submergé dans un affreux déluge d'iniquités et d'égoïsme. La charité se refroidira dans un grand nombre. *Caritas refrigescet multorum*. Parce que à la fin des temps, on verra un grand nombre de chrétiens, pervertis par des doctrines d'impiété, faire naufrage dans la foi. Mais en face de ces naufrages si multipliés et si lamentables, en face de ces apostasies des gouvernements et des nations, en face de ces refroidissements immenses de la charité et de ces conquêtes scandaleuses et de l'égoïsme païen, le monde étonné, verra des miracles nouveaux de charité et de miséricorde.

Nous venons de vous faire contempler nos congrégations de vierges devenues les instruments de tous les prodiges de charité, dans les hôpitaux et dans les maisons d'aliénés, dans les hospices d'incurables et dans les prisons, dans les bagnes et dans les colonies pénitentiaires. Mais combien d'autres merveilles de ce genre, le siècle que nous traversons, n'offre-t-il pas à l'admiration des Anges et des hommes ! Ainsi, mes très-chers frères, qui de vous n'a été remué jusqu'au fond de l'âme, attendri jusqu'aux larmes à la

vue de l'héroïque charité dont les *Petites-Sœurs des Pauvres* donnent au monde l'éblouissant spectacle? Ces vierges, l'une des gloires du XIXe siècle, se sont imposé un genre de dévouement qui implique, dans son exercice pratique et quotidien, un miracle perpétuel de la foi la plus vive, de l'abandon le plus complet aux soins maternels de la Providence, du renoncement le plus absolu à soi-même, du mépris le plus surnaturel de tous les calculs de la prudence et de la sagesse humaine.

L'œuvre des Petites-Sœurs des Pauvres est une sorte de défi sublime et permanent, jeté à la divine Providence. Cette œuvre admirable est le commentaire le plus beau qui ait encore été fait de cette divine promesse de notre adorable Sauveur à ses Apôtres :

« Ayez la foi. »

« En vérité, je vous le dis, quiconque dira à cette » montagne lève-toi, et te jette dans la mer, et n'hé- » sitera point dans son cœur, mais croira que tout » ce qu'il a dit doit se faire, il se fera en effet. »

« C'est pourquoi, je vous le dis, quoi que ce soit » que vous demandiez dans la prière, croyez que » vous l'obtiendrez et il vous sera donné. »

Il y a à peine vingt-cinq ans, mes très-chers frères, qu'un pauvre prêtre et une pauvre fille de village se sont rencontrés, sur cette terre que l'égoïsme dévore. La foi, qui transporte les montagnes, avait germé dans leur âme. Or, cette foi leur a donné une famille de deux mille vierges devenues, elles-mêmes, les sœurs hospitalières, les consolatrices, les servantes dévouées, la Providence quotidienne de vingt mille vieillards, chargés d'infirmités, labourés de souffrance et de misère, au sein de toutes nos villes sensuelles.

Ce pauvre prêtre et cette vierge sublime, ont dit à ces deux mille vierges : Levez-vous, et vous jetez au milieu de cette grande mer qu'on appelle le monde. Allez dans ces cités, que le luxe de toutes les jouissances et que le luxe de toutes les misères écrasent à la fois. Fixez-y votre demeure. Vous y vivrez comme des Anges. Le feu des passions qui les brûle n'effleurera ni votre voile, ni votre robe de bure. Vous ne posséderez ni or, ni argent, ni rien des choses de ce monde. Vous bâtirez avec votre foi et avec votre charité, au sein de ces villes opulentes, des palais spacieux pour y loger, pour y nourrir, pour y servir avec un amour de mère, tous les vieillards de l'un et de l'autre sexe demeurés sans asile, sans ressource,

sans vêtements, sans consolation et quelquefois sans pain.

Ces pauvres vieillards, tous ces délaissés de la terre, que les hospices ne peuvent recueillir et qui ne trouvent plus dans la piété filiale qui s'éteint, les soins et les choses indispensables à la vie, vous les adopterez, vous les aimerez comme s'ils étaient vos pères, vos frères et vos enfants.

Les sages de la terre ont interdit la mendicité ! Ils ont fait un délit et presque un crime de la pauvreté, de la faim, de toutes ces choses que Notre-Seigneur Jésus-Christ a divinisées dans sa personne adorable, qu'il a consacrées et glorifiées depuis la crèche de l'étable de Bethléhem, jusqu'à la croix du Calvaire. Les politiques et les sages ont emprisonné les pauvres dans leurs dépôts de mendicité. Espérant donner un démenti à la vérité même, ils ont dit : Il n'y aura plus de pauvres, plus de mendiants : la mendicité est éteinte... Or, il n'en sera rien. Epouses du divin Roi des pauvres, imitatrices fidèles de « Celui qui étant riche s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous devinsions riches. » Vous mendierez pour ceux à qui la mendicité est interdite. Vous prendrez la place de ces vieillards décrépits que le sensualisme païen

de ce temps repousse, dont il ne veut voir ni les plaies saignantes, ni les haillons déchirés. On vous verra, la besace sur l'épaule ou à la suite d'un pauvre petit char de provision traîné par un âne, parcourir les rues de la capitale, aller frapper aux portes des palais des princes et des demeures splendides des heureux de la terre ; vous irez mendier dans les halles et les marchés, à l'entrée des casernes et des collèges, des hôtelleries et des cafés, partout enfin où l'ange du Seigneur conduira vos pas.

Riches de modestie, vous répandrez partout un parfum d'humilité, de candeur et d'innocence. Vous ressusciterez dans toutes les âmes quelque étincelle du feu sacré de la charité de Jésus-Christ. Abeilles intelligentes et miséricordieuses, vous apporterez tous les jours, l'abondance dans ces ruches saintes construites par vos mains, dans ces alvéoles de la charité, dans lesquelles, votre tendresse maternelle à déposé ces pauvres vieillards redevenus, par votre foi convertissante et par votre incomparable charité, les enfants de la grâce, les frères de Jésus-Christ et les héritiers du royaume des Cieux.

Je veux maintenant, mes très-chers frères, fixer vos regards sur une de ces créations surnaturelles que

le Saint-Esprit semble avoir réservée au siècle qui a eu le bonheur et la gloire d'être témoin des manifestations suprêmes, ici-bas, du culte de la Bienheureuse Mère de Dieu, par le décret dogmatique de l'Immaculée Conception. Je veux parler, de la Vierge transformée en ouvrière de l'Evangile, en missionnaire, en apôtre, au sein de ces nations lointaines, que l'idolâtrie couvre de ses épaisses ténèbres et dont les démons se jouent avec une malice vraiment infernale.

Que des prêtres, que des hommes saintement enflammés du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, aillent arroser de leurs sueurs et souvent de leur sang « les nations assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, » c'est là, sans doute, une œuvre admirable.

Mais que de jeunes vierges que leur candeur et leur modestie semblent condamner à une vie de silence, de recueillement et de retraite ; que des femmes timides, frêles et délicates, quittent sans faiblesse un père, une mère, des parents et des proches qu'elles ne reverront jamais, pour aller arracher la femme idolâtre à l'oppression de toutes les servitudes et de toutes les hontes, c'est là, mes très-chers frères,

un de ces miracles de zèle et d'amour qui prouvent, jusqu'à l'évidence, que la charité de Jésus-Christ cache dans ses trésors inépuisables des inventions toujours nouvelles et des prodiges de dévouement toujours plus dignes des étonnements de la terre.

L'apostolat du zèle et de la foi exercé au sein des nations infidèles, par les vierges du dix-neuvième siècle, la passion du salut des âmes et la fièvre divine de l'expansion du royaume de Jésus-Christ, communiquées aux êtres les plus faibles par nature, prouvent que l'heure des grandes miséricordes a sonné, pour les peuples plongés dans le culte abrutissant des idoles, c'est-à-dire des démons.

La glorieuse réformatrice du Carmel, consumée de cette soif du salut des âmes, se mourait de douleur, il y a trois siècles, en voyant la vigne de Jésus-Christ, ravagée, dévastée, mise en pièces par le sanglier du schisme et de l'hérésie. La vue de ces centaines de millions d'âmes que les démons tenaient enchaînées aux pieds des idoles les plus infâmes, la jetait dans une désolation inexprimable, lui arrachait des cris de douleur et lui faisait répandre des fleuves de larmes.

Dans l'impossibilité où elle se voyait de pouvoir travailler elle-même, par un apostolat direct, effec-

tif et vivant, au salut de ces pauvres âmes rachetées du sang de son céleste époux et entraînées par les esprits de malice au fond des enfers, sainte Térèse fit de tous les monastères du Carmel réformé, autant de foyers, autant de fournaises de ce zèle de feu, de cette soif ardente du salut des âmes, de cette passion dévorante qui la consumait elle-même, pour la dilatation du royaume de Jésus-Christ.

Voyons comment la séraphique Tèrèse s'y prit, pour faire de chacune de ses compagnes et de ses filles, autant d'âmes apostoliques, consumées comme elle, du zèle de la gloire de Dieu et du salut des peuples. Ecoutons la sublime vierge d'Avila, nous initiant elle-même, aux secrets de son âme d'apôtre, et nous faisant connaître à quels signes elle voulait que toutes les vierges du Carmel fussent marquées. Et comprenons par là, quels biens immenses sont cachés, pour le salut et la régénération du monde, dans ces ordres contemplatifs, objet de tant de mépris et de tant de sarcasmes, de la part des suppôts de l'Enfer et de tous les ennemis de l'Eglise de Jésus-Christ.

« Après la fondation de saint Joseph-d'Avila (1), je

(1) Le monastère de Saint-Joseph-d'Avila fut le premier monastère de la réforme séraphique de sainte Térèse. Saint-Jo-

demeurai, dit sainte Térèse, cinq années dans ce monastère. Autant que je puis en juger maintenant, ce seront les plus tranquilles de ma vie. Durant cet intervalle nous reçûmes un certain nombre de demoiselles qui triomphèrent généreusement du siècle. A l'éclat et à la recherche de leurs parures, ont eut dit que le monde devait les retenir captives sous ses lois. Mais le divin Maître, se hâtant de les arracher aux vanités d'ici-bas, les conduisit dans sa maison et les dota d'une perfection si élevée, que j'étais confuse de vivre au milieu d'elles. »

« Le nombre de treize religieuses ne tarda pas à être atteint : c'était celui que nous avions résolu de ne point dépasser.

Je ne saurais dire combien il m'était doux de me trouver au milieu de ces âmes si saintes et si pures, dont l'unique soin était de servir et de louer Notre-Seigneur. Cet adorable Maître nous envoyait, sans aucune demande de notre part, le nécessaire pour vivre. Rarement nous eûmes à souffrir de ce côté, et quand

seph-d'Avila fut le berceau de cet Ordre du Carmel, qui, au souffle de sainte Térèse, devait unir les suprêmes splendeurs de la vie contemplative à la Passion saintement divine du zèle le plus brûlant pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

cela arrivait, ces saintes âmes éprouvaient un redoublement de joie. Je ne pouvais me lasser de bénir Notre-Seigneur, en voyant en elles des vertus si sublimes, et en particulier cet oubli des choses de la terre, pour ne s'occuper que de leur céleste époux. Pour moi, quoique j'eusse le gouvernement du monastère, je ne me souviens pas de m'être préoccupée un instant du temporel. J'étais fermement convaincue que Notre-Seigneur ne manquerait point à des épouses fidèles, dont l'unique sollicitude était de lui plaire.

« Quant à l'obéissance, elle fut admirable dans ces servantes de Dieu ; c'est d'elles, je dois le dire, que j'appris la pratique de cette vertu qui m'est si chère; et si j'avais été meilleure, j'aurais pu imiter de plus près leur exemple (1). »

Dans le XXIXe chapitre de sa vie, l'immortelle réformatrice du Carmel, parlant de ces angéliques vierges qui avaient été les premières pierres de l'incomparable édifice dont elle venait de jeter le fondement à Avila, elle dit encore : « Notre-Seigneur accorde ses dons à qui il veut et, j'ajouterais, à qui se dispose le

(1) Livre des fondat. Chap. I.

mieux à les recevoir... J'en vois une preuve admirable dans ces jeunes personnes de qualité qui entrent maintenant dans ce monastère. A peine Notre-Seigneur les a-t-il éclairées de sa lumière et ambrasées des premières étincelles de son amour, que soudain, sans l'ombre de délai, renversant tous les obstacles, elles sont venues se donner tout entières à cet adorable Sauveur. Elevées au-dessus de tout souci du temporel, elles s'enferment pour toujours dans une maison sans revenus ; elles ont méprisé leur vie pour l'amour de ce divin époux dont elles savent qu'elles sont aimées ; elles ont tout abandonné et ne veulent plus avoir de volonté propre ; n'ayant pas même la pensée qu'elles puissent éprouver un moment de déplaisir dans un cloître si austère, elles s'offrent toutes à l'envi en sacrifice pour Dieu. »

« Que je reconnais volontiers , mon divin Maître, l'avantage qu'ont sur moi vos épouses chéries ! Il y a tant d'années que je fais oraison et que vous me comblez de vos grâces, cependant vous n'avez pu encore obtenir de moi ce qu'avec de moindres faveurs, vous avez obtenu de ces âmes généreuses dans l'espace de trois jours. Mais que vous savez admirablement les récompenser de leur fidélité ! Aussi, n'ont

elles point de regret d'avoir tout abandonné pour ne vivre que pour vous (2). »

Revenons au premier chapitre du livre admirable, et trop peu lu, des fondations de sainte Térèse.

« Une misérable comme moi, reprend la sublime réformatrice, vivait donc au milieu de ces anges ; la manière dont je les ai connues ne me permet pas de leur donner un autre nom.

« ... Les grâces dont le Seigneur me favorisait durant ces années étaient très-grandes ; mais demeurant concentrées en moi, elles me paraissaient inutiles. N'ayant pour témoigner à Dieu mon dévouement que mes prières, je ne cessais de les lui offrir. J'exhortais mes compagnes à faire de même. Je cherchais (pesons bien ces paroles qui nous donnent le secret de la glorieuse réformatrice du Carmel), je cherchais à allumer en elles une sainte passion pour le salut des âmes et pour l'accroissement de l'Eglise. Ce feu sacré du zèle brûlait tellement dans le cœur de ces vierges, que tous ceux qui conversaient avec elles, sortaient très-édifiés de leur entretien. Ainsi s'enflammaient mes désirs de travailler à la gloire de Dieu. »

(1) Vie de sainte Térèse. p. 596.

« Il s'était écoulé un peu plus de quatre ans depuis la fondation de Saint-Joseph, lorsqu'un religieux de l'ordre de Saint-François, récemment arrivé des Indes, vint me voir. Il avait les mêmes désirs que moi d'étendre le royaume de Jésus-Christ; mais pour lui, il pouvait en venir aux œuvres, et je lui enviais extrêmement un tel bonheur. Il commença par me raconter combien de millions d'âmes se perdaient faute d'instruction, dans ces contrées lointaines. Après cet entretien particulier, il nous fit à toutes un discours pathétique pour nous porter à la pénitence, ensuite il prit congé de nous. »

« Je demeurai si affligée de la perte de tant d'âmes que je ne pouvais contenir les transports de ma douleur; je m'en allai dans un hermitage, et là, donnant un libre cours à mes larmes, j'élevai vers mon divin Maître de ces cris intimes du cœur, le conjurant de me donner le moyen de gagner quelques âmes à son service, puisque le démon lui en ravissait un si grand nombre; et comme je n'avais pour venir en aide à tant d'infortunés que mes prières, je le suppliais instamment de leur donner quelque valeur. »

« Je portais une sainte envie à ceux qui, possédés

du désir de faire aimer Jésus-Christ, avaient la liberté de se dévouer à une cause si belle, dussent-ils, pour son triomphe, affronter mille fois la mort. Je dois le dire, *cette soif du salut des âmes est l'attrait que Notre-Seigneur m'a donné.* Aussi quand je lis la vie des Saints, le récit des travaux apostoliques de ceux qui ont conquis des adorateurs à Dieu et peuplé le ciel, excite bien plus ma dévotion, mes larmes, mon envie, que le tableau de tous les tourments endurés par les martyrs. Selon moi, Notre-Seigneur met à un plus haut prix une âme que nous lui aurons gagnée par notre industrie, et nos oraisons, aidées de sa miséricorde, que tous les services que nous pouvons lui rendre. »

« Cette peine si pénétrante dont je viens de parler, ne m'abandonnait plus. Un soir, tandis que j'étais en oraison, Notre-Seigneur m'apparut en la manière accoutumée, et me témoignant beaucoup d'amour, il me dit comme pour me consoler : *Attends un peu, ma fille, et tu verras des grandes choses.*

Les grandes choses que sainte Térèse devait voir, c'était la fleur des vierges de la catholique Espagne, rassemblées dans les nombreux monastères de la réforme, s'élevant à la fois, sous l'empire des leçons et

des exemples de ce séraphin de la terre, à l'héroïsme de l'amour divin par la vie contemplative, par le sacrifice le plus complet d'elles-mêmes, et aux ardeurs les plus brûlantes de la soif du salut des âmes par le zèle tout de feu, dont elle fit le caractère distinctif et la loi même du Carmel réformé.

Parlant des bénédictions que Notre-Seigneur se plaisait à répandre sur le monastère de Saint-Joseph-d'Avila, berceau de *ces grandes choses*, dont sainte Térèse devait être l'instrument, cette angélique Vierge s'écrie :

« O miracle de la bonté divine ! Je ne puis me rappeler sans ravissement, le secours si particulier que mon adorable Maître se plaisait à m'accorder pour la fondation de ce petit monastère. Il aime, j'en suis sûre, ce petit coin de terre, il y prend ses divines complaisances, puisque lui-même me dit un jour dans l'oraison : « *Ma fille, cette maison est pour moi un paradis de délices.* » Il a choisi lui-même, on le voit, les âmes qu'il y a attirées. »

Un jour, ajoute la séraphique Térèse, tandis qu'après complies, nous étions toutes en oraison dans le chœur, la Très-Sainte Vierge m'apparut, elle était environnée d'une très-grande gloire, et portait un

manteau blanc sous lequel elle nous abritait toutes. Elle me fit en même temps connaître le haut degré de gloire auquel son divin Fils devait élever les religieuses de cette maison. »

« A mesure que ces petits colombiers de la Vierge commençaient à se peupler, Notre-Seigneur se plaisait à y faire éclater les miracles de sa grâce. Là, de simples femmes, faibles par nature, se montraient héroïques par leur détachement de toutes les choses créées. Elles possédaient cette liberté intérieure, si propre à unir l'âme à son Créateur... Dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions, ces fidèles épouses n'avaient en vue que de plaire à Jésus-Christ; aussi le divin époux, de son côté, semblait-il ne pouvoir un moment s'éloigner d'elles. Voilà ce que j'ai vu dans nos maisons jusqu'à ce jour, et je puis l'affirmer en toute vérité. »

En entendant de pareilles choses, racontées par l'une des plus fortes, des plus grandes et des plus saintes âmes qui soient sorties des mains de Dieu, on croit assister à une vision du ciel. Or, tous les monastères fondés par sainte Térèse, furent une vivante image du premier monastère de la réforme établie sous le nom de Saint-Joseph-d'Avila.

La grâce du Saint-Esprit n'a rien créé de plus ravissant sur la terre. Tous ces monastères auraient pu se couronner de l'inscription trois fois sublime que la main du divin Sauveur grava elle-même au frontispice de Saint-Joseph-d'Avila. « *Ma fille, cette maison est pour moi un paradis de délices.*

Recueillons encore de la bouche de sainte Térèse quelques paroles de feu, sur les grâces toutes ruisselantes de merveilles, que le Saint-Esprit répandait, à profusion, sur les compagnes de la grande réformatrice, pour les élever aux suprêmes ardeurs de l'amour de Dieu, et du zèle le plus apostolique pour le salut des âmes.

« Les grâces que Notre-Ssigneur répandait dans ces monastères, nous dit cette fidèle épouse de Jésus-Christ, sont si grandes, qu'à peine se rencontre-t-il, dans chaque monastère, une religieuse que le divin Maître conduise par la voie de la méditation ordinaire. »

Toutes les autres sont élevées à la contemplation parfaite. Quelle louange ! mes très-chers frères, si on la mesure à la sagesse toute divine dont sainte Térèse était remplie, et aux sublimes contemplations qui lui étaient familières !

« J'étais au monastère de Toléde (1), dit sainte Térèse, lorsque Dieu appela à lui une de nos sœurs.

« Un peu avant qu'elle rendit le dernier soupir, j'allai prier pour elle devant le Très-Saint Sacrement, et je conjurai Notre-Seigneur de lui accorder une sainte mort. Après cette prière, me rendant à la cellule de la sœur, je vis en entrant, le divin Maître vers le milieu du chevet de son lit ; il avait les bras un peu ouverts, comme pour soutenir et défendre la mourante ; dans cette attitude il me dit ces paroles : « *Tiens pour certain, ma fille, que j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront dans ces monastères : qu'elles n'aient donc point peur des tentations à l'heure de la mort.* »

« Cette assurance, continue la sainte, sortie de la bouche de Notre-Seigneur, me causa une consolation extrême et me fit entrer dans un profond recueillement. Quelques instants après, revenant à moi, je m'approchai de la malade et lui adressai quelques mots ; elle me dit : « O ma mère, que je vais voir de grandes choses. » Ce furent ses dernières paroles et elle mourut comme un ange. »

« J'ai été témoin, dit encore l'admirable historienne

(1) Livre des fondat. Chapitre XXV.

des origines du Carmel réformé, de la mort de quelques autres religieuses de nos monastères, et j'ai remarqué en elles, au moment de rendre le dernier soupir, un calme et une tranquillité ineffable ; on eût dit qu'elles entraient dans un ravissement ou dans le doux repos de l'oraison ; rien n'indiquait, au dehors, qu'aucune tentation troublât la paix intime dont elles jouissaient.

Dans le chapitre XXXVIIIe de sa vie, elle s'exprime ainsi, sur le même sujet : « Ces divines lumières ont banni de mon cœur la crainte que j'avais de la mort. Mourir me semble maintenant la chose du monde la plus facile, pour l'âme fidèle à Dieu, puisque en un moment elle se voit libre de sa prison et introduite dans l'éternel repos. Je trouve une grande ressemblance entre l'extase et la mort. En effet, l'esprit ravi en Dieu, contemple les ineffables merveilles qu'il lui découvre, et l'âme, dès l'instant même où elle est séparée du corps, est mise en possession de tous les biens du Ciel. Je ne parle pas des douleurs de la séparation dont il faut faire très-peu de cas ; et ceux qui auront véritablement aimé Dieu et méprisé les vanités de la terre, doivent, je pense, mourir avec plus de douceur. *Mas dulcemente deben morir.*

Comment les vierges du Carmel trembleraient-elles devant la mort ? Sainte Térèse leur a laissé un gage éternel de la tendresse de leur céleste époux, contre les craintes et contre les angoisses du trépas, dans ces paroles d'ineffable consolation, qu'elle recueillit de la bouche même de notre divin Sauveur ?

« *Tiens pour certain, ma fille, que j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront dans ces monastères.* »

« Notre-Seigneur, dit encore la sublime réformatrice du Carmel, se montrant un jour à moi, dans le plus intime de mon âme, par une vision toute spirituelle, comme il l'avait fait souvent, me donna sa main droite et me dit : *Regarde ce clou : c'est la marque et le gage que dès ce jour, tu seras mon épouse ; jusqu'à présent tu ne l'avais point mérité ; désormais tu auras soin de mon honneur, ne voyant pas seulement en moi ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais encore te regardant toi-même, comme une véritable épouse. Dès ce moment, mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien.*

« L'effet de cette grâce fut si puissant, que mon cœur éclatait : dans le saint transport dont j'étais sai-

sie, je dis à mon divin Maître : Seigneur ou changez ma bassesse, ou ne me faites pas une faveur sous l'excès de laquelle ma faible nature succombe. »

« . . . Pendant que j'étais à la fondation de Séville (l'une de celles qui furent accompagnées de plus de peines intérieures), Notre-Seigneur me dit : *Tu sais le mariage spirituel qui existe entre toi et moi ; par ce lien, ce que je possède est à toi, et ainsi, je te donne toutes les doulenrs et tous les travaux que j'ai endurés : en vertu de ce don, tu peux demander à mon Père, comme si tu demandais ton bien propre.* »

« L'amitié avec laquelle le divin Maître m'accorda cette faveur fut telle, qu'il m'est impossible de l'exprimer ici. Je vis que le Père Eternel admettait ce don ; et à partir de cette époque, je considérai, d'une toute autre manière, ce que Notre-Seigneur avait souffert, je le regardai comme un bien qui m'appartenait en propre, et mon âme en tire une grande consolation (1). »

Les incompréhensibles faveurs dont sainte Térèse nous raconte la merveilleuse histoire, n'étaient pas un bien qui ne fut que pour elle. Les vierges angéliques qu'elle s'associa dans la fondation de ses mo-

(1) Vie de sainte Térèse aux addit. p. 638.

nastères et dont elle nous a raconté elle-même la vie admirable, atteignirent, presque toutes, ce degré de sainteté, qui les rendit dignes d'arriver, comme leur séraphique mère, à ces noces divines, dont elle nous a laissé l'incomparable tableau.

Comment s'étonner ensuite, si les premiers monastères de la réforme, fondés avec de pareils éléments, devinrent des foyers, ou plutôt des volcans du plus pur amour de Dieu et du zèle le plus brûlant pour le salut des âmes?

Les vierges contemplatives, sans sortir de leur retraite, peuvent s'élever, nous venons de le voir, aux gloires de l'apostolat. Elles peuvent, du pied des autels, et du sommet de la montagne mystique, agrandir, sans mesure, le royaume de Jésus-Christ, travailler, avec un succès digne de l'admiration des Anges, au salut des âmes, et porter à l'empire de Satan les coups les plus terribles et les plus redoutés.

L'un des plus grands étonnements des Saints, dans le Ciel, sera de contempler ces gerbes innombrables d'élus, moissonnées sur la terre, par les épouses de l'Agneau sans tâche ; et moissonnées dans l'apostolat d'une vie purement contemplative.

Mais les vierges du dix-neuvième siècle sont appe-

lées à résoudre un problème qui paraissait insoluble à sainte Térèse.

Nous avons vu que la séraphique Térèse se consumait de douleur et versait des torrents de larmes, en pensant qu'il était impossible aux épouses du divin Sauveur, de pouvoir partager, avec les ouvriers de l'Evangile, les travaux et la gloire d'un apostolat vivant et réel, en allant au-delà des mers et jusqu'aux extrémités de la terre, arracher à Satan les innombrables victimes qu'il entraîne aux Enfers, et briser sur sa tête, les chaînes honteuses dans lesquelles il retient les nations infidèles.

L'éternel ennemi de l'Homme-Dieu règne encore, par l'abrutissement de la femme idolâtre, sur les deux tiers de la race humaine. Mais les intrépides ouvrières de la charité menaçent son empire.

De toutes les inventions du zèle apostolique, l'une des plus expansives et des plus saintement contagieuses est, si je ne me trompe, la charité convertissante réservée, dans ce siècle, à nos congrégations de vierges. Leur apparition au milieu des peuples idolâtres qui ont fait descendre la femme au niveau de la bête, est l'un des plus grands miracles du Saint-Esprit. Rien de plus propre à relever la femme infidèle de l'effroyable

dégradation dans laquelle elle est tombée, que le spectacle de la foi courageuse, du zèle surnaturel et de la charité brûlante de nos Vierges-Apôtres.

Voyez les filles de Saint-Vincent de Paul ; elles font resplendir la lumière et les vertus de l'Evangile au sein de la barbarie musulmane. Elles fécondent, au soleil de la vérité de Jésus-Christ, toutes les échelles du levant. Ces Anges de la misércorde ont étonné, pendant la guerre de Crimée, les femmes dégradées de l'empire Ottoman. Ces malheureuses victimes de du Coran ne pouvaient rien comprendre à ces témoignages de respect et de religieuse vénération dont les filles de Saint-Vincent de Paul étaient l'objet, de la part de nos généraux et de notre armée d'Orient. On les entendait se demander entre elles, si ces vierges, environnées de tant d'hommages respectueux, n'étaient pas des êtres surnaturels, ou des Anges descendus sur la terre, sous une forme humaine.

Les intrépides missionnaires qui vont porter la lumière de l'Evangile chez les nations idolâtres, les indomptables rameurs de la barque de Pierre qui vont à la découverte de ces peuplades abruties et sauvages que les démons tiennent courbées au pied de

leurs infâmes autels, sont dignes d'une éternelle louange. Mais deux grands obstacles s'opposent à l'expansive dilatation du royaume de Jésus-Christ chez les nations que le flambeau de la foi n'a point encore éclairées, ou qui ont perdu cette divine lumière. Ces deux obstacles se trouvent, d'un côté, dans le petit nombre d'ouvriers employés à la moisson des âmes, au sein de l'idolâtrie ; et d'un autre côté, dans les immenses difficultés qui empêchent les missionnaires de pénétrer dans l'intérieur de la famille, pour y exercer l'action régénératrice de l'apostolat domestique, sur l'enfant païen, musulman, barbare ou sauvage, et sur la mère de famille, murée et presque toujours invisible dans le fond de sa dégradante demeure.

Remarquez en outre, mes très-chers frères, que l'esprit dont la société moderne est pénétrée et que l'antichristianisme ne cesse de répandre au sein de l'Europe, diminue, d'une manière effrayante, les vocations sacerdotales.

La bourgeoisie de ce temps, rongée de sensualisme, victime des calculs ténébreux et homicides de la prudence de la chair, ne donne presque plus d'enfants aux autels du Seigneur. Les petits propriétaires, les

agriculteurs et les artisans sur qui pèse une si lourde part des impôts qui écrasent les peuples gouvernés par le césarisme révolutionnaire, ne peuvent, quand ils le désireraient, consacrer leurs enfants à l'œuvre toute divine de la conversion et du salut des âmes.

Ajoutons, que les études littéraires, par lesquelles on prépare les jeunes lévites à entrer dans les grands séminaires, rendent presque impossible l'accès du sanctuaire aux enfants des familles chrétiennes, mais peu favorisées des biens de la terre. L'étude des classiques païens, celle de la littérature, de l'histoire, de la poésie, des hommes et des choses du vieux paganisme, l'acquisition des sciences naturelles, physiques, mathématiques, philosophiques et autres, auxquelles les petits séminaires se croient obligés de consacrer sept ou huit années, ferment les avenues du sacerdoce aux enfants des artisans chrétiens, des petits propriétaires, des fermiers honnêtes et religieux, de toutes les familles en un mot, peu avantagées du côté des biens temporels, mais riches de foi, de piété et d'amour pour l'Eglise.

Ces études toutes profanes tendent, en outre, par leur nature même, à dégoûter les jeunes lévites de

l'attrait, de la sapidité et de l'amour des sciences divines. Nourris, dans les écoles ecclésiastiques, des fables enchanteresses du paganisme, ils n'auront que de l'éloignement et de l'antipathie pour l'étude des livres saints, de l'histoire de l'Eglise, des actes des martyrs, de toutes ces merveilles de la grâce dont la vie des héros chrétiens et des Saints est remplie. Le latin liturgique, les homélies des pères, la poésie sacrée de nos hymnes et de nos proses, les livres de théologie et les écrivains mystiques, si riches de lumière, de magnificences et de beautés, ne leur inspireront que des répugnances aussi fatales à la piété et même à la foi, qu'elles seront funestes à l'amour et à l'attrait des choses surnaturelles.

Ces études mondaines et païennes ne servent, disons-le sans détour, qu'à perpétuer, au sein même du clergé, ce naturalisme antichrétien qui est la grande maladie de notre âge ; qu'à éloigner les jeunes générations des sources vives dans lesquelles tous les enfants de l'Eglise, tous les lévites du Seigneur, tous les prêtres et les ouvriers de l'Evangile doivent aller étancher cette soif de lumière et d'amour qui faisait dire au prophète : « Les nations marcheront à votre lumière et les rois à la splendeur de votre gloire. » *Am-*

bulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendores ortus tui (1).

Aussi, mes-chers frères, ne nous étonnons plus, si le nombre des vocations religieuses et ecclésiastiques diminue, d'années en années, au sein de tous les diocèses de l'Europe catholique. Loin de pouvoir préparer des ouvriers, pour l'œuvre capitale des missions étrangères, ces diocèses songent à leur besoin spirituel.

L'agrandissement démoralisateur de toutes les villes, l'agglomération désastreuse des populations dans leur enceinte, l'attraction pour ainsi dire irrésistible des cités modernes, la rapidité des communications et l'activité dévorante que les chemins de fer alimentent et accroissent sans mesure et sans fin ; la presse impie et licencieuse, le paganisme et le laïcisme de l'enseignement. Le luxe babylonien, la multiplication effrayante des théâtres, des cabinets de lecture, des salles de danse, des cafés et des cabarets ; le culte exclusif des choses matérielles, tous ces progrès, toutes ces transformations de la matière, toutes ces merveilles d'une civilisation antichrétienne, ont pour effet inévitable et permanent, de dessécher et de

(1) Isaie.

tarir presque toutes les sources des vocations ecclésiastiques et des vocations religieuses.

Le diocèse de Paris est forcé de demander, pour ses paroisses, des prêtres aux diocèses les plus éloignés de la capitale. La Ninive moderne ne donne presque point de prêtres aux autels de Jésus-Christ. Cette cité, mère de toutes les cupidités et de toutes les luxures, renfermera bientôt, dans son enceinte, deux millions d'habitants ; et à l'heure qu'il est, elle a cinq ou six fois moins de religieux et de prêtres, qu'elle n'en comptait au temps de saint Vincent de Paul, alors qu'elle renfermait à peine quatre cent mille âme dans son sein.

Dans les siècles de foi, les familles nobles, riches et opulentes se trouvaient honorées, en voyant leurs enfants se vouer aux autels du Seigneur. Les corps religieux consacrés à la vie pénitente et contemplative, à l'apostolat et à l'enseignement, aux œuvres de charité et de miséricorde, couvraient l'Europe. Il n'y avait pas une famille vraiment chrétienne, qui ne put aspirer à la gloire de compter, parmi les lévites et les prêtres, parmi les membres des corps religieux actifs ou contemplatifs, quelqu'un de ses enfants.

La société moderne se déchristianise de plus en

plus. Les principes de 89 portent leurs fruits. La prophétie de Joseph de Maistre se vérifie d'un bout de l'Europe à l'autre : « Si l'Eglise, disait ce grand homme, cesse d'élever les jeunes générations; et si le Christianisme ne *pénètre tout* de sa sève, nous serons abrutis par la science, et c'est le dernier degré de l'abrutissement. »

Que reste-t-il à l'Europe pour la résurrection des cinq ou six cent millions d'âmes plongées, à l'heure où nous sommes, dans le culte des idoles? Que reste-t-il à l'Europe pour sortir, elle-même, de l'abîme dans lequel le sensualisme païen, le rationalisme sceptique, et le satanisme l'ont précipitée ?

Il reste à l'Europe deux éléments d'espérance, de salut et de vie. Ces deux éléments régénérateurs, sont : le culte de la Bienheureuse Mère de Dieu parvenu à la plénitude de son influence réparatrice, par le décret dogmatique de l'Immaculée Conception et l'action toute puissante encore de la femme chrétienne, de l'épouse, de la mère, de la veuve chrétienne.

L'apostolat de la vérité, de la charité et de la vertu, n'a point d'instrument plus puissant, plus régénérateur, plus fécond, au sein de la famille, que la mère de famille.

Il reste à l'Europe des milliers de vierges sublimes, qui s'élévent à l'héroïsme de l'amour divin et de l'abnégation, dans les ordres contemplatifs et pénitents.

Il reste à l'Europe une armée de vierges, vouées aux sacrifices les plus admirables du dévouement et de la charité, dans les écoles chrétiennes, dans les prisons, dans les bagnes et dans les colonies pénitentiaires, partout enfin, où se trouvent des malheureux qui ont faim et soif, qui souffrent et qui pleurent.

Il reste à l'Europe, et c'est là le miracle de notre temps, la vierge-apôtre, rivalisant d'intrépidité, de foi, de zèle et d'amour, avec les plus indomptables ouvriers de l'Evangile, pour aller arracher à l'esclavage d'une dégradation consommée, et au culte hideux des démons, l'enfant et la femme idolâtre.

Une femme a tiré le monde de l'abrutissement désespéré du vieux paganisme. Une femme a sauvé le monde, en lui donnant un Dieu rédempteur. Une femme « en demeurant vierge, a versé sur le monde la lumière éternelle, Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Une femme en s'immolant d'amour et de compassion au pied de la croix, a ramené dans le monde la charité miséricordieuse, la charité mère de tous les sacrifices, la charité, source de vie et de salut pour le monde

Or, l'Europe qui succombe sous la triple épidémie du sensualisme, du rationalisme et du satanisme, renferme encore des millions de femmes qui n'ont pas répudié l'héritage de leur réhabilitation surnaturelle, et deserté le drapeau de la chasteté, de la piété et des bonnes œuvres.

L'Europe possède des millions de vierges qui, même au milieu du monde, étonnent les anges par l'humilité et par la modestie, par la ferveur et par la charité qu'elles ont puisées et qu'elles perfectionnent, au pied des autels de la Reine des Anges.

Cinquante millions de femmes catholiques, monteraient sur l'échaufaud, plutôt que d'abjurer la foi et l'amour qui les enchaînent à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cinquante millions de femmes catholiques mourraient, pour garder dans leur âme l'amour qu'elles portent à la Bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu. Cinquante millions de femmes se laisseraient égorger, plutôt que de déserter par l'apostasie et par le schisme, le drapeau sacré du Vicaire de Jésus-Christ.

PARAPHRASE DE L'*ANGELUS*.

L'univers réveillé par un nouveau cantique.
Invoque avec amour la Reine des élus ;
De l'aurore au couchant, la cloche catholique
Entonne l'*Angelus*.

L'Archange Gabriel, pour un divin message,
Abandonne des Cieux les brillants pavillons ;
Son vol étincelant, sur des flots de nuage
Trace de longs sillons.

A qui doit-il porter le sublime mystère
Que le Dieu trois fois saint nourrissait en son cœur ?
Quel est l'heureux mortel des races de la terre
Que cherche le Seigneur ?

Des filles des romains choisissant la plus belle,
Abattra-t-il son vol au dôme des Césars ?
Fera-t-il resplendir les éclairs de son aile
Sur leurs fameux remparts ?

Non, non, le fils d'Amos a nommé sur sa lyre
La Vierge dont le sein doit enfanter un Dieu.
Il a dit les secrets du Très-Haut qui l'inspire,
En parole de feu.

L'archange aux ailes d'or, porteur des grands miracles,
S'arrête dans sa course aux plages d'Israël ;
La fille de David, chantée aux saints oracles,
Ecoute Gabriel.

Des femmes d'ici-bas, salut, ô la plus pure !
Trône du Dieu vivant, par ses mains embelli,
Votre cœur toujours cher au roi de la nature,
De sa grâce est rempli.

La Vierge Immaculée, à ces mots de l'Archange,
Redoutant un écueil pour son humilité,
Cherche au fond de son cœur, si ce salut étrange
Naît de la vérité !

Ne craignez point, Marie, une antique surprise,
Vous avez su charmer les yeux de votre Epoux ;
Ses plus tendres faveurs dont votre âme est éprise
Vont descendre sur vous.

Le décret du Seigneur veut que vous soyez Mère ;
Vous concevrez un Fils, et ce Roi des vertus,

Que votre chaste sein doit donner à la terre,
S'appellera Jésus.

Les grandeurs de ce Fils deviendront immortelles
Au trône de David relevé par ses mains.
Fils aussi du Très-Haut, ses beautés éternelles
Raviront tous les Saints.

Mon époux, dit Marie, est pour moi comme un frère,
Joseph est le tuteur de ma virginité.
Je dois garder mon vœu; je ne puis être Mère
Que s'il est respecté.

Vierge et Mère à la fois, dit l'Archange sublime.
Votre fils sera Fils du Dieu de l'univers.
Homme et Dieu tout ensemble, il lavera le crime
De ce monde pervers.

Tout est possible à Dieu, tout lui devient facile;
Il plie à ses desseins la nature et ses lois.
Un fils repose aux flancs d'Elisabeth stérile,
Et ce fils a six mois.

J'obéis au Seigneur, dit son humble servante,
Me conformant aux plans de son Verbe éternel,
Je veux tout ce que veut la volonté puissante
De ce Maître immortel.

Et le Verbe de Dieu, descendu de sa gloire,
Vient s'incarner soudain dans le sein virginal
Où doit se cimenter l'éternelle victoire
Sur la cité du mal.

Quand l'éternel Amour a versé son mystère
Dans les flancs de Marie, épouse du Seigneur,
Trois prodiges nouveaux sont créés sur la terre
Par le Dieu rédempteur.

L'âme de Jésus-Christ voit l'essence infinie ;
Elle porte le poids de toute sa splendeur.
Un Dieu se fait Enfant, et la Vierge Marie
Est Mère du Sauveur.

Dieu, bornant son pouvoir par ce triple miracle,
Trouve au sein virginal un terrestre séjour ;
La Vierge de Juda devient le tabernacle
Où tient tout son amour.

PARAPHRASE DU *MAGNIFICAT*.

Magnificat anima mea Dominum...

Jehovah de mon cœur reçois le pur encens ;
Accepte les transports de mon âme enivrée ;

Et quand de tes bienfaits je me sens accablée,
Permets qu'à tes grandeurs je consacre mes chants.

Et exultavit spiritus meus...

Sous le poids de tes dons, dans mon rapide essor
Où prendre les accents de ma reconnaissance ?
Mon cœur pour t'adorer, vers mon Sauveur s'élance ;
Il monte dans les cieux pour chercher son trésor.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ,.

Inclinant ses grandeurs vers mon humilité,
Son regard amoureux y trouva sa servante ;
C'est pourquoi des élus la race triomphaute
Célébrera mon nom pendant l'éternité !

Quia fecit mihi magna qui potens est...

Accomplissant sur moi son éternel décret,
Il a mis dans mes flancs son plus profond mystère :
Le Saint, le Tout-Puissant devenu notre frère,
A mes brûlants soupirs a livré son secret.

Et misericordia ejus a progenie...

Un océan d'amour s'épanchant de son cœur,
Des générations provoque les louanges,

Il veut diviniser les hommes et les Anges :
Heureux qui garde en soi la crainte du Seigneur !

Fecit potentiam in brachio...

Son invincible bras a détruit les complots
Que les fils de l'orgueil forgeaient contre sa grâce :
Son tonnerre de feu dévorera leur trace ;
De la haine et du crime il tarira les flots.

Deposuit potentes de sede...

Les trônes qu'occupaient les superbes esprits
Se sont brisés sous eux, et la secte rebelle
A vu prendre sa place à la tribu fidèle ;
C'est ainsi que mon Dieu couronne les petits.

Esurientes implevit bonis...

Il a rassasié des biens de sa maison
Ceux que brûlait la soif des divines richesses ;
Et pendant que sa main leur versait ses largesses,
Il versait sur l'impie un dévorant poison.

Suscepit Israel puerum suum...

Gardant à ma patrie un amour paternel,
D'un enfant de Jacob il a pris la nature.
De ses bontés pour nous, la source toujours pure
Ne tarira jamais aux rives d'Israël.

Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham...

Mon Seigneur a parlé ; de son Verbe divin
Les siècles attentifs ont reçu les oracles.
Abraham, tes enfants contemplent ses miracles ;
Et les échos du temps ne parlent point en vain.

PARAPHRASE DE *L'AVE, MARIS STELLA.*

Sur cette mer, ô ma fidèle étoile !
Où mon esquif va sombrer loin du port,
Guidez ma rame et protégez ma voile,
Sauvez mes jours d'une cruelle mort.

De mes péchés la vague mugissante,
Jusques au Ciel monte pour m'engloutir ;
Mère de Dieu, toujours compatissante,
A mon secours hâtez-vous d'accourir.

Plaidez ma cause, ô Vierge Immaculée !
Protégez-moi, parlez en ma faveur ;
A vos autels, mon âme désolée
Cherche un abri dans sa juste terreur.

Calmez les flots dont la fureur m'emporte,
Commandez-leur de me conduire un jour

Vers ce beau Ciel dont vous êtes la porte
Toujours ouverte à des cœurs pleins d'amour.

Souvenez-vous, ô divine Marie !
De ce beau jour où l'ange Gabriel,
Vous apporta la parole de vie
Cachée au fond d'un salut solennel.

Changeant le nom de la malheureuse Eve,
Vous opposez à ses maux vos bienfaits,
Et quand vers vous notre douleur s'élève,
Vous la calmez par un fleuve de paix.

Brisez les fers dont, par un crime antique,
Les fils d'Adam demeurèrent chargés ;
Faites tarir la haine satanique
Qui, dans le mal, les avait submergés.

Sur cette terre où règne une nuit sombre,
Faites descendre un rayon de vos yeux,
Et du péché détruisez la grande ombre
Qui nous ravit la lumière des cieux.

De votre main fermez la coupe immense.
Dont les fléaux sont sur nous entassés,
A nos besoins mesurez l'abondance
Des biens qu'au ciel vous avez amassés.

Priez pour nous, douce et tendre Marie,
Ce divin Fils que vos flancs ont porté !
Le cri d'amour d'une mère chérie,
Par un tel Fils est toujours écouté.

Versez sur nous, ô Vierge incomparable !
Les doux parfums qui charment le Sauveur ;
Brisez le joug dont le poids nous accable,
Et nous serons doux et chastes de cœur.

Accordez-nous des vertus angéliques ;
Guidez nos pas pour aller à Jésus,
Et nous pourrons, sous les divins portiques,
Nous enivrer avec tous les élus

PARAPHRASE DU *REGINA COELI*

Reine du ciel ! Patronne de la terre,
Dépouillez-vous des emblèmes du deuil,
Ne pleurez plus sur la sanglante pierre
Qui recouvrait votre Fils au cercueil.

Il a trouvé, dans la nuit de la tombe,
Le jour brillant de l'immortalité :
Là, de Satan la puissance succombe
Là, nous naissons à la félicité.

Ouvrez votre âme à la plus douce ivresse,
Enivrez-vous du plus brûlant transport ;
Le Golgotha, source de la tristesse,
N'a pu garder le vainqueur de la mort.

Vos flancs sacrés, Mère à jamais bénie,
Ne l'avaient point affranchi du tombeau ;
Mais en mourant pour nous donner la vie,
Il a changé son sépulcre en berceau.

Il avait pris les langes de la crèche
Pour partager nos natives douleurs ;
Il eut pour trône un peu de paille sèche,
Pour lit le foin tout baigné de vos pleurs.

Vous l'aviez vu de la crèche au Calvaire,
Porter le poids de nos nombreux forfaits ;
Vous le voyez, secouant son suaire,
Naître au tombeau pour ne mourir jamais.

En cette nuit si belle et si brillante
Où vos deux bras l'enlaçaient de leurs nœuds,
Racontez-nous la tendresse enivrante
Et les transports qui comblaient tous vos vœux.

Moment heureux ! ineffable entrevue !
Où vos deux cœurs noués d'un même amour,

Durent ravir par cette douce vue,
Les habitants du céleste séjour !!

Ce Fils sacré vous devait les prémices
De ses lauriers conquis sur le trépas,
Jésus devait vous rendre les délices
Qu'en son enfance il goûtait dans vos bras.

Priez pour nous, ô Reine de la gloire !
Priez pour nous l'adorable Jésus,
Afin qu'un jour, témoins de sa victoire,
Nous partagions le sort de ses élus.

PARAPHRASE DU *SALVE REGINA*

Salve, Regina

Salut, aimable Souveraine,
Salut, douce Reine des Cieux ;
De vos bontés la terre est pleine,
Sous votre empire on est heureux.
Vous n'usez de votre puissance
Qu'au profit des pauvres humains,
Et le signe de la clémence
N'est que le sceptre de vos mains.

Mater misericordiæ

Le Dieu dont vous êtes la Mère,
Voulant nous bénir sans retour,
Fit de votre âme un sanctuaire
Où se cachait tout son amour.
Mère de la miséricorde,
Toujours accessible au pécheur,
La tendresse en longs flots déborde
Des fontaines de votre cœur.

Vita

La mort avait mis sur nos têtes
Le joug pesant du désespoir,
Du péché les noires tempêtes
Nous emportaient loin du devoir ;
Vous paraissez, tendre Marie,
La mort, le péché sont vaincus,
Et l'univers trouve la vie
Aux doux parfums de vos vertus.

Dulcedo

Le miel des fleurs n'est qu'amertume,
L'agneau lui-même est sans candeur,
Près du beau nom qui seul résume
Des biens célestes la saveur.

Né du doux sourire des Anges,
Ce nom sacré ravit les cieux,
Les Saints cherchent, pour ses louanges,
Leurs chants le plus mélodieux.

Spes nostra, salve

Quand, sous le poids de la misère,
Le pécheur se sent écrasé,
En vous priant, ô tendre Mère!
Son cœur est toujours soulagé.
Votre nom rend la confiance
A ceux qui voyaient les enfers
Les traîner loin de l'espérance,
Au fond de leurs gouffres ouverts.

Ad te clamamus, exules.

Des bords de ces tristes rivages
Où par nos crimes, exilés,
Nous luttons contre les orages
Qui, loin de Dieu, nous ont jetés;
Elevant nos voix suppliantes
Vers la Patronne des mortels,
Nous venons, tribus expirantes,
Chercher la vie à vos autels.

Filii Evæ.

Enfants d'une mère rebelle,
Au mal nous fûmes tous vendus ;
Ayez pitié, Vierge fidèle,
De ceux que son crime a perdus.
Brisez l'arrêt de la justice
Qui les destinait à périr,
A leurs malheurs toujours propice,
Sauvez ceux qu'Eve a fait mourir.

Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle.

A nos pleurs soyez attentive,
Entendez nos gémissements,
Calmez, dans notre âme plaintive,
Du remords les cruels tourments.
Au fond de la sombre vallée
Où nous soupirons nuit et jour,
Répandez, Vierge immaculée,
Quelques gouttes de votre amour.

Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.

Soyez notre Médiatrice
Près de notre Juge irrité,

Sur une vie accusatrice
Faites descendre sa bonté.
Tournez sur nous, pieuse Mère,
Vos yeux, votre cœur, vos bienfaits ;
Jésus, par vous, est votre frère,
Son cœur dévance vos souhaits.

Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.

Après l'exil de cette vie,
Après le tribut de la mort,
Des biens futurs, douce Marie,
Faites-nous toucher l'heureux port.
Découvrez à notre paupière
Le soleil qui luit aux élus ,
Nourrissez-nous de la lumière
Que verse le cœur de Jésus.

O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria!

La clémence est le diadême
Que porte la Reine du Ciel ;
De la bonté l'éclat suprême
Descend de son front immortel.

La candeur lui sert de couronne,
Et la grâce est son vêtement ;
Sa puissance est une colonne
Plus haute que le firmament.

PARAPHRASE
DES LITANIES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

1.

Sancta Maria, ora pro nobis

Le saint nom de Marie,
Est plus doux que le miel
Pour les Anges du Ciel
C'est un parfum de vie.

Implorons en ce jour
La Mère du Dieu d'amour.

2.

Sancta Dei genitrix, ora.

Cette Mère angélique
Enfanta notre Dieu,
On adore en tout lieu
Jésus son Fils unique.
Implorons, etc.

3.

Sancta Virgo Virginum, ora.

Elle efface la rose
Par sa chaste beauté !
Et la virginité
De son souffle est éclose.
Implorons, etc.

4.

Mater Christi, ora.

Du Christ, elle est la Mère,
Et son sein virginal,
Plus pur que le cristal,
Nous donne un Dieu pour frère,
Implorons, etc.

5.

Mater divinæ gratiæ, ora.

La source de la grâce,
Fut mise dans son sein.
Dans ce fleuve divin
L'iniquité s'efface.
Implorons, etc.

6.

Mater purissima, ora.

C'est la mère très-pure
C'est la candide fleur
Qui répand son odeur
Sur toute la nature.
Implorons, etc.

7.

Mater castissima, ora,

Elle embellit le monde
De sa virginité !
Mère de chasteté,
Sa vertu nous inonde.
Implorons, etc.

8.

Mater inviolata, ora.

Son cœur inviolable
Jamais ne fut blessé ;
Satan n'a point percé
Cette Mère ineffable.
Implorons, etc,

9.

Mater intemerata, ora.

Son âme immaculée
N'a point porté de fiel,
Le vice originel
Ne l'a point profanée.
Implorons, etc.

10.

Mater amabilis, ora.

Non rien n'est comparable
Au sourire divin,
Au regard si serein
De cette mère aimable.
Implorons, etc.

11.

Mater admirabilis, ora

Les tribus angéliques
Ne peuvent se lasser
De l'immortaliser
Par de nouveaux cantiques.
Implorons, etc.

12.

Mater creatoris, ora.

Elle est le tabernacle
De la divinité ;
Et sa maternité
Est le plus grand miracle.
Implorons, etc.

13.

Mater Salvatoris, ora.

Cette Vierge chérie
Est Mère du Sauveur,
C'est le sang de son cœur
Qui nous rendit la vie.
Implorons, etc.

14.

Virgo prudentissima, ora.

La Vierge très-prudente
Veille sur notre sort ;
Elle a vaincu la mort
Par sa vertu puissante.
Implorons, etc.

15.

Virgo veneranda, ora.

Au feu de sa couronne
Les saints sont éblouis ;
Et les Anges soumis
Sont au pied de son trône.
Implorons, etc.

16.

Virgo prædicanda, ora.

Du couchant à l'aurore
On prêche ses grandeurs ;
C'est la Reine des cœurs
Que partout on implore.
Implorons, etc.

17.

Virgo potens, ora.

C'est la Vierge puissante
Qui fait trembler l'enfer ;
Elle tient Lucifer
Sous sa main triomphante.
Implorons, etc.

18.

Virgo, clemens, ora.

Elle est compatissante
Aux douleurs des mortels ;
Allons donc aux autels
De la Vierge clémente.
Implorons, etc.

19.

Virgo fidelis, ora.

De la Vierge fidèle,
Ne quittons plus les pas ;
Ne nous détachons pas
De sa main maternelle.
Implorons, etc.

20.

Speculum justitiæ, ora.

Au miroir de justice
Allons nous contempler ;
Et pour lui ressembler
Rendons-nous-le propice.
Implorons, etc.

21.

Sedes sapientiæ, ora.

Aimons avec ivresse
La Reine des élus ;
Puisons dans ses vertus
Des trésors de sagesse.
Implorons, etc.

22.

Causa nostræ lætitiæ, ora.

Si la mélancolie
Vient assombrir nos jours ;
Invoquons le secours
De la tendre Marie.
Implorons, etc.

23.

Vas spirituale, ora.

Comme une essence pure
S'enfuit d'un vase d'or,
Son cœur, plus riche encor,
Embaume la nature.
Implorons, etc.

24.

Vas honorabile, ora.

Le sein de notre Mère
Est le vaisseau d'honneur
Qui fut pour le Sauveur
Un chaste sanctuaire.
Implorons, etc.

25.

Vas insigne devotionis, ora.

Le cœur de Notre-Dame
Répand la piété ;
Vaisseau de charité,
Son amour nous enflamme.
Implorons, etc.

26.

Rosa mystica, ora.

C'est la rose mystique
Des jardins du Seigneur,
Qui répand son odeur
Sur le monde angélique.
Implorons, etc.

27.

Turris Davidica, ora.

C'est la tour admirable
Que David contemplait,
Quand sa main bâtissait
Un fort inébranlable.
Implórons, etc.

28.

Turris eburnea, ora.

C'est le trône d'ivoire
Où le vrai Salomon,
Fait briller en Sion
Les splendeurs de sa gloire.
Implorons, etc.

29.

Domus aurea, ora.

C'est la maison dorée
Où le Dieu des vertus
Fait naître des élus
La race fortunée.
Implorons, etc.

30.

Fœderis arca, ora.

C'est l'Arche d'alliance
Qui joint la terre au Ciel,
Le peuple d'Israël
A son ombre s'avance.
Implorons, etc.

31,

Janua cœli, ora.

Cette Vierge immortelle
Est la porte des cieux.
Les élus bienheureux
N'y montent que par elle.
Implorons etc.

32.

Stella matutina, ora.

C'est la brillante Etoile
Qui de la sombre nuit,
Quand sa lumière luit,
Vient déchirer le voile.
Implorons, etc.

33.

Salus infirmorum, ora.

Les maux de cette vie
Ont perdus leurs tourments
Quand les chrétiens souffrants
Sont aux pieds de Marie.
Implorons, etc.

34.

Refugium peccatorum, ora.

Infortuné transfuge
Des tribus du Seigneur,
Vers elle le pécheur
Va chercher un refuge.
Implorons, etc.

35.

Consolatrix afflictorum, ora.

De l'âme désolée
Elle voit les travaux ;
Elle adoucit les maux
Dont elle est accablée.
Implorons, etc.

36.

Auxilium Christianorum, ora

L'Eglise militante
N'a point d'appui plus fort.
Elle conduit au port
Sa barque triomphante
Implorons, etc.

37.

Regina Angelorum, ora.

C'est la Reine des Anges ;
Son sceptre radieux,
Sur la route des cieux
Jalonne leurs phalanges.
Implorons, etc.

38.

Regina Patriarcharum, ora.

Sa ravissante image
Soulageait la langueur
Qui désolait le cœur
Des Saints du premier âge.
Implorons, etc.

39.

Regina Prophetarum ora.

Dans leur divin délire
Les Prophètes de Dieu,
En paroles de feu,
La chantaient sur leur lyre.
Implorons, etc.

40.

Regina Apostolorum, ora.

La Reine des Apôtres
Animait leurs combats ;
Elle étend ses deux bras
Pour protéger les nôtres.
Implorons, etc.

41.

Regina Martyrum, ora.

Pour retremper leur âme
Les martyrs généreux,
Aux rayons de ses yeux
Allaient chercher leur flamme.
Implorons, etc.

42.

Regina Confessorum, ora.

Aux luttes de la vie
Si le juste est vainqueur
C'est quand son agresseur
Est frappé par Marie.
Implorons, etc.

43.

Regina Virginum, ora.

Au souffle de Marie
Le lis est enfanté,
Et la virginité
De ses pleurs est nourrie.
Implorons, etc.

44.

Regina Sanctorum omnium, ora pro nobis.

Cette Mère divine
Règne sur tous les Saints;
Au sceptre de ses mains
Tout l'univers s'incline.
Implorons en ce jour
La Mère du Dieu d'amour. *(bis).*

A MARIE

REFUGE DES PÉCHEURS LES PLUS ENDURCIS

Refrain : Réveille-toi, pécheur,
C'est ton Dieu qui s'élève.
Ne vois-tu pas le glaive
Que tient son bras vengeur ?

De la nuit du néant sa voix te fit sortir ;
Au souffle de la vie il anima ton être.
Ingrat ! quand son amour t'apprend à le connaître,
Voudrais-tu de ses dons le faire repentir ?
Réveille-toi, etc.

Ses mains ont façonné tes organes vivants,
Il a mis sur ton front le sceau de son image ;
Mais ton indifférence épaissit le nuage
Qui cache de ses doigts les traits éblouissants.
Réveille-toi, etc.

Le Dieu que tu trahis t'avais fait pour l'aimer :
Tu devais le servir en gardant sa loi sainte.
Sa lumière divine en ton cœur s'est éteinte,
Cruel ! et ses bienfaits n'ont pu te désarmer.
Réveille-toi, etc.

Le sang de Jésus-Christ avait coulé pour toi,
Quand il nous rachetait aux cîmes du Calvaire.
Sa grâce et son amour t'avaient rendu son frère.
Comment ton cœur coupable a-t-il perdu la foi?
Réveille-toi, etc.

Le bœuf connaît la main qui l'attelle à l'essieu;
Le chien fidèle meurt au tombeau de son maître;
L'âne lui-même sert celui qui le fait paître:
Et toi, fils du très-Haut, tu blasphèmes ton Dieu!
Réveille-toi, etc.

S'il t'avait moins aimé, tu l'aurais mieux servi.
Son invincible amour a nourri ta démence.
Tes crimes ont grandi sous sa longue clémence,
Et ton cœur à Satan fut toujours asservi.
Réveille-toi, etc.

Si les bontés d'un Dieu ne peuvent t'attendrir,
Crains au moins de l'enfer les terribles supplices.
Ses maux sont éternels comme son les délices
Qui doivent du pécheur payer le répentir.
Réveille-toi, etc.

Les souffrances du Christ, les tourments des damnés,
Aux tigres des forêts pourraient tirer des larmes;

Mais ta perversité sait se faire des armes
Des biens qu'un Dieu trop bon t'a lui-même donnés.
Réveille-toi, etc.

La Mère du Sauveur, aux pieds de l'Eternel,
Répand avec amour son ardente prière.
Ses pleurs et ses soupirs désarment la colère
Du Dieu que tes fureurs vont braver jusqu'au Ciel.
Réveille-toi, etc.

Invoque enfin le nom de la Mère de Dieu ;
Mets dans ton cœur flétri, comme un baume de vie,
Le puissant souvenir de la douce Marie ;
Et de tes passions elle éteindra le feu.
Réveille-toi, etc.

Refuge des pécheurs, Mère des cœurs souffrants,
Cherchez dans votre amour des prodiges de grâce ;
Et de nos longs forfaits, faites perdre la trace
Au Dieu qui va sur nous lancer ses traits brûlants.
Réveille-toi, etc.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

QUATORZIÈME CONFÉRENCE.

La dévotion envers la Très-Sainte Vierge est la dévotion de tous les âges et de toutes les conditions.

QUINZIÈME CONFÉRENCE.

Nous devons un culte intérieur a l'auguste Mère de Dieu.

SEIZIÈME CONFÉRENCE.

Le culte public que l'Eglise rend à la Bienheureuse Mère de Dieu, par les monuments liturgiques.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE.

Culte public rendu à la Très-Sainte Vierge, par les solennités liturgiques.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE.

Le culte public rendu à la Très-Sainte Vierge par les monuments liturgiques.

(suite)

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE.

Le culte public rendu à la Très-Sainte Vierge, par les monuments liturgiques.

(suite)

VINGTIÈME CONFÉRENCE.

Le culte public rendu à la Très-Sainte Vierge par les monuments liturgiques.

(suite)

VINGT-UNIÈME CONFÉRENCE

Le culte de la Bienheureuse Mère de Dieu envisagé dans son influence réparatrice. — Mission de la Très-Sainte Vierge dans l'ordre de la vérité.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Mission de la femme chrétienne dans l'ordre de la vérité, par l'apostolat de l'éducation.

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE.

Mission de la Très-Sainte Vierge dans l'ordre de la charité. La femme chrétienne associée à cet apostolat.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.